DAVID BRY

FAILLES

Reflets d'Ailleurs

Failles

David Bry

Éditions Asgard est propriété de Lokomodo

Collection Reflets d'ailleurs
Sous la direction de Thomas Riquet

Copyright © SARL Lokomodo 2011
Tous droits réservés
© Asgard 2011

Illustration de couverture : Michel Borderie
Mise en page intérieure : Thomas Riquet

Dépot légal : septembre 2011

SARL Lokomodo
4, impasse du Nord - 78510 Triel-sur-Seine

Courriel : contact@editions-asgard.com
Site internet : http://www.editions-asgard.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

À Suzy et Bernard, mes parents,
à Stéphanie, ma petite sœur,
parce qu'on ne se fait jamais tout seul.

Du même auteur

La Seconde Chute d'Ervalon

– Les Brigands d'Avelden, 2009
– Les Seigneurs d'Ervalon, 2009
– Le Destin d'Avelden, 2009

Retrouvez l’univers de Failles sur le blog de David Bry :

http://www.davidbry.over-blog.com

Le Tatouage d'Elessan

Fort de Leveden, Empire d'Eredhan,
à l'automne

Il y avait foule dans la grande cour. Adossés aux pierres grises des remparts de la forteresse, assis à même le sol ou bien tout simplement debout, le regard rivé sur les deux hommes immobiles en son centre, ils étaient des dizaines à s'être déplacés pour l'évènement. Soldats, écuyers, pages ou simples serviteurs d'un côté ; marchands, officiers et quelques notables de Fersale – la capitale de l'Empire – de l'autre ; tous discutaient, riaient et attendaient, rassemblés en petits groupes hermétiques s'ignorant les uns et les autres.

À l'abri des regards dans le vestibule du corps de garde, Elessan Marden gardait les bras croisés sur sa poitrine nue. Se forçant à respirer lentement, il tentait de calmer l'appréhension qu'il sentait monter du bas de son ventre vers sa gorge. Le brouhaha de l'extérieur arrivait jusqu'à lui, porté par le vent frais du matin. Il l'ignorait, plongé dans les souvenirs de son premier tatouage, des années auparavant. Il avait ressenti les mêmes craintes, la même peur d'échouer. Il avait réussi, bien sûr, mais cela ne diminuait en rien les doutes qui l'assaillaient en ce jour d'automne. Que deviendrait-il s'il ne se montrait pas assez fort ? Si la magie ne fonctionnait pas ? Ou

s'il était terrassé par la souffrance, incapable de faire autre chose que de se tordre de douleur sur le sol et de supplier l'enchanteur d'arrêter ?

Le bruit sourd d'un gong retentit quelque part, le sortant brusquement de ses sombres réflexions. Il tendit l'oreille. Toutes les conversations avaient cessé dans la cour. Le moment était venu.

Le jeune homme prit une longue inspiration, écarta d'un geste nerveux une mèche brune et raide qui lui tombait devant les yeux, puis s'avança.

Ébloui par la lumière, il fronça les sourcils lorsqu'il arriva en plein soleil. Malgré la douceur de ses rayons, il frémit à la fraicheur matinale. Il observa l'assemblée qui le dévisageait en retour. Ses pieds nus et le pagne en lin écru qu'il portait comme seul vêtement détonnaient face aux harnachements en cuir des soldats, aux manteaux luxueux des notables de la cité, aux livrées gris et vert des serviteurs. Répartis le long des murs de la forteresse, ils étaient nombreux à être venus pour la cérémonie. La charge de capitaine du Fort de Leveden avait de tout temps été prestigieuse, et sa proximité avec l'Empereur avait amplifié encore le nombre de ces amitiés plus ou moins sincères.

Deux hommes attendaient au centre de l'immense cour pavée. Des cordes attachées à de larges poteaux de bois peint formaient un immense carré au milieu duquel ils s'étaient installés. Le regard d'Elessan se posa sur le plus jeune des deux. Il s'agissait du prince Tar Seresh, son ami et le frère de l'Empereur, dont la chevelure blonde brillait sous le soleil. Celui-ci le fixait de ses yeux gris, le visage empreint de sérieux et revêtu de ses plus beaux atours. Il savait l'importance de ce moment pour le capitaine. À ses côtés, planté derrière une table étroite et encombrée, un vieil homme engoncé dans une ample robe blanche détaillait le soldat sans aménité. Elessan reconnut Léros Remnon, le Magénieur qui lui avait effacé le tatouage de Vrresh

trois jours auparavant. Il ne put éviter un frisson en y repensant.

— Approche, capitaine Marden, ordonna Tar Seresh d'une voix forte.

Le jeune homme s'exécuta. Il avança en silence et à pas mesurés jusqu'au milieu de la large cour, enclavée entre les remparts et les nombreux bâtiments de la forteresse. Passant devant une partie de l'assemblée, il inclina la tête en direction de Marsa Brenen, Maréchal de l'Empire dont dépendait entre autres le fort, et salua son second d'un geste de la main. Il lâcha ensuite quelques sourires forcés à divers convives de sa connaissance avant d'arriver, à son grand soulagement – méfiant qu'il était de ces gens appâtés par le prestige –, au groupe de soldats arborant fièrement la livrée de Leveden. Il y reconnut rapidement plusieurs sentinelles, des combattants de différentes compagnies, ainsi que ses lieutenants. Il sourit intérieurement en constatant que tous étaient présents. Seuls ses seconds manquaient à l'appel. S'étaient-ils portés volontaires pour participer à la cérémonie ? Ou bien s'attachaient-ils à gérer la garnison pendant que leur capitaine était occupé ailleurs ? Il mit de côté la question afin de se concentrer sur le moment présent. Il aurait la réponse assez tôt.

Il s'arrêta à quelques pas seulement du Magénieur et du prince. Il aspira une grande goulée d'air et se redressa, essayant de ne pas montrer son appréhension. Il ne devait pas échouer, même s'il redoutait ce qui allait se passer. Il était Elessan Marden, fils de Farran Marden, soldat de l'Empereur et capitaine du fort de Leveden. Il ne pouvait pas faillir.

D'un geste de la tête, il salua silencieusement les deux hommes, puis ses yeux se posèrent sur la table dont le plateau métallique gravé de figures ailées renvoyait les rayons du soleil. Placée dessus, une large vasque argentée contenait un liquide clair, presque

translucide, aux pâles reflets mordorés. À sa droite, un court bâton de bois sombre gravé de signes occultes attendait. À sa gauche, une pierre noire de la taille d'un œuf brillait, posée sur un petit piédestal. Elessan releva la tête. Son regard croisa celui de Léros. Le Magénieur de l'Empereur l'interrogea d'un regard, et il acquiesça silencieusement. Il était prêt. Autant qu'il pouvait l'être.

— Nous sommes ici, commença alors le vieil homme d'une voix grinçante qui résonna entre les remparts, pour assister au tatouage d'Elessan Marden et à la création du lien avec sa nouvelle monture, à travers la magie du Rehed.

Toutes les conversations avaient cessé dans l'enceinte, l'attention de chacun se focalisant désormais sur ce qui se déroulait au centre de la cour. La plupart des invités n'avaient eu que rarement l'occasion d'assister à ces cérémonies. Seule l'intronisation des commandants avait lieu en dehors du cercle fermé des soldats de Leveden.

— Capitaine Marden, continua le Magénieur en se tournant vers le jeune homme, je ne te ferai pas l'insulte de te demander si tu en connais les conséquences. Je te poserai juste cette question.

Ses yeux se plissèrent et se fichèrent dans ceux de son interlocuteur.

— Tu as subi la mort de ton ancienne monture, tu as entendu ses cris et revécu son agonie chaque jour jusqu'à ce que tes précédents tatouages soient effacés. Tu as supporté ce que peu d'entre vous ont dû supporter. Es-tu malgré cela certain de vouloir à nouveau être lié par la magie du Rehed ?

Elessan n'hésita pas et répondit, d'une voix assurée :

— Je le suis, Maître Magénieur.

C'était l'unique réponse qu'il pouvait formuler. Le fort de Leveden était sa maison, ses hommes sa seule famille. Il lui était impossible de s'imaginer, sans monture, obligé de partir dans une autre garnison.

— Alors, qu'il en soit ainsi.

Le vieil homme releva les manches de sa longue robe de cérémonie et s'approcha de la table. Il prit délicatement la pierre noire et la caressa un instant. Il murmura quelques mots inintelligibles, presque pour lui-même, puis la lâcha au-dessus de la vasque. Elle y tomba dans un bruit mat et disparut au milieu du liquide. Léros s'empara ensuite de la spatule ornementée et commença à dessiner des formes complexes à la surface du récipient. Au fur et à mesure de ses mouvements, son contenu s'obscurcissait, comme si la gemme se diluait à l'intérieur. Autour d'eux, personne ne parlait. Tous étaient fascinés par les gestes du Magénieur.

Au bout d'un long moment, celui-ci fit un signe au capitaine.

— Approche, Elessan Marden.

Il obéit, sans l'ombre d'une hésitation. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il n'était plus qu'à un bras de distance du Magénieur.

Le vieil homme plongea sa main droite dans la vasque. Lorsqu'il la ressortit, le liquide, maintenant noir et sirupeux, collait à sa peau. Il l'approcha du buste du soldat et, d'un geste habile, commença à dessiner. Des lignes apparurent sur le torse musculeux, puis s'étirèrent peu à peu sous les doigts lestes du mage, montant jusqu'à la base du cou et descendant légèrement plus bas que l'aine.

À de nombreuses reprises, Léros replongea sa main dans le récipient, étendant toujours son ouvrage. S'agenouillant dans une grimace, il traça des marques noires qui s'enroulèrent le long de la jambe gauche du capitaine, telles d'étranges lianes ponctuées d'innombrables lacets et volutes. Puis il se releva, reprit le tatouage au buste, l'étendit jusqu'au cou et au visage. L'œil gauche du jeune homme fut bientôt entouré d'une fine spirale noire, alors que d'autres circonvolutions,

après être passées autour de son oreille, se terminaient à la base de sa nuque.

Quand il eut terminé, Léros était en nage. Un immense tatouage recouvrait désormais la moitié gauche du corps d'Elessan, noir enchevêtrement de lignes, de courbes et de spirales. Et dans la vasque vidée, il ne restait plus que la pierre, complètement terne.

Le capitaine n'avait pas bougé pendant que le Magénieur remplissait son office. Imperturbable, il avait regardé les doigts ridés parcourir son corps, laissant derrière eux les marques du sombre liquide. Serrant les dents, il avait senti les traces glacées empreindre son épiderme, plus sûrement encore qu'une brûlure ou qu'une cicatrice. Il savait que lorsqu'il se laverait, se frotterait avec du sable ou du crin, elles resteraient là, pour toujours. En même temps qu'elles apparaissaient sur sa peau, elles s'y mêlaient, en devenaient partie intégrante. Plus tard, seule la magie pourrait les effacer. Il avait dû s'y résoudre, une fois. C'était alors pire que le tatouage. Comme si on l'amputait d'un bras brisé, d'une jambe devenue inutile, lui arrachait un œil mort ou une oreille assourdie. Mais cela l'avait aussi sauvé de la folie, en faisant taire les cris de sa monture agonisante qui résonnaient sans fin dans sa tête depuis qu'il avait dû l'achever. Il pria silencieusement pour ne plus jamais revivre une telle torture.

À mesure que les traits sombres avaient recouvert la moitié gauche de son corps, la douleur était apparue et s'était amplifiée. Il avait maintenant l'impression qu'une multitude d'aiguilles minuscules s'enfonçaient sous sa peau à partir de chacune des lignes qui la marquait. Il sentait son sang pulser et cogner contre ses tempes. Sa tête le faisait terriblement souffrir. Son cœur battait dans sa poitrine et, à chaque vibration, le jeune homme plissait les yeux, essayait d'oublier la souffrance et se retenait de gémir. Mais ce n'était rien, comparé à ce qui

s'ensuivrait, il le savait. Il serra les dents et se força à respirer lentement.

Des murmures parcoururent l'assemblée. Dans un léger mouvement de foule, tous pivotèrent en direction des murailles est du fort. Elessan rouvrit les yeux et se tourna, réprimant une grimace de douleur. De l'autre côté de la cour, l'imposante double porte du bâtiment sur lequel étaient installés les nids venait de s'ouvrir. Derrière, ses deux capitaines en second, les pieds solidement ancrés au sol, tenaient chacun à la main une corde épaisse. Mais ce n'était pas les soldats que l'assemblée regardait, bouchée bée. C'était la créature qu'ils tiraient difficilement, et qui émergeait peu à peu de l'ombre du porche en soufflant. Aussi grande qu'un cheval, elle dépassait le mètre cinquante au garrot. Sa tête de rapace aux yeux ronds et clairs, pourvue d'un bec courbe et effilé, s'agitait en tous sens alors qu'elle se débattait violemment. Les plumes cuivrées qui recouvraient le haut de son corps descendaient jusqu'à son puissant poitrail secoué de soubresauts. Un fin duvet mordoré s'étendait ensuite sur son dos et son arrière-train, de la base de son cou jusqu'à sa longue queue féline fouettant l'air. À l'extrémité de ses pattes épaisses et puissantes, des serres acérées s'accrochaient aux dalles du sol, essayant de résister à la force des deux hommes qui l'obligeaient à avancer, pas après pas. Ivre de rage et de panique, l'animal frappait de son bec, ruait pour se débarrasser des liens qui le retenaient prisonnier et qui entravaient les deux longues ailes aux extrémités blanches accrochées à son dos. Tout en le traînant, les soldats ne le lâchaient pas des yeux, prêts à toute éventualité. La sueur coulait sur leur front et dans leur cou, mouillant le haut de leurs chemises de lin.

Face à eux, les habitants de la cité, qui ne voyaient que rarement les montures des griffonniers – et encore moins à l'état sauvage ! –, hésitaient entre l'admiration et la peur. Alors que la bête se rapprochait du centre

de l'esplanade pavée, ils firent un pas en arrière, puis deux, sous les regards moqueurs des soldats de Leveden qui passaient la plupart de leur temps en compagnie des griffons.

— Il a été capturé il y a à peine deux lunes, dit Tar Seresh à voix basse, en se penchant vers son ami. Mes chasseurs l'ont pisté longtemps dans les montagnes d'Adrippor avant qu'il ne se laisse attraper. Ils y ont perdu plusieurs moutons, et l'un d'eux y a presque laissé un bras. Il est jeune et fort, termina-t-il en posant à nouveau son regard sur la bête. Tu risques d'avoir un peu de mal au début.

Le capitaine n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'animal. Les plumes à la base de son cou cachaient mal le duvet qui se trouvait encore dessous. Il ne devait pas avoir plus de trois ans. Son pelage était brillant, son bec pointu et acéré. Ses yeux, bien que paniqués, respiraient l'intelligence. Vrresh avait été un compagnon fidèle et courageux. L'abattre après qu'il ait eu l'aile droite arrachée lors d'une simple escarmouche dans les Provinces du Sud avait brisé le cœur de son maître. Mais le griffon qu'il avait en face de lui promettait d'être une monture plus puissante encore. S'il réussissait à le maîtriser.

Les deux soldats tirèrent l'animal jusqu'au centre de la cour, où le Magénieur leur fit signe de s'arrêter. Ils l'attachèrent solidement aux poteaux fichés dans le sol, bloquant ses ailes, ses pattes ainsi que son cou. La bête s'ébroua violemment, provoquant un nouveau mouvement de recul parmi les spectateurs les plus proches. Après un geste rassurant des seconds confirmant que le griffon ne pourrait pas se détacher, le vieil homme s'en approcha de quelques pas. La bête essaya de reculer d'autant, en vain, retenue par les cordes. Son instinct lui hurlait que quelque chose de terrible allait se passer.

L'homme détailla le griffon un long moment.

— Il s'agit là d'une monture magnifique. Grande et forte, lâcha-t-il enfin. Une des plus belles que j'ai été amené à voir. Il lui faudra un cavalier tout aussi fort pour la maîtriser.

Des hourras isolés jaillirent de la foule, vite calmés par les regards sévères des soldats qui savaient, eux, que la cérémonie demandait beaucoup de concentration. Absorbé, Elessan n'avait rien entendu. Le griffon focalisait toute son attention, et il ne le lâchait pas des yeux. L'animal tenta une nouvelle fois de se libérer et, n'y arrivant pas, poussa un cri strident qui résonna entre les murailles.

Le Magénieur fit volte-face et se rapprocha de la vasque qui ne contenait plus que la pierre, noire et terne. De ses mains, il commença à dessiner au-dessus du récipient de nouvelles lignes complexes. Au fur et à mesure de ses mouvements, Elessan sentait une chaleur de plus en plus forte émaner de ses tatouages et s'emparer de lui, se répandre dans tout son corps. La sueur se mit à couler le long de son front, dans le creux de son dos, de ses bras et de ses jambes. Les gouttes qui tombaient de ses sourcils troublaient sa vision.

Au bout de ce qui lui parut être une éternité, le Magénieur s'arrêta enfin. Le visage crispé par la concentration, il souffla sur la pierre noire. Elessan frissonna, glacé par le vent. L'enchanteur sourit alors discrètement. Il avait réussi. Il le savait. Maintenant, tout dépendait du capitaine.

— Tenez bien le griffon, dit-il à l'adresse des deux soldats.

Très délicatement, il prit la pierre entre ses mains et se tourna vers l'animal. Celui-ci fut soudain pris de panique. La tête en arrière, le souffle rauque et haletant, il tendit les muscles de ses pattes et de ses ailes, essayant de se dégager pour s'enfuir le plus vite possible, le plus loin possible de cet homme qui s'approchait et

dont il sentait émaner une sourde et terrible menace. Les capitaines en second, prévenus par le mage, avaient solidement empoigné les cordes. La bête tirait dessus de toute sa puissance, faisant vibrer les poteaux et claquer, en vain, les liens qui la retenaient prisonnière.

Les soldats la laissèrent s'épuiser un moment, puis resserrèrent leur emprise sur les entraves. Les tirant fermement, ils réussirent à immobiliser complètement l'animal. Celui-ci, les deux pattes avant pliées à terre, ne quittait pas le Magénieur de ses yeux exorbités. L'homme se tenait maintenant juste devant lui. Il essaya de lui donner un coup de bec, mais la corde qui lui enserrait le cou l'en empêchait. Il poussa alors un nouveau cri, un glatissement strident, qui déchira une fois encore l'air de la cour silencieuse. Puis le cri se transforma en un hurlement de douleur jaillissant de son bec ouvert. D'un geste de la main, Léros avait posé la pierre noire sur son front, et la poussait de sa paume. Lentement, elle s'enfonçait dans les chairs et dans le crâne de la bête qui, rendue folle par la souffrance, se débattait avec l'énergie du désespoir. Mais les soldats la maintenaient solidement, et à peine réussissait-elle à tressauter.

Son hurlement fut soudain rejoint par celui, tout aussi terrifiant, du capitaine.

À quelques pas de là, Elessan se tordait lui aussi de douleur. Les mains de chaque côté de la tête, le visage tendu vers le ciel et la gorge déchirée par les cris qu'il poussait, il répondait en écho à la torture subie par le griffon. Terrassé par la souffrance, il tomba à genoux, tentant de maîtriser cette douleur atroce qui lui vrillait le crâne et s'emparait de tout son être.

Sa conscience s'emmêlait avec celle du griffon. D'un mouvement de son bras gauche, le capitaine essaya de déployer ses ailes, mais elles étaient bloquées par les entraves de ses seconds. Il balança sa tête à droite, à gauche, essayant vainement d'attraper les cordes qui le retenaient prisonnier, mais elles étaient trop serrées.

Il hurla alors, gorge déployée et tendue vers le ciel, le parcourant de ses yeux de rapace, à la recherche de l'un des siens qui pourraient lui venir en aide. Mais il n'y avait rien. Le ciel était vide, pâle, et ne ressemblait en rien à celui de ses montagnes natales.

Elessan rouvrit ses yeux à lui, ahuri de surprise. Suffoquant, il tenta de reprendre ses esprits, de dissocier les cris du griffon, qui résonnaient dans sa tête, de sa voix à lui, de sa propre conscience, qui lui dictait que tout ceci ne lui appartenait pas. La panique, le contact terrifiant de la pierre glacée s'enfonçant peu à peu dans son crâne, cet épouvantable sentiment de devenir un pantin, de penser que son corps, ses muscles obéissaient désormais autant à la créature dressée sur ses pattes arrières et qui arborait le tatouage qu'à la propre volonté du griffon…

Perdu dans un tourbillon de sentiments, Elessan se raccrocha à cette dernière pensée. Les tatouages. Ils étaient sur son corps à lui. Lui, le soldat et le capitaine de Leveden. C'était lui le griffonnier, lui qui commandait à la bête. Et pas l'inverse. Surtout pas l'inverse.

Les yeux de l'animal changèrent soudainement, envahis en un instant d'une coloration d'un noir absolu, la même couleur que la pierre qui brillait maintenant à son front. Puis ils reprirent tout aussi brusquement leur teinte normale. Les hurlements du griffon s'interrompirent à ce moment.

À quelques pas de là, Elessan, à quatre pattes et les mains clouées au sol, cessa lui aussi de crier, suffoquant. Lorsqu'il redressa la tête, ses yeux abandonnèrent également le noir qui les avait envahis, et recouvrèrent leur couleur verte naturelle. La respiration saccadée, il reprenait lentement ses esprits.

À genoux sur les pavés de la cour, dégoulinant de sueur, le jeune capitaine eut besoin d'un long moment pour revenir à lui. Insensible au silence religieux qui l'entourait, il n'avait pas réalisé que les soldats avaient

détaché la bête amorphe. Doucement, il se releva. Il observa longtemps le griffon immobile face à lui. Puis il dit, d'une voix encore rauque d'avoir tant crié :

— Je t'appellerai Vraad. Viens à moi.

Les yeux de l'animal se voilèrent à nouveau de noir pendant quelques instants, puis reprirent leur aspect habituel alors qu'il avançait. Le griffon, contrôlé par la magie des gemmes noires de Rehed, était contraint d'obéir à son nouveau maître. Sous son emprise, il ne fut qu'à peine effrayé par les hourras de la foule autour de lui, et s'agenouilla aux pieds d'Elessan.

Il était désormais la monture servile du capitaine, contrainte à l'obéissance par l'art des Magénieurs. Le griffonnier avait dominé le griffon, l'homme possédé la bête.

*
* *

La fête eut lieu le soir même de la cérémonie du tatouage. Dans la salle basse du donjon qui résonnait des rires et des vivats, les hommes rendaient honneur à leur capitaine et à son nouveau griffon. Installés autour d'une grande table en bois rectangulaire posée devant l'âtre immense et ronflant de la cheminée, tous chantaient à tue-tête, levant leurs gobelets en direction du héros de la journée. Le jeune homme répondait à leurs cris et à leurs sourires, mais n'avait quant à lui pas touché à une seule goutte de son vin.

Le Magénieur, installé à ses côtés et lui-même passablement éméché, à l'image de la plupart des convives, se pencha vers lui. Après s'être rattrapé de justesse à la chaise de son voisin alors qu'il manquait de tomber, il demanda, la voix pâteuse :

— Vous ne buvez rien, capitaine ? Les hommes fêtent votre réussite !

— Plus tard, Maître Léros, plus tard, répondit Elessan avec un sourire. Le prince Seresh a demandé à me voir. Je n'aimerais pas arriver devant lui les idées vagues et en titubant !

— Une entrevue avec le frère de l'Empereur ?

Le vieil enchanteur poussa un sifflement sonore.

— J'aurais dû me douter que sa présence n'avait rien d'habituel. Mais je ne savais pas que vous excelliez à la cour, capitaine.

Elessan fronça les sourcils. Nombreux étaient ceux qui voyaient dans ses liens privilégiés avec Tar Seresh la seule raison de sa nomination à la tête du fort, spéculant qu'à l'image de certains de ses prédécesseurs, le jeune homme passait la plus grande partie de son temps à la Cour de Fersale. La réalité était pourtant tout autre. Soucieux de sa tâche, il parcourait l'Empire avec ses hommes, du nord au sud et d'est en ouest, pour surveiller les terres, apporter les messages les plus urgents, ainsi qu'appuyer régulièrement les garnisons mises à mal dans les Provinces du Sud récemment annexées, où les révoltes des seigneurs et des paysans étaient monnaie courante. C'était là-bas qu'il avait perdu Vrresh. En soldat. Pas en courtisan, ces hobereaux vaniteux dont les seuls hauts faits consistaient en la prise de jeunes filles naïves et parfois en quelques duels, où le sang ne coulait qu'à peine.

— Le prince et moi-même nous sommes connus à l'Académie Impériale, lâcha-t-il, d'une voix un peu trop sèche. Nous sommes amis. Rien à voir avec la cour.

— Je ne voulais pas vous offenser ! se défendit aussitôt Léros, se rendant compte malgré les vapeurs de l'alcool qu'il avait peut-être froissé son interlocuteur.

— Il n'y a pas d'offense, répondit le jeune homme, d'un ton un peu plus conciliant. Mais je crois qu'il est temps que j'y aille. Veuillez m'excuser.

Après avoir levé son verre une nouvelle fois en direction de ses hommes et de ses compagnons d'armes,

le capitaine se leva et se dirigea vers l'une des lourdes portes qui donnaient sur la grande pièce enfumée. Lorsqu'il la referma derrière lui, le vacarme des soldats riant et hurlant diminua soudain, assourdi par l'épaisseur du bois.

Elessan épousseta sa tunique bleue, la couleur de son unité, et vérifia qu'aucune tache ne maculait son pantalon de cuir. D'un mouchoir qu'il tira de sa poche, il lustra ses bottes en quelques gestes, puis se releva et se mit en marche. Longeant les couloirs déserts du fort, à peine éclairés par quelques torchères, il rejoignit l'entrée principale du bâtiment où il s'engagea dans les escaliers en pierre qui menaient aux étages.

Arrivé au second palier, il se heurta à une demi-douzaine de gardes qui barraient le passage de leurs hallebardes acérées.

— Halte-là ! On ne passe pas, cria l'un d'eux.

Elessan détailla rapidement les hommes. Ils arboraient sur la poitrine le corbeau des Seresh. Il reconnut plusieurs d'entre eux, sans doute pour les avoir croisés à la tour d'Arsener, la résidence de Tar.

— Je suis Elessan Marden, griffonnier au service de l'Empereur et capitaine de ce fort. Le prince Seresh m'attend.

Celui qui semblait être le chef le dévisagea un instant puis, d'un mouvement brusque, releva son arme.

— Suivez-moi, ordonna-t-il d'un ton sec.

Ensemble, ils parcoururent le long couloir circulaire qui longeait le mur extérieur du donjon, puis s'arrêtèrent devant une porte en bois sculpté. Celle-ci menait aux appartements réservés aux invités de marque. L'homme frappa. Quelques secondes plus tard, le vantail s'ouvrit, laissant apparaître le visage ridé d'un serviteur à la livrée gris et vert.

— Le capitaine Marden dit être attendu par Sa Seigneurie.

Le vieil homme jeta un regard au compagnon du soldat, et acquiesça.

— Qu'il entre.

Le garde s'effaça et, après un salut martial, retourna à son poste. Le serviteur fit signe au jeune homme d'entrer. Derrière lui, une immense pièce s'étirait sur presque toute la moitié du donjon. Les murs avaient été décorés en l'honneur de l'invité qu'elle devait accueillir. De riches tentures avaient été suspendues aux parois de pierre, représentant des cités, des forts, ainsi que quelques batailles. Toutes mettaient en avant les blasons de la famille Seresh et d'Eredhan. Le corbeau noir des souverains flottait en haut de chaque tour, de chaque forteresse, tandis que le héron de l'Empire marquait les frontons des villes et jaillissait des armées alliées, combattant sur la plupart des scènes les soldats d'Arten, ennemis reconnaissables à leurs armures de cuir sombre et à leur blason noir rayé de blanc. Les meubles en bois précieux – un bureau, une large table pour le dîner ainsi qu'un grand secrétaire – exhalaient une douce odeur de cire fraîche. Au fond de la pièce, des bûches flambaient dans l'immense cheminée, envoyant leur chaleur tout autour. Deux imposants fauteuils avaient été installés à quelques pas de l'âtre. Dos à la porte d'entrée, un homme y lisait, concentré sur plusieurs parchemins. À ses côtés, sur une console basse en bois, deux gobelets en métal et une carafe précieuse en verre fileté d'argent attendaient.

Le serviteur se racla la gorge une première fois en vain, puis une seconde. L'homme se retourna, et un large sourire éclaira son visage lorsqu'il vit son invité.

— Elessan ! Approche, je t'attendais.

Le vieux domestique salua d'une profonde révérence, puis laissa le visiteur avancer pendant que Tar Sereh pliait soigneusement et reposait à côté de lui les vélins. Arrivé devant lui, le capitaine s'inclina respectueusement.

— Vous m'avez fait don d'un magnifique présent, seigneur Seresh.

— Arrête avec tes simagrées, répondit celui-ci. Nous sommes entre nous. Assieds-toi, veux-tu ? Je suis venu avec du vin d'Osmond. L'évènement valait bien cela. Je te sers ?

— Avec plaisir, répondit Elessan en s'écroulant lourdement dans le second fauteuil.

Le cadet de l'empereur remplit les deux gobelets, puis tendit l'un d'eux à son compagnon.

— À ton nouveau griffon ! dit-il en levant sa timbale.

— À Vraad, et à vous, Altesse.

Le prince fronça les sourcils, d'un air mi-amusé, mi-ennuyé.

— Je suis sérieux, reprit le capitaine. Je ne sais pas comment te remercier, Tar. C'est le plus bel animal que j'aie jamais vu.

— Les griffons servent l'élite de l'armée de mon frère. Autant confier les meilleurs d'entre eux aux meilleurs capitaines.

— C'est l'Empereur qui… ?

— Non. C'est moi. Lorsque j'ai appris la mort de ton ancienne monture dans les raids contre les rebelles du Sud, j'ai aussitôt envoyé quelques-uns de mes chasseurs dans les montagnes d'Adrippor. Je savais que je pouvais compter sur leur talent.

Les deux hommes restèrent silencieux un moment, laissant tournoyer le liquide sombre et velouté dans leurs gobelets de métal. Le bois craquait dans la cheminée, faisant s'envoler des dizaines de petites étincelles autour de l'âtre.

— Pour être honnête, Elessan, dit le prince, brisant soudain le silence, je ne suis pas venu ici que pour participer à la cérémonie.

Il regarda un instant son ami. Maintenant qu'il était à nouveau vêtu, les tatouages se voyaient moins. De fines lignes noires marquaient la main dans laquelle il tenait son vin, suivant la ligne osseuse de chaque doigt. Plus haut, les motifs dessinés par Léros jaillissaient

du col de la chemise du capitaine, montaient le long de son cou, entouraient l'un de ses yeux, intensifiant encore sa couleur verte, puis repartaient vers son oreille gauche, en suivant des méandres qui n'avaient aucun sens pour les profanes à l'art secret des Magénieurs. Et qui n'en avaient pas plus pour Tar Seresh, pourtant versé dans les disciplines occultes. La Guilde, jalouse de son monopole, ne partageait ni ses pouvoirs, ni ses connaissances.

— Je m'en doutais un peu, répondit Elessan en souriant. Le Premier Mage de l'Empire ne se déplace que rarement sans raison. Il y a un problème ?

Tar hésita un instant, le regard perdu dans la cheminée. Les flammes dansaient dans ses yeux et faisaient briller ses cheveux blonds.

— Pas vraiment. Pas encore. Mais c'est très délicat. C'est pour cela que je ne peux faire appel qu'à toi. À toi et à tes hommes.

Le capitaine de Leveden fronça les sourcils et posa son gobelet à côté de lui. Sans ambages, Tar continua :

— Elessan, je vais être direct. J'ai besoin que tu ailles dans les Monts d'Ekren. Que tu y ailles, et que tu voles un objet qui est précieux, très précieux pour les Ailés. Que tu le voles, que tu me le ramènes, et que personne, absolument personne, ne sache que nous sommes mêlés à cela.

Le front du jeune soldat se plissa. D'un ton inquiet d'où toute détente avait disparu, il demanda :

— De quel objet s'agit-il ?

— D'une clef en bronze. Gardée dans le Temple des Vents.

Le visage d'Elessan se défit.

— Le Temple des Vents ? Mais Tar… Ils ne nous laisseront jamais faire ! Il est gardé jour et nuit. C'est l'un des endroits les plus sacrés des Ailés et ils…

— Je sais cela. C'est bien pour cette raison, et pour beaucoup d'autres encore, que je fais appel à toi et à tes

griffons. Personne ne doit savoir ce qui se passera là-bas. Il faudra voler la clef et…

Le prince hésita un instant, fuyant le regard de son compagnon, puis conclut brutalement :

— Il faudra ne laisser aucun survivant. Pas un seul.

Son ami n'essaya même pas de masquer sa stupeur. Après un long silence, il demanda, d'une voix inquiète :

— Je ne comprends pas, Tar. Qu'est-ce qui peut être si important que cela justifie la mort de ces innocents ?

— Je ne peux pas te le dire. Fais-moi confiance. Je ne risquerais pas la vie de mon ami si tout ceci n'était pas de la plus haute importance.

— Ne peut-on pas tout simplement leur réclamer cette clef ?

— Jamais ils n'accepteront. Et ils ne doivent pas apprendre que l'Empire est derrière cela.

Le griffonnier réfléchit, puis lâcha :

— Tu te rends compte que, s'ils nous découvrent moi et mes hommes, les soldats d'élite d'Oren Seresh, ils mettront forcément en cause Eredhan ? Que cela peut même provoquer un conflit entre nos deux peuples ? Ils étaient nos alliés lors de la guerre contre Arten !

— Ce n'est pas contre eux que nous en avons, essaya de le rassurer le prince. Mais il faut impérativement récupérer cet objet, qui est malheureusement en leur possession. Et il faut le faire dans le plus grand secret.

Désemparé, Elessan reprit son gobelet et, le visage renfrogné, but une longue rasade de son vin. Il ne savait pas quoi répondre. Assassiner des prêtres, des pèlerins et voler un objet sacré pour eux était à l'opposé de tout ce qui faisait de lui un capitaine griffonnier au service de l'Empire d'Eredhan. Tar le savait. Il le connaissait mieux que quiconque. Était-il à ce point désespéré qu'il ne pouvait demander qu'à lui de partir pour les Monts d'Ekren ? Soudain, il sursauta, une idée lui traversant l'esprit :

— Et le Maréchal Brenen ? Pourquoi ne pas utiliser ses hommes ? Il est en charge de la protection de l'Empereur, et a de nombreux assassins et autres voleurs sous ses ordres. Ne pourrait-il pas faire ramener cette clef ?

D'un air gêné, Tar répondit :

— Marsa ne doit être au courant de rien. Ordre de mon frère.

À nouveau, le griffonnier ne cacha pas sa surprise.

— Elessan, tu te souviens de la cérémonie qui a eu lieu lorsque nous sommes sortis de l'Académie Impériale ?

Il hocha la tête. Presque six années étaient passées depuis, mais il n'avait pas oublié.

— Nous avons juré de protéger et de défendre nos terres, coûte que coûte. Nous avons juré que nous y dédierions nos vies.

Le capitaine observait maintenant Tar d'un air attentif. Où voulait-il en venir ?

— Je sais que tu n'aimes pas ce que je te demande aujourd'hui. Que tu le détestes même. Et c'est pour cela que nous sommes amis. Mais, pour honorer ce serment, j'ai besoin que tu m'aides. Il en va de la sécurité de l'Empire. Je suis profondément désolé de ne pouvoir t'en apprendre davantage. Tout ce que je peux te dire, c'est que tu dois me faire confiance. Au nom du serment que nous avons prononcé tous les deux, il y a des années de cela. Et au nom de notre amitié.

Le jeune homme hésita un instant, ne sachant que répondre. Puis, au bout d'un long moment de silence, il planta ses yeux dans ceux de son ami, et lâcha :

— C'est vraiment si grave que ça ?

Tar acquiesça. Elessan soupira, se renfonçant dans son fauteuil.

— Quand devons-nous partir ? demanda-t-il enfin.

— Demain, ou après-demain au plus tard.

Le jeune homme n'avait pas quitté son air soucieux.

— Penses-tu pouvoir complètement maîtriser ton griffon d'ici là ?

— Oui. Les tatouages sont encore douloureux, et j'ai parfois un peu de mal à différencier les sensations de Vraad des miennes. Mais ce n'est qu'une question d'heures avant que je n'arrive à le contrôler correctement. Je ferai mon premier vol demain matin, et entraînerai mes hommes dans l'après-midi. Nous partirons après-demain donc. Où dois-je te ramener cette clef ?

— À la tour d'Arsener.

— Bien. Je te rejoins donc là-bas avant la nouvelle lune.

Tar lâcha un sourire triste.

— Merci, Elessan. Pour ta confiance.

Le capitaine tenta de sourire à son tour, sans y parvenir, puis se leva. La fête continuait dans la salle commune du fort, et ses soldats ne comprendraient pas qu'il n'y participe pas. Il salua le prince d'un geste de la main, et disparut derrière la porte des appartements impériaux.

À peine l'avait-il refermée que Tar Seresh sursauta dans son fauteuil, grimaçant de douleur. Sa tête avait recommencé à le faire souffrir. Il se passa la main sur le visage, essayant de calmer les martèlements dans son crâne et derrière ses yeux. Il était fatigué. Et, plus que tout, complètement abattu.

Les Monts d'Ekren

Monts d'Ekren, terres du Peuple Ailé,
à l'automne

Le Temple des Vents avait été bâti sur le col le plus élevé des Monts d'Ekren, tout en haut d'un sommet que les hommes ailés appelaient Crlen. Les rares visiteurs qui désiraient accéder au sanctuaire à pied devaient emprunter un chemin étroit et abrupt qui serpentait le long de la montagne jusqu'à un large plateau, à partir duquel la dernière partie de l'ascension – et la plus dangereuse – se faisait en escaladant directement les parois rocheuses où seules quelques cordes et d'exceptionnelles passerelles venaient en aide à ces voyageurs téméraires. Depuis la plaine, le voyage à terre prenait plus d'une demi-lunaison, alors qu'il suffisait d'une seule journée, certes longue et pénible, pour rejoindre le Temple par les airs. Mais pourquoi les Ailés auraient-ils créé des routes et des ponts pour réduire le temps de trajet, quand eux se moquaient des distances au sol et de la pente du terrain ? Ainsi, les natifs des Monts d'Ekren bravaient-ils plutôt les vents forts qui soufflaient dans cette partie de leurs montagnes, pour accéder au sanctuaire de Marnn, l'Esprit des Vents, trouvant repos et refuge sur les quelques plateformes ou autres grottes qu'ils avaient aménagées

dans les parois, et où ils pouvaient faire halte en toute tranquillité.

Dominant un vaste plateau enneigé, le col du Crlen séparait les deux pics qui culminaient à son sommet. Un sentier pierreux traversait la plate étendue, aussi blanche que déserte, et menait jusqu'au temple creusé à même la roche. Ses murs épais et bruts étaient percés de rares fenêtres, qui permettaient plus d'évacuer la fumée des cheminées que d'en éclairer l'intérieur. Plusieurs cavernes creusées à-même la montagne le surmontaient, abritant les prêtres et les gardiens qui vivaient là. À la base du piton, devant l'imposante porte en bois bardée de fer donnant accès au sanctuaire, quatre immenses braseros flamboyaient, envoyant dans l'air glacial d'innombrables et minuscules étincelles. Une tour grise et massive, à moitié maçonnée, à moitié prise dans la roche, s'élevait, adossée au pic, à l'extrémité gauche du bâtiment. De son sommet, les yeux les plus perçants pouvaient voir à des dizaines de lieues à la ronde.

L'endroit le plus sacré du Peuple Ailé se situait juste derrière l'imposant édifice. Entre les deux pics qu'il gardait, le col formait une étroite trouée à travers la montagne. Le vent qui s'engouffrait dans l'interstice accrochait les parois rugueuses, lançant en permanence sa triste mélopée, sourde ou aigüe, intermittente ou incessante, en fonction de la vitesse des bourrasques, des nuages, de la neige… et de la volonté de Marnn, qui contait ainsi à ceux qui savaient l'entendre ses bénédictions, ses colères, le destin des ailés et de leurs fils.

Silencieux et pensif, Cressen observait le temple depuis une corniche située quelques arpents plus hauts dans la montagne. Accroupi sur un étroit promontoire de roche, les mains enserrant ses genoux, il avait replié ses immenses ailes brunes contre son dos. Ses yeux bleu pâle suivaient les mouvements des pèlerins et des

prêtres, loin en dessous de lui. Il y avait peu de monde en cette période de l'année. L'hiver approchait, et rares étaient ceux qui osaient affronter les premières tempêtes de neige pour venir jusqu'au Crlen.

Quelques-uns d'entre eux, arrivés la veille, quittaient déjà la chaleur protectrice du sanctuaire et se dirigeaient vers le col pour y écouter le chant du vent, espérant y déceler les réponses aux questions qu'ils étaient venus poser. D'autres, assis sur les larges pierres du plateau neigeux, se laissaient simplement bercer par le souffle de Marnn qui glissait sur eux. Les yeux mi-clos, confortablement emmitouflés dans de lourds manteaux de laine ou dans leurs ailes duveteuses, ils s'unissaient à la brise, les cheveux emmêlés, le visage rougi par le froid, laissant leurs peines et leur tristesse filer au gré des rafales qui les emportaient loin d'eux, loin des pics enneigés, là d'où – espéraient-ils – elles ne pourraient jamais revenir les hanter.

Cressen avait longtemps attendu avant d'avoir l'honneur de garder le temple à son tour. Mais sa patience avait fini par être récompensée, tout comme sa bonne volonté concernant les myriades de tâches ingrates auxquelles il avait été relégué pendant toutes ces années et qu'il avait acceptées en silence, tel un prix à payer. Entretenir les braseros de garde sur les cimes les plus élevées d'Ekren, dans le froid et le vent. Mener les troupeaux de chèvres le long des falaises, lorsqu'il fallait les guider vers les hauts plateaux l'été, ou les ramener dans les vallées à l'approche des derniers beaux jours. Et même rester cloué au sol, au pied des montagnes, à entretenir les clôtures ou tailler le bois qui servirait aux villages perchés en haut des sommets ou cachés dans les cols. Jusqu'au jour où, finalement, le Conseil des Sages avait accepté sa requête, presque une année auparavant. Le cœur gonflé de fierté, il était alors devenu à son tour gardien du Temple des Vents. Il avait quitté la vallée où

il vivait en reclus, loin des villages les plus bas, et avait rejoint le sanctuaire, fébrile et heureux. Une page de son histoire se tournait, enfin. À son arrivée au Crlen, il jura aux prêtres de servir Marnn et de protéger le chant de ses vents jusqu'à son dernier souffle. Il n'avait jamais mis dans une promesse autant de foi que dans celle-ci.

Une fois qu'il fut installé au Temple, sa vie ne se transforma pas pour autant, même s'il avait vécu sa nomination comme une résurrection. Il restait seul, souvent à l'écart des pèlerins ou des autres gardes. Par habitude, sans doute. Mais au moins n'était-il plus considéré comme un paria. Plus vraiment. Au sanctuaire, tous ne connaissaient pas son nom. Et ceux qui l'avaient entendu, passé la première surprise, avaient gardé le silence. De celui-ci, le jeune ailé les avait remerciés mille fois. Car ils lui avaient redonné l'espoir de retrouver, un jour, sa place au milieu de son peuple.

Sortant de sa rêverie, Cressen lâcha le temple des yeux et regarda vers l'ouest. Le soleil approchait de la crête des montagnes. Bientôt, il ferait nuit. Il attrapa les trois javelots à pointe de fer posés à ses côtés et se releva. Son armure de cuir sombre, dont l'intérieur rembourré de laine le protégeait du froid, craqua doucement. Il ajusta son casque, tanné dans le même cuir que l'armure, et y coinça quelques-unes des mèches brunes qui s'en étaient échappées. La journée touchait à sa fin. Il était temps de rentrer.

Il se préparait à prendre son envol lorsque quelque chose accrocha son regard. Plusieurs silhouettes venaient d'apparaître au couchant. Habituellement, Cressen n'y aurait pas prêté attention. Mais celles-ci volaient, et il ne s'agissait pas d'Ailés. Les formes étaient trop massives et la formation qu'elles avaient adoptée dans leur vol disgracieux n'était pas de celles de son peuple. Elles approchaient à grande vitesse. Le jeune garde plissa les yeux et, de loin, reconnut les ailes lourdes et les corps

ramassés de griffons. Des cavaliers semblaient se tenir sur leur dos.

Étaient-ce des émissaires de l'Empereur ? Mais dans ce cas, que venaient-ils faire au temple, alors que Greelk, la capitale des Ailés, se trouvait bien plus au sud ? Cressen déploya ses longues ailes et, d'une poussée de ses jambes, se jeta dans le vide, les bras écartés. Il frissonna de plaisir en sentant le vent froid s'engouffrer dans ses plumes et filer contre son visage, ses bras, son corps tout entier. Les yeux mi-clos sous l'effet de la vitesse, il se rapprochait de plus en plus dangereusement du plateau, entrainé par sa chute. Un sourire se dessina sur les lèvres du jeune garde lorsque, à quelques dizaines de pieds à peine de la roche grise de la montagne, il banda les muscles de ses ailes. Il se sentit violemment propulsé en arrière, tandis que l'air, soudain bloqué, se mettait à le porter. Prenant appui sur le vent, il s'éleva rapidement et, par de puissants battements, se dirigea vers les visiteurs. Ils étaient plus d'une quinzaine de griffons. C'était beaucoup. Cressen fronça les sourcils. Il espérait qu'ils n'apportaient pas de mauvaises nouvelles.

Les nouveaux arrivants se trouvaient à une centaine de battements lorsque l'Ailé commença vraiment à s'inquiéter. Les derniers rayons du soleil se reflétaient sur les armures de mailles des soldats, et plusieurs d'entre eux tenaient des arbalètes entre leurs mains. Pourquoi les messagers d'Eredhan auraient-ils sorti leurs armes ? Le jeune guerrier songea un instant à s'enfuir et revenir vers le temple pour prévenir les autres. Mais il n'était tout simplement pas possible d'imaginer le visage de ses compagnons, un rictus moqueur au coin des lèvres, lui demander ce qu'il craignait d'une compagnie de griffons, dont le souverain était leur allié et les protégeait depuis la chute de l'ancien Grand-Empire, des siècles auparavant. Il refoula une image de son père, et continua de voler vers les soldats Eredhans. S'il devait y avoir un

danger quelconque, il voulait en avoir le cœur net avant d'en avertir le temple.

La formation bifurqua dans sa direction. Il fut convaincu que quelque chose d'inhabituel se passait lorsque soudain une longue plainte sourde résonna dans les montagnes. Pivotant aussitôt sur lui-même, les ailes à moitié repliées, il jeta un œil au sol. Deux prêtres venaient de prendre leur envol, suivi des six autres gardes du sanctuaire. Tous étaient armés et hurlaient ; mais ils étaient trop loin, et il n'entendait rien. À terre, un vieil Ailé aux plumes usées par le vent soufflait dans un cor.

Le sang de Cressen se figea dans ses veines.

L'alarme ! Il sonnait l'alarme !

Le jeune garde se retourna vers les visiteurs juste à temps. Les visières de leurs casques étaient baissées et, lances comme arbalètes sorties, ils fonçaient droit vers lui.

La panique manqua de gagner le guerrier. Les griffons et leurs cavaliers formaient les unités d'élite de l'Empereur et même les Coureurs de Lune, les meilleurs soldats d'Arten, avaient fini par les craindre. Sans réfléchir, il rabattit soudainement ses ailes et plongea. Les griffons, le cou tendu dans sa direction, infléchirent en même temps leur trajectoire. Un premier carreau d'arbalète siffla aux oreilles de l'Ailé, passant à moins d'un battement de son épaule. Alors qu'il filait vers le sol à toute vitesse, il étira à nouveau ses ailes d'un mouvement brusque et, en un instant, reprit de l'altitude. Les montures derrière lui, lourdement harnachées et moins agiles, mirent plus de temps à réagir et remontèrent doucement dans sa direction.

Au loin, les gardiens du Temple approchaient, leurs javelots à la main. Mais leurs minces hampes de bois et leurs armures de cuir craquelées faisaient pâle figure devant l'équipement des soldats d'Erhedhan, façonné à

partir des meilleurs matériaux de l'Empire et renforcé par les enchantements des Magénieurs.

— Arrêtez ! Arrêtez, au nom de Marnn ! hurla l'un des prêtres. Êtes-vous fous ? Nos peuples sont alliés et cet endroit est béni des…

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase : un carreau surgi de nulle part se ficha soudain dans sa poitrine, déchirant l'armure et envoyant dans les airs une gerbe de sang pâle. Le prêtre retomba alors vers le sol, masse inerte, et se fracassa sur la terre ferme, des dizaines de battements plus bas.

— Nooon ! cria Cressen.

Resserrant son emprise sur son arme, envahi par un mélange de peur et de colère, il fondit alors sur les soldats ennemis en hurlant. Il mourrait sans doute, tout comme ses compagnons, mais il n'avait guère le choix. Au moins rendrait-il honneur à son nom et offrirait-il son dernier souffle à Marnn, comme il l'avait juré.

Profitant de son avantage – il se trouvait en hauteur par rapport aux assaillants –, il lança de toutes ses forces son premier javelot en direction des griffons qui s'approchaient à tire-d'aile. La formation ennemie l'évita aisément, et l'arme se perdit quelques arpents plus bas, dans la neige du plateau. Plusieurs arbalètes se dressèrent en réponse à son attaque. Refermant soudainement ses ailes afin d'éviter les carreaux, Cressen se laissa tomber pendant quelques secondes avant de bloquer à nouveau le vent sous les plumes de ses membres dorsaux. Reprenant de l'altitude, il jeta brièvement un œil derrière lui. Les griffonniers venaient de se scinder en deux groupes. Le plus imposant avait changé de cible et se dirigeait maintenant vers les gardes du temple, pendant que deux griffons s'étaient lancés à sa poursuite. Sur le premier, une bête puissante au bec acéré et aux yeux d'un noir surnaturel, un soldat brandissait une longue lance en bois renforcé de métal, terminée par une pique de fer affilée. La seconde monture

suivait, moins d'un arpent plus loin. Son cavalier portait une arbalète lourde. L'Ailé ralentit légèrement, laissant l'homme à la lance s'approcher tout en s'assurant de ne pas être dans la ligne de tir du second.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques battements de son poursuivant, il plongea à nouveau et, d'un brusque mouvement de ses ailes, fit volte-face et remonta presque aussitôt. La manœuvre fonctionna : le griffon, plus lourd et bien moins agile, était maintenant juste au-dessus de lui, offrant son ventre à découvert. Cressen empoigna sa pique et l'enfonça de toutes ses forces contre l'abdomen non protégé de la monture. Lâchant la hampe profondément enfoncée dans les chairs, il se laissa ensuite retomber. La bête poussa un hurlement strident alors que son ventre déchiré par la pointe du javelot déversait dans les airs ses entrailles et un flot de sang sombre. L'animal battit fébrilement de ses longues ailes peu à peu privées de force, avant de chuter lourdement en direction du sol, emportant son cavalier avec lui. Cressen n'eut pas le temps de se réjouir : un carreau d'arbalète venait de siffler à ses oreilles, ne passant qu'à quelques pouces de sa tête.

— Tu vas crever, bâtard d'oiseau ! hurla le compagnon du soldat qui venait de tomber, la voix déformée par la fureur. Tu vas crever !

Cressen ignora l'insulte et, les yeux focalisés sur l'arbalète dirigée vers lui, reprit aussitôt de l'altitude.

Non loin de là, les gardiens et prêtres du Temple des Vents n'étaient pas en meilleure posture. Trois d'entre eux étaient tombés sous les lances et les carreaux ennemis, et les cinq survivants essayaient tant bien que mal de résister aux assauts des griffonniers et de leurs montures qui, à coup de serres et de bec, les harcelaient, usant de leur force supérieure pour compenser leur manque d'agilité. Plus bas, sur le plateau, les pèlerins fuyaient en hurlant, pourchassés par le reste des soldats

de l'Empire. Près de la porte dégondée du sanctuaire, Akrel, le vieux prêtre de Marnn, était étendu au sol. Il baignait dans une mare de sang, sa main enserrant toujours le cor d'alarme. Autour de lui, plusieurs autres corps sanguinolents tachaient la neige.

Alors que les deux ennemis virevoltaient dans les airs, chacun tentant de prendre l'avantage sur l'autre, Cressen vit le griffonnier déplacer brusquement la pointe de son arbalète. Il vira aussitôt sur sa droite, replia ses ailes et piqua une nouvelle fois en direction de la terre ferme. Tout en filant vers le sol, il récupéra dans son dos le troisième et dernier javelot qui y était attaché. Il n'aurait pas droit à l'erreur. Empoignant fermement la hampe en bois, il lança une dernière prière à Marnn puis, étendant soudainement ses ailes et tirant dessus de toute la force de ses muscles, remonta aussi vite qu'il le put vers le griffon.

Son cavalier avait anticipé la manœuvre. Ordonnant à sa monture de se laisser brusquement tomber alors que Cressen filait vers eux, il réussit à se retrouver en face de l'Ailé et non au-dessus. Il avait jeté son arbalète, qui finissait de disparaître loin en dessous d'eux, et dirigeait sa lance de fer droit vers le garde. Cressen essaya d'esquiver l'arme du cavalier en virant sur sa droite. S'il put l'éviter, il n'avait cependant pas prévu la réaction du griffon. Le choc, rendu inévitable par l'animal qui pivota au dernier moment, fut brutal. Une secousse d'une violence inouïe, renforcée par la vitesse des deux adversaires se propulsant l'un vers l'autre, résonna dans tout le corps de l'Ailé. Sonné et déséquilibré, il ne put rien faire pour empêcher le griffon d'attraper l'une de ses jambes dans ses serres acérées. Par réflexe, Cressen conserva son javelot, qu'il tenait fermement en main. Sans laisser le temps à la bête de lui asséner le coup de bec qu'il savait pouvoir être mortel, il lança la pointe de son arme contre la patte de l'animal. Sa première frappe

entailla la cuisse, provoquant un hurlement strident de douleur. Il se préparait à en envoyer un second lorsque le bout de la lance du griffonnier s'interposa et, d'un geste adroit, dévia la pique. Si elle évita le jarret de l'animal, elle se planta néanmoins plus bas, à l'extrémité de la serre. Sous la douleur, le griffon hurla de nouveau, et lâcha Cressen. Celui-ci se laissa tomber, le temps de reprendre ses esprits, puis déploya ses ailes. Toujours sonné, la jambe douloureuse, il jeta un œil derrière lui. Le griffonnier était déjà à sa poursuite.

Le jeune Ailé se lança en direction du temple, aussi rapidement qu'il le pouvait. Les muscles de ses ailes commençaient à le faire souffrir. Il savait qu'il ne pourrait pas tenir longtemps à ce rythme et que, sans arme, il ne ferait pas le poids contre le soldat. Il fallait qu'il le sème au plus vite, le temps de reprendre son souffle et surtout de trouver un javelot ou une épée au sol, sur l'un des morts qui jonchaient le plateau. Il bifurqua alors vers le flanc de la montagne où il espérait perdre son poursuivant contre les rochers tranchants. Usant de ses dernières forces, il étira ses ailes au maximum pour aller encore plus vite. Derrière lui, le griffon, plus résistant, ne semblait pas souffrir de la fatigue et le rattrapait déjà. Il n'avait que peu de temps. Le col du Crlen et son étroit goulet s'approchaient de seconde en seconde. Le souffle court, les muscles tétanisés par l'effort, il s'apprêtait à plonger vers les parois escarpées lorsque soudain un violent coup de griffe porté sur son aile droite le déstabilisa. Il voulut crier, mais n'en eut pas le temps. La lance du soldat Eredhane se fracassa violemment contre son casque. Il eut l'impression que sa tête explosait et, brusquement privé de toute vigueur, tomba aussitôt.

Dans une demi-conscience, il entendit vaguement le vent siffler à ses oreilles. Il essaya de mouvoir ses ailes, et ne réussit qu'à pivoter faiblement. Le sol s'approchait, vite, trop vite. Il n'aurait pas le temps de reprendre de l'altitude.

Cressen savait que c'était fini. Il ferma les yeux et, dans une ultime prière à Marnn, l'Esprit des Vents, lui confia son dernier souffle.

*
* *

Tout autour de l'entrée du temple et sur le plateau qui y menait, le sang clair des Ailés tachait la neige. Sans un mot, les griffonniers atterrirent sur les rochers gris et blancs. Après le bruit de l'acier et les hurlements des mourants, le silence, seulement déchiré par les plaintes du vent, était macabre. Le soleil disparaissait doucement derrière les crêtes déchiquetées, et l'obscurité commençait à prendre possession des montagnes.

Les soldats descendirent de leurs montures au front marqué de la gemme noire de Rehed, puis les abandonnèrent sans même les attacher, sûrs qu'elles ne s'enfuiraient pas. Les uns après les autres, ils ôtèrent leurs heaumes. Leurs cheveux, collants de sueur et parfois de sang, étaient plaqués sur leurs fronts. Tous arboraient sur la moitié gauche de leur visage des lignes sombres tatouées, s'enroulant autour d'un œil, d'une oreille et disparaissant dans le cou. L'un d'eux, le plus jeune, saignait du bras d'arme. Il déchira un morceau de la chemise qui dépassait de sa tunique de mailles, et entreprit de bander sa blessure.

— Ça ira, Firdal ?

— Oui, Capitaine. Ce n'est qu'une entaille. Un javelot. Je ne l'ai pas vu venir.

— Il aurait pu te transpercer la poitrine.

— Je suis désolé.

Elessan se détourna et regarda pendant un long moment les corps sans vie du soldat et de sa monture qui étaient tombés à quelques pas de là, au début du combat. Il poussa un soupir et dit :

— Sous-estimer l'adversaire est une grave erreur. Les Ailés sont moins endurants et moins puissants que nos griffons, mais ils volent plus vite, et sont plus agiles. Lorsque vous vous battez, n'oubliez jamais que vous êtes deux. Si votre monture a des points faibles, alors vous avez les mêmes. Gers l'a oublié. Il l'a payé de sa vie.

Le capitaine s'approcha de l'un de ses hommes et ordonna d'une voix atone :

— Nurod, occupe-toi de son corps. Prends une corde, et attache-le avec son griffon. Nous devons le ramener chez nous.

Il se tourna ensuite vers le reste de ses compagnons, et continua :

— Harfen, Glassan, montez sur la tour là-bas. Au moindre signe de l'approche de visiteurs, sonnez le cor. Quant à vous autres, dit-il enfin à l'attention de la douzaine de griffonniers qui attendait encore ses ordres, vérifiez qu'il n'y a aucune trace de notre passage. Pas d'arme, pas de plume, rien. Essayez aussi de trouver des survivants parmi les blessés ou dans le temple même. Et s'il y en a, achevez-les. Ordre de l'Empereur.

Ignorant leurs regards gênés, il conclut :

— Je dois quant à moi récupérer ce pour quoi nous sommes venus ici. Je n'en ai pas pour longtemps.

Lorsqu'il sortit du temple un peu plus tard, il tenait entre ses mains une large clef en bronze, à l'anneau et au panneton verdi. Sans dire un mot, il s'approcha de Vraad et rangea l'objet dans l'une des sacoches accrochées à la selle. Ses derniers hommes revinrent peu de temps après lui. Il faisait nuit, désormais, et seule la lumière de la lune éclairait le plateau enneigé.

— Des survivants ? demanda Elessan.

— Aucun, capitaine. Il n'y avait pas d'autres pèlerins en dehors de ceux que nous avons déjà… tués.

L'homme ne paraissait pas à son aise. La victoire avait laissé un goût amer en chacun d'entre eux. À part les quelques gardes qui s'étaient battus au-dessus du temple, aucun des Ailés n'avait pu se défendre. Ils avaient été massacrés, sans aucune chance de survie.

Après une légère hésitation, il continua néanmoins :

— Quant aux prêtres et aux soldats, les chutes ont eu raison de ceux qui n'avaient pas succombé à nos arbalètes ou à nos lances.

— Parfait, répondit Elessan, en essayant d'ignorer le malaise de ses hommes comme le sien. Que chacun remonte sur son griffon. Partons d'ici. Au plus vite. Nous ferons une première halte au Fort de Sterden. Il est suffisamment loin dans nos terres pour que nous y soyons en sûreté. N'oubliez pas d'être prudents et de rester en formation espacée. Le vol de nuit est dangereux, même lorsque la lune est claire. Je ne veux perdre personne d'autre. Je ne veux ramener aucun autre cadavre que celui de Gers.

Sans un mot de plus, il grimpa sur sa selle et récupéra les rênes de sa monture. Il attendit que tous ses soldats soient prêts, puis leva le bras droit, donnant ainsi le signal du départ.

Les cavaliers se concentrèrent un instant. Les yeux des griffons se voilèrent d'un noir insondable les uns après les autres, puis les bêtes, dociles, étendirent leurs ailes. D'un bond, elles s'élancèrent dans le ciel ténébreux, tout juste éclairé par les rayons froids de la lune. En quelques battements, elles se retrouvèrent bientôt loin au-dessus du temple, maintenant désert, où seul subsistait le chant lugubre du vent.

La Cour des Neirns

Quelque part dans le royaume de Neirhem,
à la fin de l'automne

Partout où son regard pouvait porter, Lahée ne voyait qu'une infinie masse blanche écrasant tout sous son poids. De la neige, à perte de vue. De la neige sur les arbres des bosquets, de la neige sur la plaine autour d'elle, de la neige sur la route où elle chevauchait depuis presque une demi-lunaison maintenant. L'hiver était arrivé avant l'heure sur les terres des Neirns. C'était bien sa chance.

Elle soupira, faisant apparaître une bouffée de vapeur sous son nez. Un coup de vent soudain fit s'envoler les flocons des branches de sapins et frappa son visage d'un froid glacial. Se recroquevillant sur sa monture, elle resserra contre elle son épais manteau en fourrure de renard.

Il fallait vraiment que ce soit important pour qu'elle ait été envoyée en Neirheim à cette époque de l'année. Elle maugréa en repensant à l'entrevue que l'Archonte lui avait accordée avant son départ. Pourquoi, malgré son insistance, n'avait-elle rien voulu révéler sur la raison de sa mission ? Et en quoi le vol d'une vieille clef en fer pouvait-il concerner la puissante Guilde

des Magénieurs et leur cité-état de Lunan, située à des lieues et des lieues au sud des terres Neirns ? Lahée secoua la tête, le front barré d'un pli soucieux. Il devait y avoir autre chose. Il y avait forcément autre chose, car l'Archonte ne laissait jamais rien au hasard. Mais de quoi s'agissait-il ?

Son cheval trébucha, la tirant de ses pensées. Bien qu'habituée aux longs trajets et aux hivers difficiles de la région, la pauvre bête était manifestement épuisée. De la condensation sortait de ses narines et avait gelé les poils sur le pourtour de sa gueule. Tête baissée, harassé de fatigue, l'animal continuait néanmoins d'avancer obstinément, sans doute plus par réflexe que par réelle volonté. Lahée regarda autour d'elle. Aucune maison n'était en vue, pas même une grange ou une étable. Au-dessus, le soleil était haut dans le ciel. Il y avait encore beaucoup à parcourir jusqu'au soir. Dépitée de ne pouvoir se réchauffer auprès d'une cheminée, elle décida de faire une pause malgré tout. Son ventre criait famine, et sa monture avait vraiment besoin de repos.

Elle s'arrêta près d'un bosquet d'arbres rabougris. Elle y attacha son cheval après en être descendue et vérifia rapidement ses sabots. Des gouttes de glace s'emmêlaient dans les longs poils aux extrémités des pattes de l'animal, mais les fers étaient encore en bon état. Rassurée, la jeune femme s'éloigna puis, à l'aide d'une branche morte, creusa un trou dans la neige, jusqu'à atteindre le sol gelé. Lorsqu'elle eut terminé, elle sortit une petite pierre blanche de la sacoche en cuir qu'elle portait en bandoulière. Elle plaça le caillou à même la terre, au milieu de l'endroit qu'elle avait dégagé. Elle récupéra ensuite d'autres morceaux de bois, les cassa et les posa en cône par-dessus. Lorsque le tas fut haut de quelques pieds, elle se recula, puis claqua des doigts. Instantanément, des flammes jaillirent de la pierre, en même temps qu'une chaleur intense. Le bois, bien que mouillé, n'y résista pas. Il s'embrasa dans un

épais panache de fumée grise, sifflant alors que l'eau s'en évaporait. Lahée soupira d'aise et tendit ses mains rougies de froid vers le feu. Mentalement, elle compta. Il ne lui restait plus que trois de ces cailloux qu'elle avait enchantés avant de partir. Elle espérait que cela lui suffirait pour arriver à destination.

Par bonheur, elle arriva en vue d'Erheim dès le surlendemain. Sortant d'une forêt touffue de sapins où la jeune femme ne voyait pas à plus d'un demi-arpent de distance, la route qu'elle suivait depuis si longtemps s'engageait maintenant sur une large plaine couverte de neige, filant droit vers les murailles grises de la capitale des Neirns, à moins d'une lieue de là. Lahée s'arrêta un instant, un sourire aux lèvres, afin d'observer la cité qui se dressait au loin. Derrière ses puissants remparts, de hautes tours s'élevaient à la rencontre du ciel bas et terne, surplombant les lourdes maisons en pierre aux toits d'ardoises. D'innombrables panaches de fumée sortaient des cheminées agglutinées à l'intérieur de l'enceinte fortifiée, promesse de chaleur, de compagnie, de repas chauds, et peut-être même d'un bon bain. Soulagée, elle reporta son regard sur la route. Elle n'y distinguait pas un voyageur. Comme partout ailleurs, la neige, omniprésente, avait tout avalé. La jeune femme flatta son cheval avant de lui donner un léger coup de talon. Quelques secondes plus tard, la bête reprit son chemin, avec un peu plus d'entrain. Elle aussi avait senti que le voyage touchait à sa fin.

*
* *

Lahée retrouva avec plaisir la promiscuité, les bruits et les odeurs de la civilisation. À peine franchies les imposantes portes en bois renforcé de la cité, la voyageuse fut assaillie par les cris des habitants, le claquement des

sabots sur les pavés déneigés, l'odeur des feux dans les âtres des maisons, et celle alléchante du pain qui cuisait dans les boulangeries. Personne ne faisait attention à la cavalière emmitouflée dans son lourd manteau blanc. Tous s'écartaient sur son passage, sans lui jeter même un regard, vaquant à leurs propres affaires.

Les artères de la capitale des Neirns s'étiraient devant elle. Larges avenues et ruelles étroites filaient à droite, à gauche, bordant les demeures en pierre grise et leurs toitures sombres, rythmées par les échoppes, les puits, les places et les porches. De nombreuses tours jaillissaient de cet enchevêtrement. Il y avait celles qui, protégées derrière les remparts, surveillaient la longue plaine autour de la cité. D'autres, reconnaissables à leur structure en colombage et à leur absence de fenêtre, servaient d'entrepôts, de réserves ou de silos à grain. Plus loin, les donjons des manoirs appartenant à la noblesse et aux marchands les plus riches s'élevaient au-dessus des rues et de sa plèbe. Enfin, profondément enfoncé dans la capitale, un palais se dressait, dont la partie supérieure dominait de son imposante masse noire et crénelée les multitudes de toits tout autour, tel un mastodonte accroupi.

Après un instant d'hésitation, Lahée se fia au hasard et décida de prendre la plus proche des deux artères, qui semblait se diriger vers la forteresse. D'une légère pression des jambes, elle signifia à sa monture d'avancer et s'engagea sur les larges pavés gris et noirs. Tout en forçant son passage dans les rues bondées et bruyantes, criant pour qu'on lui fasse place, évitant les charrettes à moitié vides et les enfants qui couraient et jouaient autour d'elle, elle observait avec curiosité les habitants d'Erheim. La majorité d'entre eux partageait les mêmes caractéristiques. Grands et élancés, leur peau presque aussi blanche que la neige, leurs cheveux clairs et leurs yeux noirs de jais indiquaient sans équivoque leur appartenance au peuple des Neirns.

Après s'être perdue à plusieurs reprises dans les culs-de-sac, les impasses ou bien encore quelques immenses marchés, la jeune femme arriva enfin à destination. La dernière avenue qu'elle avait empruntée débouchait sur une vaste place carrée, bordée de demeures plus imposantes les unes que les autres. En son centre, le château noir des souverains de Neirheim s'élevait, entouré d'un profond fossé.

Elle se dirigea vers le pont-levis qui permettait d'y accéder, fiché entre deux hautes tours. Une douzaine de soldats en armure de cuir sombre et aux casques pointus en protégeaient l'entrée. La voyant s'approcher, ils abaissèrent leurs hallebardes affutées et crièrent, d'une même voix grave :

— On ne passe pas !

La jeune femme arrêta son cheval et les salua de la tête, appréciant leur politesse : ils n'avaient pas parlé dans leur langue natale, mais dans celle d'Eredhan, la langue des voyageurs, des marchands et des diplomates. Usant du même langage, elle répondit :

— Mon nom est Lahée. Je suis missionnée par la Guilde des Magénieurs de Lunan. Faites annoncer à votre souverain que l'Archonte m'envoie et que je dois m'entretenir avec lui, s'il accepte de me recevoir.

*
* *

Quelques heures plus tard, revêtue de la robe blanche portant l'insigne de son ordre, Lahée avançait derrière un vieux serviteur dans les couloirs du palais, en direction de la salle du trône. Plongée dans ses pensées, elle répondait distraitement aux saluts respectueux des pages et des valets qui s'inclinaient sur son passage. Son vêtement, qui suivait avec grâce les formes douces

de ses seins et de ses hanches, dévoilait ses épaules musclées et épousait à chacun de ses pas le mouvement de ses longues jambes.

La jeune femme était méconnaissable. Un bain chaud avait ôté la crasse et la poussière de sa peau pâle et parsemée de taches de rousseur, lui rendant son teint rose et lumineux. Quelques mèches de ses cheveux propres et bouclés tombaient de chaque côté de son visage, s'échappant de l'épais chignon auburn qui les retenait attachés en arrière. Ses yeux noisette, habituellement rieurs, arboraient maintenant une expression sérieuse et concentrée, renforcée par son nez droit, ses grandes lèvres minces qu'elle tenait fermées et le pli soucieux qui barrait son front.

Depuis son arrivée au palais, elle n'avait cessé de réfléchir à la manière dont elle allait aborder le problème. La mission que lui avait confiée l'Archonte n'était pas simple.

La salle du trône se trouvait non loin de l'entrée principale du château. Un large couloir décoré de moulures végétales y menait, éclairé de torches grésillantes et de quelques fenêtres à travers lesquelles passait une lumière blafarde. Quatre gardes en protégeaient l'accès. Ils s'effacèrent devant le serviteur et la jeune femme qu'il accompagnait, les laissant tous deux entrer dans la pièce où le roi recevait.

La salle du trône du château d'Erheim était immense, et impressionnante. Des dizaines d'ouvertures percées en hauteur apportaient un peu de clarté, renforcée par les centaines de torches et de bougies suspendues ou posées çà et là. Partout où la nouvelle venue portait son regard, les murs n'affichaient pour toute décoration que des inscriptions en langue Neirn, gravées directement dans la pierre grise. Lahée ne la connaissait pas et, le regrettant pour la première fois, n'essaya pas de les comprendre.

Depuis l'entrée, un épais tapis rouge traversait la pièce de part en part, jusqu'à une haute estrade située à une

cinquantaine de pas de là. Dessus, assis sur leurs trônes respectifs, le roi et la reine des Neirns l'attendaient, entourés d'une petite dizaine de silhouettes restées debout. D'un geste de la tête, le serviteur fit signe à la jeune femme d'avancer. Celle-ci le remercia d'un sourire, puis, lentement, se dirigea vers l'estrade, les yeux à demi baissés.

Tout en marchant, elle observait discrètement les figures installées près des trônes, et qui elles-mêmes ne la quittaient pas du regard.

Parmi elles, la Magénieure distingua immédiatement les quatre gardes du corps. Installés à faible distance des sièges royaux, revêtus d'armures de cuir, souples et légères, et leurs mains à la hauteur des lourdes épées qu'ils affichaient à leur ceinture, ils détaillaient la nouvelle arrivante sans aménité, de haut en bas, à la recherche d'une arme ou d'une menace quelconque. Lahée les ignora, et focalisa son attention sur leurs voisins.

Les plus proches étaient de toute évidence deux nobles d'importance, sans doute quelques conseillers des souverains. Le premier, et aussi le plus jeune, était vêtu de pantalons sombres et d'un tabard noir damassé, jeté par-dessus une fine chemise claire. Le second, un vieux Neirn aux cheveux blanchis, portait une longue tunique noir et gris, sous une cape bordée de fourrure. Leur mine sévère à tous deux ne présageait pas une entrevue très chaleureuse.

Lahée tourna légèrement son visage, et identifia sans hésiter la dernière personne. Son accoutrement, une ample robe grise brodée de runes étranges, son lourd manteau en peau d'ours blanc, et les deux cornes de bouquetin torsadées qu'il arborait en haut de son crâne le désignaient clairement comme l'un des Sorciers Neirns, et même l'un des plus puissants à en juger par les dizaines de bracelets de platine qui tintaient à son bras gauche.

Arrivée à quelques pas de l'estrade, Lahée posa un genou à terre, la tête courbée. En silence, elle attendit qu'on lui demande de bien vouloir se relever.

Elle sourit intérieurement au souvenir de l'expression catastrophée du maître du protocole de Lunan à qui elle avait rendu visite avant de partir, et qui lui avait – bien trop rapidement à son goût – édicté les principales règles à respecter chez les Neirns. Puis, reprenant ses esprits, elle risqua un coup d'œil devant elle, levant les yeux autant qu'elle le pouvait, malgré sa position peu pratique. Le roi se tenait sur le trône de gauche. Drapé dans une ample toge argentée par-dessus une chemise et des chausses sombres, il discutait à voix basse avec le sorcier. Une couronne en argent sertie d'émeraudes cernait ses cheveux d'un blanc pur et un lourd collier assorti ornait sa poitrine. Son visage traversé de quelques rides ne trahissait aucune expression. Seuls ses yeux, noirs de jais, profondément enfoncés dans leurs orbites, marquaient son intérêt pour la jeune voyageuse. À ses côtés, la reine, revêtue d'une longue robe blanche serrée près du corps et brodée de fils d'argent, attendait calmement, dévisageant sans retenue la nouvelle arrivante. Du même âge avancé que son époux, elle portait, comme lui, une lourde couronne sur son front. Elle tenait à la main un fin sceptre de métal sculpté.

— Le roi Fleirn et la reine Flessehin te saluent et t'accueillent en leur palais, Magénieure Lahée, dit soudain le sorcier, brisant le silence. Quelles nouvelles apportes-tu ?

Maintenant qu'elle avait été accueillie, la jeune femme se releva, comme le voulait l'étiquette. Elle salua d'un hochement de tête le sorcier, et se tourna vers les trônes où siégeaient les souverains.

— Permettez-moi de vous saluer, Vos Altesses, et de vous apporter les respects de l'Archonte de Lunan, Maîtresse de la Guilde des Magénieurs.

— Sois la bienvenue en notre royaume, messagère. Que nous veut Mitandia ?

Avant de répondre à la question toute simple du roi, Lahée dut se soumettre une fois encore aux règles de la politesse de Neirheim.

Aussi, au lieu d'annoncer immédiatement l'objectif de sa visite, parla-t-elle pendant un long moment de sa traversée des terres du souverain, de leur beauté enneigée que le froid même de l'hiver n'arrivait pas à atténuer, de la grandeur de la cité d'Erheim, et de tout ce qui lui passa par la tête et qui pouvait flatter le roi de Neirn. Lorsqu'elle eut la bouche sèche et qu'elle ne sut plus quoi dire, elle s'arrêta enfin et regarda ses pieds, espérant que son exposé en partie mensonger de ces terres glaciales et austères avait séduit leurs seigneurs.

— Je suis heureux que le voyage jusqu'à notre cité t'ait plu. Maintenant, dis-nous ce qui t'amène.

Soulagée, la jeune femme releva la tête. Elle hésita un instant, partageant son regard entre les silhouettes du roi et celle du sorcier, qui la fixait durement de ses yeux noirs et profonds.

— Au-delà du message d'amitié de l'Archonte, Sire, deux raisons motivent ma venue sur vos terres. La première est la volonté de rendre visite à un vieil ami à moi, Maître Sosme, qui vit, comme vous le savez, dans les murs de votre capitale.

Le souverain hocha la tête. Ceci ne l'intéressait pas, et il savait qu'il ne s'agissait que d'un prétexte.

— L'autre raison, Votre Altesse, continua la Magénieure en hésitant légèrement, concerne une rumeur parvenue jusqu'à nous, dans les terres lointaines de Lunan.

Fleirn leva un sourcil interrogateur.

— On dit qu'un vol aurait eu lieu en votre palais. Et qu'un objet de grande valeur aurait été dérobé.

Lahée hésita à nouveau un moment, puis lâcha, dans un souffle :

— Une clef de fer.

Seul le silence répondit à la jeune femme. Le roi la dévisageait, l'air désagréablement surpris par ses dernières paroles, tandis que les conseillers gardaient un visage impassible, l'ignorant ostensiblement.

— L'Archonte m'a envoyé ici afin de vous aider, si vous le souhaitez, à enquêter sur cette disparition, conclut Lahée.

Sa proposition ne déclencha aucune réaction. La Magénieure crispa la mâchoire, inquiète. Tout cela n'augurait rien de bon, et elle regrettait déjà d'avoir été si directe. Aurait-elle dû insister plus longtemps sur la beauté des terres de Neirheim ? Flatter plus encore le souverain, ou s'attacher peut-être à obtenir la grâce du sorcier ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Elle pesta intérieurement, maudissant une nouvelle fois l'Archonte de l'avoir envoyée, alors qu'elle disposait par ailleurs d'une foule de diplomates serviles, qui auraient déjà tout appris sur cette clef s'ils avaient été à sa place.

— Ce vol ne concerne que les Neirns, dit enfin Fleirn, faisant sursauter la jeune femme malgré elle. Et ton Archonte n'a en conséquence pas à s'en soucier. Je te charge de la remercier de sa sollicitude à notre égard et de l'aide qu'elle nous propose, mais nous trouverons le voleur par nous-mêmes.

Lahée se préparait à répondre lorsque le roi, ne lui en laissant pas le temps, continua :

— Le voyage jusqu'à Erheim a dû être éprouvant. Profite des appartements qui t'ont été alloués durant ton séjour pour te reposer.

Maintenant furieuse contre elle-même, Lahée se morigéna d'avoir été si maladroite. Car non seulement le roi ne lui dirait rien, mais en plus il la congédiait, purement et simplement ! Elle rageait. Tout en affichant

un sourire qu'elle espérait convaincant, son esprit filait à toute vitesse. Pourquoi donc l'Archonte avait-elle insisté pour que ce soit elle en personne qui se rende à Erheim, quand tout le monde savait pourtant à Lunan que les domaines de prédilection de la jeune femme concernaient tout sauf la diplomatie, les discours mielleux et l'art des sous-entendus ? Quelque chose devait lui échapper. Forcément. Et cela ne lui plaisait pas du tout.

— Ce soir, nous donnerons un banquet en ton honneur. D'ici là, mon Sorcier va te ramener à tes appartements.

Le roi mettait fin à l'entretien, et Lahée n'insista pas. Elle fit une profonde révérence devant le souverain et attendit de voir à quelques pas d'elle les pieds bottés du sorcier pour se redresser. Lorsqu'elle releva le visage, elle croisa le sien, froid et dédaigneux. Elle soutint son regard, impassible, puis le suivit en silence hors de la salle du trône.

Ils traversèrent les couloirs du palais sans échanger un seul mot. L'inimitié de l'homme était tangible, à la limite de l'impolitesse alors qu'il ignorait de manière évidente l'invitée de son suzerain.

Lorsqu'enfin ils arrivèrent face à la porte des appartements qui lui avaient été attribués, il s'inclina sèchement devant elle. Puis il lâcha, d'une voix sourde :

— Ce vol ne regarde en rien les Magénieurs, jeune femme. Comme tu le sais, votre art n'est guère apprécié ici. Le contrôle des esprits de la nature va à l'encontre de nos croyances et de nos valeurs. Mon roi te l'a dit avec ses mots de diplomate, je te le dis avec mes mots à moi. Nous vous tolérons tout juste sur nos terres. N'abusez pas de notre patience. Rentre chez toi au plus tôt.

Puis il fit volte-face, et disparut sans la saluer dans les couloirs sombres du palais.

*

* *

La jeune femme ne put reprendre la suite de ses investigations que le lendemain matin. Elle se leva à l'aube, après une soirée sinistre et interminable où toutes les discussions avaient tourné autour de sujets plus consensuels les uns que les autres, comme la beauté de l'hiver qu'elle détestait ou bien encore de la culture Neirne, à laquelle elle ne connaissait rien et qui ne l'intéressait pas plus. Elle faillit à plusieurs reprises froisser les souverains par des questions ou des remarques qu'elle imaginait inoffensives, mais se rendit rapidement compte que c'était mal connaître l'esprit retors des courtisans et de leurs semblables. Dans un élan d'ennui et de désespoir, elle en vint même à regretter de ne pas avoir écouté les propos du maître du protocole d'une oreille plus attentive… au moins aurait-elle peut-être pu distiller quelques piques aux plus virulents de ses voisins et sans doute s'amuser ainsi un peu. Elle écourta la soirée et retourna dans sa chambre dès qu'elle le put, prétextant la fatigue du voyage, et se jura de se pendre plutôt que de devoir à nouveau faire de tels ronds de jambe, pour lesquels elle n'avait ni patience, ni talent.

Le lendemain matin, à peine réveillée, elle se fit apporter de l'eau chaude et, après s'être rapidement lavée et habillée, elle quitta le château, avec pour tout aide un plan grossièrement dessiné sur un morceau de parchemin.

Malheureusement pour elle, les rues d'Erheim tournaient, se croisaient, se recroisaient, disparaissaient dans des impasses ou se terminaient de manière imprévisible en cul-de-sac. Lahée se perdit bien vite, et dut régulièrement demander sa route. Trouver des habitants qui parlaient la langue d'Eredhan, la seule qu'elle connaisse, était cependant difficile. À plusieurs reprises, elle dut s'exprimer avec ses mains ou en s'aidant du plan, se maudissant de ne pas avoir eu le temps d'apprendre ne serait-ce que quelques mots de l'idiome neirnien.

La matinée s'était presque envolée lorsque la jeune femme arriva enfin à destination. Il s'agissait d'une petite bâtisse en pierre dotée de minuscules fenêtres, accolée aux murailles de la cité. Un large conduit de cheminée, d'où sortaient paresseusement d'épaisses volutes de fumée, jaillissait du toit en chaume neuf. Lahée sourit. Son occupant était bien là. Elle poussa la barrière en pin gris qui donnait accès au jardinet boueux, et s'approcha de la porte. Elle n'eut pas le temps de frapper. Le panneau de bois s'ouvrit, laissant apparaître le visage d'un homme âgé, revêtu d'une ample robe terne retenue à la taille par une simple ceinture de corde. Il ne cacha pas son étonnement, dévisageant la visiteuse de bas en haut.

— Lahée ! Bon sang, que faites-vous ici ? dit-il enfin, une fois la surprise passée. Mais entrez, entrez, il fait un froid de loup dehors !

Frissonnant malgré la fourrure dans laquelle elle s'était emmitouflée, la jeune femme ne se fit pas prier. Elle s'engouffra à l'intérieur et y savoura aussitôt la chaleur, rendue plus forte encore par la différence de température. Tout en ôtant lentement son manteau, elle regarda autour d'elle. Elle se trouvait dans une toute petite salle. Au fond, la cheminée, presque aussi large que le mur, ronflait en dévorant de larges bûches. Une table et trois chaises occupaient le centre, tandis qu'une grande armoire en bois ainsi que quelques rangées de livres terminaient l'aménagement. Non loin du foyer, une porte plus basse menait aux autres pièces de la maison. L'homme prit une chaise et fit signe à son invitée de s'assoir à son tour.

— L'hiver est arrivé très tôt cette année. Le froid est vif, même si on finit par s'y habituer. Vous voulez un verre de gwlein ?

— De quoi ? demanda-t-elle.

— Gwlein. Du vin d'ici. Fait à partir des vignes qui poussent dans les montagnes. Froid, c'est imbuvable.

Chaud, c'est presque bon. Et ça a surtout la faculté surprenante de réchauffer très vite.

— Avec plaisir alors !

Le vieil homme sourit et disparut par la porte près de la cheminée.

Profitant de son absence, Lahée détailla l'endroit où elle se trouvait avec un peu plus d'attention. La maison était correctement tenue. Les meubles cependant auraient mérité quelques réparations : l'un des deux battants de l'armoire ne fermait plus, et plusieurs planches de la bibliothèque de fortune gondolaient dangereusement. Mais l'étroitesse de la demeure la choquait plus encore. Elle avait dû veiller à ne rien faire tomber en s'approchant de la table et, maintenant qu'elle était assise, elle pouvait tout aussi bien toucher du bout des pieds la pierre de la cheminée, que le soubassement de la petite fenêtre qui donnait sur le jardinet. Elle soupira, ne pouvant s'empêcher de penser qu'un Magénieur méritait mieux que cette bâtisse minuscule. Elle savait que, dans les terres du Sud, certains seigneurs – rois, ducs et autres suzerains – mettaient à la disposition de ceux qui maîtrisaient l'art de l'Enchantement, des appartements et des domaines entiers en échange de leurs services. Mais le peuple de Neirn avait ses propres Sorciers. Et ceux-ci méprisaient leur art.

L'homme revint quelques instants plus tard, portant une tasse en grès sombre dans chaque main. À l'intérieur, un liquide orangé et fumant exhalait une odeur douceâtre qui rappelait un mélange de fleurs fanées et de vin épicé.

— Goûtez, dit-il en lui tendant l'une des deux. Ça vous fera du bien.

La jeune femme obéit. La première gorgée lui arracha une grimace. La boisson, au goût étrange de baies et de roses, était non seulement extrêmement sucrée, mais aussi… infecte. Elle tenta un deuxième essai, avec un sourire qu'elle espéra crédible sans trop y croire. Malgré

le goût affreux, Lahée sentit à la quatrième ou cinquième gorgée son corps commencer à se réchauffer. Mais, du gwlein ou de la cheminée, elle n'aurait pas su dire d'où cela lui venait.

Après lui avoir laissé le temps de se remettre du froid, le vieil homme prit la parole.

— Je n'ai appris que ce matin votre présence à Erheim. Quand êtes-vous arrivée ?

— Hier. Je n'ai pas pu venir tout de suite. Le protocole…

Le vieil homme hocha de la tête.

— Et qu'est-ce qui vous amène si loin dans le nord ? Pas de mauvaise nouvelle, j'espère ?

— Non. Ne vous inquiétez pas. Je suis en service pour l'Archonte.

Sosme ne cacha pas son étonnement.

— Mitandia ?

La jeune femme acquiesça et, après avoir repris une gorgée de gwlein, continua :

— Elle m'envoie ici, car, selon elle, une clef en fer très précieuse aurait été dérobée au roi des Neirns. La nouvelle de ce vol est parvenue jusqu'à Lunan et elle s'en est aussitôt inquiétée. Elle m'a envoyée ici pour essayer d'apprendre qui avait pu subtiliser cet objet.

Après un bref instant de surprise, le vieux Magénieur murmura :

— Bien sûr. Oui, bien sûr, répéta-t-il en secouant la tête. J'aurais dû me douter qu'elle enverrait quelqu'un.

— Savez-vous quelque chose au sujet de ce vol ? insista Lahée. J'ai essayé d'en apprendre un peu plus après du roi Fleirn, mais celui-ci a refusé de m'en parler.

— Cela ne me surprend guère, grommela Sosme. Il était furieux lorsqu'on lui a annoncé qu'elle avait disparu.

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— En partie, oui.

Il proposa à nouveau du gwlein à la jeune femme, qui refusa poliment d'un geste de la main. Il approcha alors sa propre tasse et se servit doucement.

— J'ai appris que la clef avait été volée il y a presque deux lunaisons de cela, commença-t-il. Par hasard. J'allais au château pour terminer une armure que m'avait commandée le roi. Dans les couloirs, il y avait une sorte d'agitation feutrée. Les gardes semblaient un peu plus nombreux que d'habitude, un peu plus nerveux aussi. J'ai croisé quelques chambellans à la mine préoccupée. Les Neirns sont maîtres dans l'art de masquer leurs sentiments, alors que les nôtres se lisent en général sur nos visages. Qu'ils arborent un air tout juste inquiet était un message clair : une catastrophe venait de se produire. J'ai fait semblant de ne rien voir. Les Neirns sont un peuple secret. Ils n'aiment pas qu'on s'occupe de leurs affaires, et me tolèrent tout juste ici.

L'une des bûches craqua dans la cheminée et tomba, envoyant des étincelles tout autour d'elle. Sosme se leva et alla la remettre en place.

— C'est Tresheim Noorl, le sorcier du roi, qui m'a parlé du vol, dit-il, en s'asseyant à nouveau.

— Pour quelle raison ? Je croyais qu'il nous détestait.

— C'est bien le cas. Mais il avait besoin de moi. Pour comprendre comment quelqu'un avait pu déjouer la surveillance des soldats et s'introduire dans le château, puis défaire toutes les protections magiques et enfin voler la Clef de Fer.

— Et alors ?

— Alors, rien. Deux jours après sa disparition, il m'a convoqué et m'a amené dans les sous-sols du palais, dans une partie habituellement interdite et lourdement gardée. J'imagine que c'est quelque part dans ces caves que le roi entrepose ses trésors. Tresheim m'a fait suivre les couloirs souterrains jusqu'à une porte, qui ne semblait pas différente des autres, puis m'a demandé de l'ouvrir.

— Elle n'était pas protégée ?

— Bien sûr que si. De nombreux charmes neirns en empêchaient l'accès. Je comprenais certains des plus basiques, mais d'autres m'étaient complètement étrangers. J'ai passé de longues heures sous les yeux du sorcier à essayer de déjouer sa magie. Cependant, j'ai dû finir par me rendre à l'évidence. C'était impossible. Impossible en tout cas pour un Magénieur. Je crois que c'est ce qu'il voulait savoir.

— C'est donc un Neirn qui a volé la clef ?

— Peut-être. Ou pas, conclut Sosme en haussant les épaules. En tout cas, ce n'était pas un Magénieur, et c'est tout ce qui lui importait.

— Pourquoi ?

— Parce que si ça avait été un des membres de la guilde, cela aurait certainement signifié que l'un des royaumes était derrière le vol. C'était leur plus grande crainte, je pense.

— Mais quelle importance que ce soit un royaume ou un autre ?

— Ils avaient peur que l'un d'eux cherche à se venger, voyons ! De leur revirement, pendant la guerre avec Arten.

Le cerveau de Lahée fonctionnait à toute vitesse… mais dans le vide. Quel lien pouvait-il y avoir entre la guerre d'Arten, gagnée par Eredhan et ses alliés presque dix années auparavant, et une vieille clef en fer ? Elle ne comprenait décidément rien. Et cela commençait à l'agacer.

— Je ne vois pas ce que cette clef peut avoir à faire avec Arten, finit-elle par lâcher.

Sosme fronça les sourcils, surpris par l'incompréhension de la jeune femme.

— Vous… Vous ne savez rien des clefs ?

Lahée secoua la tête.

— Mitandia ne vous a rien dit ? insista Sosme.

— Non. Je ne sais rien de cette clef en fer, ni de l'importance qu'elle peut avoir pour l'Archonte ou pour la Guilde.

Le visage du vieux Magénieur se rembrunit encore.

— Que devrais-je savoir ? Allez-vous me l'expliquer ? demanda la jeune femme, d'un ton où perçait l'exaspération.

Sosme bougea doucement la tête de droite à gauche.

— Je suis désolé, Lahée. Je… J'aurais cru qu'elle vous en aurait parlé, à vous. Mais puisque ce n'est pas le cas, je ne peux sincèrement rien vous dire de plus. Si l'Archonte a tu certaines informations, j'imagine que c'est pour de bonnes raisons. Et je refuse d'aller à l'encontre de sa volonté. Répétez-lui juste ce que je viens de vous apprendre. C'est la seule chose que je puisse faire, et que j'aurais dû faire depuis longtemps d'ailleurs.

La jeune femme fixa un instant son hôte du regard, puis soupira. Sosme avait toujours été l'un des plus fidèles compagnons de l'Archonte, avant même son arrivée-surprise à la tête de la guilde, lors de la guerre d'Arten. Elle savait qu'elle ne tirerait rien de plus de sa part.

Elle se leva, prête à partir, avec le sentiment très désagréable d'être le jouet d'événements qui la dépassaient complètement.

Elessan

— Il a pas d'maman ! Il a pas d'maman !

Elessan agit d'instinct. Son poing serré vole et écrase violemment le nez du garçonnet qui se moque de lui.

— Mon père, il est capitaine ! Il connait l'Empereur ! Alors t'arrêtes maintenant ! hurle-t-il.

Dans l'arrière-cour de la caserne, réservée aux fils des soldats, un cercle s'est formé autour des deux enfants. Des encouragements, des cris surexcités en jaillissent alors qu'au centre les coups pleuvent entre les deux garçons.

— Assez ! Assez ! hurle la voix d'un adulte, à l'autre bout de la cour.

Tous se figent instantanément.

— Marden, Arren ! Venez tout de suite ici !

Essayant de contenir le mélange de peine et de colère qui l'anime, Elessan recule de deux pas en frottant le coin de la bouche, taché de sang.

Il ne permettra pas que quiconque se moque de lui.

Son père est le capitaine Farran Marden, au service de l'Empereur Aras Seresh. Il lui a inculqué le sens de l'honneur, du courage et de la détermination, les valeurs qui feront de lui, plus tard, peut-être son égal.

Il lui a appris à être fort. À être solide. À ne pas pleurer.

Même si cela ne remplace pas sa maman.

La Tour d'Arsener

Tour d'Arsener, Empire d'Eredhan,
à la fin de l'automne

Penché en avant, les mains solidement accrochées aux rênes de son griffon et les pieds profondément enfoncés dans les étriers, Elessan filait à toute allure dans le ciel déjà obscurci. Il avait laissé ses soldats derrière lui, au Fort de Leveden. Leur retour dans la garnison après une demi-lunaison d'absence s'était fait aussi discrètement que leur départ. Aucun cor n'avait sonné. Aucune fête n'avait été donnée en leur honneur. Et personne n'avait posé de question en voyant les corps sans vie de Gers et de sa monture.

Elessan n'avait pas pris pas le temps de se reposer. Il avait donné ses instructions concernant la veillée de la dépouille, puis était reparti aussitôt pour Arsener, seul. Les secrets de la mission que lui avait confiée le Premier Mage ne concernaient pas le restant de ses hommes.

Il volait depuis de longues heures lorsqu'il aperçut enfin la tour pâle. Arsener, résidence principale et préférée de Tar Seresh, le frère cadet de l'Empereur, ne se trouvait qu'à quelques lieues au nord de Fersale, la capitale d'Eredhan. Elessan connaissait l'endroit par

cœur. Il y était venu un nombre incalculable de fois rendre visite à son ami.

Érigée sur un large promontoire rocheux parsemé de bruyère blanche et violette, elle surplombait l'océan de toute sa hauteur. Des communs avaient été accolés aux remparts originels qui formaient un carré tout autour : le bâtiment où logeait la garnison, quelques entrepôts, ainsi que les écuries et les logements des domestiques. À l'extrémité de la corniche granitique, la falaise abrupte tombait à pic, plongeant sur plusieurs arpents jusque dans l'eau tumultueuse. À son pied, les vagues frappaient violemment la roche, projetant leur écume dans d'immenses gerbes mousseuses. Plus loin, l'océan s'étendait, à perte de vue.

Le capitaine prévint de son arrivée en tirant une plainte sourde de la corne attachée à sa selle. Puis il réduisit son altitude et sa vitesse alors qu'il approchait des bâtiments de granit. Il salua en les survolant les sentinelles postées sur les remparts et se posa en douceur à l'intérieur des murailles, sur le toit spécialement aménagé pour lui et son griffon. Descendant de sa monture aux yeux encore envahis par la magie du Rehed, il la flatta machinalement, puis l'attacha à un anneau scellé dans le sol.

Plusieurs hennissements stridents fusèrent de l'écurie, pourtant située loin de là. Vraad avait faim, et cela rendait les chevaux – qui avaient senti la présence du prédateur – nerveux. À peine le soldat avait-il terminé son nœud que deux garçons arrivèrent, chargés d'une barrique d'eau et d'un demi-mouton. Le premier jeta de loin la viande au griffon. Ignorant l'écuyer apeuré, Vraad se rua dessus et commença aussitôt à la déchiqueter de son bec acéré, pendant que le second, aussi peu rassuré, en approchait discrètement le baquet d'eau.

Après les avoir remerciés d'un signe de tête, Elessan descendit les escaliers et, arrivé dans la grande cour carrée, se dirigea vers la tour. Les gardes postés sur le seuil le saluèrent et le laissèrent passer sans difficulté.

Il pénétra dans le vestibule, qui remplissait la majeure partie du rez-de-chaussée. Scellés dans les murs de pierre nue, plusieurs candélabres de métal éclairaient les larges ogives qui soutenaient le plafond, haut presque comme trois hommes. Des portes en bois de chaque côté de l'entrée menaient vers les cuisines et la salle de réception. Au fond, un large escalier donnait accès aux étages.

Tar, prévenu de l'arrivée de son ami, avait envoyé son intendant l'attendre. Le vieil Hardel surgit d'un coin d'ombre et s'inclina respectueusement devant le visiteur puis, gravissant les escaliers en lui faisant signe de le suivre, le mena jusqu'au bureau du premier étage où l'attendait le prince.

La pièce, immense, était orientée plein ouest. Ses quelques fenêtres percées dans la pierre donnaient sur l'océan et sur ses vagues blanches d'écume. Des étagères couvraient le restant des murs. Dessus, livres et parchemins s'empilaient les uns sur les autres, dans un désordre où seul le propriétaire des lieux devait certainement pouvoir s'y retrouver.

À peine était-il entré que le prince se leva de son fauteuil et s'approcha de lui, l'air anxieux. Sans même le saluer, il demanda :

— Tu l'as ?

Pour toute réponse, Elessan fouilla dans sa tunique et en sortit la clef. Presque aussi grande que sa main, les rayons du soleil qui inondaient la pièce se reflétaient dessus, la faisant briller d'une couleur brune teintée d'or. Sur l'intégralité de sa surface, des inscriptions incompréhensibles avaient été gravées et s'enroulaient autour, de l'anneau jusqu'à ses larges crans.

— La voici, dit simplement le capitaine. La Clef de Bronze.

Il lança l'objet en direction du prince qui le rattrapa habilement, avant de s'écrouler dans l'un des fauteuils

disposés au centre du bureau. Le visage du soldat, inhabituellement peu souriant, cachait mal les questions qui hantaient son esprit.

— Tout s'est bien passé ?

— Si on peut dire, maugréa-t-il.

— Vous avez été repérés ?

Tar avait vraiment l'air inquiet.

— Non. Ne t'en fais pas à ce sujet. Et il n'y a aucun survivant.

— Ils étaient nombreux ?

— Une demi-douzaine de soldats, et cinq ou six prêtres. Autant de pèlerins. Des Ailés, tous.

— Des blessés chez tes hommes ?

Le griffonnier hocha la tête.

— Un mort. Les Ailés se sont bien défendus. Nous avons ramené le corps. Il sera enterré demain.

— Je suis désolé, dit Tar.

Mais son attention se portait déjà ailleurs. Après l'avoir examinée un long moment, il rangea la clef dans l'un des tiroirs de son bureau, qu'il referma ensuite soigneusement.

— Si jamais ils venaient à découvrir ce que nous avons fait… commença le soldat.

— Si vous n'avez pas laissé de témoin, cela n'arrivera pas.

— C'était important à ce point-là ?

— Oui. Oui, crois-moi.

Elessan soupira. Il s'apprêtait à insister et demander à son ami une explication lorsque quelqu'un frappa à la porte. Manifestement contrarié, Tar ordonna d'entrer. Un jeune page arborant le noir et le vert des Seresh apparut.

— Je t'écoute, dit le prince, peu amène. Pourquoi me dérange-t-on ?

— Mon seigneur, le Second Mage vient d'arriver à Arsener. Il demande à vous parler. Il dit que c'est très urgent.

— Il attendra. Où est-il ?

Le visage du serviteur s'empourpra. Il baissa la tête, posant son regard sur le sol.

— Dans le couloir, mon seigneur. Il vous assure que son message ne saurait souffrir aucun délai.

Tar leva les yeux au ciel puis lâcha :

— Bien. Dis-lui d'entrer.

À peine le garçon eut-il disparu que le prince se tourna vers le griffonnier, et murmura :

— Pas un mot sur la Clef de Bronze. Je compte sur toi !

Son ton était d'une rare gravité. Elessan acquiesça d'un mouvement de tête. La porte s'ouvrit à nouveau. Un homme âgé et aux traits sévères apparut. Revêtu d'une longue chemise mauve enfilée au-dessus de chausses écrues, il arborait sur la poitrine le symbole des Mages d'Eredhan, une flamme stylisée entourée de trois sphères. Ses cheveux gris, retenus au front par un fin bandeau argenté et attachés en une queue de cheval lâche, retombaient sur sa lourde cape claire. De ses yeux sombres et ridés, le nouvel arrivant scruta un moment les deux jeunes hommes avant de s'incliner respectueusement devant Tar.

— Premier Mage Seresh, je ne savais pas que vous étiez en compagnie.

Sa phrase, énoncée d'un ton froid et détaché, sonnait presque comme un reproche.

— Sans doute préférez-vous que je repasse plus tard ?

— Mon page m'a dit que c'était urgent. Je t'écoute donc.

Le vieil homme jeta un regard éloquent en direction d'Elessan. Celui-ci comprit aussitôt que le visiteur souhaitait aborder des sujets graves, traitant de l'Empire ou des Mages d'Eredhan. L'ordre thaumaturge, chargé de la protection de l'Empereur et de ses terres contre toute magie – et dont Tar avait la responsabilité en tant que

Premier Mage – était réputé pour être presque aussi jaloux de ses secrets que les Magénieurs. Et le griffonnier saisit tout aussi vite, au coup d'œil dédaigneux que l'homme lui lança ensuite, que ces thèmes ne concernaient pas un simple capitaine de garnison, quand bien même celle-ci était l'une des plus prestigieuses d'Eredhan. Il se préparait à se relever lorsque le prince l'arrêta de la main.

— Reste là, Elessan. J'ai encore besoin de te parler. Quant à toi, Brissan, je t'écoute. Le capitaine Marden a toute ma confiance.

— Mais ce dont j'ai à vous entretenir…

— Dois-je me répéter ?

La voix tranchante de Tar résonna dans la pièce. Les mages se dévisagèrent froidement. Durant un instant, le griffonnier aurait juré voir la haine briller dans les yeux du plus âgé des deux hommes. Par réflexe, il approcha la main de sa hanche gauche. Son épée était là, prête à être dégainée.

— Comme vous voudrez, concéda enfin le vieil homme, de mauvaise grâce.

Il jeta un regard désobligeant au soldat, puis se tourna à nouveau vers le prince.

— J'arrive à l'instant de Fersale. Des messagers sont revenus hier au palais de votre frère avec des nouvelles inquiétantes, qu'il m'a chargé de vous transmettre, à vous et à vous seul.

Tar ignora la remarque et le laissa poursuivre, imperturbable.

— Il s'agit des Coureurs de Lune. Plusieurs d'entre eux auraient été vus en dehors de leurs frontières.

Elessan fronça les sourcils à l'évocation des unités d'élite d'Arten. Les soldats des Terres du Nord, à la langue coupée en signe de soumission à leur confrérie, avaient la réputation d'être d'impitoyables guerriers. Les vétérans de la dernière guerre racontaient d'eux qu'ils possédaient un sang-froid sans limites, qu'ils ignoraient

la peur, le doute et la pitié. Certains parmi les plus âgés prétendaient même qu'ils avaient échangé leurs âmes contre celles de bêtes sauvages, pour hériter ensuite de leur férocité et de leur force. Montés sur des loups aussi hauts que des chevaux et dressés dès leur sevrage, les Coureurs formaient des escouades puissantes et mobiles, et la crainte qu'ils inspiraient n'était pas la moindre de leurs armes. Par chance, Elessan n'avait jamais eu à faire à eux. Il savait cependant que son père les avait rencontrés à plusieurs reprises. Il avait gardé un souvenir effrayant de ce qu'il lui en avait raconté alors qu'il était enfant, renforçant encore ces images de peur, de sang et de violence dont se nourrissait la légende des Coureurs. Durant ses années à l'Académie Impériale, il s'était longuement renseigné à leur sujet, bien que la guerre se soit terminée longtemps auparavant. Il ne croyait finalement plus à la moitié des fables qui foisonnaient autour d'eux, mais se doutait que les Coureurs méritaient leur réputation. D'après ce qu'il en avait lu, les cavaliers n'étaient envoyés que pour les missions les plus dangereuses ou les plus importantes – en cela ils rejoignaient les griffons de l'Empire – et ils n'avaient jamais été aperçus hors de leurs frontières depuis la défaite d'Arten. Quelles raisons avaient bien pu les pousser à quitter tout à coup leur royaume ?

— En quoi devrions-nous nous alarmer ? demanda Tar, sortant le soldat de ses réflexions. Il s'agit là d'un problème pour Marsa. C'est lui le Maréchal, et lui qui est en charge de la défense militaire de l'Empire. Mon frère lui en aura certainement parlé.

— En effet, mon seigneur. Mais ce qui m'inquiète, et ce dont j'ai averti l'Empereur, est tout autre.

— Ah ? Et qu'est-ce donc ?

— D'après les éclaireurs, les Coureurs se dirigent vers le nord des Marais de Myrnn.

Tar tressaillit.

— La colline d'Arndre ?

— Oui. Droit dessus. Et vous savez comme moi qu'il n'y a rien là-bas qui puisse les intéresser. Rien à part…

Le vieux mage jeta à nouveau un regard en direction du soldat. Le prince, soudain grimaçant, une main posée sur le front, l'ignora et termina la phrase à sa place :

— … la Clef de Cuivre.

Ce fut au tour d'Elessan de sursauter. Il s'en voulut immédiatement. Si Brissan Erolfan, le Second Mage de l'Empire, ne devait pas être informé du vol de la Clef de Bronze, Tar préférait sans doute également lui cacher le fait que le griffonnier connaissait l'existence de ces objets, quels qu'ils puissent être. D'un mouvement maladroit, le capitaine se releva afin d'essayer de masquer sa gêne. Il se préparait à s'isoler dans un coin du bureau sous prétexte de laisser les deux mages ensemble lorsque son regard croisa le visage de son ami. Les traits déformés par la douleur, celui-ci devait s'appuyer à l'une des étagères pour tenir debout.

— Ça va Tar ? demanda-t-il aussitôt d'un air inquiet, en s'approchant de lui.

— Oui. Oui, ne t'inquiète pas, répondit-il, agitant la main dans sa direction pour qu'il reste à sa place. Ce n'est rien. Encore une de ces maudites migraines. Il faut juste… que je m'isole un instant.

Le jeune seigneur tituba et s'écroula un peu plus loin dans un siège, face à la mer. La tête entre les mains et leur tournant le dos, il dit :

— Ça va passer. J'ai… l'habitude. Ne faites pas attention. Brissan, raconte… raconte au capitaine Marden… les clefs.

Après un moment d'hésitation, le Second Mage se tourna vers Elessan, dont le regard passait du prince, recroquevillé sur lui-même, à son interlocuteur. Il n'avait jamais vu son ami dans cet état, et cela l'inquiétait. Était-il malade ? Épuisé suite aux incessantes recherches qu'il menait, seul dans sa tour ? Ou bien était-ce autre chose ?

Sans aucune empathie pour son supérieur, le vieil homme se racla la gorge et, d'un ton empli de condescendance, commença à parler :

— Je crains que tout ceci ne vous dépasse, capitaine. Mais puisque le Premier Mage le souhaite, je vais tenter de vous expliquer ce dont il s'agit, bien que cela ne relève que de l'art subtil de la magie et non de celui de la guerre, dans lequel vous excellez, je crois.

Se moquait-il de lui ? Elessan n'aurait su le dire. Mal à l'aise, il ignora les sous-entendus du mage et fit mine de l'écouter, tout en gardant un œil sur la silhouette voûtée de Tar.

— Vous apprendrez que la Clef de Cuivre est l'un des éléments d'un objet très ancien, forgé par l'un des plus grands Magénieurs qui ait existé. Un objet très ancien, mais aussi et surtout très dangereux. Si dangereux que, lors de la Guerre d'Arten, l'Empereur Aras Seresh, le père de Son Altesse Oren Seresh, périt pour empêcher que Vaariel III, mieux connu sous le nom de Roi Gris, ne s'en empare.

Le griffonnier revint brusquement à son interlocuteur. Les yeux agrandis de surprise, il le fixa un moment avant de pouvoir parler.

— Vous voulez dire que…

— Oui, le coupa sèchement le vieil homme. Que votre père, le Maréchal Marden, est mort pour la même raison. Vous l'ignoriez bien sûr, mais comme tout le monde, rassurez-vous. Les véritables circonstances de la disparition de l'Empereur sont censées être un secret bien gardé.

Le regard perdu du soldat passa de son ami, toujours replié sur lui-même, au vieillard. Jamais personne ne lui avait dit ni sous-entendu que son père, qui accompagnait alors Aras Seresh, était mort pour récupérer une clef, aussi importante fût-elle. Tar était-il lui aussi au courant de cela ?

Insensible au malaise du jeune homme, le mage

poursuivit :

— À l'époque, le Peuple de Felt, dont les terres s'étendent comme vous le savez certainement entre le sud d'Arten et le nord des Monts d'Ekren, avait la responsabilité de garder la Clef de Cuivre. Alors qu'il bataillait pour repousser l'assaut ennemi sur les frontières d'Erebe à la tête de la plus grande partie de ses soldats, l'Empereur apprit que le roi Vaariel cherchait à s'en emparer, et qu'il était déjà personnellement en route pour Felt à la tête d'un petit ost.

Brissan jeta un regard en coin au prince puis, le voyant toujours souffrant, continua :

— Les Mages d'Eredhan et moi-même avions averti à plusieurs reprises l'Empereur qu'il était essentiel que le Roi Gris ne puisse pas obtenir cette clef, ni d'autres qui y étaient liées. Nous suspections Vaariel d'avoir mis la main sur ces dernières, et qu'il ne lui manquait plus que celle en cuivre. L'Empereur, qui avait été jusque-là sourd à nos avertissements, prit soudain peur et opéra un revirement aussi brusque que tardif. Le Roi Gris avait déjà presque perdu la guerre. Le retournement des Neirns, qui l'avaient soudainement trahi au profit de l'Alliance Eredhane, et sa difficulté à enfoncer le front d'Erebe lui avaient porté un coup fatal. Cette clef était son dernier espoir de sortir victorieux du conflit. Nous le savions. Vaariel le savait. Et l'Empereur le comprit enfin à ce moment-là.

Il soupira en secouant la tête d'un air désolé, comme s'il regrettait encore de n'avoir pu convaincre plus rapidement le souverain.

— Malheureusement, continua-t-il, une armée entière, aussi réduite soit-elle, n'avait que peu de chance de parvenir à Felt avant le Roi Gris. Aussi, Aras Seresh prit avec lui une trentaine d'hommes seulement, dont le Premier Mage de l'époque ainsi que ses plus fidèles soldats, et fonça vers Felt, à bride abattue. Il ordonna que dix compagnies impériales l'y rejoignent dès que

possible, espérant arriver là-bas avant le Roi Gris et le tenir à distance de la Clef de Cuivre le temps que les renforts arrivent.

Elessan ne comprenait plus rien. Le soldat venu lui apprendre la mort héroïque de son père lui avait relaté comment des troupes supplémentaires venues d'Arten menaçaient de prendre à revers l'armée Eredhane, et faire ainsi basculer le cours de la guerre. C'est suite à cela, avait-il compris, que l'Empereur avait décidé de les retarder coûte que coûte à la tête de ses hommes, le temps que l'assaut mené contre Erebe soit définitivement repoussé. Pourquoi personne n'avait-il jusque-là évoqué cette histoire de clef ?

— Cela n'a pas de sens, dit le griffonnier, les sourcils froncés d'incompréhension. En quoi une simple clef pouvait-elle changer l'issue de la guerre ?

Brissan se tut et jeta à nouveau un œil sur le Premier Mage. Celui-ci, le visage toujours profondément enfoncé dans les mains, ne semblait pas suivre la conversation. Qu'il ne puisse intervenir parut soulager le vieil homme et il reprit rapidement :

— Je ne peux vous en dire plus à ce sujet, qui ne concerne que les plus hautes instances de l'Empire. Sachez seulement qu'à la fin de la guerre, la Clef de Cuivre ainsi que les autres clefs ont été dispersées, afin de garantir que personne ne puisse plus les réunir. Bien sûr, termina-t-il d'un air suffisant, compte tenu de leur importance capitale, l'ordre des Mages d'Eredhan n'a jamais relâché sa surveillance. C'est même cela qui nous a permis d'être informés du brusque regain d'intérêt d'Arten vis-à-vis d'elles.

— Elessan ira la récupérer, maugréa soudain Tar Seresh, d'une voix pâteuse.

Les deux hommes se retournèrent vers le prince.

— Ça va ? demanda le griffonnier.

— Oui. Oui, ne t'en fais pas. C'est presque passé.

Le visage de Tar était encore marqué par la douleur.

Ses yeux brillaient, et ses doigts avaient laissé de longues traces rouges sur son front.

— Brissan a raison. Je ne sais pas pourquoi les Coureurs de Lune essaieraient de s'approprier la Clef de Cuivre, mais il faut absolument les en empêcher. Les hommes de Marsa n'arriveront jamais à temps. Il faut que tu y ailles avec tes griffons, Elessan. C'est le seul moyen.

— Bien, répondit le capitaine sans hésiter. Quand dois-je partir ?

— Au plus tôt. Brissan, tu peux disposer et retourner à Fersale. Préviens mon frère et le Maréchal de tout cela. Je vous rejoins au palais dès demain.

— Comme vous le désirez, Premier Mage.

Le vieil homme s'inclina respectueusement sans un sourire, puis fit volte-face et disparut aussi vite qu'il était entré dans la pièce.

*
* *

— Comment vais-je faire pour retrouver cette clef de cuivre ? demanda Elessan une fois que la porte fut refermée, un air inquiet sur le visage.

— Après la guerre, Oren a ordonné qu'elle soit dissimulée sous le cromlech de la colline d'Anrdre, au nord des Marais de Myrnn. La magie qui émane de cet endroit devait la cacher et empêcher quiconque de s'en emparer. Il y aura forcément un monument, un indice, quelque chose qui te dira où chercher. Et si les Coureurs s'approchent avant que tu aies eu le temps de la récupérer, élimine-les.

Le capitaine ne put s'empêcher un mouvement de surprise.

— Éliminer des Coureurs ?

— Ne te base pas que sur leur réputation, tenta de le

rassurer le prince. Oui, ce sont des guerriers terribles et impressionnants. Ils se battent comme peu d'hommes savent se battre et, même lorsqu'ils risquent la mort, ne font jamais un pas en arrière. Jamais. Mais tes soldats sont solides et courageux, Elessan. Vos armures, renforcées et enchantées par les Magénieurs, vous protègeront de leurs épées et des morsures de leurs loups. Et vous avez les griffons. Tu sais encore mieux que moi quelle arme fantastique ils sont.

Son ami acquiesça, pensif. Il pensait à la réaction de ses hommes, bercés comme lui par les histoires effrayantes des vétérans. Il faudrait qu'il les prévienne, qu'il les prépare. Mais si les Coureurs étaient les unités d'élite d'Arten, lui et ses griffonniers formaient celles d'Eredhan. Son père avait pu les affronter, et en ressortir vivant. Pourquoi ne le pourrait-il pas lui aussi ?

— Comme tu voudras, Tar, finit-il par lâcher.

Il avait déjà quelque chose d'autre en tête. Il hésita un instant, cherchant ses mots, puis ajouta :

— Tu savais pour mon père ?

Le cœur du capitaine battait fort dans sa poitrine. Tar réfléchit un moment, puis planta son regard dans les yeux de son ami.

— Oui, lâcha-t-il simplement.

Une expression de tristesse traversa le visage du griffonnier.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda-t-il. Je pensais qu'il était mort avec le tien alors qu'il essayait de repousser une armée de réserve d'Arten. Pas pour défendre une maudite clef !

— Secret d'État, comme aime à répéter Oren. Je ne pouvais rien dire. Je suis désolé, Elessan. Cependant, cela ne change rien à l'affaire. Nos pères sont morts en héros. Peut-être pas pour retenir une armée entière, comme les bardes l'ont raconté, même à toi. Mais pour empêcher que le Roi Gris ne mette la main sur une magie terrible, une magie qui aurait pu tous nous anéantir.

C'est tout ce que je peux t'apprendre. Ton père et le mien sont vraiment morts en héros, Elessan. Et il n'y a que cela qui importe.

Le griffonnier, perdu dans ses pensées, avait le regard vague. Lorsqu'il avait appris la mort de son père à la fin de la guerre d'Arten, presque dix années auparavant, il s'était juré de tout faire pour suivre la route que le maréchal avait tracée pour son fils, et être digne des espoirs qu'il avait placés en lui. Homme lige et compagnon inséparable de l'empereur Aras, Farran Marden était pour lui – comme pour bon nombre de ses compatriotes – l'image même du héros. Guerrier redouté et meneur d'hommes hors pair, il avait accompagné l'Empereur dans toutes ses campagnes. Aras rêvait de rebâtir le Grand-Empire, et d'unifier à nouveau les Royaumes de l'Ouest sous la couronne d'Eredhan. Son maréchal l'avait suivi dans sa quête. Jusqu'à leur mort, à tous deux.

Le seul défaut qu'il avait connu à son père, et qu'il gardait pour lui, était son absence. Il ne savait finalement de Farran Marden que les histoires de batailles qu'il lui relatait les rares fois où il lui rendait visite, et ce que les bardes et les troubadours racontaient de lui, dans les casernes et les auberges. Aussi loin qu'il se souvînt, Elessan avait toujours écouté avec passion ces récits des guerres de l'Empereur, attendant avidement qu'un conteur parle de son père. Ce qui finissait toujours par arriver. Cela le remplissait à chaque fois d'orgueil, et d'envie. Il s'était juré de suivre sa trace. Ce qu'il avait fait, même si malheureusement son père n'était plus là pour le voir et en être fier. À son retour de la guerre, et afin d'honorer la mémoire de l'ancien maréchal, l'héritier de l'Empire Oren Seresh autorisa le fils du maréchal défunt à entrer à l'Académie Impériale, où seuls les enfants des plus hauts nobles étaient formés. Là-bas, il apprit auprès des meilleurs instructeurs de

l'Empire, s'ouvrant la voie vers une grande carrière militaire. Il y avait aussi rencontré Tar, frère cadet du futur souverain. Tous deux avaient souffert de la mort de leurs pères respectifs. Ce fut le ciment de leur amitié.

— Et la trahison de l'Ailé ? demanda Elessan, reprenant soudain le fil de la conversation.

— Elle a vraiment eu lieu, répondit le prince. La vérité n'est pas très loin de ce qui t'a été raconté. Après un voyage effréné à cheval, nos pères ont réussi à rejoindre la Forêt de Felt avant les troupes d'Arten. Comme tu le sais maintenant, leur objectif n'était pas de retarder ces hommes. Ils ont récupéré auprès du Peuple de Felt la Clef de Cuivre, que l'Empereur voulait mettre en sécurité. En ôtant au Roi Gris son ultime chance de nous vaincre, ils pensaient alors avoir gagné la dernière bataille, et donc la guerre. Mais c'était sans compter la trahison de l'Ailé. Sous prétexte de les aider à s'échapper, il les a menés dans un piège, au cœur de l'armée ennemie. Ils se sont fait massacrer. Lorsque mon frère est arrivé quelques jours après à la tête des renforts, il était déjà trop tard.

Tar regardait le visage attentif de son ami, qui recueillait avec avidité les dernières informations sur la mort de son père.

— Tu connais la fin de l'histoire aussi bien que moi, termina-t-il. Les deux armées se sont finalement rencontrées non loin de la Forêt de Felt, au pied des Arches de Mallan. C'est là-bas que les troupes d'Eredhan ont appris la mort de l'Empereur Aras, lorsque sa tête a été découverte en haut d'une pique. La nouvelle a dans un premier temps eu un effet dévastateur sur le moral de l'armée. Mon père était un très grand guerrier. Un conquérant. Il avait gagné de nombreuses batailles, annexé les Provinces du Sud et réussi à prendre le dessus sur Arten. Ses soldats le respectaient profondément. Sans lui, ils doutaient de pouvoir vaincre à nouveau. Mais Oren a pris la relève. Pendant longtemps, il a

harangué les hommes, essayant de les convaincre que, même sans l'Empereur et ses maréchaux, ils pouvaient se défaire de leurs ennemis. Qu'abandonner alors qu'Aras Seresh s'était sacrifié pour eux revenait à trahir sa mémoire. Le lendemain matin, quand arriva l'heure de la bataille, il s'est lancé le premier vers l'armée adverse, inconscient du danger, exhortant ses soldats à se battre pour Eredhan. Et cela a fonctionné. Les hommes ont suivi, galvanisés par le fils et héritier de leur souverain. Usant d'une stratégie risquée, Oren a envoyé toutes les unités au cœur de la bataille, et réussi à enfoncer le centre de l'armée ennemie. Vaariel, surpris par la manœuvre, a été capturé le soir même, au prix de plusieurs centaines de vies. Leur roi prisonnier, les troupes d'Arten ont alors peu à peu abandonné la bataille. Lorsque la lune s'est levée sur les Arches de Mallan, nous avions perdu notre Empereur, mais gagné la guerre, définitivement.

Tar prit une longue inspiration, puis conclut :

— Voilà toute l'histoire, Elessan. La seule chose que tu ignorais, c'est ce que nos pères ont vraiment accompli à Felt. Tout le reste n'était que la vérité.

Le griffonnier resta pensif un moment, le temps d'absorber les dernières informations que venait de lui donner son ami. Après un moment de silence, il demanda :

— Et cette histoire de clefs ? De quoi s'agit-il ?

Son père était un guerrier, un tacticien. Qu'il lutte pour empêcher une armée de prendre la sienne à revers lui paraissait logique. Pas qu'il essaie d'éviter qu'un homme ne s'empare d'une clef en métal, même si l'homme en question était l'un des plus puissants sorciers de son époque.

— Je suis désolé, Elessan. Je ne peux pas t'en dire plus. Seuls mon frère, Brissan et moi savons encore pourquoi ton père et le mien se sont sacrifiés. Le danger est tel que nous n'avons pas voulu que cette raison soit

divulguée. Pas même à toi.

Le soldat secoua la tête.

— Si Brissan est dans le secret, pourquoi ne lui avoir alors rien dit au sujet de la Clef de Bronze ?

Tar prit une expression préoccupée. Après un long silence, il lâcha enfin, sur le ton de la confidence :

— Ce que je vais te révéler ne doit jamais sortir d'ici, d'accord ?

Elessan acquiesça.

— Alors, écoute-moi bien. Il existe en tout quatre clefs : d'Or, de Bronze, de Cuivre et de Fer. Réunies, elles permettent d'activer une magie terrible, terrifiante. Celui qui possède cette magie a le pouvoir de détruire des villes entières, de mettre des royaumes à genoux. Voilà pourquoi nous les surveillons et les craignons tant. Or, j'ai appris que la Clef de Fer, qui était gardée par les Sorciers Neirns, a été volée, il y a quelques lunaisons de cela. Par un mage.

Elessan ne put masquer la stupeur sur son visage.

— Tu crois que Brissan… ?

Tar haussa les épaules, dubitatif.

— Je ne veux prendre aucun risque. Aucun. Brissan n'a jamais caché son inimitié pour moi. Avant la mort de mon père, il était persuadé qu'il serait le prochain Premier Mage. Il n'a pas supporté que mon frère me nomme à cette charge. Il se croit tellement supérieur en tout… Il raconte dès qu'il le peut que ma seule compétence est mon nom. Peut-être… Peut-être est-il assez fou pour imaginer que s'il mettait la main sur cette magie…

Tar ne termina pas sa phrase. Elessan attendit un instant, puis reprit :

— Pourquoi avoir récupéré la clef chez les Ailés ?

— Lorsque j'ai appris le vol de la Clef de Fer des Neirns, j'ai pris peur. Celui ou celle qui désire s'emparer des clefs représente une terrible menace pour nous tous. Cela peut être Brissan, un seigneur d'Arten, le roi

d'Erebe, ou bien même les seigneurs des Provinces du Sud, qui sait ? Quant aux Ailés, ils nous ont déjà trahis une fois. Je ne voulais pas leur laisser la possibilité de le faire une seconde fois, même si Oren avait fait un geste en leur confiant l'une des clefs. J'ai donc préféré mettre la Clef de Bronze en sécurité avant qu'elle ne tombe entre des mains ennemies.

Le capitaine hocha la tête en signe d'assentiment. Tar s'approcha et, lui posant la main sur l'épaule, conclut d'un air grave :

— Tout ceci doit rester entre nous, Elessan. Plus longtemps nous garderons tout cela secret, et moins nous courrons le risque de réveiller cette magie terrible. C'est très important. Crois-moi, mon ami.

Elessan acquiesça. Maintenant qu'il savait pour quoi il se battait, qu'il en comprenait les enjeux, il n'était plus temps d'avoir des états d'âme. Après avoir reçu les dernières instructions du prince, il le quitta et s'envola pour rejoindre à nouveau le Fort de Leveden. Il devait rassembler ses hommes et partir au plus tôt pour les Marais de Myrnn.

Les Sages d'Ekren

Monts d'Ekren, terres du Peuple Ailé,
à la fin de l'automne

La première sensation que Cressen éprouva fut la douleur, terrible, qui irradiait de chacun de ses membres. Sa tête semblait prête à exploser. Des milliers d'aiguilles s'enfonçaient dans son dos. Il ne sentait plus son aile droite ni son bras. Il espéra, d'une manière presque détachée, qu'ils n'étaient qu'engourdis.

Il ouvrit difficilement un œil. Il faisait sombre. Au-dessus de lui, quelques rayons de soleil éclairaient vaguement le ravin qui s'étirait de chaque côté. Il était allongé au sol. Du sang maculait sa jambe gauche, tachant jusqu'à son abdomen. Son armure était déchirée à de multiples endroits, là où elle avait rencontré la roche lorsqu'il était tombé. Il bougea péniblement le bras droit, et essaya de prendre appui dessus pour se redresser. Il grimaça de douleur tout en se relevant doucement. Il était sous le choc, certes, et blessé, mais il s'agissait principalement d'égratignures dues à sa chute. Il ne comprenait pas comment il pouvait être encore en vie.

Les parois étroites de la faille, grises et par endroits couvertes de glace, montaient à plusieurs dizaines de pas en hauteur. Là-haut, la lumière du jour se faisait diffuse. La nuit ne tarderait pas. Il réussit à bouger ses

ailes, mais la droite était douloureuse. Il pria les esprits du vent pour qu'elle ne soit pas brisée.

L'étroitesse du ravin l'empêchait de voler pour remonter, et il dut se résoudre à l'escalader. S'accrochant comme il le pouvait aux protubérances des parois à l'aide de ses mains et de ses pieds, il se hissa lentement. Peu habitué à tant solliciter ses bras et ses jambes, il vérifiait plusieurs fois ses prises avant d'y prendre appui et de grimper de quelques pouces, uniquement pour chercher un nouvel endroit où s'agripper. Dès qu'une position plus confortable que les autres le lui permettait, il s'arrêtait un moment, essoufflé et dégoulinant de sueur, afin de reposer ses muscles douloureux. Il savait que la moindre chute, la moindre maladresse, pouvait lui briser un membre, ou même le tuer.

Au bout de ce qui lui parut être une éternité, sa main droite, couverte de sang et de poussière, s'agrippa au sol de la montagne. Épuisé et hagard, le visage et les bras couverts de coupures et d'ecchymoses, Cressen sortit du gouffre. Il se redressa en gémissant, et frissonna.

De l'autre côté du col, des volutes de fumée sombre s'élevaient du Temple des Vents. Il scruta le ciel, violacé alors que la nuit plongerait bientôt les montagnes dans l'obscurité. Il n'y avait plus aucune trace des griffons. Avec une grimace de douleur, il déploya ses ailes, et prit son envol.

Il survola le plateau enneigé, fit le tour des salles vides du temple, et explora même les grottes creusées dans la montagne. Il n'y trouva que les cadavres des gardiens, des prêtres et des pèlerins, dont le sang et les plumes maculaient la neige et les dalles grises du sanctuaire. Il appela à plusieurs reprises. À chaque fois, seul l'écho lui répondit. Il dut se rendre à l'évidence. Il était seul. Il n'y avait aucun autre survivant.

Pendant un long moment, réfugié sur une corniche en hauteur et recroquevillé sur lui-même, il contempla,

abasourdi, le sanctuaire déserté, le plateau émaillé de cadavres bleuis par le froid, la neige maculée du sang des prêtres et de ses compagnons. De ceux qu'il avait juré de défendre. De ceux qui l'avaient accepté. Les premiers, depuis si longtemps. Malgré lui, les larmes lui montèrent aux yeux. Il ne fit rien pour les essuyer.

Les souvenirs de l'attaque revenaient peu à peu. L'arrivée des griffonniers, au loin. Leur assaut, sans semonce. L'alerte, sonnée par Akrel avant que sa gorge ne soit transpercée et qu'il s'écroule dans la neige, sans vie. Puis le combat, les arbalètes, les lances, les becs et les serres des griffons, les cris de ses compagnons qui tombaient, les uns après les autres. Puis plus rien, jusqu'à son réveil, au fond du ravin où il était tombé, ce qui lui avait sans doute sauvé la vie.

Il ne comprenait pas. Quelle folie avait pu pousser les griffonniers à les attaquer ? Eredhan et le Peuple Ailé d'Ekren avaient appartenu jadis au Grand-Empire, et leur alliance avait duré après son éclatement. Ils s'étaient battus côte à côte lors de la Guerre d'Arten, même si…

Cressen secoua la tête. Ce n'était pas le moment de repenser à cela. Il regarda autour de lui. Il devait prévenir le Conseil, au plus vite. L'attaque des griffons était gravissime.

*
* *

— Que dis-tu ?!

La stupéfaction se lisait sur l'ensemble des visages des Sages d'Ekren. À la demande de Cressen, qui avait évoqué une menace grave sur le Peuple Ailé, ils s'étaient rassemblés à la hâte à l'intérieur de l'hémicycle du Conseil situé dans un cirque naturel au cœur des Monts d'Ekren. Les gradins taillés à même la montagne et

réservés aux chefs des différents villages étaient vides. Seuls les neuf socles en pierre, au milieu, étaient occupés, éclairés par des dizaines de torches dont la résine grésillait dans la nuit glaciale. Face à eux, le jeune soldat tenait à peine debout, épuisé et tremblant.

— Il n'y a aucun autre survivant, répéta-t-il. Ni prêtre, ni garde, ni pèlerin. Aucun. Je suis le seul à avoir échappé au massacre.

Les vieux ailés, aux visages pâles, ridés, et aux ailes décharnées, ne lâchaient pas Cressen de leurs regards acérés. Celui-ci était dans un état pitoyable. Son visage tuméfié portait les traces de griffures dues à sa chute dans le ravin, tout comme son bras gauche, complètement lacéré. Son aile droite le faisait visiblement souffrir. Son armure de cuir, enfin, arborait de nombreuses déchirures, là où la roche l'avait accrochée.

— Pour quelle raison les griffons d'Eredhan nous attaqueraient-ils ? Cela n'a pas de sens ! s'exclama Aerssen, le plus vieux et le plus respecté des membres du Conseil.

Cressen se tourna vers lui et, les yeux plantés au sol, répondit :

— Je n'en ai aucune idée, Vénérable. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont attaqué et pillé le Temple. Et qu'ils ont volé la Clef de Bronze.

Cette nouvelle information plongea les Sages dans une confusion plus grande encore. Ils se regardèrent les uns après les autres, les yeux agrandis par la surprise et l'incompréhension.

— Es-tu sûr de cela ? demanda enfin Yssaan aux longues ailes grises, la seule femme de l'assemblée.

— Oui. J'ai vérifié, alors que je cherchais des survivants à l'intérieur du temple. Les Parchemins sont toujours là, ainsi que la Stèle du Vent. Il ne manque que la Clef.

— Pourquoi nous l'auraient-ils reprise ? Ce sont eux qui nous l'ont confiée après la fin de la Guerre d'Arten !

Cressen secoua la tête. Il ne savait pas, et la question resta sans réponse. Les uns après les autres, les membres du Conseil se mirent alors à discuter par petits groupes, à voix basse. Leurs murmures emplissaient le cirque d'un bruissement grave, résonnant contre les parois de la montagne et se transformant en un vague écho qui s'échappait vers le ciel. Seul Aerssen se taisait, fixant le rescapé de ses yeux plissés et presque aveugles.

— Cela ne se peut, dit soudain le vieil Ailé.

Toutes les conversations cessèrent tandis que les autres membres du Conseil se tournaient vers lui. Lorsqu'il fut sûr d'avoir leur attention, il continua :

— Je crois que tu mens, Cressen le Sans-Nid.

Toute couleur quitta le visage du jeune homme.

— Je crois que tu mens, car dans ton sang coule celui de Mraacen le Traître, reprit le vieux sage d'un ton accusateur. Je crois que, comme ton père, tu nous as trahis, à moins que tu n'aies fui un combat sans même prendre le temps de voir nos ennemis !

— Par les Esprits des Vents, je…

— Et tu oses en accuser nos alliés les plus précieux, poursuivit le vieil ailé en ignorant sa protestation, ceux-là mêmes qui nous ont défendus contre les hordes d'Arten, ceux qui nous ont gardés à leurs côtés malgré la trahison de ton père ! Tu es indigne, Cressen ! Et tu ne vaux pas mieux que celui qui t'a fait naître !

Le jeune homme ne pouvait plus parler. Il fit un pas en arrière, dévisageant les visages des Sages, les uns après les autres. Il savait que tous respectaient Aerssen, le plus ancien et le plus érudit d'entre eux tous. Il espéra un instant que l'un des membres du Conseil allait s'élever contre cette accusation, parler de son engagement au temple, de tout ce qu'il avait fait pour y entrer, de tout ce qu'il avait fait pour oublier son père et laver son honneur. Mais son cœur se glaça. Leurs expressions n'affichaient maintenant plus que suspicion et mépris.

— Je… je ne suis pas comme mon père ! Je n'ai pas trahi !

Sa voix tremblait. Il regarda en haut de l'hémicycle. Aucun soldat n'était perché sur les larges promontoires rocheux qui l'abritaient en partie de la pluie et de la neige. Il ne put s'empêcher de se sentir soulagé. Le Conseil avait le pouvoir le prononcer le Châtiment, d'ordonner à ce qu'on lui coupe les ailes et de faire de lui un rampant, un paria sans honneur exclu du Peuple. Il ne le supporterait pas, pas après tout ce qu'il avait déjà dû endurer à cause de son père.

— Devant les Esprits des Montagnes et du Vent, je jure que…

— C'est assez ! le coupa Yssaan. Le Conseil a parlé, et ne te croit pas. Dis-nous maintenant la vérité, avant de subir son courroux !

La panique envahit le jeune homme, qui recula d'un nouveau pas. Les Sages le toisaient de toute leur hauteur, installés sur leurs piliers de pierre, attendant qu'il leur dise quelque chose qu'ils pouvaient entendre.

Il comprit à leurs visages que jamais ils ne le croiraient. Et il réalisa en même temps que son père avait fait plus que détruire sa propre vie. Il avait aussi détruit tout espoir pour son fils de redevenir un jour un membre à part entière du Peuple Ailé, en ne lui léguant pour tout héritage qu'une trahison, et un honneur bafoué.

— C'est la vérité ! hurla-t-il. La vérité !

Sans attendre la réaction des membres du Conseil, il déploya ses ailes en grimaçant de douleur. Il toisa les Sages une dernière fois puis, d'un bond, prit son essor et s'enfuit à tire-d'aile.

*

* *

Combien de temps vola-t-il ? Il n'aurait su le dire. Il avait filé tout droit au début, le plus rapidement qu'il le pouvait en regardant fréquemment derrière lui. Mais personne ne l'avait suivi. Sans doute ne valait-il même pas la peine qu'on lui coupe les ailes. Avec pour seule idée de mettre le plus de distance possible entre lui et les siens, il survola les vallées enneigées, rasa les crêtes acérées, toujours plus loin, toujours plus haut, dans l'air glacial des montagnes. Alors que la lune se levait à l'horizon, il s'arrêta enfin, à bout de souffle. Ses ailes le faisaient terriblement souffrir, et des crampes l'avaient déstabilisé à plusieurs reprises. Il atterrit violemment sur un col, et, relâchant ses muscles un peu trop tôt, s'écroula dans la neige drue.

Pendant un long moment, il resta immobile.

Recroquevillé sur lui-même, le froid de la neige s'immisçant doucement à travers son armure déchirée, calmant la douleur de ses ecchymoses, il pleura. Sans un bruit. Sans un mouvement. Le cœur prêt à exploser dans sa poitrine.

Pendant des années, il avait tout fait pour essayer de réparer la trahison de son père, qui avait jeté l'opprobre sur lui et sa mère. Ils avaient été relégués au plus profond des cavernes les plus basses, où ils avaient vécu à l'écart, sans se plaindre. Il avait subi sans répliquer les moqueries de ses compagnons. Il avait supporté sans broncher l'attitude des autres vis-à-vis de sa mère. Il avait attendu qu'enfin les Sages pardonnent – sans jamais oublier –, puis acceptent qu'il garde à son tour le Temple du Vent. Tout ça pour, aujourd'hui, revenir au point de départ. Son père, et sa trahison. Une rage sourde se réveillait en lui. Celle qu'il avait contenue si longtemps. Pour rien. Tout ce temps, il avait supporté les humiliations, patiemment, en silence. Et une nouvelle fois, son honneur avait été foulé aux pieds.

Alors, lentement, il se releva. Il essuya son nez de sa manche glacée. Ses yeux étincelaient de colère. D'un

coup sec de ses ailes, il en dégagea la neige. Malgré son épuisement, il courut sur quelques pas, puis s'élança à nouveau dans les airs.

Il ne se laisserait pas faire ainsi. Il ne laisserait pas le peu d'honneur qui lui restait être bafoué de la sorte.

Sa décision était prise. Il ramènerait la Clef de Bronze au Conseil des Sages, leur prouverait qu'ils s'étaient trompés à son sujet. Et il allait se venger de ceux qui avaient attaqué le Temple des Vents, tué ses compagnons et réduit à néant tous les efforts qu'il avait faits pour réparer les erreurs de son père.

*
* *

La cabane se trouvait tout au fond de la vallée, là où le brouillard prisonnier des montagnes empêchait de voir le ciel, été comme hiver. Une sente envahie par les mauvaises herbes y menait. Cressen se posa à quelques battements de là, au milieu des sapins. Pendant un long moment, caché dans l'ombre des arbres et de la nuit qui se finissait, il observa l'habitation. Minuscule, elle ne devait comporter qu'une seule pièce. Une fenêtre sale donnait à l'intérieur. La lumière tremblotante d'une bougie s'y reflétait, éclairant faiblement la hutte dans le jour levant. Autour, à la lisière de la clairière où elle avait été bâtie, plusieurs tas de bois séchaient, attendant d'être brûlés. Une barrique mangée par la mousse contenait un peu d'eau.

Le soleil se leva, illuminant de ses premiers rayons les arbres de l'orée. La flamme de la bougie s'éteignit. Cressen se décida alors. Il s'avança, et frappa à l'entrée d'un coup sec.

Le temps s'était comme arrêté. Combien de battements de cœur passèrent avant que la porte ne

s'ouvre ? Il n'aurait pu les compter. Puis il entendit le bruit d'une chaise raclant sur le parquet, des pas, lourds, et le frottement du bois contre le bois. Une silhouette voûtée apparut. Cressen ne distingua d'abord que ses yeux. Des yeux dont les pupilles noires avaient envahi presque tout le bleu, dilatées par la surprise. Ou peut-être par la peur. À la lumière diffuse de l'aurore, il vit que l'homme aux cheveux blancs était vêtu de haillons. Il portait un couteau artisanal, accroché à la taille par une ceinture de corde. Deux bosses difformes apparaissaient dans son dos. Les moignons de ses ailes coupées.

L'ermite ne pouvait rien dire. Il ne pouvait même pas ouvrir la bouche. Il ne pouvait que rester debout, les doigts accrochés à la porte.

— Je veux ton arme et ton armure.

La voix de Cressen était rauque. Mais elle n'avait pas tremblé.

— Entre, répondit le vieil homme, la gorge serrée.

L'intérieur de la cabane était encore plus minuscule que ce à quoi Cressen s'attendait. Face à la porte, de l'autre côté de la pièce, se trouvait une cheminée artisanale, simple cercle de cailloux protégeant le sol des étincelles, dont la fumée s'évacuait en partie par un large trou dans le toit. Tout contre elle, une paillasse jetée à même le vieux parquet et recouverte de diverses peaux constituait la chambre. Près de la fenêtre, une table mangée par les vers et une chaise branlante complétaient l'aménagement sommaire.

— J'ai ramassé des baies. Le jus chauffe, dit l'homme, désignant un récipient en fer installé tout près du feu et sans quitter des yeux son visiteur.

— Je n'en veux pas.

Le silence, pesant, envahit la pièce, alors que ni l'un ni l'autre ne bougeait.

— Cressen, je…

Le jeune homme ne le laissa pas continuer.

— Le Temple des Vents a été attaqué hier, annonça-t-il abruptement. Des griffons. Une dizaine. Je suis le seul survivant. J'ai eu de la chance. Ils m'ont assommé, et je suis tombé dans un ravin. Ils n'ont pas dû voir ma chute, et m'ont certainement cru mort.

— Pourquoi les griffonniers…

— Le Conseil des Sages ne m'a pas cru lorsque je leur ai dit que l'assaut était mené par les soldats d'Eredhan, le coupa Cressen. Ils pensent que je mens. Comme mon père. Que je les ai trahis. Comme mon père.

Le vieil homme baissa la tête. Les paroles pleines de haine de son fils lui faisaient l'effet de coups de poignard. Alors qu'il avait espéré en le voyant, abruti qu'il était, que peut-être il lui avait pardonné, après toutes ces années.

— Le seul moyen que j'ai de leur prouver que je ne leur ai pas menti est de retrouver la Clef de Bronze que les griffonniers ont volé.

Les yeux du vieil ailé s'écarquillèrent. Il voulut parler, mais Cressen l'en empêcha une fois de plus.

— Je n'ai pas d'arme, et j'ai laissé mon armure de cuir en lambeaux quelque part dans les montagnes. Tu as servi l'Empereur, avant de le trahir. Je sais que tu as gardé l'équipement que tu avais à l'époque. Dis-moi où tu l'as caché.

Mraacen baissa la tête. Il hésita un instant puis, d'une voix grave et éraillée, répondit :

— Au bout du chemin, il y a une source. La cascade a creusé la pierre. Ma lance et mon gambison sont là-bas.

Le jeune ailé jeta malgré lui un regard sur le couteau que son père portait à la taille.

— Prends-les. Je n'en ai pas besoin. Je peux me débrouiller avec ça, dit Mraacen.

Sans un mot de plus, Cressen fit volte-face et, d'un geste brusque, ouvrit la porte. Il ne se retourna pas, et quitta la cabane.

— Cressen, attends ! Attends, il faut que je te parle !

Mais il ne l'écouta pas. Ignorant l'appel de son père, il s'envola, d'un puissant coup d'aile.

— Je suis désolé, lâcha alors le vieil homme, ses yeux humides rivés sur la silhouette qui s'éloignait dans le ciel. Je suis tellement désolé, mon fils…

Le cromlech d'Arndre

Cité-État de Lunan,
à la fin de l'automne

Lahée ne put s'empêcher de lâcher un soupir de soulagement lorsqu'elle aperçut enfin, en débouchant sur la large place, l'imposant porche et les grilles en fer forgé qui protégeaient l'entrée du palais et de ses jardins. Autour d'elle, les façades des riches maisons, toutes blanches et carrées, s'élevaient sur deux ou trois étages, leurs frontons décorés, entourées de parcs ou de cours parées de fontaines et de statues. Il faisait nuit. Seules les pierres à incandescence – enchantées dans la plupart des ateliers de la ville – éclairaient la cité-état de Lunan, plantées au sommet de hautes tiges de fer disposées régulièrement le long des avenues.

Depuis son entrée sur les terres des Magénieurs, quand elle avait dépassé les deux larges piliers sculptés qui en marquaient la frontière, elle n'avait croisé personne en dehors des habituelles patrouilles de mercenaires et de quelques serviteurs pressés. Les paysans et les mineurs, qui dans les autres villes animaient les rues et les tavernes, vivaient ici à part, relégués dans les faubourgs en bas des collines. Seul le bruit des fers de

sa monture claquant contre les pavés résonnait dans le silence ambiant.

Un groupe de plusieurs apprentis Magénieurs et de soldats montait la garde devant le porche. Elle s'en approcha et abaissa sa capuche. Leurs yeux s'écarquillèrent lorsqu'ils la reconnurent. Tout en lui souhaitant la bienvenue, ils s'effacèrent respectueusement pour la laisser passer. Derrière eux, une large allée bordée de chênes aux feuilles brunies par la fin de l'automne s'enfonçait dans l'obscurité. Elle y engagea son cheval. Celui-ci obéit sans renâcler, tête basse. Il était aussi fourbu qu'elle.

Le chemin débouchait sur une immense cour dallée. À l'image du reste de la cité, elle était totalement déserte à cette heure tardive. De l'autre côté de l'esplanade, face à la jeune femme, la lune se reflétait sur la longue façade blanche du palais, percée de multiples fenêtres. Nombre d'entre elles étaient encore éclairées malgré l'heure tardive. Au-dessus, une demi-douzaine de tours d'albâtre jaillissait de l'imposante masse rectangulaire du bâtiment. Devant, une arcade permettait d'accéder à l'intérieur. Une vingtaine de soldats en armes y montaient la garde, protégeant l'accès d'éventuels intrus. Ils appartenaient – comme ceux qui patrouillaient dans les rues de la ville – à l'une des nombreuses troupes de mercenaires au service de l'Archonte.

Lahée descendit de son cheval en grimaçant, le dos raide et les jambes engourdies. Un palefrenier, jaillissant de nulle part, courut jusqu'à elle. Il l'aida à récupérer les affaires contenues dans les sacoches de sa selle avant de prendre les rênes de sa monture.

— Donne-lui à boire et soigne-le bien, ordonna la jeune femme. Nous avons fait un long voyage.

Le garçon acquiesça et disparut avec la bête en direction des écuries. La Magénieure l'ignora, occupée

à contempler le palais, un vague sourire aux lèvres. Elle était enfin rentrée chez elle.

Des dizaines de pierres à incandescence illuminaient l'entrée du bâtiment, aux murs aussi clairs qu'à l'extérieur. Le pinacle du plafond en forme d'ogive, soutenu par cinq arches d'albâtre, disparaissait dans les ténèbres, trop élevé pour que la lumière se diffuse jusque-là.

Ne prêtant aucune attention aux imposantes figures des premiers Magénieurs, peintes sur les murs, qui la dévisageaient d'un air sévère, Lahée laissa de côté les quelques portes fermées à sa droite et à sa gauche qui menaient, elle le savait, vers les communs et la salle de garde. Habituée de ces lieux, elle avança et s'engagea dans le large couloir qui lui faisait face. Ses pas résonnaient sur le sol dallé de blanc et de noir. Elle salua distraitement les gardes qu'elle croisa, et ne s'arrêta que lorsque la galerie qu'elle suivait fut bloquée par une double porte en bois, éclairée par d'imposantes torchères en métal. Les deux vantaux, soigneusement sculptés, représentaient les éléments dont les Magénieurs s'étaient affirmés maîtres, ainsi que les outils qui permettaient de les travailler et de les enchanter : le fourneau qui ensorcelait le feu, le couteau qui sculptait la terre, le marteau qui modelait le fer, la jarre qui retenait l'eau et le soufflet qui maîtrisait l'air. De chaque côté de la porte, des serviteurs revêtus de la livrée blanc et ocre du palais attendaient. Ils saluèrent la nouvelle arrivante en s'inclinant et l'un d'eux déclara :

— L'Archonte a été prévenue de votre retour, ma Dame. Elle vous attend. Veuillez entrer.

Lahée sourit intérieurement. Il n'avait pas fallu longtemps pour que Mitandia, l'Archonte de Lunan, soit informée de son arrivée. Le plus âgé des valets donna un grand coup dans un gong suspendu à ses côtés, dont l'écho résonna tout autour d'eux. Un autre poussa

alors la porte de ses deux mains, puis fit signe à Lahée d'avancer. La jeune femme prit une grande inspiration, se redressa et pénétra dans la salle d'audience.

Une fine fumée blanche odorante s'échappait de la dizaine de braseros qui éclairaient l'immense pièce carrée. Entre chacun d'entre eux, des statues de bois brut reposaient sur de larges socles. Certaines représentaient des hommes et des femmes grandeur nature, d'autres d'étranges créatures mi-humaines mi-animales. Aucune fenêtre ne perçait les murs, par ailleurs complètement nus. Dans le prolongement du couloir, un épais tapis bleu menait vers le fond de la pièce où, sous un dais de la même couleur, une silhouette attendait, droite et élancée, assise sur une haute chaise en bois. Derrière elle, un homme se tenait debout, caché dans l'ombre, à portée d'oreille de la Maitresse de la Guilde des Magénieurs.

Il n'y avait personne d'autre à part eux deux. Lahée ne put réprimer un froncement de sourcils. Bien que l'heure fût tardive, il était rare de voir la salle d'audience aussi déserte. La femme sur le fauteuil lui fit signe de s'avancer. Elle s'exécuta, et sursauta malgré elle en entendant la double porte se refermer sur ses pas.

Elle traversa l'espace qui la séparait du dais, puis, arrivée à quelques pas du siège, s'inclina respectueusement.

— Bonsoir, Archonte. Je reviens tout juste d'Erheim.

Sur le trône, la Maîtresse de la Guilde des Magénieurs la dévisagea un instant en silence. Elle portait une robe vert foncé, décolletée et serrée à la taille d'une large ceinture dorée. Ses longs cheveux bruns parsemés de mèches blanches tombaient librement sur ses épaules. Ses yeux, gris et froids, restaient distants alors qu'elle dévisageait la nouvelle venue. Elle portait sur sa poitrine un épais médaillon en or gravé des cinq éléments des Magénieurs. Ses mains, parées de nombreuses bagues,

reposaient tranquillement sur les accoudoirs de son siège.

— Je te souhaite la bienvenue, Lahée, dit-elle d'une voix inexpressive.

Puis, sans autre forme de politesse, elle rentra dans le vif du sujet.

— As-tu fait ce que je t'avais demandé ? As-tu appris qui avait volé la Clef de Fer ?

La jeune femme hésita. Elle regarda un instant la silhouette de Féléas Iernos, le Magénieur qui se tenait debout derrière le trône. Plus âgé que l'Archonte d'une dizaine d'années, le plus ancien des conseillers de Mitandia portait une ample robe de mage ocre, d'où seuls ses bras encore musclés émergeaient. Ses cheveux courts – maintenant presque entièrement blancs – avaient été bruns il y a longtemps de cela, lorsqu'elle l'avait connu. Son visage, fermé, ne laissait transpirer aucune émotion. Mais ses yeux froids et calculateurs ne la quittaient pas du regard. Lahée ne l'aimait pas, et savait que ce sentiment était partagé.

L'ignorant ostensiblement, la jeune femme prit une grande inspiration et revint à l'Archonte. Consciente du quasi-échec de sa mission, elle préféra ne pas répondre directement à la question de la Maîtresse de la Guilde et, à la place, relata dans le détail son voyage à Neirheim, sa visite au roi Fleirn ainsi que sa discussion lapidaire avec le sorcier Neirn. Puis elle raconta l'entrevue qu'elle avait eue avec le vieux Sosme, et partagea les rares informations qu'elle avait pu glaner au sujet de la Clef de Fer.

Pendant tout son récit, les visages de l'Archonte et de son conseiller demeurèrent de marbre. Lorsque Lahée eut fini, ils restèrent pensifs un long moment, comme s'ils regrettaient les nouvelles que la voyageuse leur avait annoncées.

— Je suis désolée de n'avoir pas plus d'information à vous fournir, conclut la jeune femme, brisant le silence.

Et j'avoue ne toujours pas comprendre pourquoi j'ai été désignée pour cette mission. D'autres membres de la Guilde auraient sans doute été plus efficaces que moi.

L'Archonte secoua la tête, ignorant l'audace de sa remarque, puis déclara :

— Je te rassure. Tu vas très vite pouvoir faire preuve de tes talents.

Un pli soucieux barra le front de Lahée. Après son long périple, elle ne rêvait que de deux choses : d'un bon bain, ainsi que de quelques jours de repos auprès de son jeune frère, avant de retourner étudier dans son atelier, qu'elle avait dû abandonner bien trop longtemps à son goût. Essayant de masquer son appréhension, elle répondit :

— Je vous écoute, ma Dame.

— La Clef de Fer, dont les Neirns avaient la garde, n'est pas unique en son genre. Il en existe plusieurs autres, réparties sur les terres de l'ancien Grand-Empire. Lorsque j'ai appris la disparition celle de Neirheim, je t'y ai envoyée, mais j'ai également pris certaines dispositions.

Cela ressemblait bien à l'Archonte, soupira intérieurement la jeune femme. Ne jamais tout miser sur une seule solution.

— Des messagers doivent me remettre une autre des Clefs, que je souhaite acquérir, continua Mitandia. Celle-ci est en cuivre. Je veux que tu ailles la récupérer pour moi. Dans les Marais de Myrnn.

— Myrnn ? Mais c'est presque aussi loin que Neirheim !

— En effet.

La jeune femme comprit que son repos serait de courte durée, et qu'elle retrouverait bien vite les routes et leur poussière. Elle tenta de masquer sa déception, oubliant les nouveaux charmes d'ouverture qu'elle voulait expérimenter avec Poréas, son frère, et se raccrocha au fait que cette fois elle n'aurait

pas à faire de simagrées devant un souverain quelconque.

— Et quand dois-je partir ?

— Demain. Dès l'aube. J'ai déjà ordonné qu'on te prépare un cheval, ainsi que des vivres et tout ce dont tu auras besoin pour le voyage.

Lahée écarquilla les yeux, abasourdie. Elle venait à peine de rentrer !

— Demain ? Mais…

— C'est un ordre, la coupa l'Archonte d'un ton sans appel. Il me faut impérativement cette clef. Et les messagers qui doivent me la remettre n'attendront pas ton bon vouloir.

D'un ton où perçait une pointe d'agacement, la jeune femme demanda :

— Ai-je le droit cette fois d'en savoir un peu plus ?

— Non. Pas pour l'instant.

Lahée n'insista pas. Elle se mordit la lèvre afin de ne pas laisser éclater son ressentiment. Pourquoi devait-elle à nouveau partir ? Pourquoi l'Archonte ne confiait-elle pas cette mission à quelqu'un d'autre ? Et, par-dessus tout, pourquoi n'arrivait-elle pas à obtenir une explication au sujet de ces clefs ? Les yeux rivés au sol, elle abdiqua :

— Il sera fait comme vous le demandez, ma Dame. Je partirai demain matin.

Sans ajouter un mot, elle s'inclina respectueusement. Après un court moment, elle se releva et, dans un bruissement de cape, fit volte-face et quitta la salle d'audience.

Lorsque les portes se furent refermées derrière elle, Féléas parla enfin. Le regard rivé sur l'endroit où la jeune femme se trouvait quelques instants auparavant, il demanda, d'une voix grave :

— Vous êtes sûre qu'elle ne va pas tout découvrir, Mitandia ?

— Nous avons déjà parlé de cela, répondit sèchement la maîtresse de la Guilde des Magénieurs. J'ai mesuré le risque. Et c'est la seule en qui j'ai suffisamment confiance pour l'envoyer là-bas. Car, quoi qu'il advienne, jamais elle ne me trahira. Jamais.

— J'espère que vous avez raison, ma Dame. Sincèrement. Sinon, nous allons au-devant de graves problèmes.

*
* *

Le lendemain matin, sans même avoir eu le temps de se remettre de son voyage sur les terres Neirns, Lahée repartit, la mort dans l'âme. Elle venait tout juste de laisser derrière elle les pierres dressées indiquant les limites de la cité que déjà elle regrettait son lit confortable et la douce chaleur de son atelier. La courte nuit qu'elle y avait passée, et à laquelle elle n'avait qu'à peine goûté, paraissait déjà bien loin. Tout comme le visage de son jeune frère, endormi, qu'elle n'avait pas voulu réveiller avant de s'en aller. Elle savait que Poréas en serait triste, alors elle lui avait laissé un morceau de parchemin écrit à la hâte, où elle promettait de passer du temps avec lui dès son retour.

Revenant à elle, la Magénieure flatta l'encolure de sa monture, une grande jument baie du nom d'Izae, et soupira. La route jusqu'à Myrnn allait être longue et difficile. Selon les cartes qu'un serviteur lui avait apportées le matin même, il lui faudrait contourner les Monts d'Ekren – les traverser était interdit par les Ailés – puis remonter la frontière d'Eredhan avant de rejoindre le sud des Marais. Elle en avait pour au moins une demi-lunaison de voyage.

Intérieurement, elle maudit l'Archonte. Elle avait beau réfléchir, elle ne comprenait pas pourquoi la

Maîtresse de la Guilde la missionnait pour ces périples sans même une explication, quand elle avait à son service de nombreux diplomates habitués aux cours des seigneurs de l'ancien Grand-Empire, ainsi que d'innombrables messagers qui auraient pu se rendre à sa place dans les collines d'Anrdre. Était-ce une nouvelle étape de son apprentissage ? Dans ce cas, qu'en attendait l'Archonte, puisqu'elle refusait systématiquement de lui révéler quoi que ce soit au sujet des mystérieuses clefs qu'elle semblait rechercher ? À moins que Mitandia n'ait pas d'autre choix que de l'envoyer elle, en personne. Mais alors, quelle pouvait en être la raison ? La jeune femme secoua la tête, dépitée. Elle savait qu'elle devrait attendre le bon vouloir de l'Archonte pour en savoir un peu plus.

Contrairement à ce que Lahée avait craint, le trajet fut moins désagréable que prévu. Elle rattrapa le lendemain de son départ une caravane qui se dirigeait vers Fersale, la capitale d'Eredhan, et s'y associa. Les marchands furent aussi heureux d'accueillir une Magénieure avec eux – les pillards évitaient habituellement d'attaquer les membres de la guilde par peur des représailles – qu'elle-même était soulagée de trouver un peu de compagnie pour le voyage. Lahée gardait encore en mémoire le froid et la solitude des jours passés sur les routes de Neirheim.

Pendant de longues journées, le convoi avança, au rythme lent des bœufs qui tiraient la dizaine de chariots dont il était composé. À l'horizon, la ligne blanche et déchirée des crêtes enneigées délimitait le domaine des Ailés, qu'ils suivirent longtemps avant de traverser les frontières d'Eredhan. Ils rejoignirent ensuite sans difficulté la large route pavée qui remontait vers les régions les plus septentrionales de l'ancien Grand-Empire maintenant démembré – et dont les terres des Seresh avaient jadis formé le cœur – où ils se mêlèrent

au flot des colporteurs voyageant de village en village et aux groupes de mercenaires qui se rendaient ou revenaient des Provinces du Sud.

Leurs chemins se séparèrent près d'un quart de lunaison après leur rencontre – trop tôt au goût de la voyageuse qui n'aimait guère la solitude – lors d'une halte dans une bourgade cachée au creux de collines verdoyantes, installée au carrefour des routes commerciales de Fersale et de l'ouest du continent. Lorsqu'ils se quittèrent, les marchands possédaient désormais des chariots dont les roues, enchantées par la Magénieure, supporteraient les chocs et les cahots des chaussées les plus difficiles. Lahée, quant à elle, était devenue experte en conduite de bœufs. Elle n'était pas sûre d'avoir gagné au change.

La jeune femme reprit son voyage vers le nord, seule. Au fur et à mesure que les jours avançaient, le terrain se modifiait autour d'elle. Le paysage, jusque-là suite ininterrompue de plates collines et de prairies herbeuses, entrecoupée de bosquets et de bois, se transforma peu à peu, devenant de plus en plus marécageux. Les pattes de son cheval commencèrent à laisser de profondes marques sur l'herbe drue du chemin tandis que, çà et là, de larges touffes d'herbes hautes jaillissaient de mares bordées de saules et de trembles aux branches dénudées. Où qu'elle regarde, elle ne voyait personne. Seuls quelques oiseaux, des corneilles et de rares buses, volaient d'arbre en arbre, à la recherche de nourriture. Grenouilles et crapauds, qui pullulaient habituellement dans ces contrées, dormaient profondément, cachés sous la vase des mares. Autour de la Magénieure, la lande vert-de-gris des marais inhabités de Myrnn s'étendait sur des lieues à la ronde.

Elle avança durant plusieurs jours encore, jusqu'à ce qu'un soir, elle arrive en vue des premières collines. Devant elle, l'horizon s'étirait en une longue suite

de hautes buttes aux sommets aplatis, de vallons aux pentes douces et de bosquets de saules, parsemés d'une multitude de lacs et de rus. La lumière blanche du soleil se reflétait sur l'eau qui courait vers la mer, scintillante dans l'air froid de l'hiver. Le chemin que suivait la jeune femme continuait en direction du nord, zigzaguant entre les versants les plus raides et les étendues marécageuses. Lahée y poursuivit sa route, guidée par son cheval. Le lendemain, elle dépassa les ruines d'un ancien champ de bataille, dont la terre défoncée témoignait de la violence des affrontements, puis atteignit enfin sa destination.

La colline d'Anrdre faisait face à l'océan. Plus haute que ses consœurs, elle surplombait les vagues qui venaient se fracasser contre son flanc rocheux. Comme partout ailleurs, l'herbe y était rase, grise et dense, mais, sur toute sa surface, des dizaines de menhirs blancs se dressaient vers le ciel, formant des ronds de plus en plus espacés à mesure qu'ils s'éloignaient de son sommet. Un chemin caillouteux gravissait l'un de ses côtés en formant de larges circonvolutions, borné par les grands blocs de pierre. Doucement, Lahée poussa son cheval à s'y engager.

Il n'y avait personne sur la colline, et aucune trace d'un passage récent. Celui ou celle avec qui elle avait rendez-vous n'était pas encore arrivé. Parvenue tout en haut, elle mit pied à terre, puis, s'approchant du bord de la falaise, profita un moment de la vue. Devant elle, l'océan s'étendait jusqu'à l'horizon, gigantesque masse grise et bleue parsemée de taches d'écume. Partout ailleurs, elle ne voyait que collines, lacs, ainsi que d'innombrables bosquets aux couleurs blanches, vertes et grises mélangées. Une légère bise soufflait, faisant s'envoler les cheveux de la jeune femme autour de son visage. Elle respira l'air froid et iodé, et sourit. L'endroit, bien que désolé, était empreint de calme.

En attendant le messager de l'Archonte, elle entreprit d'explorer le cromlech. Plus personne ne savait pour quelle raison il avait été érigé, ni par qui, comme s'il avait toujours été là. Les Marais de Myrnn – une région désolée et dangereuse lors des grands dégels – n'étaient plus habités depuis longtemps, et ni Arten ni Erhedhan ne réclamaient ces terres désertes. Seuls quelques villages émaillaient les plaines humides et les lacs, plus au sud, là où l'hiver était moins rude que dans la région des marécages, dont les tourbières coincées entre les élévations de terrain composaient la seule richesse.

Sur la colline d'Anrdre, les menhirs présentaient presque tous la même forme, larges rectangles de pierre blanche dressés vers le ciel. Lahée caressa plusieurs d'entre eux. Certaines légendes prétendaient qu'il s'agissait des dents d'anciens géants qui avaient jadis occupé les marais. Elle sourit. Les géants avaient bien sûr existé, il y avait longtemps de cela, mais ils vivaient alors bien plus à l'est, bien plus loin même que les terres actuelles d'Erebe.

Après avoir parcouru de long en large le cromlech, elle s'assit, le dos contre une pierre non loin de l'endroit d'où débouchait le chemin. Dans un soupir de soulagement, elle étira les muscles de ses jambes. Ajouté à la fatigue de son précédent périple, le trajet de Lunan jusqu'à Myrnn avait été éprouvant. Face à elle, le soleil pâle de l'hiver réchauffait son visage et son corps endolori par tant de jours de voyage. Profitant de cette douce chaleur, elle ferma les yeux un moment.

Puis, sans s'en rendre compte, elle s'endormit.

Un souffle chaud lui caressa la joue. Elle fronça le nez, et prit une profonde respiration. Combien de temps s'était-elle assoupie ? Elle ouvrit les yeux.

Et elle poussa un hurlement.

Tous ses sens étaient soudain en éveil. Devant elle, un énorme loup à la fourrure noire tachetée de blanc la fixait, gueule ouverte. Au bord de la panique, elle se

redressa en un instant, le dos collé au menhir contre lequel elle s'était endormie. Elle regarda autour d'elle. Une demi-douzaine de monstres noirs l'entouraient, tous presque aussi hauts que son propre cheval et larges, bien plus larges. De puissants mors de métal enserraient leurs gueules d'où coulaient d'épais filets de bave. Lahée leva les yeux plus haut encore. Installé sur la selle de l'animal, un homme la dévisageait. À l'image des cinq autres chevaucheurs de loup, il portait une armure de cuir noir renforcée de plaques de métal sombre sur la poitrine, aux épaules et à l'abdomen. Un heaume pointu, à la visière en forme de gueule de loup, pour l'instant relevée, masquait en partie son visage inexpressif, pâle à l'image de tous ceux des gens d'Arten. L'homme était âgé d'une trentaine d'années. Des cheveux foncés comme la nuit s'échappaient de son casque. Ses yeux de la même couleur, profondément fichés dans leurs orbites au-dessus de pommettes saillantes, dévisageaient la jeune femme sans ciller.

Incapable de parler, ni de lâcher du regard les fauves qui la menaçaient, elle fouilla frénétiquement dans sa besace, cherchant désespérément quelque chose qui pourrait la protéger des Coureurs de Lune, dont les récits des rares Magénieurs qui avaient participé à la Guerre d'Arten dénonçaient la sauvagerie et la cruauté. La patte énorme de l'une des bêtes s'avança alors, s'arrêtant à quelques pouces de ses jambes. D'un mouvement brusque, Lahée se releva et voulut reculer. Elle se cogna le dos contre le menhir où elle s'était adossée pour se reposer et, de surprise, lâcha son sac. Elle regarda autour d'elle, mais dut se rendre à l'évidence. Il lui était impossible de fuir. À droite comme à gauche, les loups l'encerclaient.

— Je suis Magénieure de Lunan ! hurla-t-elle, paniquée. Mon ordre vous cherchera sans relâche pour vous punir si vous faites quoi que ce soit contre moi !

C'était stupide, elle le savait. Les Coureurs de Lunes ne craignaient pas les Magénieurs. Ils ne craignaient personne d'ailleurs.

L'homme assis sur le loup devant elle ouvrit la main. Lahée s'apprêta à crier de nouveau, mais son appel resta coincé au fond de sa gorge. À l'intérieur de sa paume gantée de cuir, le cavalier tenait une large clef de cuivre, longue comme une main. L'anneau imitait la forme d'un serpent s'enroulant sur lui-même. La tige, gravée, jaillissait de la gueule de l'animal, et donnait sur un double panneton aux motifs complexes. Le regard de Lahée, ahurie, passait de la paume du cavalier à son visage, toujours aussi inexpressif. Se pouvait-il que…

— Êtes-vous… Êtes-vous envoyés par… par l'Archonte ?

La main tendue en direction de la jeune femme, l'homme n'eut aucune réaction. Lahée secoua la tête. Les Coureurs avaient tous la langue coupée. Quelle que soit la question qu'elle leur poserait, elle resterait sans réponse. Le cœur battant, elle fit un pas en avant. Autour d'elle, aucun loup ne bougeait. Elle leva la main, lentement, et toucha l'objet que lui tendait l'homme. Il était glacial. Doucement, elle s'en saisit. La clef brilla au soleil. Lahée recula à nouveau, jusqu'à ce qu'elle retrouve le contact rassurant du menhir. Elle se prépara à remercier le cavalier lorsque soudain deux loups se tournèrent vers le sud et poussèrent un long hurlement, la gorge tendue vers le ciel. Menacée par la terreur, Lahée résista à l'envie de hurler, elle aussi, et pointa son regard dans la même direction qu'eux.

Les poils de la nuque hérissés, les montures fixaient l'horizon. La Magénieure plissa les yeux, essayant de comprendre ce qui avait pu provoquer la réaction des bêtes. Puis elle vit. Au loin, plusieurs taches sombres venaient d'apparaître. Elles s'approchaient à vive allure. Sans les quitter du regard, elle se baissa et, tâtonnant de sa main gauche, récupéra sa besace.

Lorsqu'elle se releva, les points s'étaient transformés en de minuscules silhouettes ailées. Les yeux de la jeune femme s'agrandirent de surprise. Il s'agissait de griffons. Une dizaine de griffons, qui volaient droit vers eux.

Les loups avaient adopté une position défensive. Formant un arc de cercle devant la jeune femme, ils attendaient patiemment l'arrivée de leurs ennemis. Les soldats d'Arten avaient tous sorti leurs boucliers et leurs épées, dont les longues lames d'acier scintillaient au soleil. Dans le ciel, les assaillants se mirent en formation d'attaque. Rassemblés par groupes de deux ou trois sur une ligne incurvée, ils volaient à tire-d'aile vers la colline.

La plainte grave d'un cor résonna dans l'atmosphère, brisant le silence. Les loups y répondirent par un hurlement sonore, la gorge tendue, alors que les griffons piquaient vers eux.

Le choc fut d'une violence inouïe. Les montures ailées foncèrent droit sur les loups d'Arten, les serres en avant. Les visages résolus de leurs cavaliers, l'épée au clair, furent la dernière image que Lahée perçut avant la cohue.

Un premier griffon se jeta sur l'un des loups. Celui-ci évita les griffes acérées en bondissant sur le côté puis, d'un puissant coup de mâchoire, happa la patte de l'oiseau. Il poussa un cri strident, fouettant l'air de ses ailes, essayant de se dégager de la gueule fermée de l'animal. Le griffonnier sauta aussitôt de sa monture, et, après s'être récupéré au sol, se lança en direction de la bête. Son coup d'épée fut dévié de justesse par le Coureur. Déstabilisé par le loup qui, poussant des grondements gutturaux, secouait la tête en raffermissant sa prise sur la patte du rapace, l'homme d'Arten descendit à son tour, et fit face au soldat Eredhane. Les deux adversaires se défièrent un instant du regard avant de

se ruer l'un sur l'autre, pleins de hargne. Derrière eux, les corps emmêlés du loup et du griffon roulaient dans l'herbe déjà tachée de sang, l'un envoyant de puissants coups de bec ponctués de cris stridents, tandis que son adversaire enfonçait sa mâchoire robuste toujours plus profondément dans les chairs.

Non loin de là, plusieurs loups affrontaient deux groupes de griffons qui, profitant de leur surnombre, les harcelaient. Les montures ailées fondaient sur leurs ennemis, becs et griffes droit devant, alors que leurs cavaliers frappaient de leurs épées les chevaucheurs d'Arten. Le bruit de l'acier contre l'acier se mêlait au rugissement des fauves et aux glatissements des rapaces.

Le dos collé contre le menhir, Lahée jeta un regard de l'autre côté du cromlech. Un loup venait d'achever un griffon qu'il maintenait au sol de sa patte puissante. Son cavalier n'avait pas aperçu l'ombre noire qui s'apprêtait à fondre sur lui. Abasourdie de surprise et presque paralysée par la peur, coincée qu'elle était au milieu de ce maelstrom de cris et de sang, Lahée était incapable de le prévenir. Ses pensées s'entrechoquaient dans sa tête.

Comment l'Archonte avait-elle pu l'envoyer à la rencontre des ennemis des Magénieurs et de leurs alliés ? Que devait-elle faire ? Aider ceux qui lui avaient remis la clef et prendre parti contre les soldats d'élite d'Eredhan ? Ou au contraire, profiter de la cohue pour se ranger au côté des griffonniers ? Le Coureur devant elle poussa un hurlement rauque lorsque les griffes du rapace se plantèrent dans son épaule et l'emmenèrent haut dans les airs. Il gesticula quelques instants, essaya de planter son arme dans le ventre de l'animal, avant que celui-ci ne le relâche. Dans un bruit sourd, l'homme s'écrasa une dizaine de pas plus bas, et ne bougea plus.

Ce fut comme un signal pour la jeune femme. Elle reprit soudain ses esprits et regarda autour d'elle. Partout, le combat faisait rage. Malgré la sauvagerie des Coureurs, les griffons, en surnombre, prenaient l'avantage. Lahée passa hâtivement la lanière de sa besace au-dessus de sa tête et recula doucement vers le flanc est de la colline, où seul le cadavre d'un loup éventré était visible. Elle lança un dernier regard derrière elle. Personne ne semblait faire attention à ce qu'il se passait en dehors de la mêlée. Serrant son sac contre elle, elle fit quelques pas dans la direction opposée puis, tout à coup, se mit à courir, de toutes ses forces.

En quelques enjambées, elle traversa les cercles de pierres et se mit à dévaler le versant opposé de la colline. Haletante, elle glissait plus qu'elle ne courrait. Les bosquets ras et les rochers délimitant le chemin défilaient de chaque côté d'elle, alors qu'elle fuyait le long de la pente à toute allure. Soudain, elle entendit un léger bruit derrière elle, comme le claquement d'une voile d'un bateau brusquement tendue par le vent. Elle n'eut pas le temps de tourner la tête. Elle hurla de douleur lorsqu'elle sentit deux puissantes griffes s'enfoncer dans les chairs de ses épaules et la soulever.

Lahée tenta de se débattre, en vain. Agitant les pieds frénétiquement, elle voyait le sol s'éloigner de seconde en seconde. La souffrance lui transperçait les épaules. Désespérée, elle essayait de trouver un moyen de se libérer de l'emprise du griffon avant qu'il ne soit trop haut. La panique menaçait de l'envahir à tout moment. Elle la repoussa de toutes ses forces et fit le vide dans son esprit.

La solution vint aussitôt. Elle n'avait qu'une chance de s'en sortir, elle le savait. Les soldats d'Eredhan ne pouvaient pas être venus pour elle.

— La clef ! La clef ! hurla-t-elle, en lançant l'objet de cuivre aussi loin qu'elle le put.

La réaction ne se fit pas attendre. Elle sentit l'étreinte disparaître, en même temps qu'elle tombait, à toute vitesse, en direction de la terre ferme.

L'atterrissage fut d'une violence inouïe. Ses jambes touchèrent le sol en premier. Essayant d'être le plus souple possible, Lahée se roula immédiatement en boule, tentant de passer outre la douleur qui lui déchirait les chevilles et les genoux. Elle dévala et glissa ainsi la pente de la colline sur un demi-arpent avant d'être violemment arrêtée par le tronc d'un saule. Ce nouveau choc lui coupa la respiration.

Après un court instant, elle essaya de se relever. Elle n'en eut pas la force et, sonnée, s'écroula aussitôt une nouvelle fois. Ses jambes ne la portaient plus. À une trentaine de pas de là, le griffon reprenait son envol. Dans son bec, la Clef de Cuivre scintillait. Il ne faudrait que peu de temps à la bête et à son cavalier pour repérer la jeune Magénieure. Frénétiquement, elle fouilla dans sa besace. Des larmes de douleur et de peur brouillaient sa vision. Son cœur semblait prêt à exploser. Enfin, elle trouva ce qu'elle cherchait. Une petite pierre ronde, gravée de runes qu'elle-même avait placées aux endroits nécessaires. Elle la serra dans sa main et murmura, comme une prière, les mots qui déclencheraient sa magie.

Son cœur s'emplit de soulagement lorsqu'elle disparut, purement et simplement. L'enchantement avait fonctionné. Elle était devenue invisible.

Bloquant sa respiration, elle se força à se calmer. Les griffons n'avaient aucun odorat. Mais les traces de sang laissées par ses blessures aux épaules la trahiraient facilement. Elle ôta son manteau blanc tâché de carmin et s'y enroula, espérant empêcher le sang de couler sur le sol. Dans une grimace de douleur, elle tenta de se relever à nouveau, plus doucement cette fois. La mâchoire serrée, elle parvint à se mettre à genoux, puis à se redresser. En haut de la colline, le combat avait cessé. Plusieurs

soldats Eredhanes volaient en cercles concentriques au-dessus du cromlech, surveillant les alentours. Deux autres rejoignaient celui qui l'avait happée. Ils se dirigeaient droit vers elle. Boitant affreusement, elle s'éloigna le plus vite possible de l'endroit où sa chute l'avait amenée, vérifiant qu'elle ne laissait aucune trace derrière elle. Elle bénit silencieusement les magies mêlées de la Terre et de l'Air, qui la rendaient invisible aux yeux des vivants et qui faisaient se redresser l'herbe après son passage.

Ses jambes étaient atrocement douloureuses. Elle savait qu'elle ne pourrait pas marcher longtemps. Elle se réfugia à l'ombre d'un rocher. Les soldats la chercheraient dans un bosquet, ou loin sur les chemins. Mais pas si près. Serrant sa besace contre son corps, se mordant les lèvres pour ne pas gémir de douleur, elle regarda les griffons voler au-dessus d'elle et partir à sa recherche.

— Aucune trace de la fille, capitaine Elessan ! hurla au loin l'un des griffonniers.

— Il faut absolument la retrouver ! répondit celui qui paraissait être leur chef. Cherchez partout !

Elle n'en entendit pas plus. Terrassée par la souffrance, elle s'évanouit.

Cressen

— Allez, saute ! chuchote une voix derrière lui. Saute, Cressen ! N'aie pas peur, je suis derrière toi. Tu ne crains rien.

Il tourne la tête. Son père se tient à quelque pas de lui. Le jeune ailé détaille son visage carré, ses yeux noirs, ses cheveux en bataille agités par le vent du matin. Mraacen lui sourit, d'un air rassurant. Mais, ses longues ailes grises à moitié déployées, il est prêt à s'envoler au cas où son fils aurait besoin de lui.

Un peu plus loin, le reste du village attend, en silence. Sa mère est parmi eux. Les phalanges sans doute blanchies à force de serrer ses mains l'une contre l'autre, la mâchoire crispée et le cœur battant. Mais elle est là, il le sait.

C'est l'heure de son premier vol, la cérémonie du Craal.

Il tourne la tête à nouveau. Face à lui, le vide. L'à-pic vertigineux de la falaise. Le gris de la roche mêlé au bleu de la neige et des glaciers.

Le vieux Aerssen a coupé les liens qui ont entravé ses ailes pendant ses dix premières années, les liens qui l'ont empêché de les déployer totalement, de prendre son envol. Il a fait de lui un jeune adulte.

Enfin, il va pouvoir goûter le vent, sentir la force de ses bourrasques, la chaleur de ses courants ascendants. Enfin, il va pouvoir voler auprès des guerriers et auprès de son père. Il a peur. Si peur.

Mais son père est là.

Il ferme les yeux. Il saute.

La trahison des Magénieurs

Tour d'Arsener, Empire d'Eredhan,
début de l'hiver

L'air marin passait à travers les fenêtres ouvertes, apportant avec lui l'odeur iodée et le bruit sourd des vagues qui se fracassaient plus bas, contre la falaise d'Arsener. Tranquillement installé dans un des larges fauteuils de son bureau, Tar Seresh attendait, les yeux perdus dans les flammes de la cheminée. Il avait été prévenu de l'arrivée du griffonnier.

Un long moment passa avant qu'un serviteur ne frappe à la porte et ne l'entrouvre, laissant entrer le capitaine.

— Je l'ai, annonça abruptement Elessan d'une voix morne.

Il brandit la Clef de Cuivre et s'approcha de son ami. Celui-ci remarqua aussitôt son visage fermé, son bras lacéré à plusieurs endroits, ainsi que le bandage qui enserrait le haut de son épaule.

— Un problème ?

— Oui. Deux, même.

Le jeune homme s'écroula dans le canapé en cuir aux côtés de son ami.

— Des pertes ? demanda le Premier Mage.

— Un griffon et deux cavaliers. On a dû abattre la monture orpheline. Elle devenait folle.

— Le lien créé par la gemme de Rehed continue, jusque dans la mort, soupira le prince. Je suis désolé, Elessan. Et les Coureurs ?

— Il y en avait six. Tous ont été tués, avec leurs bêtes. Ils se sont battus comme des forcenés.

Le capitaine repensa à la sauvagerie des loups, au regard glacial des soldats d'Arten, à leur obstination acharnée, même lorsqu'ils avaient compris que tout était perdu pour eux, qu'ils seraient vaincus. Les leçons des plus hauts maîtres d'armes de l'Académie Impériale l'avaient préparé à se battre contre des hommes, pas contre ces machines de guerre. Il fixa un instant les traces de griffes sur son bras. Un loup avait failli le lui arracher. Il avait eu de la chance de s'en sortir. Il se demanda si son père avait eu autant de difficulté, puis, revenant à l'objet de sa visite, chassa la question de son esprit.

— Ils sont forts, reprit-il. Très forts. Nous avons eu beaucoup de mal à les défaire, alors même qu'ils étaient en infériorité numérique.

— Ce sont eux qui menaient les soldats ennemis lors de la Guerre d'Arten. La vue d'une troupe d'une trentaine de Coureurs pouvait paralyser une compagnie tout entière. Nous avons perdu des milliers d'hommes contre eux.

— Je sais maintenant pourquoi, soupira Elessan. Mais il y a autre chose. Il y avait une fille sur la colline. Une Magénieure. Elle était avec eux.

Le visage de Tar Seresh perdit instantanément toute couleur.

— Vous l'avez capturée ? Tuée ?

— Non. Elle a réussi à s'enfuir. Je suis désolé.

Le prince tiqua, mais ne fit aucune remarque.

— Tu as une idée de ce qu'elle faisait là ? demanda-t-il à la place.

— C’est elle qui avait la clef. Je crois qu’elle était venue la récupérer des Coureurs.

— Voilà qui complique plus encore notre histoire, marmonna le Premier Mage, le front barré d’un pli soucieux.

Elessan resta silencieux un moment, attendant en vain que son ami poursuive. Lorsqu’il comprit qu’il ne dirait rien de plus, il lâcha :

— Je m’inquiète, Tar. En quoi les Magénieurs pourraient-ils être mêlés à tout cela ? Et en quoi seraient-ils liés à Arten ? Ils se sont battus de notre côté durant la guerre !

Le prince releva la tête en souriant, et répondit de l’air légèrement condescendant qu’il prenait parfois pour expliquer la réalité des choses au capitaine :

— Pas exactement. Ils se sont battus avec nous tant qu’ils n’avaient pas le choix de faire autrement. C'est-à-dire tant que le roi d’Erebe, leur suzerain au début de la guerre, le leur ordonnait. Lorsqu’ils se sont soustraits à son autorité, au beau milieu du conflit, les Magénieurs ont soudain observé une neutralité avantageuse. Pour eux, j’entends.

Le griffonnier attendit à nouveau un moment, mais le Premier Mage n’alla pas plus loin.

— Que se passe-t-il, Tar ? insista-t-il. Je ne comprends rien. Tu m’envoies me battre contre les Ailés, nos anciens alliés, ensuite contre Arten, et lorsque j’arrive devant ces derniers, je les retrouve avec une Magénieure, qu’ils semblent protéger. Tout cela n’a pas de sens !

Le prince hésita un instant. Puis il soupira :

— J’imagine qu’il est temps que je t’en dise un peu plus, n’est-ce pas ?

Elessan acquiesça.

— Tu sais que j’ai une confiance absolue en toi et que tu peux tout me demander, dit-il. Mais si tu veux que je puisse t’aider, il faut que tu me révèles ce qui se trame. Je me doute que cela doit être d’une grande

importance pour que tu aies pris autant de risques. Cependant, j'ai perdu plusieurs hommes, Tar. Je suis responsable d'eux. Et je ne suis pas à l'aise lorsque je leur demande de me suivre, alors que même moi je ne comprends plus pourquoi nous nous battons, et qui plus est contre ceux qui jadis étaient nos alliés. Tu m'as dit que tu essayais de protéger l'Empire d'une magie terrible. Tu sais que je donnerais ma vie pour cela s'il le fallait. Mais, si j'ai bien compris qu'il était important que nous récupérions la clef des Ailés, que se passe-t-il avec les Magénieurs ? Pour quelle raison se sont-ils associés avec Arten ? Pourquoi cherchent-ils ces clefs également ? Penses-tu qu'ils essaient de manipuler cette magie que tu crains tant ?

Le prince prit la Clef de Cuivre, que le capitaine avait posée sur la table basse à côté d'eux, et la contempla un long moment, la tournant lentement entre ses doigts.

— Les clefs comme celle-ci, commença-t-il alors, sont au nombre de quatre. Isolées, elles n'ont aucune valeur. Réunies, elles sont le seul et unique moyen d'utiliser l'Orbe de Cernos.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est un objet très ancien. Très ancien et très puissant. Un objet de guerre, qui peut semer la mort et la désolation sur des lieues à la ronde. Il a été conçu, il y a presque cent-cinquante ans de cela par Cernos Kernan, l'un des Magénieurs les plus habiles qui ait existé, à la demande du Grand-Empereur. Celui-ci, en butte à des soulèvements sporadiques, voulait une arme suffisamment puissante et terrifiante pour dissuader ses vassaux de toute velléité de rébellion. As-tu déjà été à Karash ?

Le griffonnier fronça les sourcils en acquiesçant. Il avait survolé à plusieurs reprises les vestiges de l'ancienne cité portuaire lors de ses voyages vers les Provinces du Sud. Karash, le joyau des Mers Australes, avait été la première à se révolter ouvertement contre

le Grand-Empire. La punition avait été terrible. Ses milliers d'habitants avaient tous péri, et la cité était depuis restée vide et abandonnée. Dans les villages alentour, de nombreuses rumeurs couraient sur les ruines réputées maudites, dont personne n'osait encore trop s'approcher. Seuls quelques brigands et autres fuyards y vivaient désormais, entre les murs lézardés et les coupoles fendues de celle qui avait été pendant longtemps l'une des villes les plus florissantes de tout le continent.

— Tu sais alors ce qu'il reste de cette puissante cité. Ce que tu ne sais pas, par contre, c'est comment le peuple de Karash a été anéanti.

Le griffonnier secoua la tête, frissonnant d'avance en s'attendant à l'explication qu'il aurait de la chute de Karash.

— C'est l'Orbe de Cernos qui l'a détruite, Elessan. C'est le Grand-Empereur qui, dans sa colère et son aveuglement, a ordonné qu'il soit utilisé contre son propre peuple. Il voulait faire de Karash un exemple, et être ensuite suffisamment craint pour que les troubles se calment sur ses terres. Malheureusement pour lui, le contraire se produisit. Le massacre des milliers d'habitants de la cité eut un effet dévastateur. Les Provinces du Sud, qui en étaient voisines, se rebellèrent à leur tour contre le tyran, rapidement suivies par Erebe, Felt, Adrippor, ainsi que certains des anciens territoires conquis et intégrés au Grand-Empire. Avant le déclenchement de ce qui menaçait d'être la plus terrible guerre depuis très longtemps, le Grand-Empereur fut assassiné. Sa mort, qui je crois soulagea tout le monde à l'époque, provoqua l'éclatement définitif de son immense empire, sans que les armées des différents camps n'aient même eu le temps de se rassembler. Mais tu connais cette partie de l'histoire. L'Orbe quant à lui n'a par bonheur jamais servi à nouveau. Volé par ceux qui avaient assassiné le Grand-Empereur, il a

été confié aux Magénieurs, qui en avaient depuis la responsabilité.

— Si cet objet est si dangereux, pourquoi ne pas l'avoir tout simplement détruit ? demanda le capitaine.

— Parce que nul n'y est parvenu. Cernos a bien protégé son œuvre.

— Et les clefs ?

— Après l'utilisation de l'Orbe, elles avaient été disséminées un peu partout sur le continent, afin de s'assurer que l'artefact ne pourrait plus jamais être utilisé. Personne ne savait vraiment où chacune se trouvait.

— Pourquoi ressurgissent-elles maintenant alors ?

— Cela ne date pas exactement d'aujourd'hui. L'Orbe a refait parler de lui lors de la Guerre d'Arten. D'une manière ou d'une autre, le Roi Gris avait réussi à apprendre où les différentes clefs étaient cachées. Lorsque le conflit, qu'il pensait initialement gagner sans difficulté, se révéla plus difficile que prévu, il approcha les Magénieurs. Il n'avait pas encore toutes les clefs, mais voulait déjà s'emparer de cet objet. Évidemment, la Guilde a refusé de le lui donner. Dans un premier temps en tout cas.

Le regard de Tar Seresh était perdu au loin.

— Depuis longtemps, la cité de Lunan dépendait du roi d'Erebe. Bien qu'immensément riches grâce aux mines de Rehed et au commerce de leurs enchantements qu'ils vendaient aux nobles et aux marchands des différents royaumes, les Magénieurs devaient verser à leur suzerain une fortune pour leur protection. Nombre d'entre eux ne rêvaient donc que d'une chose : leur indépendance.

Le prince tourna la tête vers son ami.

— Ce que je vais te raconter là est l'un des secrets les mieux gardés de cette guerre. Il faut que tu me promettes, Elessan, de ne jamais rien en répéter.

Le jeune homme hocha la tête en signe d'approbation.

— Bien. À l'époque, un groupe de Magénieur s'était organisé, dans l'ombre, autour de l'un d'eux. De l'une d'eux, devrais-je plutôt dire. Mitandia était parmi les plus puissantes, les plus influentes de sa confrérie. Et l'une des plus radicales aussi. Elle contestait presque ouvertement la politique menée par le Maître de la Guilde de l'époque, lui reprochant de courber l'échine et d'à chaque fois se soumettre aux volontés du roi d'Erebe qui taxait toujours plus les Magénieurs, les menaçant presque de les déloger des mines de Rehed s'ils n'obtempéraient pas.

— Il s'agit de l'actuelle Archonte de Lunan, n'est-ce pas ?

Tar acquiesça.

— Associée à plusieurs autres membres de sa guilde, elle s'empara secrètement de l'Orbe, au prix de nombreux pots-de-vin et de quelques disparitions fort à propos. Elle contacta ensuite le Roi Gris, à qui elle proposa l'artefact, en contrepartie d'une rançon colossale. Elle lui apportait la victoire sur un plateau d'argent. Évidemment, il accepta. L'échange se fit quelque part au nord d'Erebe, dans le plus grand secret.

Elessan écoutait son ami le front plissé par l'attention, complètement absorbé par ce qu'il entendait. Jamais les crieurs ni les colporteurs de nouvelles n'avaient parlé de ces évènements, ni même donné à penser qu'autre chose que les combats et leurs horreurs ait pu avoir lieu durant cette époque. Ils avaient raconté la guerre, déclenchée par Arten, puis l'appel de l'Empire à ses alliés, le départ des armées vers le nord, les batailles, terribles, la mort en héros de l'Empereur et de ses compagnons – dont son père à lui –, puis la victoire éclatante du jeune Oren Seresh qui avait finalement défait le Roi Gris, quelque part au nord de la Forêt de Felt. Jamais il n'aurait imaginé qu'au-delà des combats et des mouvements de troupes, au-delà de la fureur des épées et du sang des soldats, d'autres évènements aussi

importants aient pu avoir lieu sans que personne n'en ait eu connaissance.

— Le Maître des Magénieurs mourut accidentellement quelques jours après le retour de Mitandia sur ses terres, continua Tar, sortant Elessan de ses réflexions. Nous avons appris, plus tard, qu'elle l'avait assassiné elle-même, sans que quiconque semble s'en offusquer… ou s'en soucier. Tous crurent à un banal accident. Surtout, personne ne chercha vraiment à savoir ce qu'il s'était passé. La guilde n'avait plus de chef. Mitandia fit alors convoquer tous les Magénieurs. Elle leur montra l'or – sans bien sûr leur dire d'où il venait – et leur annonça qu'elle avait de quoi acheter l'indépendance de Lunan et de leur guilde, ainsi que de quoi louer les services de centaines de mercenaires qui pourraient les défendre une fois que le roi d'Erebe ne leur devrait plus protection. Elle leur promit que, s'ils la nommaient Maîtresse des Magénieurs, ils n'auraient plus à craindre le roi et ses taxes, et seraient enfin libres dans une cité à eux. Bien sûr, tous acceptèrent. Même les plus réticents à l'indépendance avaient compris que le vent avait tourné, et que Mitandia avait désormais toutes les cartes en main. Ils l'élurent à leur tête, et elle partit à la rencontre du roi d'Erebe pour négocier l'indépendance de Lunan. Elle n'eut aucune difficulté à cela. Devant toutes les richesses qu'elle lui offrait, alors que lui-même avait tant besoin d'or pour payer ses soldats et la guerre qui faisait rage, le roi accepta de céder la ville et les mines alentour. C'est ainsi qu'en plus de son titre de Maîtresse des Magénieurs, Mitandia devint Archonte de Lunan et la dirigeante de sa cité. Elle avait gagné, sur toute la ligne.

Elessan resta un long moment silencieux, absorbant toutes ces nouvelles informations. Après un long moment, il lâcha enfin :

— Comment as-tu appris tout cela ?

Tar sourit.

— Les espions de l'Empire sont parmi les mieux informés. Et ils sont partout. Absolument partout. Peut-être même au sein de ta propre compagnie !

Elessan leva les yeux au ciel et, sans se laisser distraire par la boutade, reprit :

— Mais si vous aviez connaissance de ses plans, pourquoi ne pas les avoir empêchés ? Et si cette arme était si terrible, pourquoi lui avoir laissé la fournir au Roi Gris ?

Tar quitta son fauteuil, et s'approcha de la fenêtre. Il regarda un instant le va-et-vient des vagues, puis se retourna vers son ami.

— Parce que nous n'avions pas le choix. L'art des Magénieurs nous est indispensable. Sans lui, nous n'aurions pas la possibilité de contrôler les griffons, dont nous dépendons pour agir vite et loin. Nous serions obligés d'utiliser des armures de combat moins efficaces que celles qui protègent si bien nos soldats – dont toi et tes hommes – et des armes de siège bien moins puissantes que celles que les enchanteurs nous fournissent. Ils ont besoin de notre or. Mais nous avons besoin de leur art. Eredhan est la plus grande puissance du continent, en partie parce que nous sommes suffisamment riches pour avoir les meilleures inventions des Magénieurs, ainsi que la garantie qu'ils ne les vendront pas à d'autres. Si nous ne voulions pas perdre cette suprématie, nous ne pouvions pas les affronter directement. Enfin, c'est ce que pensait mon père. Lorsqu'il a compris ce qu'il se tramait, il ne manquait qu'une seule clef au Roi Gris. Celle qui était cachée dans la Forêt de Felt. C'est pour essayer de l'empêcher de s'en emparer, sans se mettre à dos les Magénieurs, que nos pères se sont jetés dans la gueule du loup.

— Et que sont devenus l'Orbe et les clefs à la fin de la guerre ?

— Nous n'avons pas retrouvé l'artefact. Il avait disparu, et nous n'avons jamais su ce qu'il en était advenu. Quant aux clefs, elles ont à nouveau été cachées, sur tout le continent. Personne en dehors de quelques fidèles de l'Empire ne savait où exactement. Jusqu'à dernièrement, en tout cas, dit le prince, fixant la clef à forme de serpent dans sa main.

D'un ton où perçait l'inquiétude, il continua :

— Je suis persuadé qu'il existe un lien entre le vol de la Clef de Fer par un mystérieux mage à Erheim et la tentative des Magénieurs de s'approprier celle de Cuivre, dont la trace a elle aussi été retrouvée, je ne sais comment. Heureusement que tu as pu la récupérer à temps, ainsi que confisquer celle des Ailés. Avec ces deux clefs en notre possession, nous savons que l'Orbe ne pourra pas être utilisé, par personne.

— Penses-tu qu'Arten et Lunan se soient alliés une nouvelle fois en secret ?

Tar hocha la tête.

— Je le crains, même si je ne sais pas encore exactement pourquoi. Et je suis également persuadé que le Prince Sessried n'est pas étranger à tout cela.

Elessan fronça les sourcils, surpris.

— Le cousin du Roi Gris ? Que pourrait-il faire contre nous, alors qu'il est retenu à Fersale ?

— Il est certes notre « *invité* » depuis la fin de la guerre, ce qui nous assure tout le temps de sa présence une paix relative avec Arten, mais les espions de Marsa ont dernièrement intercepté quelques messages qui m'ont amené à me poser beaucoup de questions. L'un d'entre eux évoquait notamment un rendez-vous auquel devaient se rendre des Coureurs. Je n'ai malheureusement fait le lien avec Myrnn que trop tard. Ce qui m'inquiète encore plus, c'est que Sessried est supposé rentrer chez lui dans quelques lunaisons seulement.

— Que vas-tu faire ?

— Prévenir Oren et le Maréchal. Je crois que, d'ici sa libération, Marsa va devoir surveiller d'un peu plus près notre hôte de marque, afin d'essayer d'en apprendre un peu plus… Et, en attendant, je vais mettre les clefs sous haute protection. Ainsi, nous ne craindrons rien. Ni des Magénieurs, ni d'Arten.

Les Sorcières de Bornte

Monts d'Ekren, terres du Peuple Ailé,
à la fin de l'automne

Cressen trouva facilement l'ancien équipement de son père, caché dans une grande cavité derrière la source d'eau comme il le lui avait dit.

Bien que sûr de sa décision, le jeune homme hésita un moment avant de revêtir l'armure. Trop de mauvais souvenirs y restaient encore attachés. Mais il savait qu'il n'avait pas le choix s'il voulait essayer de récupérer la Clef de Bronze auprès des griffonniers d'Erhedhan puis la ramener au Temple des Vents, et prouver ainsi au Conseil des Sages qu'il n'était ni un lâche, ni un traître. Aussi, malgré sa réticence, finit-il par enfiler le harnachement.

Il n'eut pas besoin de beaucoup l'ajuster. À son grand déplaisir, lui et son père avaient le même gabarit. Le plastron de cuir marron qui arborait le héron de l'Empire dessiné entre les pectoraux lui allait à merveille. Ses ailes étaient passées aisément dans les deux larges fentes qui avaient été confectionnées à l'arrière de l'armure, et il avait pu sans difficulté rabattre les plaques de fer qui protégeaient son dos lorsqu'il déployait ses ailes. Après plusieurs tours au-dessus de la rivière, il constata avec soulagement que la protection n'entravait en rien

son agilité en vol. Seul son poids changeait, mais il s'y accoutumerait vite. Revenu à terre, il jeta un œil au reste de l'équipement. L'épée, courte et fine, était plus maniable que les lourdes lames des soldats d'Eredhan, sans doute plus rapide aussi. Il la prit en main, et s'exerça quelques minutes. L'équilibre changeait un peu des armes qu'il avait l'habitude d'utiliser, mais là aussi, il savait qu'il s'y ferait rapidement. Enfin, il s'empara du long javelot à la pointe aiguisée et en apprécia la densité et la stabilité. Lesté par son manche en acier, il pourrait tuer un ennemi à plusieurs battements de distance lorsqu'il serait lancé en plein vol.

Ainsi armé et protégé par sa cuirasse, Cressen récupéra le reste de son paquetage, l'attacha entre ses deux ailes, puis, après avoir pris son élan sur quelques foulées, s'envola.

Tout en s'éloignant de la vallée où avait été exilé Mraacen le Rampant, son père auquel il ne voulait plus penser, le jeune homme songeait à nouveau à l'attaque des griffons. Il revoyait leurs griffes et leurs becs acérés, leur endurance qui compensait leur manque d'agilité, leurs yeux noirs et morts alors que les cavaliers les contrôlaient. Il re-visualisait les arbalètes des soldats d'Eredhan, leurs lances, leurs armures enchantées et renforcées par les Magénieurs de Lunan. À près de dix Ailés, ils n'avaient rien pu faire contre eux. Seul, il ne tiendrait pas un instant, il le savait. Il comptait sur la surprise, sur la chance, sur la possibilité qu'il aurait, peut-être, de subtiliser la clef, afin de pouvoir la restituer au Temple. Car, désormais, seules deux voies s'offraient à lui. Soit il ramenait l'objet dérobé et retrouverai ainsi sa place au sein du Peuple Ailé, soit il finissait comme son père, seul et méprisé. Il frissonna. Il préférait encore mourir plutôt que de subir le même sort que Mraacen.

Cressen voyagea une bonne partie de la nuit. Il voulait laisser au plus vite les Monts d'Ekren derrière lui, et être déjà loin quand les Sages comprendraient qu'il avait non seulement fui leur autorité lors du Conseil, mais qu'il se préparait également à quitter les terres du Peuplé Ailé sans leur autorisation. Filant à tire-d'aile vers le sud-est, en direction d'Erebe, il ne ralentit que longtemps après son départ, lorsque les montagnes se transformèrent enfin en collines. Les muscles endoloris d'avoir parcouru une si longue distance sans s'être arrêté, il diminua alors son altitude, et rechercha un endroit où passer le reste de la nuit. Après avoir survolé rapidement les environs, il jeta son dévolu sur un petit bosquet de pins à l'abri des regards, loin de toute route et de tout chemin. Il atterrit maladroitement, manquant même de tomber au dernier moment sous l'effet de la fatigue et de la masse de son armure à laquelle il ne s'était pas encore habitué. Il choisit en titubant un arbre au large tronc sous lequel s'installer. Il tomba à son pied de tout son poids, et se roula en boule. Éreinté, il s'endormit aussitôt, emmitouflé entre ses ailes, sans même prendre le temps de faire un feu, ni d'ôter sa cotte de cuir renforcée.

*
* *

Il arriva en vue de la Forêt de Bornte deux jours plus tard. Celle-ci, immense océan aux couleurs marron, vert et gris de pins, de chênes et de bouleaux effeuillés par l'hiver, s'étendait jusqu'à l'horizon, seulement bordé de collines et d'un long fleuve scintillant loin au sud. De son cœur, trois larges piliers de roche se dressaient vers le ciel, perçant la canopée des arbres et culminant à plusieurs arpents de hauteur, telles trois sentinelles grises et sans âge veillant sur la forêt. Cressen avait

bifurqué dans leur direction dès qu'il les avait aperçus.

À sa grande surprise, il n'avait rien trouvé au pied des piliers. Pas de temple, pas de village, pas même une hutte. Il passa l'après-midi entière à chercher, appeler, prier, parcourant la zone autour des aiguilles rocheuses en cercles concentriques de plus en plus larges, mais rien n'y fit. Il était seul. Complètement seul. Et personne ne paraissait l'avoir vu ou entendu.

Lorsque le soleil se coucha, abattu par ses vaines fouilles des environs, il revint en bas des piliers et s'installa pour la nuit. Il ramassa du bois, chassa le temps de trouver de quoi manger, puis s'assit, plongé dans ses pensées, tournant d'un air absent la broche où rôtissait la viande. Toutes les légendes disaient que les Trois Sorcières de Bornte vivaient au cœur de la forêt, à la base des piliers. Il ne comprenait pas.

Perdu dans ses réflexions, il mastiquait une cuisse de lapin quand soudain il sentit un mouvement d'air dans son dos. Il se retourna et sursauta aussitôt, manquant de faire tomber son morceau de viande sous la surprise. À quelques pas à peine de lui, une vieille femme le regardait fixement. Ses cheveux blancs ébouriffés formant une auréole cotonneuse autour de sa tête, elle tenait entre ses mains une canne antique et noueuse. Elle portait pour seul vêtement une ample tunique en mauvaise laine brune, serrée à la taille par une corde usée.

Comment était-elle arrivée jusqu'ici sans faire le moindre bruit ? Sans même que Cressen, dont l'odorat était presque aussi développé que la vue, ne renifle son approche ?

Reprenant ses esprits, il se racla la gorge et dit :

— Je te salue, vieille femme. Je cherche les Sorcières de Bornte. Les légendes disent qu'on peut les rencontrer ici, au pied des piliers. Es-tu l'une d'elles ?

La femme sourit, dévoilant des dents blanches et affilées. Le jeune garde réprima un frisson, essayant de repousser la très désagréable impression qu'elle le regardait comme s'il était une *proie*.

— Suis-moi, répondit-elle seulement.

Sans attendre la réaction de l'Ailé, elle fit volte-face, et partit en direction de la forêt. Le cœur battant, Cressen éteignit rapidement le feu en l'enfouissant sous plusieurs volées de terre. Il s'empara de son sac et, en quelques foulées, rattrapa la vieille, qui avançait lentement en s'accrochant à sa canne.

Tout en s'enfonçant sous les premiers arbres de la lisière, Cressen s'interrogeait. Comment avait-il fait pour ne pas l'entendre approcher ? Avait-elle usé de magie ? Était-elle bien l'une des Sorcières de Bornte, comme il l'imaginait ? Ou bien était-elle… autre chose ? Il refréna un frisson, en repensant au sourire qu'elle lui avait décoché. Un sourire de prédateur. Il espérait ne pas se jeter inconsciemment dans un piège quelconque. Qui savait ce qui pouvait vivre au fin fond de cette forêt ?

Ils marchèrent longtemps, sans échanger un mot, au rythme lent de la femme et de ses jambes âgées. À plusieurs reprises, Cressen voulut demander où elle le menait. Mais le dos voûté de sa guide et le souvenir de ses crocs ne l'encourageaient guère à entamer la conversation. Autour d'eux, l'immense forêt s'étirait, milliers de troncs gris et bruns jaillissant du sol couvert des feuilles mortes. Il n'y avait pas un bruit, pas un animal, rien qui perturbe le silence froid et sec de l'hiver. Au-dessus d'eux, les étoiles et la lune brillaient, nimbant les sous-bois d'une lumière blanche, spectrale.

Après ce qui lui parut être une éternité, Cressen vit enfin une lueur dansante se refléter au loin sur les arbres. Ils marchèrent encore et, quelques instants plus tard, débouchèrent sur une large clairière. En son centre, un grand feu crépitait, éclairant à des dizaines de pas

à la ronde. Un peu plus loin, sous l'ombre d'un haut chêne, une grande cabane en mauvais état s'appuyait à un rocher, comme pour ne pas s'effondrer.

Face au foyer, deux femmes, aussi vieilles et parcheminées que celle qu'il avait rencontrée au pied des piliers de Bornte, se tenaient accroupies, les bras serrés autour des genoux. Vêtues des mêmes robes en laine, la première portait de longs cheveux blancs attachés en une queue de cheval lâche, tandis que la seconde les avait rassemblés en un chignon épais d'où plusieurs mèches indisciplinées sortaient.

La ressemblance entre les trois vieilles était frappante. Elles avaient toutes les traits fins et creusés, le nez droit, aiguisé, et les yeux clairs, suspendus au-dessus de leurs pommettes saillantes.

— C'est lui ? demanda celle des deux femmes qui paraissait la plus âgée.

— Oui. Celui que nous avons senti pénétrer dans la Forêt.

La guide de Cressen s'approcha du feu et, à son tour, s'y assit. Les trois silhouettes dévisagèrent le nouvel arrivant sans pudeur, silencieuses. Attendaient-elles qu'il énonce la raison de sa venue ?

Après un moment d'hésitation, l'Ailé dit alors :

— Je cherche les Sorcières de Bornte. Votre… amie m'a dit qu'elle pouvait me mener à elles.

Celle qui n'avait pas encore parlé regarda ses comparses l'une après l'autre. Elles ne répondirent pas, absorbées par les flammes qui dansaient dans leurs yeux.

— Tu as trouvé les Sorcières, oui. Ou les Sorcières t'ont trouvé, au choix. Approche, termina-t-elle en essayant de coincer l'une de ses nombreuses mèches dans son chignon. Que veux-tu de nous ?

Cressen dévisagea les trois femmes les unes après les autres. Elles ne correspondaient pas à ce qu'il s'était imaginé. Il s'était attendu à plus de faste et plus de… sorcellerie de la part de celles dont la sagesse et les dons

de divination étaient arrivés jusqu'aux Monts d'Ekren. Et non à voir trois vieillardes crasseuses et démunies, isolées dans une clairière perdue.

— On dit que vous pouvez consulter les Augures, les esprits de la forêt et du vent, lâcha-t-il néanmoins. On dit dans les montagnes d'où je viens que Marnn vous entend, et que vous comprenez ses complaintes. Je suis venu vous voir, car j'ai besoin de vous. J'ai besoin de votre aide. Le Temple du Vent a été attaqué. Un objet très important y a été volé. Une clef. Une clef en bronze.

Il ne termina pas sa phrase. Dans un bruissement de feuilles et de vent, la femme qui venait de parler disparut tout à coup de l'endroit où elle se trouvait un instant auparavant, et réapparut juste en face de lui !

Elle le dominait désormais d'une bonne tête. Ses yeux, d'une noirceur soudain insondable, plongèrent dans ceux du jeune homme, son visage cireux presque collé à celui de l'Ailé. Cressen voulut faire un pas en arrière, mais ne le put, paralysé par la surprise et par… la peur. Une peur sauvage, primale. La peur d'une proie face à un prédateur.

— Que dis-tu, petit Ailé ? demanda la vieille femme, d'une voix gutturale.

Un long frisson parcourut la peau du jeune homme. Les dents blanches et pointues de la sorcière reflétaient la lumière de la lune et du feu, contrastant avec le noir sans fond de ses yeux. L'arme qui avait appartenu à Mraacen le Traître sonna lorsqu'elle tomba sur un caillou au sol.

Prenant son courage à deux mains, sans pouvoir quitter du regard les crocs de son interlocutrice, le jeune homme bafouilla, tétanisé :

— Je… Le Temple des Vents ! Des griffonniers nous ont attaqués… Ils ont tué tout le monde… Tout le monde sauf moi. Il faut que vous m'aidiez à les retrouver… S'il vous plaît.

La vieille fit volte-face et s'en retourna brusquement vers le feu. Sans la quitter des yeux, Cressen fit un pas en arrière, puis deux, trébucha et chuta. Son sang était glacé.

— Approche, ordonna la vieille qui venait de se rasseoir.

Ses deux compagnes fixaient maintenant le jeune homme de leurs yeux plissés et songeurs. À voix basse, elles échangèrent quelques mots, un murmure porté par la bise glacée du soir, qu'il ne réussit pas à comprendre malgré son ouïe développée. Parlaient-elles de lui ? De l'attaque du Crlen ? Se trompait-il ou avait-il vu l'inquiétude s'emparer du visage des Sorcières lorsqu'il avait mentionné le geste des griffons d'Eredhan ?

Prenant son courage à deux mains, il obtempéra. Il récupéra discrètement son épée, puis avança lentement à l'intérieur de la clairière, en direction du feu.

— Nous sommes Réda, Réza et Razala, les Trois Sorcières de Bornte. Ceci est notre domaine, et tu es chez nous. Parle, nous t'écoutons.

Il secoua la tête et se racla la gorge, essayant d'oublier la terreur qu'il avait ressentie quelques instants auparavant, comme s'il se réveillait d'un cauchemar en se demandant de quelle manière ces trois vieilles femmes avaient pu tant l'effrayer. Il répéta, en essayant de paraître plus sûr de lui qu'il ne l'était vraiment :

— Le Temple des Vents a été attaqué. Par des griffonniers, les soldats d'Erhedhan. Ils ont tué les autres gardes et les prêtres. Ils ont volé une clef, qui était gardée dans le sanctuaire. La Clef de Bronze. J'ai voulu prévenir les Sages, mais ils ne m'ont pas cru. Ils pensent que j'ai fui le combat. Mais ce n'est pas vrai ! Les assaillants m'ont assommé alors que je me battais contre eux, et je suis tombé dans un ravin. Je ne sais pas comment j'ai fait pour survivre à ma chute. Lorsque je suis revenu à moi, je n'avais que quelques égratignures… et tous les autres étaient morts. Il faut absolument que

je récupère cette clef, c'est le seul moyen d'obtenir à nouveau la confiance du Conseil des Sages. C'est pour cela que je suis venu demander votre aide. Il faut que je sache où trouver ceux qui ont volé la Clef de Bronze.

La vieille femme plongea un instant ses yeux dans les siens. Cressen ne put soutenir son regard et baissa la tête, mal à l'aise et impressionné malgré lui.

— Que nous donneras-tu en échange de notre aide ?

Sans un mot, il attrapa son sac, et en sortit une petite statuette en marbre. La sorcière éclata d'un rire sinistre.

— Le Temple des Vents a été attaqué, et tu l'as ensuite pillé !

Cressen, gardant la tête baissée, répondit d'une voix sourde.

— Non. J'ai juste pris cela sur ma route, lorsque j'ai dû fuir le Conseil des Sages. Pour vous payer. Je connais les légendes. Je sais qu'il ne faut pas venir sans présent. Mais je n'avais rien d'autre à vous offrir.

La vieille se leva, lui arracha la statuette des mains et retourna aux côtés de Réda et Razala

— Approche-toi encore, ordonna-t-elle sans se retourner. Près du feu.

Cressen obéit à contrecœur et rejoignit les sorcières devant le foyer.

— Nous acceptons ta requête, continua Réza, sans consulter ses consœurs.

Elle tourna la tête, et perdit son regard dans les flammes. Puis, d'une voix plus forte, elle dit :

— Nous allons faire appel aux Esprits des Forêts pour lire le passé, à ceux du Vent pour comprendre le présent, et aux Augures de Bornte pour connaître le futur. Lorsque nous saurons le passé, le présent et le futur, alors nous pourrons répondre à ta requête.

Posant à nouveau son visage sur le jeune homme, elle termina :

— Pour cela, ferme les yeux, Cressen l'Ailé, car nul ne peut rencontrer les Augures sans perdre sa raison.

Ferme les yeux, et laisse agir la magie des Sorcières de Bornte !

Peu rassuré, le jeune homme essaya de calmer sa respiration et l'inquiétude qui montait en lui. Il vérifia une fois encore la présence de son épée à ses côtés, et s'apaisa en s'imaginant qu'en cas de danger, il pourrait toujours s'envoler afin d'échapper aux trois femmes.

Réza s'était assise à son tour et, autour de lui, les sorcières chantaient maintenant à voix basse une mélodie lancinante, sourde, dont il n'arrivait pas à saisir les paroles. Il devinait néanmoins que les mots essayaient de l'entrainer, loin de lui et loin de l'endroit où il se trouvait et il sentait son esprit flotter, comme s'il se détachait de son corps.

Les chants parurent durer des heures. Des fourmis envahirent ses jambes, et le froid qui se propageait de la terre jusqu'à lui l'ankylosait. Peu à peu, il sombra dans une douce torpeur, puis finit par s'écrouler, profondément endormi.

Réza se leva. Se penchant au-dessus de leur visiteur inanimé, elle le détailla, le visage anxieux.

— Comment avons-nous pu ignorer ce vol ? demanda-t-elle au bout d'un long moment.

Ses voisines se tournèrent vers elle, leurs traits arborant la même expression préoccupée.

— Les Augures, souffla Razala. Les Augures. Depuis combien de temps ne nous ont-elles pas répondu ? Depuis combien de temps ne nous ont-elles pas envoyé de signe ? Depuis combien de temps nous laissent-elles ainsi, aveugles et affaiblies ?

Aucune des deux femmes ne répondit. Elle reprit alors :

— Si la Clef de Bronze a été volée…

— … cela signifie que quelqu'un cherche de nouveau à utiliser l'Orbe, termina Réza.

— Il ne faut pas laisser faire cela, grimaça Réda. Pas cette fois !

— Je suis d'accord, acquiesça Razala. Mais comment pouvons-nous l'empêcher ?

Leurs trois regards se posèrent en même temps sur le corps endormi de Cressen.

— Pensez-vous qu'il puisse nous aider ?

— Avons-nous une autre solution ? demanda Réda.

— Non. Hélas, non.

— Alors il va falloir se servir de lui.

— Je vais chercher les herbes et les osselets, soupira Razala en se levant. Peut-être les Augures nous répondront-elles ce soir ?

Toutes les trois en doutaient. Mais avaient-elles d'autres moyens pour essayer de réparer leurs erreurs ?

*
* *

Lorsque Cressen se réveilla, le soleil brillait au-dessus de la clairière. Il ne se souvenait plus trop de la nuit. Seules de vagues impressions lui étaient restées. Des chants, la chaleur des flammes, la sensation que son esprit volait autour de son corps sans pouvoir s'en éloigner, puis plus rien. Il se redressa lentement. Il ne restait du feu que quelques braises rougeoyantes. Les sorcières avaient disparu. La porte de la cabane était fermée. Il n'osa pas s'en approcher et décida d'attendre.

Il n'eut pas à patienter longtemps. Peu avant que le soleil n'arrive à son zénith, Réda, Réza et Razala sortirent de la hutte, le visage grave, et se dirigèrent vers lui. Le jeune homme se leva et s'inclina doucement.

— Tu as été chasser ? demanda Réda.

— Je… Non. Je suis resté ici. Je vous attendais.

— Ramène-nous de quoi manger. Nous avons faim, dit-elle, souriant sans joie de toutes ses dents, blanches et aigües.

Cressen eut un mouvement de recul. Il ne s'était toujours pas habitué à leur aspect parfois si… menaçant. Sans un mot, il ramassa son épée et disparut sous la frondaison des arbres.

Lorsqu'il revint, le feu crépitait à nouveau, lançant ses étincelles vers le ciel sans nuage et réchauffant l'espace autour de lui. Il dépiauta les trois lapins qu'il avait ramenés, puis les embrocha sur les branches taillées avant de les installer au-dessus des braises. Tous restèrent silencieux en regardant les bêtes rôtir. Seul Cressen, qui faisait tourner les broches, bougeait. Les Sorcières restaient quant à elles complètement immobiles. Le gibier prit doucement une belle couleur dorée alors qu'une odeur de graisse et de poils roussis emplissait la clairière. L'Ailé saliva. Il n'avait rien mangé depuis la veille.

Lorsqu'enfin les lapins furent cuits, il les sortit du feu et les posa à côté de lui.

— Tu as de la chance, dit alors Réza, sortant de son silence. Les Augures ont répondu à ta requête.

Cressen regarda la vieille femme au visage pâle et aux cheveux blancs. Ses yeux étaient normaux, clairs et ridés, comme si leur noirceur et leur sauvagerie de la nuit précédente n'étaient plus qu'un lointain souvenir, dû à son imagination ou même à sa fatigue, peut-être.

— Les Griffons de l'Empereur ont attaqué le Temple des Vents, brisant là le serment d'alliance qui unissait vos deux peuples.

— Où puis-je les trouver ? demanda l'Ailé, impatient.

— Vole vers l'ouest, Cressen, jusqu'à la cité de Fersale, sur les rives de l'océan. Là-bas, dans un puissant fort construit en haut d'une colline, tu trouveras celui qui a attaqué ton sanctuaire et volé la Clef de Bronze. Là-bas, tu pourras récupérer l'objet de ta quête.

— Merci. Merci infiniment ! dit le jeune homme en se levant.

Sans attendre, il rassembla rapidement ses quelques affaires, attacha sa besace sur son dos, et fit une dernière fois face aux Trois Sorcières de Bornte. Les vieilles femmes le dévisageaient, tranquillement assises près du feu, leurs robes usées couvertes de poussière et de feuilles mortes. Ignorant l'attitude de leur visiteur qui recherchait visiblement le moyen le plus rapide et le moins irrespectueux de se faire congédier, Réda continua, d'une voix sourde.

— Les Augures ne nous ont pas révélé que cela.

— Ah ? Et que vous ont-elles dit d'autre ? l'interrogea l'Ailé.

— Quelque chose qui te concerne.

Le soldat fronça les sourcils et demanda :

— De quoi s'agit-il ?

Réza tourna alors des yeux aux pupilles soudainement blanches vers l'Ailé. Puis elle dit :

— Tu méprises l'héritage de ton père, Mraacen le Traître. Pourtant, sache que ton arrogance te pousse sur le même chemin que lui. Et que ton sort sera semblable.

Lahée et la Clef de Cuivre

Quelque part au nord des Marais de Myrnn,
au début de l'hiver

Lahée dut attendre deux jours avant de pouvoir se remettre à marcher presque normalement. Deux jours entiers, passés à soigner ses jambes, ses chevilles, à dormir, à manger les quelques rations qu'elle avait encore dans sa besace, et à réfléchir.

Pourquoi l'Archonte ne l'avait-elle pas prévenue ? Pourquoi ne lui avait-elle pas révélé que les messagers qui devaient lui livrer la Clef de Cuivre étaient des Coureurs de Lune, les plus terribles des soldats d'Arten ? Était-ce pour éluder les questions que la jeune femme n'aurait évidemment pas manqué de poser ? Ou de crainte qu'elle refuse de se rendre dans les marais pour y récupérer cette étrange clef, au motif qu'Arten avait toujours été l'ennemi de Lunan et de ses alliés ? Si, en l'absence de l'Archonte, ses interrogations restaient sans réponse, elle comprenait maintenant la raison pour laquelle Mitandia l'avait envoyée à Myrnn, elle et pas un autre. La Maîtresse de la Guilde n'avait tout simplement pas eu le choix si elle voulait que son secret soit gardé.

Lahée songea à la Clef de Fer, qui avait été conservée par les Neirns avant de disparaître. Sosme, le Magénieur d'Erheim, lui avait affirmé qu'aucun membre de la guilde

n'aurait pu déjouer les protections qui l'entouraient. Avait-il menti ? Car il y avait forcément un lien entre les deux objets, Mitandia l'avait elle-même sous-entendu. Mais lequel ? Et, enfin, pourquoi l'Archonte s'intéressait-elle tant à eux ?

La jeune femme rageait. Elle savait qu'elle n'aurait aucune réponse à ses questions tant qu'elle ne serait pas rentrée à Lunan.

La Clef de Cuivre l'avait intriguée. Durant le peu de temps où elle l'avait tenue en main, elle en avait senti la magie émaner, puissante, ancienne et étrange, comme autant de pulsations sourdes et inquiétantes. Elle y avait reconnu les vibrations typiques des enchantements des Magénieurs, sans cependant réussir à comprendre leur fonction. L'objet en tant que tel ne paraissait pas avoir de pouvoir quelconque, mais quelque chose d'oppressant s'en dégageait. Était-il possible qu'il ait été imprégné d'une autre magie, plus forte encore, et qui y aurait laissé sa marque ? Lahée frissonna. Tout ceci ne lui disait vraiment rien qui vaille.

Elle partit à la recherche de son cheval dès qu'elle put se mettre debout. En haut de la colline d'Anrdre, elle avait découvert les cadavres puants des loups et des Coureurs, sous un nuage de mouches. Il n'y avait par contre aucune trace des griffons, ni des soldats d'Eredhan qui avaient péri lors du combat. Elle se dirigea vers l'endroit où elle avait attaché sa propre monture et n'y trouva qu'un licol coupé. Elle pria pour que la bête ait pu s'échapper.

S'aidant pour marcher d'un lourd bâton qu'elle avait trouvé dans un bosquet non loin du cromlech, elle arpenta pendant toute la journée les environs, fouillant les bois, les herbes hautes, contournant les collines et appelant Izae aussi fort qu'elle le pouvait, espérant que celle-ci avait été dressée pour répondre à son nom. Lorsque la jeune femme fut devenue presque aphone, elle comprit

que ce n'était malheureusement pas le cas ou que sa monture était morte, et cessa de crier.

Elle ne retrouva son cheval qu'à l'approche de la nuit, au loin, broutant paisiblement au bord d'un ru. Elle soupira, rassurée, même si elle ne put s'empêcher de le maudire pour avoir ignoré ses cris. La bête avait l'air en bonne santé. La jeune femme s'en approcha lentement, murmurant son nom d'un ton qu'elle espérait rassurant. Le cheval, tout en la surveillant du coin de l'œil, la laissa avancer dans sa direction, jusqu'à ce que Magénieure attrape enfin les rênes d'une main ferme. Elle flatta la monture et, réfrénant les larmes de soulagement qui lui montaient aux yeux, appuya sa tête contre la sienne. Sans elle, elle n'aurait pas donné cher de sa survie dans les Marais de Myrnn, surtout l'hiver. Elle vérifia que la bête n'était pas blessée et, avec une grimace de douleur, grimpa sur la selle. Elle installa sa jambe gauche, celle qui la faisait le plus souffrir, du mieux qu'elle le put, puis claqua de la langue en agitant les rênes. La monture avança, docile, en direction de la colline d'Anrdre.

Une fois parvenue en haut, Lahée fouilla dans sa besace. Après quelques minutes, elle poussa un petit cri de victoire et en sortit une vieille boussole en cuivre. Elle l'essuya rapidement de sa manche, puis la leva vers le ciel, le bras tendu. Le regard perdu sur le champ de bataille, elle se concentra sur les griffons et ce qu'elle avait retenu d'eux. De leur arrivée, simples points noirs à l'horizon, à leur descente en direction du sommet de la colline, griffes et épées sorties, jusqu'à leur poursuite de la jeune femme. Des couleurs des plumes, des visages, des voix, tout se bousculait dans sa tête. Enfin, elle focalisa ses souvenirs sur la Clef de Cuivre, sur son anneau en forme de serpent, sur les lignes qui marquaient sa tige, sur les multiples crans qui constituaient son panneton. Elle n'essaya pas de contrôler les pensées, laissant sa magie imprégner la boussole. Au bout de longues minutes, celle-ci commença enfin à briller

d'une faible lueur bleutée. Lahée sourit. L'enchantement avait fonctionné. Elle ramena la boussole à la hauteur de ses yeux, et l'étudia un instant. L'aiguille en or de l'instrument pointait vers le sud. Eredhan ! Logique. D'un nouveau claquement de langue, la Magénieure fit repartir son cheval.

Après sa déconvenue à Neirhem, où elle n'avait pas su apprendre qui avait pu voler la Clef de Fer, il était hors de question qu'elle revienne à Lunan sans la Clef de Cuivre ou sur un nouvel échec. Comment ferait-elle pour récupérer l'objet, alors que les griffons n'avaient pas hésité à s'attaquer à elle ? Lahée n'en avait absolument aucune idée. Lorsqu'elle aurait découvert l'endroit où l'objet tant convoité avait été emporté, elle irait demander conseil à Léros Remnon, le Magénieur au service de l'Empereur, qui saurait certainement l'aider. Les Magénieurs se devaient assistance les uns aux autres, et la position de la jeune femme appuierait sa requête. Du moins comptait-elle dessus.

Pendant des jours, elle suivit la direction indiquée par la boussole. Elle traversa les Marais de Myrnn du nord au sud sans croiser une seule caravane, et évita les quelques villages qui apparurent à l'horizon alors qu'elle approchait des frontières de l'Empire. Soir et matin, elle soignait sa jambe gauche encore gonflée et fragilisée, à l'aide des onguents que lui avaient fournis les serviteurs de l'Archonte avant son départ. Les marques violacées dues à sa chute disparaissaient peu à peu, tout comme les douleurs qui en irradiaient. Les talents des Maîtres de l'Eau qui avaient confectionné les baumes étaient grands. Certains parmi eux savaient même remplacer des membres morts par des simulacres de bois et d'os. Plusieurs seigneurs fortunés leur devaient de pouvoir remarcher après l'amputation d'une cuisse ou de se battre malgré une main ou un bras en moins. Par chance, Lahée n'en était pas là.

Après un long voyage, elle arriva enfin en vue des eaux de la Nadean, qui délimitait la région des marais de la frontière nord d'Erhedhan. Elle traversa le gué à la faveur du crépuscule et continua sa route, toujours en direction du sud.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, l'hiver tout juste commencé se faisait moins rude. La lande n'arborait plus ses couleurs, gris et marron, mais laissait place à une herbe plus verte et plus dense, et quelques fleurs hivernales blanches ou jaunes osaient même pointer le bout de leurs pétales. Au-devant de la jeune femme, les chemins s'étaient peu à peu transformés en larges routes, empruntées maintenant par de nombreux voyageurs. Lahée se laissa embarquer dans le flot, incognito. La blancheur initiale de son manteau n'était plus qu'un lointain souvenir, et sa longue robe de Magénieure, déchirée aux épaules et aux genoux lors de l'attaque des griffons, avait désormais piètre allure. Mais elle était méconnaissable, et c'était tout ce qui lui importait pour l'instant.

Les jours se suivirent encore, plus monotones les uns que les autres, avant que l'aiguille de la boussole ne pivote enfin. Après avoir désigné le sud pendant des journées entières, elle dévia légèrement et, alors que la jeune femme franchissait un carrefour, indiqua soudainement un large chemin de terre battue qui partait en direction de l'ouest. De lourdes pierres blanches en bornaient à intervalles réguliers la chaussée, presque aussi bien entretenue que la route principale. Lahée quitta avec soulagement la voie pavée qui traversait l'Empire de part en part. Elle espérait être bientôt arrivée.

Quelques heures plus tard, elle arrêta son cheval. Elle fixa l'horizon et ce qu'elle savait maintenant être sa destination. La route qu'elle suivait menait vers une imposante forteresse bâtie au sommet d'une falaise. Une grande tour ronde se dressait, haute de plusieurs dizaines

de pas, protégée par un épais rempart et entourée de différents bâtiments. Le héron vert de l'Empire flottait en haut de son toit d'ardoises.

Elle s'approcha d'un groupe d'hommes munis de fourches et de faux qui empruntaient le chemin en sens inverse, rentrant sans doute dans leur village après une longue journée passée dans les champs, et les interpela :

— Bien le bonjour, paysans ! Je viens de loin, et ai longtemps voyagé. Je cherche un endroit où dormir cette nuit. Pouvez-vous me dire quelle est cette forteresse là-bas ?

— Ça ? répondit l'un d'eux, surpris de la question. Tu dois venir de bien loin. C'est la Tour d'Arsener, la résidence du seigneur Tar Seresh. Si tu cherches un endroit pour le coucher, ce n'est pas la peine de t'y arrêter. Ils ne t'ouvriront pas les portes. Le mieux est de faire demi-tour. Il y a un bourg près d'ici, un peu plus au sud. Tu trouveras là-bas un lit où te reposer et une écurie pour soigner ton cheval.

— Merci, l'ami, dit Lahée, les yeux fixés sur le donjon. Je vais quand même tenter ma chance…

L'homme haussa les épaules, et continua son chemin sans plus faire attention à la voyageuse qu'il retrouverait, il en était certain, à l'auberge avant la fin de la journée.

La Magénieure observa un long moment la forteresse. Esseulée au bout de la route, imposante masse grise sur fond bleu, elle donnait l'impression d'être une dernière étape avant l'immensité de l'océan qui s'étendait en arrière-plan. Il n'y avait rien d'autre autour, en dehors des bruyères qui poussaient entre les roches, et d'un petit bois éloigné de près d'un quart de lieue. Lahée regarda le soleil. Il se coucherait bientôt. Abandonnant la boussole qu'elle rangea soigneusement dans sa besace, elle bifurqua en direction des arbres pour s'y reposer et y attendre tranquillement la nuit.

Lorsqu'elle fut suffisamment enfoncée dans le bois pour ne pas être vue, elle descendit enfin de son cheval,

et l'attacha solidement à un tronc. Elle défit rapidement son paquetage et s'installa à même le sol, adossée à un arbre. Elle but une longue rasade à sa gourde, puis saisit dans un sac de cuir les dernières rations de viande séchée dont elle disposait. Il lui faudrait dès le lendemain s'arrêter dans un village pour y acheter de quoi continuer sa route. Tout en mâchant avec application les lanières brunes et filandreuses, elle jeta un œil à sa jambe. Il n'y avait plus aucune trace de sa chute.

Les informations qu'elle avait obtenues des paysans avaient encore accentué l'incompréhension et l'inquiétude qui minaient la jeune femme depuis qu'elle avait été envoyée à Neirheim. Si sa boussole ne s'était pas trompée, la Clef de Cuivre se trouvait a priori entre les mains du prince Seresh, le frère de l'Empereur d'Eredhan et le Premier Mage de l'Empire. Quels pouvoirs pouvaient posséder ces objets pour que lui comme l'Archonte essaient de s'en emparer ? Et comment était-il possible qu'avec toutes ses connaissances, la Magénieure n'en ait jamais entendu parler ? Ces clefs étaient-elles à ce point puissantes et dangereuses qu'il ait fallu tenir secrète leur existence même ?

Étrangement, qu'il faille reprendre l'objet à un personnage aussi important avait renforcé la volonté de Lahée. Malgré les questions qu'elle se posait, malgré les Coureurs de Lune et le silence de l'Archonte, l'implication du Premier Mage amplifiait encore l'importance de cette quête des différentes clefs. Et même si récupérer celle de Cuivre se révélait finalement plus difficile que prévu, elle n'imaginait pas revenir à Lunan les mains vides. D'autant que, si elle n'était pas à l'aise dans les cours des Neirns, voler un objet – aussi précieux soit-il – entrait normalement dans le champ de ses compétences.

Le soleil se coucha sur la lande. L'obscurité prit possession des arbres, puis de tout le paysage alentour. Les rayons de la lune commencèrent à éclairer vaguement

la plaine rocheuse qui s'étendait entre le bois et la résidence du prince Seresh, imposante masse sombre d'où seule la lumière de quelques fenêtres éclairées jaillissait. Cachée à la lisière, les yeux fixés sur la fortification, Lahée attendit encore un long moment, emmitouflée dans son manteau afin de résister au froid nocturne. Puis, lorsqu'elle estima qu'il devait être suffisamment tard pour que la majorité des occupants soient endormis, elle se dirigea d'un pas décidé vers les murailles nord d'Arsener. Celles-ci, à l'opposé de la route, devaient être les moins surveillées. Enfin, elle l'espérait.

Soucieuse de ne pas être vue, elle marchait par à-coup, courbée et ramassée sur elle-même, profitant de la moindre ombre d'un rocher ou d'un fossé pour s'y cacher et attendre le cœur battant, attentive au moindre cri, au moindre mouvement qui pourrait signifier qu'elle avait été repérée. Elle regrettait de ne pas avoir enchanté plus de pierres d'invisibilité. À son grand soulagement, elle arriva sans encombre en vue de la base des murailles, dont la partie supérieure des parois grises scintillait doucement sous la lumière de la lune et des étoiles. Lahée observa pendant un long moment le chemin de ronde en haut des remparts. Comme elle l'avait imaginé, les soldats passaient à intervalles réguliers. Mais elle pensait avoir le temps, entre deux patrouilles, d'entrer sans se faire repérer.

Elle se préparait à traverser l'étendue qui séparait le rocher où elle se cachait du bas des murailles lorsque, tout à coup, un mouvement attira son attention à moins d'un arpent de là. Elle attendit avant d'en être certaine. Puis elle fronça les sourcils.

Une silhouette bougeait, lentement, dans l'ombre de la forteresse. Intriguée, Lahée resta accroupie dans sa cachette sans la quitter des yeux. Soudain, une seconde forme apparut, emmitouflée elle aussi dans une grande cape noire, en provenance semblait-il du porche d'entrée.

Les deux ombres se rejoignirent. Fouillant discrètement dans sa besace, la Magénieure en sortit un fin cornet en argent. Elle murmura quelques paroles, et le colla à son oreille. Le vent s'y enfila doucement, répondant à la magie de la jeune femme et apportant les échos de la discussion qui se déroulait non loin de là.

— L'heure est bientôt venue, disait le premier. Nous partirons pour Rys très prochainement.

— Je me suis renseigné. Il est impossible d'y pénétrer, répondit son comparse. L'endroit est trop bien gardé. Et je ne parle même pas d'en ressortir !

— Ne t'inquiète pas. Je peux nous y faire accéder sans que les soldats qui protègent la forteresse posent de questions.

L'homme hésita un instant avant de demander :

— Êtes-vous sûr que ce que nous cherchons se trouve là-bas ?

— Certain. Absolument certain. Douterais-tu de moi ?

— Pas du tout ! Mais c'est juste que… comment est-il possible que personne ne l'ait jamais su ?

— Certains secrets sont bien gardés. Surtout ceux qui ont trait à la guerre d'Arten.

Lahée sursauta, et pas seulement à l'évocation de l'ancien conflit qui avait déchiré les Royaumes de l'Ouest. Un reflet en haut des murailles avait attiré son regard. Elle leva la tête. Un soldat, penché au-dessus des parapets, semblait regarder en bas. L'avait-il remarquée ? Par sécurité, elle voulut faire un pas en arrière afin de se réfugier plus profondément dans l'ombre du rocher. Son pied roula sur une pierre. Surprise et déséquilibrée, la jeune femme poussa alors un faible cri et tomba de tout son poids sur le sol rocheux. Les larmes aux yeux et se mordant les lèvres, elle réussit à ne pas crier encore, de douleur cette fois. Elle se redressa aussitôt, le cœur battant. Les deux silhouettes à la base des remparts paraissaient avoir entendu quelque

chose. Leur discussion avait cessé, et leurs regards fouillaient l'obscurité dans sa direction. Lahée jeta un regard inquiet autour d'elle. Elle ne voyait aucune autre cachette en dehors de l'endroit où elle se trouvait. Faute de mieux, elle s'accroupit derrière son rocher, priant pour ne pas être découverte.

Le temps passa, interminable.

L'appréhension de la jeune femme se calma peu à peu, sa respiration aussi. Elle se releva lentement, presque surprise. Personne n'était venu la déloger, et elle n'entendait absolument plus aucun bruit. Elle regarda en haut des murailles. Le soldat avait disparu. Et, bien sûr, les deux silhouettes en avaient fait autant. Même si elle avait réussi – sans trop savoir comment – à ne pas être repérée, la Magénieure se morigéna intérieurement. De quoi pouvaient bien parler les hommes dont elle avait surpris la discussion ? Et quels étaient ces secrets au sujet de la guerre d'Arten ? Était-il possible qu'ils aient un lien avec les clefs que tout le monde semblait rechercher ?

Avant de faire le moindre mouvement, elle attendit qu'une nouvelle patrouille de soldats passe sur le chemin de ronde, puis, après avoir vérifié que rien ni personne ne se trouvait plus entre elle et le fort, parcourut en courant la trentaine de pas qui l'en séparait. En silence, elle se colla dans son ombre. Elle leva la tête, jaugeant la difficulté de la tâche. Il y avait cinq à six hauteurs d'homme à escalader. Elle passa ses mains à divers endroits le long de la paroi et sourit. Les pierres étaient larges, le mortier qui les scellait ancien et creusé. Y monter ne présenterait pour elle aucune difficulté. Elle attacha solidement sa besace sur son dos, puis, collant son ventre contre les remparts, entreprit son ascension.

Elle arriva en haut bien avant le retour des soldats. Elle était à peine essoufflée, et ses mains ne souffraient

que de quelques éraflures. Elle repensa, presque amusée, à toutes les fois où elle avait escaladé les murs qui entouraient le palais de l'Archonte, bien plus lisses que ceux-ci et où les prises étaient faibles et difficiles à trouver. Les murailles d'Arsener étaient un jeu d'enfant à côté. Accrochée à l'extérieur de l'un des créneaux qui surplombaient les parois, elle tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvenait. Dans un dernier effort, elle tira sur ses bras et se hissa jusqu'au sommet. Elle risqua un premier coup d'œil. Elle ne vit âme qui vive. Elle sauta sans un bruit sur le chemin de ronde et regarda rapidement autour d'elle. La sente pavée empruntée par les sentinelles paraissait longer la forteresse. La tour et les autres bâtiments qui dépassaient du haut des remparts empêchaient Lahée d'en voir l'ensemble, et lui cachaient également le groupe de soldats qui devait certainement se trouver derrière l'un d'eux. À une dizaine de pas, un étroit escalier en pierre descendait en direction de la basse-cour. La Magénieure vérifia une nouvelle fois que personne ne pouvait la surprendre, puis, ramassée sur elle-même afin d'être le moins visible possible, se précipita vers les marches et s'y engouffra.

À cette heure de la nuit, la cour de la forteresse était sombre et déserte. Seules la lune et plusieurs torches installées près des portes brillaient dans l'obscurité. Lahée récupéra la boussole de sa besace. L'aiguille pointait sur l'un des bâtiments accolés contre les remparts. La jeune femme rangea l'instrument et se dirigea d'un pas résolu vers celui-ci.

Deux lanternes étaient accrochées de chaque côté de la porte. Aucun soldat n'était en vue. De là où elle se trouvait, Lahée prononça quelques paroles, puis souffla dans la direction des lampes. Les deux lumières s'éteignirent instantanément. La Magénieure sourit et s'approcha de la porte. Évidemment, elle était fermée. La jeune femme sortit de sa poche une petite clef en or, et l'introduisit dans la serrure. Un instant plus tard,

elle entendit un déclic. Elle retira sa clef, et tourna la poignée à nouveau. Celle-ci s'ouvrit. La Magénieure vérifia une dernière fois qu'elle n'avait pas été repérée, puis disparut derrière le lourd vantail en bois. En le refermant, elle eut une pensée pour son séjour au château d'Erheim, où elle s'était sentie si démunie et inutile face aux us et coutumes de la cour des Neirns. Elle était maintenant dans son élément, et pouvait enfin user véritablement de ses talents.

L'intérieur du bâtiment était sombre, éclairé par une seule meurtrière, haute et étroite. Lahée laissa sa vision s'habituer à la pénombre, puis avança de quelques pas. Ses mains tâtèrent les murs, et rencontrèrent une torchère. Elle saisit le morceau de bois qui y était posé et en alluma l'extrémité, enroulée dans un tissu imbibé de résine. La torche grésilla, puis éclaira de sa lumière dansante le couloir dans lequel la Magénieure se trouvait. Elle ferma les yeux un instant. Elle n'avait désormais plus besoin de la boussole. Elle ressentait les mêmes pulsations que lorsque le Coureur lui avait présenté la clef, plus faibles certes, mais reconnaissables entre toutes. La Clef de Cuivre attendait à l'un des étages au-dessus d'elle. Cependant, il y avait autre chose. Comme des perturbations dans le flux de la magie, d'autres courants, légèrement différents de celui qu'elle avait déjà rencontré, mais qui présentaient néanmoins de nombreuses similitudes. Était-il possible qu'il y ait d'autres clefs aux alentours ?

Lahée parcourut rapidement le rez-de-chaussée, puis trouva l'escalier aux larges marches de pierre. Elle n'entendait aucun bruit, ne voyait aucune lumière autre que celle de sa torche. Elle avança et continua son exploration, suivant les pulsations qu'elle sentait de plus en plus fortes.

Le premier étage était tout aussi désert que le bas. Les murs nus étaient percés de quelques épaisses portes en bois, d'où aucun son ne provenait. Lahée traversa

plusieurs couloirs sombres, et s'arrêta enfin devant une lourde grille de fer. Une table et une chaise, désertes, se trouvaient à côté, sous une torchère vide. La Magénieure y plaça son propre brandon, puis chercha à nouveau sa clef en or.

Elle n'eut pas le temps de la trouver. Elle ressentit soudainement une violente douleur derrière la nuque et s'effondra aussitôt, assommée.

Lahée

— C'est qui, mon papa ?

Sous le coup de la surprise, la nourrice sursaute. Derrière elle, du haut de ses huit ans, la petite fille la regarde, ses grands yeux noisette plantés dans les siens.

— Pourquoi il ne vient jamais me voir ? insiste la fillette.

La servante pose sur le bord du petit lit les langes qu'elle tient entre ses mains, remettant à plus tard le moment de changer le bébé qui gazouille à côté d'elle.

— Approche, Lahée. Approche, ma chérie.

Elle s'agenouille, ouvre ses bras. La fillette s'en approche sans la quitter du regard, presque méfiante, laissant les siens croisés autour de sa petite poitrine.

— Tu le connais, toi ?

— Non. Non, je ne le connais pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est parti. Juste après ta naissance.

— Il ne voulait pas me voir ?

— Ce n'est pas cela. Pas du tout. Il a dû partir, parce qu'il n'avait pas le choix. Mais il t'aime très fort, crois-moi.

— Tu sais où il est, maintenant ?

— Personne ne le sait. Mais je suis certaine qu'il pense à toi, tous les jours, même.

La petite fille s'approche du berceau. À travers les barreaux en bois, le bébé lui sourit, tendant une minuscule main potelée dans sa direction.

— Et Poréas ? Il a le même papa que moi ?

Les geôles d'Arsener

Tour d'Arsener, Empire d'Eredhan,
au début de l'hiver

Ses imposants bras musclés croisés sur la poitrine, Marsa Brenen observait la jeune femme en silence. Grande et élancée, sa longue chevelure auburn tombait sur son visage pâle, le cachant en partie à son regard. Ses vêtements aux broderies complexes – tissés en coton ou en soie, il n'aurait su le dire – avaient bien mauvaise mine. De nombreux trous dans sa robe tachée à plusieurs endroits – il crut même distinguer des traces de sang – laissaient entrevoir sa peau sale, et son manteau n'était plus blanc depuis longtemps. La prisonnière était étendue sur le sol de la cellule. Deux épais anneaux reliés à des chaînes scellées dans le mur enserraient ses poignets.

Reprenant doucement conscience, Lahée poussa un grognement. Le cliquetis des maillons s'entrechoquant les uns contre les autres résonna dans le cachot alors qu'elle essayait vainement de bouger un bras, puis l'autre. Elle ouvrit un œil, et sursauta.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en levant la tête, manifestement douloureuse.

— Ce n'est pas à vous de poser les questions !

La voix de l'homme assis aux côtés de l'imposant soldat avait claqué, sèche et péremptoire. Blond, largement moins âgé que Brenen, il ne devait pas encore avoir atteint les trente ans. Sous son épaisse armure de cuir, il portait une fine chemise écrue et un pantalon foncé. Au milieu de la poitrine, son écusson représentait le héron de l'Empire d'Eredhan.

La jeune femme regarda autour d'elle. Ils se trouvaient dans une minuscule pièce en pierre nue, à peine éclairée par un étroit soupirail d'où jaillissaient quelques rares rayons de soleil. Les murs, mangés par la mousse, suintaient d'humidité, et le sol était recouvert d'une mauvaise paille. Elle essaya de se relever. Constatant que les chaînes l'en empêchaient, elle s'assit, dos au mur et le visage fermé. Elle ignorait par quel moyen elle était arrivée jusqu'ici. Ses derniers souvenirs remontaient à la grille qui menait, elle en avait la certitude, vers la Clef de Cuivre, lorsque soudain une violente douleur lui avait fait perdre connaissance. Avait-elle été découverte ?

— Qu'êtes-vous venue faire à la Tour d'Arsener ? demanda le soldat, d'un ton un peu moins agressif.

Lahée ne répondit pas, continuant d'observer l'endroit où elle était retenue prisonnière. Elle parut soulagée de constater que sa besace en cuir, suspendue à un clou dans le couloir derrière les deux silhouettes, n'avait pas été perdue. Si seulement elle avait pu s'en approcher…

— Qui vous a envoyé dérober les objets contenus dans la salle du trésor ? insista le jeune homme.

La Magénieure ne répondait toujours pas, essayant de réfléchir à la situation. Elle rageait. Trop sûre d'elle, elle n'avait pas imaginé une seconde qu'elle pourrait se faire surprendre. Comment se sortir de ce mauvais pas ? Devait-elle user de son appartenance à la Guilde ? De son nom ? Ou bien y aller de façon frontale, en se plaignant officiellement de l'attaque dont elle avait été la victime à la colline d'Anrdre… même si elle savait

qu'elle aurait bien du mal à justifier la présence de Coureurs d'Arten, les ennemis héréditaires de l'Empire, à ses côtés ?

— Je suis Marsa Brenen, baron de Fersen et maréchal d'Eredhan, dit alors le plus âgé des deux hommes, sortant de son mutisme. Et voici mon second, le lieutenant Geitan Arren. Autant vous prévenir tout de suite : vous ne sortirez pas d'ici tant que vous ne nous aurez pas dit qui vous êtes et ce que vous faites à Arsener. Que vous nous le disiez aujourd'hui, demain ou dans trois jours, cela m'importe peu. Mais vous finirez par nous le dire. De votre plein gré, ou sous la torture. Soyez heureuse que nous ayons commencé par la manière la moins douloureuse.

Cachant difficilement l'inquiétude qui commençait à s'emparer d'elle, Lahée observa l'homme qui venait de parler ainsi. Plus petit et deux fois plus large que son compagnon, de nombreux cheveux blancs parsemaient son épaisse chevelure brune. Ses yeux, gris et froids, la fixaient sans ciller. Il arborait une courte barbe soigneusement entretenue. Ses vêtements aux riches couleurs, bleu et rouge, avaient un côté pratique et martial. Sa tunique sans fioriture avait été taillée de sorte à ne pas gêner les mouvements de ses bras, et ses chausses en velours révélaient des jambes épaisses et musclées. Sous sa lourde cape, il portait une épée dont la pointe touchait presque le sol.

— Mon nom est Lahée. Je suis Magénieure, au service de l'Archonte de Lunan, dit-elle finalement, d'une voix éraillée.

Elle parut hésiter un instant, puis, ses yeux plantés dans ceux du maréchal, termina :

— Et je suis venue récupérer un objet qui m'a été volé par vos griffons. Objet qui se trouve dans cette tour, si ma magie ne s'est pas trompée.

Marsa Brenen soutint longtemps le regard de la prisonnière, comme s'il essayait d'y déceler une trace

de mensonge. Puis, sans ciller, il ordonna à son second :

— Geitan, va immédiatement faire prévenir le seigneur Tar. Dis-lui que la femme que nous avons capturée est une Magénieure. Demande-lui ses instructions.

Le soldat acquiesça et partit aussitôt, sans un mot. La porte se referma derrière lui.

— Quand êtes-vous arrivée à Arsener ? demanda le maréchal, lorsque le bruit des pas du lieutenant eut disparu.

— Peu avant la nuit, répondit-elle, d'une voix maintenant plus assurée.

L'aplomb de la captive déconcertait Brenen. Pénétrer dans l'enceinte de la demeure du frère de l'Empereur pouvait mener les voleurs jusqu'à la corde. Elle devait bien s'en douter. À moins qu'elle n'imaginât que son appartenance à la Guilde des Magénieurs l'aiderait à échapper à de quelconques représailles ?

— Et comment êtes-vous entrée ? poursuivit-il.

— Rien de bien compliqué. Les rondes sont très espacées, et vos murs faciles à grimper. S'introduire ici était un jeu d'enfant.

— Vous saviez, j'imagine, ce que vous risquiez en vous introduisant dans cette tour ?

— Je suis juste venue récupérer l'objet que vous m'avez volé. Il appartient à mon ordre, et je ne repartirai pas sans. Quel que soit votre maître, il n'a ni le droit ni le pouvoir de voler la Guilde de Lunan, pas plus que celui d'attaquer l'un de ses membres !

Le vieux soldat sourit intérieurement. Malgré toute la conviction qu'elle y mettait, il devinait que la prisonnière était anxieuse, et que son assurance n'était que de façade. Si son appartenance aux Magénieurs la protégeait en effet jusqu'à un certain point – sans doute savait-elle aussi bien que lui que jamais il ne pourrait faire pire que de l'enfermer quelques lunaisons, quand bien même son crime était grave –, elle n'ignorait pas que l'endroit où elle était retenue appartenait à un

prince impérial, et qu'elle en retirerait nombre d'ennuis potentiels. Là-dessus, il avait l'avantage sur elle.

Abandonnant ses réflexions, le maréchal fit un pas en arrière, se rapprochant de la porte de la cellule. Après avoir vérifié que personne ne se trouvait dans le couloir, il s'approcha à nouveau d'elle. Son visage n'avait soudain plus rien du masque sévère qui l'animait auparavant. D'une voix basse, comme s'il ne voulait pas être entendu de trop loin, il demanda :

— J'ai une autre question à vous poser.

— Oui ?

La jeune femme était visiblement intriguée par le changement de ton de son interlocuteur.

— Avez-vous remarqué quelque chose de… d'inhabituel en arrivant ?

La Magénieure fronça les sourcils, surprise.

— Non, dit-elle enfin, après une brève hésitation.

Elle mentait, c'était évident. Sa gorge était devenue rouge, et son regard fuyait maintenant celui du soldat. Marsa s'agenouilla à ses côtés. Ses yeux se fichèrent à nouveau dans ceux de la Magénieure. Il insista :

— N'auriez-vous pas, par hasard, surpris une conversation que vous n'auriez pas dû entendre, en bas des murailles ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Lahée ne comprenait pas. Était-il possible que l'homme qu'elle avait en face de lui soit l'un des deux qu'elle avait espionnés au pied des remparts ?

— Au contraire, je suis persuadé que vous le savez très bien.

Il attendit un instant, puis lâcha :

— J'aurais dû écouter mon intuition. Vous étiez derrière les rochers, n'est-ce pas ?

Elle tressaillit. Marsa allait continuer à parler lorsque des bruits de voix résonnèrent au loin. Il jeta un regard suspicieux en direction de la prisonnière, se releva

vivement et recula de quelques pas, reprenant la place qu'il occupait avant que son second ne quitte la pièce.

Un instant plus tard, deux hommes apparurent dans l'encadrement de la porte. Le maréchal s'inclina aussitôt devant celui qui pénétra en premier dans la cellule, pendant que Geitan Arren prenait position en bloquant le seuil de la geôle.

— Votre Altesse, dit respectueusement Brenen.

Lahée dévisagea le nouvel arrivant. Grand et mince, il portait une simple chemise blanche au-dessus de pantalons de couleur fauve. Une cape ocre bordée de fourrure de renard lui couvrait les épaules. Sur sa poitrine, un collier en or brillait, et une fine couronne du même métal enserrait ses cheveux roux. Il fixait la jeune femme de ses grands yeux gris.

— Je suis Tar Seresh, prince d'Eredhan et Premier Mage de l'Empereur, dit-il. Vous êtes ici sur mes terres.

L'assurance du seigneur était évidente. Soudain mal à l'aise, la prisonnière essaya vainement de faire un salut de la tête digne de ce nom, le plus respectueusement possible malgré sa situation.

— Désolée, Altesse, de ne pouvoir vous saluer comme votre rang l'exige. Je suis enchaînée.

Elle rougit en réalisant qu'il ne pouvait pas ne pas l'avoir remarqué. Sentant soudainement une vague d'inquiétude s'emparer d'elle – les chaînes qui enserraient ses poignets, la cellule où elle était enfermée, à la merci de ces étrangers, et les menaces de tortures commençaient à produire leur effet –, elle cherchait désespérément un moyen de se sortir du mauvais pas où elle se trouvait, par sa propre faute. Alors, elle lança :

— Mon nom est Lahée. Lahée Valfrener, Magénieure de Lunan.

À son grand soulagement, cela fonctionna. Le prince parut surpris à son tour. Il répéta :

— Valfrener ?

— Oui, Altesse.

Tar réfléchit quelques secondes, puis, se tournant vers Marsa Brenen, ordonna :

— Libérez-la.

— Pardon, Votre Altesse ? demanda le maréchal.

— J'ai dit : libérez-la.

— Mais elle s'est introduite dans la tour, et essayait certainement de vous tuer ou de voler…

— Marsa !

Le vieux soldat ne termina pas sa phrase. D'un air renfrogné qui annonçait clairement son désaccord, il fit un signe de la tête à son lieutenant. Celui-ci sortit un trousseau de clefs de sa poche et s'approcha de la prisonnière. Rapidement, il la libéra de ses fers. Le prince se tourna alors vers Geitan Arren et dit :

— Fais en sorte qu'on lui donne à manger et qu'on la traite selon son rang. Je vous attends dans mes appartements, conclut-il enfin, à l'attention de la Magénieure.

Sans un mot de plus, Tar Seresh fit volte-face et disparut.

Un silence gêné s'installa après son départ. Lahée se releva doucement en se massant la nuque et les poignets.

— Puis-je récupérer mes affaires ? demanda-t-elle, les yeux rivés sur sa besace.

— Plus tard, maugréa Brenen. Plus tard.

— Si vous voulez bien me suivre… ma dame, termina le second, en lui faisant signe de le suivre.

Sans insister auprès du maréchal, elle emboita le pas du lieutenant.

Après l'avoir menée en dehors des souterrains où avaient été creusées les geôles, Geitan l'avait conduite jusqu'au rez-de-chaussée de la tour d'Arsener. Plusieurs chambres destinées aux invités s'y trouvaient, et il la laissa non sans inquiétude dans l'une d'elles, en compagnie de servantes. Adossé au mur du

couloir, il ne quitta pas des yeux la porte qui menait à ses appartements, même lorsqu'il ordonna à un valet d'y apporter quelques fruits secs, du fromage et du vin.

Au grand soulagement du soldat, la Magénieure ressortit assez rapidement. Elle était transformée. Revêtue d'une robe simple, mais propre, elle avait eu le temps de se nettoyer et de coiffer ses cheveux en une longue tresse qui pendait dans son dos. Ses yeux noisette brillaient au-dessus de pommettes rosées et parsemées de taches de rousseur. Seuls les reflets sombres sous ses paupières attestaient encore de sa fatigue et de son séjour, bien que court, dans la cellule où elle avait été gardée prisonnière.

— Le prince vous attend, dit simplement Geitan en se détachant du mur.

Sans attendre la réponse de la jeune femme, il se mit en route. En silence, ils suivirent plusieurs coursives, puis débouchèrent dans le hall d'entrée de la tour. Trois gardes y protégeaient l'accès à l'imposant escalier qui montait vers les niveaux supérieurs. Ceux-ci saluèrent le lieutenant, et s'effacèrent pour les laisser passer.

La décoration du premier étage tranchait avec celle, austère et presque martiale, du rez-de-chaussée. Autour d'eux, les portes en bois à deux vantaux étaient maintenant peintes de rouge, de bleu et de jaune. Des tapisseries et des boucliers lustrés habillaient les murs et, de chaque côté du couloir le long duquel ils avançaient, des armures rutilantes et des meubles précieux brillant de cire rythmaient leur avancée. Tout au fond, deux soldats arborant le héron de l'Empire attendaient devant l'une d'elles. À peine les deux visiteurs s'étaient-ils approchés qu'ils ouvrirent la porte et s'effacèrent. Derrière, un serviteur les salua, et annonça :

— Le lieutenant Geitan Arren et Dame Lahée Valfrener, Magénieure de Lunan.

Les appartements dans lesquels le soldat et l'enchanteresse pénétrèrent étaient somptueux. De nombreuses fenêtres aux lourds rideaux de velours rouge avaient été percées dans les murs épais du donjon, pour laisser passer la lumière douce du soleil d'hiver. Une immense cheminée chauffait la pièce. Face à elle, une table en bois ronde au plateau marqueté avait été installée. Plusieurs fauteuils tendus de cuir étaient disposés tout autour. Assis sur l'un d'eux, le prince Tar Seresh était occupé à écrire. Il se leva à l'approche de ses visiteurs.

— Tu peux nous laisser, Geitan, ordonna-t-il à l'attention du lieutenant.

Celui-ci s'inclina et obéit, disparaissant en refermant la porte derrière lui.

— Approchez, dit Tar, cette fois à l'attention de la jeune femme.

Lahée s'exécuta. Parvenue à quelques pas du prince, elle fit une profonde révérence et ne se redressa que lorsque le seigneur lui adressa à nouveau la parole.

— Vous voudrez bien excuser l'attitude de mes soldats envers vous, continua le Premier Mage, un sourire amusé sur le visage. Mais vous conviendrez que votre arrivée en ce fort était tout sauf… conventionnelle. Je ne vous demanderai pas comment s'est passé votre voyage, bien sûr. Sachez cependant que votre cheval a été récupéré dans les bois où vous l'aviez caché, et est maintenant dans les écuries. Mes palefreniers en prendront soin.

— Merci infiniment, Altesse.

— Mais asseyons-nous, voulez-vous ?

La jeune femme attendit que son hôte s'installe, non loin de la cheminée, avant de faire de même. Les leçons du maître du protocole de Lunan étaient encore gravées dans sa mémoire, et elles se révélaient malheureusement pour elle bien plus utiles que ce qu'elle aurait imaginé et espéré.

— Alors, ma dame, puis-je savoir ce qui vous amène sur nos terres d'Eredhan ?

La Magénieure, qui s'était préparée à l'entrevue, répondit aussitôt :

— Je cherchais à récupérer une clef, que vos griffons m'ont volée.

— Vous parlez de la Clef de Cuivre, j'imagine ?

Lahée acquiesça en silence, surprise du ton direct que prenait la discussion, à des lieues de la politesse feutrée des Neirn. Le prince aurait-il compris que, malgré sa tentative à elle pour s'introduire dans la forteresse, il était en tort pour avoir attaqué l'un des membres de la Guilde de Lunan sans justification ?

— Puis-je vous poser une question ?

— Je vous écoute, Altesse.

— Puis-je savoir pour quelle raison les Magénieurs s'intéressent à cette clef ? Et je serais également curieux de comprendre, si vous vouliez bien éclairer ma lanterne, pourquoi ce sont les Coureurs de Lune qui devaient vous la procurer. Votre ordre aurait-il renoué ses liens avec Arten ?

La jeune femme ne répondit pas. Le front plissé, les lèvres serrées, elle paraissait confuse.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, protesta-t-elle. Nous n'avons jamais eu de lien avec les Territoires du Nord.

— Allons, dit le prince, goguenard. Ne nous mentons pas, voulez-vous ? Que mijotez-vous cette fois-ci avec Arten ? Je sais bien sûr que Mitandia a elle-même vendu l'Orbe de Cernos au Roi Gris, en échange des moyens nécessaires pour devenir la Maîtresse de la Guilde et l'Archonte de Lunan, avant de tuer l'ancien chef de votre ordre.

Les yeux de Lahée s'écarquillèrent de surprise.

— Je suis donc d'autant plus curieux d'apprendre ce que vous tramez maintenant, termina Tar Seresh.

— Sauf votre respect, vous vous trompez, Altesse, insista-t-elle, d'une voix cependant peu assurée. Le

dernier Maître de la Guilde est mort, assassiné par les soldats d'Arten lorsqu'ils nous ont volé l'artefact dont vous parlez. L'Archonte Mitandia a ensuite été élue à la tête de notre ordre, après avoir réussi à convaincre le roi d'Erebe d'enfin nous donner notre indépendance. Jamais elle n'aurait agi de la sorte !

Le prince hésita un moment, se demandant si elle lui mentait ou jouait la comédie, puis partit d'un petit rire contenu. La jeune femme devant lui avait l'air sincère.

— C'est là une bien belle histoire que vous a racontée l'Archonte ! Car j'imagine que c'est elle qui vous a donné cette version, n'est-ce pas ? Mais apprenez – au cas où vous l'ignoriez vraiment – qu'il ne s'agit que d'un tissu de mensonges. Si Arten avait volé l'Orbe à votre guilde, pouvez-vous alors me dire pourquoi vous aviez rendez-vous avec les Coureurs dans les Marais de Myrnn, et pourquoi ils vont ont remis l'une des clefs qui permettent d'activer l'artefact ?

Lahée sursauta. Les clefs permettaient d'utiliser l'Orbe ? Jamais elle n'en avait entendu parler ! Elle se redressa nerveusement sur son fauteuil. Était-ce pour cela que l'Archonte désirait tant se les approprier ? Mais, dans ce cas, à quelle fin ?

La jeune femme prit une profonde inspiration avant de répondre.

— J'ignorais les liens entre la Clef de Cuivre et l'Orbe de Cernos, lâcha-t-elle, pour gagner du temps.

L'entretien lui échappait complètement, elle le sentait bien. Et il se déroulait même de manière plus catastrophique encore qu'à Erheim. Tar Seresh le faisait-il exprès ? Mentait-il sciemment afin de la désarçonner, ou bien lui disait-il la vérité, imaginant qu'elle aussi était au courant des agissements supposés de l'Archonte ?

— Mais vous connaissez l'Orbe, n'est-ce pas ?

— Tous les Magénieurs le connaissent. Il s'agit de l'un des plus grands trésors autrefois en notre possession. Il nous a été volé lors de la guerre.

— Savez-vous vraiment ce qu'il est capable de faire ?

Elle secoua la tête. Le visage grave, plantant ses yeux dans les siens, le prince dit alors :

— L'Orbe de Cernos est une arme terrible, Lahée Valfrener. Son pouvoir est immense, et terrifiant. L'Orbe vole les âmes des vivants, et sème la désolation autour de lui. Celui qui détient l'Orbe et les clefs peut détruire des villes entières. Et mettre des royaumes à genoux.

— Alors, vous mentez ! … Sauf votre respect, se reprit-elle de justesse. Jamais l'Archonte n'aurait accepté de vendre un tel objet !

Les traits de la jeune femme étaient marqués par l'incompréhension et le désarroi.

— C'est pourtant ce qu'elle a fait. Par soif de pouvoir.

— Elle a mené les Magénieurs au combat au début de la guerre ! lui opposa-t-elle en se redressant sur son fauteuil.

— Pour le cesser dès qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait !

Un silence lourd s'abattit soudainement dans la pièce. Puis, d'une voix apaisée, le prince continua :

— Vous comprendrez aisément, je l'espère, pourquoi je ne souhaite pas que vous mettiez la main sur la Clef de Cuivre.

Lahée ne répondit pas.

— Vous êtes libre, dame Valfrener. Je vais demander à ce qu'on vous prépare un cheval frais, ainsi que des vivres. Vous pourrez rentrer chez vous dès demain.

Elle regarda Tar, étonnée.

— Je ne tiens pas à m'attirer les foudres de votre Archonte, conclut-il en souriant, ce que je ne manquerais pas de faire si je vous retenais ici. Mais ceci, vous vous en doutiez avant même d'entrer, n'est-ce pas ?

La jeune femme acquiesça. L'entretien était terminé, elle le savait aussi. Sans ajouter un mot, elle se leva, abattue et désemparée, puis, après une nouvelle

révérence, quitta la pièce. Et, plus que tout, ce qu'elle venait d'apprendre l'avait bouleversée.

*
* *

— Pensez-vous vraiment qu'elle soit sincère ?

Tar Seresh hésita un instant, puis répondit :

— Oui. Bien que cela me surprenne, je crois qu'elle ignorait tout de la manière dont l'Archonte était arrivée à la tête de la Guilde.

Le visage du Premier Mage se fendit d'un grand sourire amusé.

— Mitandia risque de ne pas apprécier les quelques révélations que je viens de faire à cette jeune demoiselle, conclut-il.

Marsa Brenen, adossé au mur à côté de l'une des fenêtres, ne semblait pas partager son amusement.

— Il y a quand même des choses que je ne comprends pas, dit le maréchal. Pourquoi les Magénieurs et Arten se rapprocheraient-ils ? Et pourquoi maintenant ?

— J'ai quelques idées à ce sujet, esquiva Tar. Mais il est encore trop tôt pour que je t'en parle. As-tu fait renforcer la surveillance du prince Sessried comme je te l'avais demandé ?

— Oui. Une dizaine de mes meilleurs espions l'épient en permanence, certains à l'intérieur même de sa maison.

— Parfait. Parfait, répéta le prince.

Il plongea un instant dans ses pensées, puis demanda :

— Tu es sûr que rien ne peut menacer l'ile de Rys ?

— Ne vous inquiétez pas, Altesse. Elle est imprenable. Et personne ne peut y entrer sans mon accord et sans que j'en sois averti. Il n'y a aucun risque. Absolument aucun.

Le prince scruta le visage du vieux vétéran, et dit :

— Alors pourquoi as-tu ton expression des mauvais jours, Marsa ? Ton front disparait sous tes rides, et tes yeux semblent bien loin. Quelque chose ne va pas ?

— Moi ? sursauta le soldat. Non ! Non, tout va bien, Altesse. Tout va bien, répéta-t-il.

Le maréchal lâcha un sourire forcé, se maudissant intérieurement. Il avait été bien imprudent de laisser ses pensées le trahir ainsi.

À la poursuite d'Elessan

Forêt de Bornte, royaume d'Erebe,
début de l'hiver

La prédiction des Sorcières l'avait bouleversé, tout comme le fait qu'elles connaissent son nom et sa lignée. Abasourdi, incapable de répondre ou de leur opposer quoi que ce soit, Cressen n'avait pu que reculer en secouant la tête, puis, sans même saluer les vieilles femmes, il s'était envolé, fuyant leurs visions qu'il refusait d'entendre.

Elles se trompaient. Elles se trompaient forcément !

Il n'était pas comme son père. Il n'était pas un traître. Il avait quitté les Monts d'Ekren afin de récupérer, au nom de son peuple, l'objet qui lui avait été volé. Sa quête ne pouvait tout simplement pas le mener sur le même chemin que Mraacen le Traître !

Il survola une dernière fois les trois piliers de la Forêt de Bornte, puis obliqua vers l'ouest. Là-bas, il trouverait Fersale, ainsi que les griffons qu'il recherchait.

Fersale. Il avait entendu de nombreux vétérans de la guerre d'Arten parler de la capitale aux milles tours et aux remparts si blancs qu'on ne les voyait presque pas le matin, lorsqu'ils reflétaient la lumière des rayons du soleil levant. Fersale. Le

nom de la cité résonnait dans son esprit, comme une promesse.

Essayant d'oublier la prédiction qui le hantait, il décida de ne plus penser qu'au but qu'il s'était fixé. Repoussant ses craintes et se focalisant sur sa détermination, il se promit à nouveau de ramener la Clef de Bronze. Il laverait ainsi son honneur et retrouverait la place qui était la sienne au sein du Peuple Ailé. Il n'avait pas d'autre choix. Ni d'autre chemin.

Il voyagea pendant des jours et des jours. Longeant de loin les hautes collines rocheuses qui délimitaient au nord les terres d'Ekren, il quitta le royaume d'Erebe, puis dépassa la cité de Lunan, dont les coupoles et les palais blancs surplombaient les profondes mines de Rehed. Le soir, épuisé, il s'écroulait dans un bosquet, une forêt, se cachant dans les fourrés ou les fossés qu'il trouvait sur son passage. Perclus de fatigue, il dormait roulé en boule dans son manteau, parfois même tout juste emmitouflé dans ses ailes.

Une demi-lunaison après l'attaque du Temple des Vents, il aperçu l'eau scintillante du Rakken, le fleuve qui délimitait les frontières sud d'Eredhan et qui prenait sa source chez lui, dans ses montagnes. Il resta deux lunes sur ses rives, loin des regards, reposant les muscles endoloris de ses ailes et chassant afin de remplir son sac de provisions pour le reste du voyage. Puis il repartit, volant haut dans le ciel, aussi silencieux qu'un oiseau de proie.

*

* *

Il sentit autant qu'il vit Fersale. Une faible odeur de bois brûlé, d'excréments et de sueur lui arriva au moment même où il aperçut le minuscule point noir à

l'horizon. Le remugle s'intensifiait au fur et à mesure que Cressen avançait et distinguait de mieux en mieux la capitale d'Eredhan. Ses hautes tours se dessinèrent, puis ses murailles, ses palais et enfin ses maisons, protégées par les pâles remparts. L'après-midi était déjà bien avancée lorsqu'il se posa sur la terre ferme, à une demi-lieue à peine de la cité. Il était épuisé, mais savait qu'il approchait enfin de son but. Résistant à l'envie de continuer ses recherches malgré la fatigue, il trouva refuge dans les ruines d'une ancienne tour de garde du Grand-Empire, depuis longtemps abandonnée, et s'y installa pour la nuit.

Il se réveilla le lendemain matin avant le soleil. Il prépara ses affaires avec hâte, et attendit impatiemment que l'aube pointe. Dès que le ciel fut assez clair pour qu'il y voie correctement, il prit son envol. D'après les sorcières, l'homme qu'il poursuivait se trouvait dans un fort non loin de la cité. Il espérait qu'elles ne s'étaient pas trompées. Et qu'elles ne lui avaient pas menti.

Toute la journée, il explora les alentours de Fersale. Suivant en altitude les routes qui en partaient, il explorait chacune d'entre elles, les unes après les autres, espérant à chaque fois qu'elles menaient à la forteresse qu'il recherchait. Ne voulant pas se faire repérer – les Ailés s'aventuraient rarement en dehors de leurs montagnes natales –, il volait suffisamment haut pour que, du sol, les voyageurs le prennent pour un grand aigle ou un circaète. À une telle altitude cependant, l'air se faisait rare et ténu. Manquant de souffle, Cressen avait du mal à rester longtemps en vol et devait régulièrement se reposer, caché dans des bosquets ou dans le creux des vallées.

Lorsque le soleil commença à descendre vers l'horizon, il n'avait toujours rien trouvé qui puisse ressembler à la fortification dont lui avaient parlé les sorcières. Il s'acharna néanmoins, profitant des dernières

lumières du jour, et agrandit encore le périmètre de ses recherches.

Il allait abandonner, fatigué et abattu, quand il aperçut au loin les murailles d'un fort adossé à une épaisse forêt sur les collines au sud-est de Fersale. Ses quatre tours de pierre grise pointaient fièrement vers le ciel. Cressen s'en approcha aussitôt, tout en restant en hauteur, et huma l'air avec avidité. Son cœur se mit à battre plus vite. L'effluve était faible, certes. Mais il avait senti le relent âcre qu'il associait aux griffons.

Il les avait trouvés !

Il sourit, envahi par un mélange de peur et d'excitation. Les sorcières n'avaient finalement pas menti. Il avait retrouvé les griffonniers. Et, contrairement à ce qu'elles avaient prédit à son sujet, il allait pouvoir rétablir son honneur en ramenant au Peuple Ailé la Clef de Bronze dérobée au Temple des Vents.

Contenant son impatience, il resta caché pendant plusieurs jours dans la forêt, observant la forteresse. Il suivit de loin les entraînements des griffons qui volaient lourdement dans le ciel, leurs cavaliers sur le dos. Il observa le va-et-vient des marchands qui y entraient et en sortaient, apportant vins et nourritures, ou bien encore celui des artisans qui venaient y travailler pour la journée ou parfois quelques lunes.

Puis un matin, le cœur battant, il aperçut enfin celui qu'il attendait.

Il apparut surgissant du nord-ouest, d'abord simple point à l'horizon, dont le métal brillant de ses armes et de son casque renvoyait par intermittence les rayons du soleil. Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, Cressen distingua la forme des ailes de sa monture, puis la couleur de ses plumes. Un sourire de soulagement fendit le visage du jeune homme. La bête, puissante et rapide, arborait un pelage brun chatoyant, ainsi que de longues ailes mordorées, une teinte rare chez les griffons. Elle

continua de s'approcher et passa à une trentaine de battements à peine au-dessus de Cressen. Il ne bougea pas, sûr de sa cachette dans la canopée de la forêt, et ne réfléchit même pas au sens du vent. Les griffons n'avaient presque aucun odorat. Alors qu'ils passaient légèrement au-dessus de lui, il reconnut le cavalier, dont les tatouages sombres mangeaient la moitié gauche du visage. Il n'y avait pas de doute possible. C'était bien l'homme qui l'avait attaqué au Crlen. Cressen sentit monter une vague de haine.

Il se contrôla. Il ne pouvait pas attaquer. Pas maintenant.

Il savait désormais où se trouvait sa proie. Le regard noir, il redescendit de quelques branches, puis disparut sous la frondaison des arbres. Il n'avait plus qu'à attendre son heure.

Durant les deux jours qui suivirent, il continua de surveiller les griffonniers. Au-dessus des collines alentours et de la forêt où lui-même se cachait, une trentaine de soldats et leurs montures s'entraînaient au vol et au combat en formation. Leurs mouvements enchaînaient courbes, piqués et remontées soudaines. Les griffons, lourds et disgracieux comparés aux Ailés, reproduisaient les figures les unes après les autres, sans âme, presque mécaniquement.

À plusieurs reprises, Cressen aperçut les regards des montures, rendus noirs et insondables par les gemmes de Rehed. Au fond de lui, il ne pouvait s'empêcher de plaindre ces animaux fiers et puissants à l'état sauvage, réduits à des pantins sans volonté par les enchantements des Magénieurs et les pierres que ceux-ci tiraient de leurs mines. Les bêtes, déjà plus fortes qu'agiles lorsqu'elles étaient en pleine possession de leurs moyens, voyaient leur dextérité encore diminuée quand leurs cavaliers les contrôlaient, y perdant une partie de leur instinct. Cressen renifla de mépris. Malgré toute leur magie,

jamais les soldats d'Eredhan ne pourraient voler comme le Peuple Ailé.

Tout en observant attentivement les manœuvres des griffonniers, l'Ailé gardait toujours un œil sur la monture mordorée et son cavalier, qui ne les quittait plus depuis son retour. L'homme semblait être leur chef ou leur instructeur. Il menait les attaques, volait au-dessus de ses soldats pour évaluer leur adresse et leur rapidité, simulait des combats en un contre un. Cressen regardait sa manière de combattre, plongeant sur ses adversaires, l'arme au poing, pendant que son griffon essayait d'attraper sa cible de ses serres puissantes.

Il s'agissait de la tactique de base du combat aérien, celle-là même qu'il avait utilisée lors de l'attaque du Temple du Vent. Il faudrait que le jeune homme soit plus vif et plus agile s'il voulait espérer le capturer et lui faire révéler l'endroit où il avait caché le trésor dérobé. Et il devrait surtout attendre qu'il soit seul. Il savait pertinemment que jamais il ne pourrait se mesurer à plusieurs griffons en même temps.

Sa patience fut finalement récompensée. Le surlendemain de son arrivée, alors qu'il entrainait ses griffonniers depuis l'aube, l'homme s'approcha de l'un de ses compagnons. Ils échangèrent quelques mots, puis, d'un coup sec sur les rênes de sa monture, il la fit se retourner et piquer vers le sol à une vitesse vertigineuse. Arrivés à moins d'un arpent de l'herbe rase des collines, ils se redressèrent soudainement et partirent plein nord, à tire-d'aile.

Le griffonnier et sa monture s'éloignaient, seuls. Cressen sourit. Il vérifia la présence de son épée à sa ceinture et celle de son javelot entre ses deux ailes, puis, d'un bond, se jeta dans le vide du haut de la branche où il se trouvait. Il tenait enfin sa vengeance.

Jaillissant de la lisière de la forêt où il s'était caché, il rasa le sol derrière sa proie, afin de ne pas se faire

repérer. Il jeta un rapide coup d'œil en direction du ciel. Le griffon volait à une cinquantaine de battements devant lui, en altitude. Agitant de petits mouvements secs ses ailes à moitié déployées, il continua de le suivre, montant et descendant au gré des collines.

Le soldat ne l'avait pas repéré. Et les griffons, aussi dangereux qu'ils puissent être au combat, n'avaient pas les sens aiguisés des Ailés.

Lorsque le fort de Leveden ne fut plus qu'une petite miniature à l'horizon, Cressen sut que le moment était arrivé. Il déploya largement ses ailes et les secoua de plusieurs battements puissants. Il monta immédiatement. Tirant sur ses muscles, il prit de la vitesse en même temps que de l'altitude et se rapprocha rapidement du griffon et de son cavalier. Un sourire aux lèvres, il sortit son javelot.

Le griffonnier l'aperçut alors qu'il n'était plus qu'à une trentaine de battements de lui. Tournant la tête, il tressaillit. Aussitôt, il libéra sa lance de la lanière qui la maintenait accrochée au flanc de sa monture et resserra son emprise sur les rênes. Il hurla :

— Qui es-tu ?

Cressen ne se donna pas la peine de répondre et força encore l'allure, diminuant la distance qui le séparait de sa cible. Le griffon piqua soudainement. L'Ailé le suivit, sans effort, repliant ses grandes ailes brunes.

— Réponds ! hurla Elessan devant lui, essayant de faire porter sa voix. Qui es-tu et que me veux-tu ?

L'Ailé ne répondait toujours pas. Le capitaine attendit un instant, puis fit soudain remonter son griffon tout en le pivotant sur lui-même. L'arme à la main, il se dirigeait maintenant droit vers l'Ailé.

Sa présence ne pouvait s'expliquer que par l'attaque du Temple des Vents. Le soldat ne voyait aucune autre raison pour qu'il s'en prenne ainsi à lui. Était-il possible que d'autres encore aient connaissance de l'assaut

qu'il y avait mené ? Elessan se morigéna. Il aurait dû vérifier lui-même l'absence de tout survivant après que ses hommes l'eurent assuré qu'il n'y en avait eu aucun. Tar avait expressément demandé à ce que personne n'apprenne le vol de la Clef de Bronze.

Confirmant ses craintes, Cressen cria soudain :

— Où est la Clef de Bronze ? Où est-elle ?

Le visage concentré, Elessan ignora la question. Il resserra la prise sur sa lance. Il fallait absolument qu'il capture l'Ailé pour savoir dans quelle mesure le secret de leur mission avait été éventé.

Il n'eut pas le temps de prolonger ses réflexions. Profitant de l'avantage que lui conférait la hauteur, son adversaire piqua soudainement sur lui, le javelot levé, puis le lança de toutes ses forces en direction du griffonnier.

Elessan évita l'arme de peu. Tirant sur les rênes de Vraad, il le força à s'élever rapidement, laissant passer la pique effilée sous son poitrail, à une ou deux mains seulement des plumes de l'animal.

Entraîné par sa vitesse, Cressen eut du mal à corriger sa trajectoire. Il esquiva de justesse les serres du griffon et essaya d'attraper l'une de ses pattes. Pivotant sur lui-même, celui-ci tenta de lui donner un coup de son bec acéré. Cressen esquiva et bloqua ses ailes, restant une dizaine de battements en arrière pendant que le griffon, pris dans son élan, continuait sa course dans les airs.

L'Ailé récupéra un peu d'altitude et sortit son épée du fourreau, les traits tendus. Il avait raté sa cible. Le combat serait moins facile que ce à quoi il s'était attendu, et il savait qu'au corps-à-corps, il aurait à faire face non pas à un, mais à deux adversaires. Il observa un moment le griffonnier et la bête qui revenaient vers lui à tire-d'aile. S'il réussissait à tuer l'animal, il pourrait s'emparer du soldat avant qu'il ne tombe – pas longtemps, car son poids l'attirerait forcément vers le

sol – et le menacer de le lâcher s'il ne lui révélait pas l'emplacement de la clef.

Le visage concentré et adressant une ultime prière à Marnn, il prit alors de la vitesse et se jeta dans sa direction, l'épée tendue.

Le second assaut fut plus violent encore que le premier. Quelques instants avant le choc des armes, Cressen feinta. Pivotant brusquement sur lui-même et profitant de la rapidité de sa chute, il essaya de passer sous le griffon. Le cavalier esquiva la manœuvre et obligea sa monture à prendre de l'altitude au dernier moment. Il s'en fallut de peu qu'elle ait l'abdomen déchiré. Cressen grimaça de rage et, rouvrant ses ailes, partit aussitôt à la poursuite de l'animal. Celui-ci piqua tout à coup, revenant droit vers lui, toutes griffes dehors.

Cette fois-ci fut la bonne. Cressen dévia sa trajectoire à quelques battements à peine du choc et, de son bras libre, attrapa l'une des serres du griffon. Il bloqua ses ailes, l'attirant de tout son poids, et l'animal pivota brusquement dans sa direction. Son cavalier, surpris par la manœuvre, faillit tomber et ne dut la vie sauve qu'aux attaches qui le maintenaient solidement à sa monture. Cressen en profita. Il lança son épée de toutes ses forces. Celle-ci manqua de peu la jambe du soldat, et s'enfonça profondément dans les chairs du griffon. La bête poussa un hurlement strident, le bec grand ouvert, alors qu'une gerbe de sang rouge et visqueux giclait.

— Vraad ! cria le griffonnier, le visage grimaçant de douleur, comme s'il la ressentait autant que la bête.

Cressen ne prit pas le temps de s'étonner de la réaction inattendue du cavalier. Il ne savait pas que les gemmes de Rehed fusionnaient les deux esprits en un seul, et que c'était cela qui permettait au cavalier de contrôler sa monture.

Il ressortit son épée du corps de l'animal, et se prépara à frapper à nouveau. Son coup fut dévié de

justesse par l'épée d'Elessan, à quelques plumes à peine du cou du griffon. Essayant de forcer son avantage et de profiter de la position inconfortable de son adversaire, Cressen poussa de toutes ses forces. Il ne vit pas la botte de l'homme se propulser vers lui. Dans un craquement sinistre, elle se fracassa violemment contre ses côtes. Il hurla à son tour et, pliant les ailes, se laissa tomber, alors que le griffon s'enfuyait, prenant de la hauteur.

Cressen lutta pour reprendre sa respiration. Le sol s'approchait rapidement de lui. Il rouvrit doucement ses ailes, réduisant la vitesse de sa chute, se préparant à planer un instant avant de regagner un peu d'altitude. Lorsque le vent s'engouffra dans ses plumes, la douleur irradia dans tout le côté droit de sa cage thoracique. Une côte au moins devait être brisée. Il regarda au-dessus de lui. Le griffon paraissait encore plus mal en point. Du sang coulait de sa blessure telle une fine pluie rouge, et chaque coup d'aile semblait le faire souffrir.

L'Ailé sourit. Il tenait sa revanche. Ignorant sa propre souffrance, il tendit ses ailes au maximum, et se propulsa une dernière fois vers ses adversaires

Le visage du cavalier était pâle. Son expression de morgue détachée avait été remplacée par un mélange de colère, de concentration et de douleur. Il leva son épée, et força sa monture à s'incliner légèrement, pour recevoir lui-même l'assaut. Il avait adopté une position dangereuse. L'Ailé fonçait vers lui bien plus vite que ne l'aurait pu n'importe quel griffon, son arme pointée droit sur le poitrail de Vraad. Si l'animal réussissait à esquiver avec une agilité suffisante, l'Ailé lui offrirait sa propre poitrine découverte. S'il attendait une seconde de trop, alors Vraad aurait le cœur transpercé, et c'en serait fini de lui et de son cavalier.

Cressen prit une profonde inspiration et se focalisa sur sa cible. Il ne devait pas la manquer. Il n'aurait peut-être pas d'autre occasion.

Il se préparait à lever son épée lorsque soudain une ombre sous lui attira son attention. Écarquillant les yeux, il aperçut alors deux nouveaux griffons qui fonçaient dans sa direction, à toute vitesse. Dessus, les soldats tenaient leurs arbalètes armées et pointées sur l'Ailé qui chargeait.

— Noooon ! Non, laissez-le moi ! hurla le griffonnier au-dessus de lui, faisant soudainement piquer sa monture pour esquiver l'attaque de l'Ailé et la reporter.

Les hommes ne l'entendirent pas. Cressen voulut plonger, mais trop tard. Deux carreaux jaillirent des arbalètes et se fichèrent, l'un dans son aile droite, l'autre en haut de son épaule gauche. Il poussa un hurlement rauque et, brusquement incapable de bouger, tomba.

L'air sifflait autour de lui. La tête penchée en arrière et le regard fixé vers le ciel, il se sentait chuter vers la terre ferme, à une vitesse incroyable. Une douleur atroce lui vrillait l'aile et le bras. Mais cela n'avait finalement plus beaucoup d'importance.

Il ferma les yeux, et envoya une dernière prière au Vent. Les derniers mots qu'il entendit avant de sombrer dans l'inconscience furent :

— Rattrapez-le ! Vite, rattrapez-le !

Les explications de Mitandia

Palais des Magénieurs, Lunan,
au milieu de l'hiver

Le regard de Lahée brillait de colère lorsqu'elle franchit les portes de la salle d'audience du Palais de Lunan. À l'intérieur, assise sur son haut siège, l'Archonte discutait avec un groupe d'une demi-douzaine de conseillers quand elle aperçut la Magénieure s'approcher. Le sourire de la maîtresse de la guilde s'effaça en voyant le visage crispé de la jeune femme qui avançait vers elle à grands pas. Elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Laissez-nous, ordonna-t-elle à ses interlocuteurs. Tous, et tout de suite.

Après un instant de surprise, hommes et femmes s'inclinèrent et quittèrent les lieux, non sans avoir salué la nouvelle arrivante. Celle-ci n'avait même pas pris le temps de se laver ou de se changer. À peine descendue de son cheval, épuisée et courbaturée, elle s'était dirigée vers la salle où elle savait pouvoir trouver l'Archonte presque à toute heure. Il fallait qu'elle lui parle. Et au plus vite.

— Comment vas-tu ? demanda la Maîtresse de la Guilde, le visage marqué par l'inquiétude. Je commençais à avoir peur qu'il te soit arrivé quelque chose. Je n'avais plus de nouvelles.

— Je vais bien. Très bien, répondit la voyageuse dans un murmure rageur.

Mâchoires serrées, elle foudroyait l'Archonte du regard. Les bras croisés sur sa poitrine, elle ruminait toutes les questions sans réponse qu'elle s'était posées depuis son départ pour Neirheim il y avait si longtemps de cela, ressassant cette impression détestable d'être un pantin. Mais cela ne se reproduirait plus. C'en était terminé des demi-vérités et des non-dits. Une bonne fois pour toutes. Les révélations que lui avait faites le prince Seresh à la Tour d'Arsener avaient balayé le peu de patience et de confiance qu'il lui restait.

La porte se referma en grinçant sur les derniers conseillers et serviteurs. Laissant alors libre cours à sa colère froide, Lahée reprit d'une voix plus forte encore, sans quitter des yeux son interlocutrice :

— Je vais aussi bien que quelqu'un qui a passé plusieurs lunaisons sur les routes, dans la neige et le froid des terres des Neirns, puis dans l'humidité des Marais de Myrnn, sans même une explication, moins bien traitée encore qu'un simple messager !

Elle fit un pas en avant, les poings serrés, puis poursuivit :

— Aussi bien que quelqu'un qui a cru mourir de peur lorsqu'à la place de simples messagers elle a vu des Coureurs de Lune s'approcher d'elle, avant de se faire attaquer par les griffons de l'Empire !

L'Archonte tressaillit sur son siège. Elle voulut parler, protester, mais n'en eut pas le temps.

— Remarquablement bien, continua la Magénieure d'une voix tremblante de colère, pour quelqu'un qui a été fait prisonnier dans un fort de Fersale et menacé de

torture, tout ça pour avoir voulu récupérer une clef qui sert à activer l'un des objets les plus terribles que nous ayons créés, et contre lequel nous avons toujours été prévenus !

Elle pointa un doigt accusateur en direction de Mitandia, et termina, presque en criant :

— Objet que tu as vendu aux ennemis de Lunan afin d'arriver au pouvoir, après avoir assassiné Maître Zamée !

Lahée fit une pause, reprenant le contrôle d'elle-même. Puis elle conclut :

— Comme tu le vois, nous devons parler.

L'Archonte ne s'offensa ni du tutoiement, ni du ton colérique de la jeune femme. Elle baissa les yeux sur ses mains, et se renfonça dans son siège.

— Nous devons parler, en effet, acquiesça-t-elle calmement. Sans doute aurais-je même dû le faire avant.

— Ça me parait évident.

La voix de Lahée était tranchante comme la lame d'un taille-verre.

— Peut-être peux-tu commencer par me raconter ce qui t'est arrivé ? demanda Mitandia. Tu pourras me poser ensuite toutes les questions que tu veux. Je te promets que j'y répondrai sans mentir.

Pendant près d'une heure, les poings sur les hanches ou marchant de long en large devant le trône de l'Archonte, le regard fiévreux de fatigue et de colère mélangés, la Magénieure relata l'ensemble des évènements qu'elle avait vécus depuis son départ pour Myrnn. Sa surprise en constatant que les Coureurs de Lunes étaient les messagers qu'elle devait rencontrer, sa peur d'être dans le mauvais camp lors de l'attaque des griffons, sa résolution à ne pas rentrer les mains vides, jusqu'à sa capture, à quelques pas à peine de la clef qu'elle voulait récupérer. Puis sa stupeur en entendant les révélations du prince Seresh.

Durant tout le récit de la voyageuse, le visage de l'Archonte était resté de marbre. Enfin, lorsque la jeune fille eut fini, elle soupira.

— Alors ? demanda Lahée. Qu'en est-il vraiment ? J'exige de savoir.

— Il t'a dit la vérité, déclara Mitandia, sans prendre de détour. Une certaine vision de la vérité en tout cas.

— N'essaie pas de m'avoir avec tes belles paroles !

Un éclair d'agacement passa dans le regard de Mitandia.

— Ma patience a ses limites, Lahée ! N'oublie pas à qui tu parles !

— Je ne parle pas à l'Archonte de Lunan, répondit la jeune femme sur le même ton. Je parle à ma mère. Et à celle qui est censée me préparer à cette charge qui sera la mienne un jour. Comment veux-tu que j'apprenne mon rôle, lorsque tu me refuses à chaque fois les explications auxquelles j'ai légitimement droit ? Comment veux-tu que je prenne les bonnes décisions, si tu me mens continuellement ? Et, pire encore, comment as-tu pu commettre, puis me cacher, ces actes dont t'accuse le prince ?

Le silence s'abattit dans la salle d'audience.

— Je maintiens ce que j'ai dit, reprit enfin Mitandia, d'une voix plus calme. Ce que t'a dit Tar Seresh est une certaine vision de la vérité. Je vais te donner la mienne. Tu jugeras ensuite. Prends un siège. Cela risque d'être long.

La jeune femme s'exécuta sans un mot. Elle attrapa l'une des nombreuses chaises en bois rembourré de tissus alignées contre les murs et la posa en face du trône. Dans un soupir de fatigue, elle s'y assit lourdement. Son manteau sale et troué qu'elle avait tenu à conserver après son départ d'Arsener détonnait dans la salle à la décoration soignée et à la blancheur étudiée. Mais ni elle ni sa mère n'y prêtaient attention. Les enjeux, ce soir, étaient bien plus importants que cela.

— Veux-tu que je fasse apporter à manger ? demanda l'Archonte.

— Non. J'attends tes explications.

Après un dernier moment d'hésitation, Mitandia Valfrener croisa les doigts de ses deux mains posées sur ses jambes, et parla.

— Contrairement à ce que tu peux croire, les problèmes des Magénieurs, qui ont eu pour conséquence la mort de Zamée, le Maître de la Guilde, et la remise de l'Orbe de Cernos au Roi Gris, ont commencé bien avant la Guerre d'Arten. Depuis de longues années, le roi Ezarié d'Erebe, notre suzerain à l'époque, voyait d'un mauvais œil notre richesse et notre influence grandissantes. De simples enchanteurs au service de sa couronne, nous étions, grâce à la découverte du pouvoir des gemmes de Rehed, devenus des mages puissants et respectés. Les souverains des différents royaumes, empires et autres cités nous sollicitaient de plus en plus. Tous voulaient soudainement un Magénieur à leur Cour. Un Magénieur capable d'enchanter les pierres noires, et de soumettre la volonté d'une créature à un homme ou une femme, à travers les tatouages que nous dessinions sur leurs corps. En à peine deux décennies, ce pouvoir avait fait de nous la guilde la plus puissante de tous les royaumes, petits ou grands. D'autant que nous avions toujours eu la présence d'esprit de garder pour nous les secrets de l'enchantement des gemmes.

— Je sais cela, la coupa Lahée. Tout comme je sais le rôle que tu as joué dans la découverte de la magie du Rehed.

Les pierres noires et rondes, la jeune femme le savait, ne formaient que le réceptacle adéquat aux enchantements qui provoquaient l'asservissement. Auparavant utilisées comme de simples ingrédients aux propriétés affaiblissantes, c'est Mitandia en personne qui avait découvert leur véritable potentiel, gagnant ainsi le

respect de ses pairs et les prémices d'une influence qui allait la mener jusqu'aux plus hautes responsabilités de son ordre.

— Laisse-moi néanmoins continuer, protesta celle-ci en levant la main.

Lahée se renfrogna, mais n'insista pas.

— Les richesses affluaient à Lunan, reprit Mitandia. Grâce à elles, nous construisions d'immenses palais et de luxueuses maisons autour des mines de Rehed, améliorions nos ateliers, notre art et nos connaissances. En quelques années, avec les incroyables moyens que nous avions acquis, notre savoir s'est démultiplié. Les Maîtres de l'Eau parvinrent à percer certains des mystères jalousement gardés par le Peuple de Felt et devinrent d'excellents guérisseurs en utilisant les propriétés des matières organiques, protégeant des pires maladies, reformant des membres coupés ou rendus inutilisables. Nous autres, spécialisés dans les autres éléments, apprenions à enchanter non seulement les armes, les armures et les objets usuels afin de les renforcer, mais aussi à créer les pierres à incandescence qui éclairent sans feu ni flamme, les Sphères d'Antir qui permettent de communiquer à distance, les Cornes à Vent qui font avancer les navires mêmes lorsque les mers sont d'huile, et tant d'autres choses encore. Oui, les mines de Rehed transformèrent véritablement notre ordre. De simples mages au service d'un roi mineur, nous étions devenus les enchanteurs les plus puissants de l'ancien Grand-Empire.

Les yeux perdus dans le vide, l'Archonte avait replongé avec bonheur dans cette époque où tout paraissait possible. Son visage reprit cependant un air soucieux lorsqu'elle continua son histoire.

— Malheureusement, cette prospérité soudaine présenta bien vite certains inconvénients. Le roi d'Erebe, qui suivait de près nos progrès, nous ponctionnait plus, toujours plus, jusqu'à doubler même ses taxes

certaines années. Cet or qu'il nous volait servait bien sûr à renflouer les caisses de son royaume… mais aussi à agrandir et renforcer les garnisons déjà nombreuses autour de notre cité. Malgré notre puissance, nos appuis et notre art, nous vivions dans la peur, Lahée. La peur d'être envahis à tout moment par un souverain envieux de nos richesses et de plus en plus effrayé par nos pouvoirs et les liens que nous avions désormais avec les autres seigneurs.

— Pourquoi ne pas avoir envoyé de délégation au roi afin de parlementer avec lui ? Peut-être cela aurait-il pu régler le problème ?

— Cela n'aurait servi à rien, et nous le savions. En tant que suzerain d'une guilde riche et influente, le roi d'Erebe se persuadait qu'il devait non seulement se méfier de nous, mais qu'il devenait également un objet de convoitise et de complot de la part des autres souverains du continent, jaloux de son emprise sur nos pouvoirs et notre or. Là d'où il aurait pu tirer puissance et prestige, il ne voyait qu'ennuis et dangers. Aussi, malgré la richesse que nous lui apportions, hésitait-il entre nous chasser des mines ou au contraire resserrer plus encore son contrôle sur nous afin de s'assurer que ni nous ni personne ne tenterait quoi que ce soit contre lui.

— Mais quel rapport avec l'Orbe ? demanda la jeune femme.

— J'y arrive. Sois patiente.

Lahée hocha la tête, et Mitandia continua :

— Au sein des Magénieurs, deux courants s'opposaient. Le Grand Maître de la Guilde, Zamée, appartenait à ceux qui prônaient la conciliation vis-à-vis du roi d'Erebe, et cherchaient à tout faire pour améliorer nos relations parfois difficiles avec lui. Un autre groupe, que je menais avec certains de mes compagnons, préconisait au contraire la rébellion. Nous encouragions la sécession de Lunan, avant que la situation ne s'empire jusqu'à devenir intenable pour nous tous. J'étais, nous

étions persuadés que le roi d'Erebe n'oserait rien entreprendre en cas de révolte de notre part, convaincus que toute attaque contre nous provoquerait trop de remous au sein des autres royaumes. Nous étions sûrs qu'il ne prendrait jamais un tel risque. Nous en étions là lorsque la guerre contre Arten éclata. Elle nous prit tous par surprise. Était-ce parce que nous étions alors trop occupés à nous chamailler les uns avec les autres ? Je ne saurai dire. Toujours est-il que lorsque les Coureurs de Lune traversèrent les collines d'Ambrore et pillèrent les premiers villages au nord d'Erebe, tout ceci fut vite oublié. Nous devions partir en guerre.

Les yeux de l'Archonte balayèrent la salle vide autour d'elle.

— C'était il y a presque quinze ans. Cela me parait si loin maintenant.

Elle reposa son regard sur sa fille, puis continua.

— Le roi d'Erebe leva son armée, et fit appel à ses vassaux. Les Magénieurs furent bien sûr sollicités, sans doute plus encore que les autres. Nous étions de toutes les batailles, de toutes les attaques. Nous devions participer à la protection des villes et des villages aux côtés des garnisons, défendre les soldats de la magie des Sorciers Neirns, qui se battaient au début de la guerre dans le camp d'Arten.

L'Archonte soupira, puis lâcha :

— Un grand nombre d'entre nous périrent dans les premières années du conflit.

— Comme beaucoup d'autres, grogna Lahée.

Mitandia secoua la tête.

— Non. Plus que d'autres. Bien plus. Régulièrement, certains des nôtres se retrouvaient seuls, sans défense ou piégés dans des embuscades ennemies, pourtant parfois grossières. Que pouvaient faire une poignée de Magénieurs et quelques soldats contre les hordes d'Arten qui déferlaient alors sur nous ? Rien. Nos effectifs diminuaient, rapidement. Nous perdions des

amis, des compagnons, des connaissances précieuses aussi et, de fait, beaucoup de notre puissance. J'étais certaine que tout ceci ne pouvait être dû qu'au hasard, à la malchance ou au génie tactique du Roi Gris. J'étais même convaincue que le roi Ezarié nous envoyait sciemment à notre perte, voyant là un moyen de diminuer enfin notre pouvoir. Et je ne supportais pas cette idée.

Mitandia prit une grande inspiration, puis poursuivit :

— C'est à cette époque que j'ai été approchée par un émissaire d'Arten. Mon opposition au Maître de la Guilde était connue. L'homme proposa de me donner les moyens de libérer les Magénieurs du joug du roi d'Erebe et d'assurer l'indépendance de l'ordre, pour toujours. Il me promit une montagne d'or. Il voulait une seule chose en échange. L'Orbe de Cernos.

— Et tu as accepté ? demanda Lahée, les yeux agrandis par l'incompréhension. Comment as-tu pu !

— J'ai *fini* par accepter.

Ignorant la nuance, la jeune femme continua :

— Tu connaissais pourtant les pouvoirs terribles de cet artefact, n'est-ce pas ?

— Évidemment. Mais à l'époque, Arten avançait sur tous les fronts. Allié aux soldats et sorciers Neirns, le Roi Gris avait clairement l'avantage. Je pensais que la guerre serait rapidement terminée. J'espérais qu'ils n'auraient pas besoin d'utiliser l'Orbe. Je me suis menti à moi-même, bien sûr. Je voulais protéger la guilde du roi d'Erebe. Et j'étais prête à tout pour cela.

— Jusqu'à donner à ton ennemi un objet d'une telle puissance ?

Mitandia regarda sa fille un long moment, puis répondit d'une voix triste :

— Et qu'aurais-tu fait à ma place ? Tu aurais laissé mourir tes amis, tes frères ? Tu les aurais laissés se faire massacrer dans des villages abandonnés et sans défense, sur les remparts de forteresses sous-protégées où nous savions qu'Ezarié essayait d'attirer les troupes ennemies

afin de les prendre à revers, nous utilisant comme appâts ?

Sans attendre la réponse, l'Archonte secoua la tête, les traits crispés, comme si elle revivait cette époque terrible pour l'ordre.

— Nous n'avions aucun autre moyen de nous soustraire à son autorité. Un seul refus de notre part, et le roi nous accusait de trahison ou de félonie. Nous ne pouvions pas faire autrement. Je ne pouvais pas faire autrement, si je voulais mettre fin au va-et-vient incessant des messagers annonçant la mort des uns et des autres, parmi nos compagnons.

— Et comment as-tu fait pour obtenir l'Orbe ? Est-ce vrai que tu l'as volé ?

Une expression de grande lassitude traversa le visage de l'Archonte. Elle se passa une main sur le front comme pour en chasser la fatigue, puis poursuivit :

— Quelques jours après avoir été contactée par Arten, je me suis introduite dans la salle du trésor. J'en avais été la gardienne, des années auparavant, et en connaissais les pièges et les protections. Neutraliser le gardien a été facile.

— Tu l'as tué !

Mitandia acquiesça en silence et, ignorant le regard abasourdi de sa fille, continua :

— J'ai planté dans son corps l'une des dagues empoisonnées qu'utilisent les Coureurs de Lune. Je voulais faire croire qu'un espion des Terres du Nord avait réussi à entrer dans la salle. Puis j'ai dérobé l'Orbe, avant de le confier à l'émissaire d'Arten. Moins d'une lunaison plus tard, il revint, à la tête d'un convoi, et je lui confiais la seule clef dont nous avions la garde à l'époque, la Clef d'Or. Lui comme moi avions respecté notre part du marché. J'étais immensément riche. Alors…

L'Archonte parut hésiter.

— Alors ? insista Lahée.

— Alors j'ai assassiné Zamée. Un soir, alors qu'il dormait. Je me suis introduite dans sa chambre, et je l'ai poignardé. Il n'a pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Il n'a pas souffert.

Le visage de Lahée était un masque d'horreur. Mitandia poursuivait, imperturbable, comme si tout raconter, dans les moindres détails, était maintenant absolument nécessaire après ces années de mensonge :

— Bien sûr, le chaos régna durant les jours qui suivirent sa mort. Nous étions en pleine guerre, et nous avions perdu notre chef. Personne ne savait quoi faire. À la tête d'une délégation, je me suis rendue à la cour d'Erebe, avec une grande partie de l'or d'Arten. J'avais déjà utilisé le reste pour m'attacher les services de plusieurs troupes de mercenaires qui étaient désormais chargées de protéger Lunan. Ezarié accepta de nous émanciper sans trop de difficulté. Je jurerais même qu'il était soulagé. Était-ce l'or, qui lui manquait cruellement, ou bien l'idée de ne plus être responsable de nous ? Je ne sais pas. Lorsque nous revînmes ici, je fus accueillie en véritable héroïne. Les Magénieurs m'élurent Maîtresse de la Guilde. Je pris aussi le titre d'Archonte de la cité-état de Lunan. Mon rêve s'était réalisé.

— Mais à quel prix… À quel prix…

— Il se révéla moins cher que prévu, tenta de se justifier Mitandia. Quand la rumeur se répandit qu'Arten s'était emparée de l'Orbe de Cernos, un vent de panique balaya les différents royaumes. Les Neirns changèrent brutalement de camp, ce qui nous permit, nous autres Magénieurs, de nous retirer également des combats – auxquels nous ne participions déjà presque plus. À la tête de quelques fidèles, l'Empereur d'Eredhan courut de l'autre côté des Monts d'Ekren, dans la Forêt de Felt, pour empêcher que le Roi Gris ne vole la dernière clef permettant d'activer l'artefact, clef dont il avait réussi à connaître la localisation – et là je n'y suis pour rien, je t'assure. Trahi par l'un des siens, Aras Seresh y trouva

la mort, mais il avait auparavant réussi à retarder les soldats d'Arten. L'armée alliée bloqua leur retraite, et engagea la bataille. Elle fut terrible, de ce qu'on m'en a dit, et se solda par la capture du roi Vaariel. Cela signa la fin de la guerre. Les Terres du Nord avaient finalement perdu. J'étais Archonte, et les Magénieurs avaient l'assurance d'un avenir sans nuages. L'Orbe ne fut jamais retrouvé, et les clefs furent dispersées aux quatre coins des royaumes. Voilà.

Un long silence s'abattit dans la salle.

— Tu me dégoûtes, lâcha enfin Lahée d'un ton acerbe. Tu es une traitresse, une menteuse et… un assassin !

— Je n'ai pas fait tout cela pour de l'or, ni par attrait du pouvoir, protesta l'Archonte d'une voix calme et qu'elle espérait persuasive. Comprends-le ! Je l'ai fait pour la Guilde. Pour la protéger. Pour te protéger toi, et tous ceux qui comptaient sur moi. Notre existence même était menacée.

— Il y avait forcément d'autres solutions !

— Il n'y en avait pas à l'époque.

Lahée se leva de sa chaise, et se dirigea vers la porte, sans un mot.

— Crois-tu que je sois fière de moi ? cria alors Mitandia, paraissant soudainement moins sûre d'elle. Penses-tu vraiment que le soir, lorsque je me couche, je ne repense jamais à tout cela ?

La jeune femme s'arrêta, mais ne se retourna pas.

— Mais protéger les Magénieurs est mon devoir, continua l'Archonte. Quel qu'en soit le prix.

— Même si c'est celui de ta conscience ?

— C'est toujours moins cher que la disparition de notre guilde, Lahée. Ouvre un peu les yeux ! C'est ça, le pouvoir. C'est ça, la responsabilité. C'est ça, être Maître de la Guilde des Magénieurs et Archonte. Crois-tu que j'ai agi par plaisir ? Non. J'ai agi par devoir. Uniquement par devoir. Parce que j'estimais que si je ne protégeais pas l'Ordre par tous les moyens, si je faisais passer ma

conscience avant le reste, alors c'est toute la guilde que je mettais en danger. Il faut que tu le comprennes. Car un jour, lorsque tu me succèderas, tu auras les mêmes choix à faire.

La jeune femme se retourna. Ses yeux brillaient de colère… et d'autre chose. Les poings serrés, elle répondit :

— Je peux te promettre que, justement, jamais je ne ferai les mêmes. Jamais je ne sacrifierai mes valeurs, ni mes idéaux. Je suis convaincue qu'un chef doit non seulement montrer le chemin à ceux dont il a la responsabilité, mais aussi l'exemple. Tu as tué, volé et menti. Est-ce cela être un Magénieur ? Non. Pas pour moi en tout cas.

Mitandia sourit tristement en secouant la tête.

— Que tu es jeune, ma fille ! Jeune et encore aveugle, malgré ce que je croyais. Tout ceci est tellement facile à dire. Tu n'es responsable que de toi-même. Que tu respectes ou non tes valeurs n'a aucune conséquence sur qui que ce soit. J'ai, quant à moi, la charge de centaines, de milliers de vies !

— Et tu étais prête à en sacrifier des milliers d'autres pour les sauvegarder !

— En effet. Parce qu'une fois de plus, mon rôle était de protéger la Guilde des Magénieurs envers et contre tout, alors que nous disparaissions peu à peu, pris entre la guerre et les manigances d'Ezarié. Je n'avais pas à me soucier des autres, qu'ils soient d'Eredhan, d'Erebe ou d'Arten. Ils avaient leurs propres souverains pour cela. Je devais juste assurer la survie des miens. Et cela comptait plus que tout.

Le visage de la jeune femme se durcit.

— Et j'imagine que tes petits plans continuent encore, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu m'as envoyée à Anrdre, rencontrer les Coureurs de Lune ? Quel est ton prochain objectif, hein ? Veux-tu t'emparer de l'orbe pour étendre ton domaine ? Pour le vendre une fois

encore au plus offrant ? Ou est-ce pour te venger du roi Ezarié ?

Sans attendre de réponse, elle lâcha :

— Tu me dégoûtes. Ton attitude, tes mensonges, tout me dégoûte. Et sache que jamais je ne te suivrai dans tes manigances. Jamais.

Lahée baissa la tête. Elle ne voulait pas que sa mère voie les larmes qui doucement commençaient à couler sur ses joues.

D'un mouvement brusque, elle fit volte-face et quitta la salle d'audience, sans ajouter un mot de plus.

Elessan

Caché dans l'ombre, accroupi le dos contre le mur, Elessan écoute, les yeux mi-clos.

— Quelles sont les nouvelles ? demande une voix.

— Peu rassurantes. Le maréchal Marden est parti près de la frontière d'Arten. Ses derniers messages sont sans équivoque. Le roi Vaariel a massé ses troupes le long du fleuve, et la Nadean brille sous la lumière de leurs torches.

— Sait-il quand ils comptent attaquer ?

— Le maréchal suppose que le Roi Gris attend le renfort des soldats Neirns. En cette saison, le terrain est difficile. Selon lui, rien ne se fera avant le dégel.

Le silence s'installe, seulement perturbé par le bruit de parchemins froissés, pliés ou dépliés. Puis d'un soupir.

— On ne peut plus attendre. Envoie un messager. Demande à Marden de revenir au plus vite. J'ai besoin de lui ici, à Fersale.

Le bruit d'une chaise raclant contre le sol en pierre du palais fait sursauter le jeune homme. Il se colle plus encore contre le mur de la caserne, priant pour ne pas être découvert.

Marden. Le maréchal Marden. Son père.

Depuis combien de temps ne l'a-t-il pas vu ?

Le prince Sessried

Caserne de Fersale, Empire d'Eredhan,
au milieu de l'hiver

« Comment va ton griffon ? » demanda Brenen, le visage empreint de sollicitude.

— Heureusement, il s'en sortira, répondit Elessan. Il est solide. L'épée de l'Ailé a profondément pénétré l'abdomen, mais n'a par chance touché aucun organe vital. Les palefreniers ont pansé ses blessures. Vraad a maintenant juste besoin de repos. Je l'ai laissé à Leveden. Je suis venu à cheval, dès que j'ai eu votre message.

Les deux hommes se trouvaient dans la caserne principale de Fersale. Accolé aux remparts et bâti sur quatre étages, le long bâtiment de pierre logeait la majorité des soldats de la garnison de la capitale. Son unique tour, carrée et construite à l'un de ses angles, abritait quant à elle les appartements privés du maréchal de l'Empereur et son bureau. Dans cette immense pièce aux murs recouverts de cartes de la capitale et des zones alentours, celui-ci organisait la défense de Fersale, ainsi que la protection personnelle de son suzerain et de sa famille.

— Et l'Ailé ? demanda-t-il.

— Les carreaux l'ont sérieusement blessé. L'un d'eux n'est d'ailleurs pas passé loin du cœur. Je ne suis pas certain qu'il survive.

— Sais-tu pourquoi il t'a attaqué ?

— Non, mentit Elessan.

Marsa Brenen se leva du confortable fauteuil dans lequel il était installé, puis s'approcha de la fenêtre. Dehors, il pleuvait. La nuit n'était pas encore tombée, mais l'obscurité avait déjà pris possession de la cité. Il n'y avait presque personne dans les rues pavées et envahies d'eau. Quelques serviteurs passaient en courant, ainsi que de rares marchands, le contenu de leurs chariots protégés par de larges bâches goudronnées. Instinctivement, il regarda les deux postes de garde qui surveillaient les entrées et sorties dans la cité. Deux soldats étaient en poste dans chacun d'entre eux. Rassuré, le maréchal se retourna et fit face à son interlocuteur.

— Je t'ai fait venir, car j'ai quelque chose à te demander.

— Je suis à vos ordres, maréchal.

Marsa sourit en acquiesçant, puis continua :

— Le prince Tar m'a ordonné de surveiller d'un peu plus près Sessried d'Arten. Mes espions ne l'ont, depuis, pas lâché d'un cheveu. Et les nouvelles qu'ils m'ont rapportées m'inquiètent. Bien sûr, je savais déjà que, malgré sa captivité, Sessried avait toujours réussi à faire passer des messages vers Arten, et à en recevoir également. Nous en interceptons certains, parfois. Ils sont codés, évidemment, mais nous arrivons de temps en temps à comprendre leur teneur. Comme l'avant-dernier, par exemple, qui évoquait une mission pour les Coureurs. J'avais demandé à ce que le prince Tar en soit averti. J'imagine donc qu'il s'agit des loups que tu as interceptés au nord des Marais de Myrnn.

Elessan ne répondit pas à la question silencieuse de Marsa. Celui-ci ne semblait pas avoir été informé de l'existence des mystérieuses clefs, et en particulier

de celle en cuivre qu'il avait dû récupérer avec ses griffonniers. Aussi préféra-t-il taire l'ensemble de son voyage aux collines d'Anrdre et le laisser continuer.

— La dernière missive que Sessried a reçue est celle qui m'intrigue le plus, reprit le vieux soldat au bout d'un moment. Dedans, nous avons trouvé un prénom et un nom : Rassan Firen. Juste cela.

Elessan fronça les sourcils. Cela ne lui évoquait rien.

— Il s'agit d'un ancien capitaine, jadis au service de l'Empereur, expliqua Brenen. Et c'est surtout le seul homme qui a survécu à l'attaque du Roi Gris contre le père de Son Altesse Oren, dans la Forêt de Felt.

Le griffonnier sursauta.

— Je ne savais pas qu'il y avait eu des survivants ! dit-il, manifestement contrarié.

Cela n'avait pas forcément d'importance – plusieurs soldats et l'Empereur en personne lui avaient raconté les derniers jours de son père –, mais sans doute aurait-il aimé rendre visite à cet homme, afin qu'il lui relate la dernière bataille de Farran Marden, ou au moins avoir été informé de son existence.

Marsa fit comme s'il n'avait pas remarqué le visage contrit du capitaine et continua :

— Je connais Rassan. Enfin, je le connaissais. Il a été renvoyé chez lui peu après la fin de la guerre. Il avait commencé à sérieusement abuser du vin et de l'hydromel. Je n'avais plus jamais entendu parler de lui depuis. Jusqu'à ce message.

— Avez-vous une idée de la raison pour laquelle le prince Sessried s'intéresserait à cet homme ?

— Aucune. Ce que j'ai, par contre, appris entre temps, c'est que quelqu'un s'est évertué pendant plusieurs jours à le retrouver, et que son nom était murmuré dans la majorité des endroits peu recommandables de cette cité. J'imagine que cela a finalement dû parvenir jusqu'à lui, car il a, parait-il, rendez-vous ce soir dans une taverne sur les quais. Je parierais ma solde que c'est l'un des

serviteurs de Sessried qu'il doit y rencontrer. Dans quel but, je ne le sais pas encore.

— Quel rapport avec moi ?

— Je veux que tu ailles là-bas.

Le griffonnier ne cacha pas sa surprise.

— Moi ?

— Oui. Je veux que tu me dises ce que Sessried – si c'est bien lui qui est derrière tout cela – cherche auprès de Rassan Firen.

Elessan secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Vous avez des dizaines d'espions qui seraient bien plus discrets et efficaces que moi !

Le maréchal acquiesça tranquillement, et répondit :

— En effet. Mais je veux quand même que ce soit toi qui y ailles. Pour deux raisons. La première est que les récents évènements autour d'Arten – la sortie des Coureurs de Lune et les échanges avec Sessried – m'inquiètent. Vraiment. Je ne sais pas ce que tout cela signifie. Pas encore. Il peut s'agir de simples manœuvres afin de s'assurer que notre otage pourra repartir chez lui en paix et à la date voulue. Dans ce cas, nous n'avons rien à craindre. Mais il peut également s'agir d'autre chose. D'autre chose que j'ignorerais à ce jour. Si c'est le cas, je veux savoir ce dont il retourne.

Soudain mal à l'aise face au regard inquisiteur de son supérieur, le griffonnier se renfonça dans son fauteuil.

— Dans l'hypothèse où il s'agirait de quelque chose de sérieux, poursuivit Marsa en insistant, mieux vaut alors que cela ne tombe pas dans des oreilles indiscrètes. Mes espions viennent tous ou presque des bas-fonds de cette cité. Je ne me fais pas d'illusion et suis persuadé qu'en cas d'évènement grave… comme l'imminence d'une nouvelle guerre…

Elessan resta immobile.

— … alors ils ne sauraient pas tenir leur langue, termina le vieux soldat. C'est pourquoi je fais appel à toi.

— Je comprends.

Le capitaine ne comprenait pas tant que cela. Le maréchal essayait manifestement de lui soutirer des informations. Mais dans quel but ?

— Et quelle est l'autre raison ?

Marsa sourit gauchement, l'air presque mal à l'aise.

— Il est l'unique survivant du guet-apens qui a vu la mort de ton père. Je me suis dit qu'écouter ce qu'il avait à raconter t'intéresserait.

Elessan détailla un moment le visage de son supérieur, de son menton lourd et carré à ses yeux petits et vifs, comme s'il y cherchait la réponse à lui donner autant que celle à ses propres questions. De nombreuses cicatrices obtenues à la guerre y avaient laissé leurs marques, certaines d'entre elles se perdant même dans ses cheveux bruns striés de blanc. Il aimait bien Marsa, qui lui avait beaucoup appris à l'Académie Impériale, aux côtés de Tar. Il le connaissait bien. Cependant, le vieux soldat avait changé, ces temps derniers. Quelque chose le préoccupait. Était-ce, comme il le disait, le retour des Coureurs de Lune et l'approche de la libération du prince Sessried ? Ou avait-il un autre sujet d'inquiétude ? Et pourquoi Tar refusait-il absolument de lui parler de sa recherche des clefs ?

Le capitaine réfléchissait. Il pouvait difficilement refuser l'ordre déguisé du maréchal. Mais en avait-il seulement envie ? Peut-être cela lui permettrait-il d'en savoir plus sur l'inquiétude qui paraissait ronger son ancien maître… et la perspective de rencontrer le dernier homme à avoir vu son père vivant ne le laissait pas indifférent.

Une fois de plus, Marsa n'avait rien laissé au hasard.

— Où a lieu ce rendez-vous ? le questionna Elessan.

— À l'*Ancre de Fersale*. Face aux quais.

Le griffonnier se leva et, époussetant la tunique qui recouvrait son armure de cuir, demanda :

— Qu'auriez-vous fait si je n'étais pas venu ? Ou si j'avais refusé ?

— Je te connais, Elessan.

Le visage soulagé du maréchal contredisait son ton faussement serein.

— Et au cas où, continua-t-il, deux de mes hommes parmi les plus sûrs attendent mes ordres en bas. Ils t'auraient remplacé.

Le capitaine s'inclina respectueusement, puis dit, avant de partir :

— Je reviens dès que j'aurai vu Rassan Firen.

*
* *

L'*Ancre de Fersale* était un bouge miteux. Ses deux minuscules fenêtres donnaient sur la ruelle perpendiculaire au port de Fersale, tellement encrassées de fumée et de graisse qu'il était impossible de voir au travers. Sur la porte, une ancre avait été peinte à la hâte, il y avait longtemps de cela. Il n'en restait plus qu'une grosse moitié. Le reste avait été effacé par la pluie, les embruns et les inscriptions faites à coups de couteaux et de dagues sur le bois en partie pourri.

Le capitaine poussa le battant. Le brouhaha qui régnait dans la salle commune envahit brusquement la rue, en même temps qu'une odeur forte de rance et de fumée. Il plissa le nez de dégoût et, prenant son courage à deux mains, entra.

L'intérieur correspondait exactement à ce qu'il attendait d'une taverne dans ce quartier de la ville. Une vingtaine de tables entourées de bancs en bois brut étaient disséminées dans une grande salle sombre à peine éclairée par plusieurs bougies, au fond de laquelle ronflait une cheminée noire de suie. Quelques tas de paille jonchaient, çà et là, le sol en terre battue, par

ailleurs garni d'os et de déchets divers, vestiges des repas qui avaient été servis durant la journée… voire durant la dernière lunaison, s'il s'en référait à l'état de certains d'entre eux déjà rongés par les rats. La taverne était bondée. Partout, les clients – une majorité de marins – criaient, jouaient, riaient, tenant dans leurs mains crasseuses de larges chopes de bois, pleines de bière ou de mauvais hydromel, dont l'odeur âcre assaillait les narines d'Elessan.

Le griffonnier avait quitté ses vêtements de soldat, qui ne lui auraient attiré que des ennuis, pour une simple tunique de paysan et un épais manteau dont la large capuche dissimulait la partie tatouée de son visage. La rigueur de l'hiver le servait : les autres clients de la taverne avaient eux aussi gardé capes et pelisses miteuses, attendant de s'être réchauffés au coin de l'âtre ou devant un pichet pour s'en débarrasser. La dague qu'il avait cachée dans sa botte était sa seule arme. Mais il ne pensait pas en avoir besoin. Il chercha du regard l'homme que lui avait décrit le maréchal. Malgré l'obscurité, il le trouva rapidement. Avachi telle une loque sur une chaise dans un coin de la taverne, il buvait à même un pichet posé devant lui. Il portait ce qu'il restait d'un uniforme des soldats d'Eredhan, maintenant en lambeaux. Ses yeux, vitreux sous l'effet de l'alcool, semblaient perdus, passant sans but d'une table à une autre. Elessan tourna le dos au comptoir, d'où l'aubergiste houspillait ses deux servantes sous les rires gras des marins alentour, pour se diriger vers le fond de la salle.

Il s'approcha de la table à côté de celle du soldat. Quatre hommes jouaient bruyamment aux dés.

— Je peux me joindre à vous ? demanda Elessan.

L'un des marins leva la tête, et le toisa de haut en bas. Un instant plus tard, sans répondre, il retourna à ce qu'il se passait devant lui.

— Je peux jouer ? insista le jeune homme.

— Dégage ! fut la seule réponse que le griffonnier obtint.

Sans bouger, il fouilla dans sa poche, et en sortit cinq pièces d'argent qu'il posa sur la table.

— J'ai de quoi payer. Et de quoi jouer. Je veux apprendre.

Les hommes se tournèrent vers lui cette fois-ci. Celui qui l'avait repoussé la première fois lui sourit. Plusieurs dents lui manquaient.

— Sois le bienvenu, l'ami ! T'as p'tet même de quoi nous offrir une bière, tiens ?

— En effet, répondit le soldat, en s'asseyant. Je vous laisse commander, dit-il en prenant les dés et le petit gobelet en bois pour les faire tourner. Les meilleurs gagnent et les doubles raflent la mise ?

Ses comparses acquiescèrent. Elessan jeta les dés, qui roulèrent sur un deux et un as. Il esquissa un sourire sous sa capuche. Tout commençait parfaitement bien.

De là où il se trouvait, il pouvait surveiller en même temps l'entrée de la taverne et la table voisine, tout en restant dans l'un des coins les plus obscurs de la salle mal éclairée. À côté de lui, Rassan buvait les pichets les uns après les autres. Elessan quant à lui perdait, pour le plus grand plaisir de ses partenaires. Il n'en avait cure.

Il commandait sa deuxième tournée de bière lorsque la porte s'ouvrit. Le capitaine jeta une fois encore un coup d'œil. Il se retint de ne pas sursauter. Il cligna des yeux, pour être sûr que la fumée ne déformait pas sa vue. Puis il se rendit à l'évidence. Bien qu'habillé de vêtements presque normaux, le prince Sessried en personne venait de rentrer dans l'auberge. Ses cheveux noirs, sa peau pâle, quasiment blanche, et ses yeux de jais trahissaient, pour ceux qui avaient voyagé, son ascendance d'Arten. Elessan l'avait croisé à plusieurs reprises au palais impérial. Il ne pouvait y avoir aucun doute.

Le prince se dirigea vers le comptoir, où il discuta un instant. L'aubergiste lui indiqua, avec un sourire obséquieux, la table où se trouvait l'ancien soldat, à côté d'Elessan. Un éclat d'or changea de main, élargissant encore le sourire du tenancier, et le prince traversa la salle. Elessan se tourna de manière à pouvoir écouter discrètement. Il ne voulait rien perdre de la conversation entre les deux hommes.

— Rassan Firen ? demanda la voix suave du prince.

Le soldat leva ses yeux ternes et tristes vers le nouvel arrivant.

— Qui… Qui es-tu ? Et que… que me veux-tu ? articula-t-il difficilement.

Après avoir négligemment essuyé sa chaise, le prince prit place à côté de lui.

— Je suis la personne qui vous a envoyé un messager, il y a trois jours.

— Ah ? Celui qui s'intéresse à la guerre ?

— Moins fort, s'il vous plait, murmura Sessried, un air contrit sur le visage. Je ne tiens pas à ce que nous dérangions toute l'auberge avec notre discussion.

L'ivrogne gloussa et répéta, un ton plus bas :

— Celui qui s'intéresse à la guerre, pas vrai ?

— Oui ? C'est bien cela.

— Il est où, l'or ?

— Je respecte toujours mes promesses, répondit le prince, en posant sur la table une bourse bien remplie.

Le regard trouble de Firen parcourut la salle, vérifiant que personne n'avait vu l'escarcelle, puis il s'en empara d'un geste étonnamment leste.

— Que veux… veux-tu savoir ?

— On m'a dit que vous aviez participé au combat où l'ancien Empereur est mort. Est-ce vrai ?

— Aussi vrai que je m'appelle Rassan !

— J'ai mis bien longtemps avant de trouver quelqu'un qui était présent ce jour-là, murmura l'Artenien, presque pour lui-même. On m'a dit également que

vous étiez le seul survivant ? demanda-t-il ensuite à l'homme.

— Aussi vrai que je m'appelle Rassan ! Même si je l'ai déjà dit, bougonna l'ivrogne.

— Alors, racontez-moi.

— Hein ?

— Racontez-moi la bataille. Je veux savoir ce qui s'est passé. En détail.

Le soldat tendit la main pour se resservir du vin. Sessried posa doucement son bras sur celui de l'homme.

— Plus tard. Vous pourrez boire tant que vous voudrez plus tard. Vous avez largement assez d'or pour cela. Mais parlez-moi avant.

Rassan essaya d'insister, mais son bras était bloqué par celui de Sessried. Il poussa un grognement et marmonna :

— Une petite gorgée pour m'humecter le gosier…

L'Artenien secoua la tête de droite à gauche. Rassan soupira, et lâcha le pichet avant de reprendre :

— Ça remonte à longtemps tout ça. Très longtemps. J'étais un jeune soldat à l'époque. Je n'avais pas mon pareil à l'épée. Ah, ça non ! J'étais leste et rapide. J'en connaissais beaucoup sur les armes. Mon père était forgeron et…

— La bataille, insista Sessried. Racontez-moi la mort de l'Empereur. Et ce qui s'est passé après.

— Hein ? Ah. Oui. Si vous voulez.

Il plissa les yeux, comme s'il essayait de rappeler à lui ses souvenirs. Puis il reprit :

— La guerre contre Arten durait depuis de longues années déjà. Après quelques combats aux abords de Myrnn, le cœur du conflit avait rapidement basculé à l'est, aux frontières d'Erebe. Le Roi Gris y avait massé une grosse partie de ses troupes et lancé une puissante offensive, espérant nous priver d'un allié précieux et ensuite nous attaquer sur deux fronts en même temps. L'Empereur, conscient du risque et se refusant à

abandonner ainsi Erebe, avait répondu à l'appel d'Ezarié. Il était parti là-bas, avec la majorité de son armée.

Le prince Sessried était suspendu aux lèvres de l'homme. Le regard fixé sur lui, il l'écoutait, sans faire attention à quoi que ce soit d'autre.

— La situation était difficile. Le roi Ezarié avait subi défaite sur défaite, et reculait vers l'intérieur de ses terres. Je n'exagèrerai qu'à peine en disant que l'arrivée de l'Empereur à la tête des troupes sauva le royaume d'Erebe du chaos, même si les renforts permirent uniquement, dans un premier temps, de stabiliser la ligne de front.

Sessried hocha la tête. Manifestement, il connaissait déjà cette partie de l'histoire.

— J'étais avec l'Empereur à l'époque. J'avais l'honneur de faire partie de sa garde rapprochée. Nous étions six. Presque comme six frères, tous unis dans un seul but : protéger Aras Seresh, et tout ce qu'il représentait. Je les revois encore. Farran, Herein, Leil, Ethéa, Mraacen et moi.

Elessan manqua de sursauter à l'évocation du prénom de son père. Farran. Cela faisait des années qu'il n'avait pas entendu quelqu'un le prononcer. Même les troubadours finissent par oublier les héros.

— Nous chevauchions aux côtés de l'Empereur, menant avec lui ses cavaliers aux combats. C'est lors de la reprise de la cité d'Arnos, au nord du royaume, que les premières informations concernant une arme magique qu'avait volée le Roi Gris sont arrivées aux oreilles de l'Empereur. Il envoya plusieurs espions et messagers. Lorsqu'ils revinrent, les nouvelles étaient mauvaises. Je connaissais bien l'Empereur, et savais lorsqu'il était vraiment inquiet. Il nous expliqua qu'il devait changer ses plans initiaux de toute urgence. La moitié de son armée devait rester afin de soutenir les troupes d'Ezarié et l'aider à reprendre Arnos. Lui et une partie de sa cavalerie devaient par contre partir immédiatement en

direction de la Forêt de Felt. Les soldats d'Arten s'y dirigeaient, menés par le Roi Gris en personne. Ils cherchaient quelque chose. Et il était essentiel que nous retrouvions cette chose avant eux, ou au moins que nous les retardions dans leur recherche avant que des renforts nous arrivent. L'Empereur avait déjà envoyé un message demandant à son fils de le rejoindre là-bas dès qu'il le pourrait, avec le restant de l'armée. Nous avons tous compris à ce moment-là que le cœur de la guerre venait soudainement de basculer d'Erebe vers Felt.

La voix de l'ancien soldat avait retrouvé de sa force, comme si les vapeurs d'alcool s'étaient dissoutes dans ses souvenirs. Il ne bégayait plus et ses yeux, bien que perdus dans le vide, avaient perdu leur aspect vitreux.

— Guidés par l'un des espions de l'Empereur, nous sommes alors partis vers Felt. Après plusieurs jours d'une chevauchée éreintante, nous arrivâmes à un immense temple caché dans la forêt. Des prêtres Feltoriens nous y attendaient. Ils ont donné un coffre à l'Empereur. Nous n'avons jamais su ce qu'il contenait. Nous sommes aussitôt repartis, plein nord. L'Empereur voulait contourner les soldats ennemis qu'il savait approcher et rejoindre les troupes de son fils. Mais le Roi Gris réussit à nous couper la route. Sur le moment, nous n'avons pas compris comment il avait pu nous retrouver si facilement. Jamais nous n'aurions pu imaginer une trahison.

Les traits de Rassan se durcirent. Des années avaient passé depuis, mais la colère et le ressentiment étaient toujours vivaces.

— L'armée d'Arten était forte de plus de six mille hommes, là où nous n'étions que cinquante. Nous avons fait demi-tour, espérant pouvoir nous cacher dans l'immense Forêt de Felt. Les Arteniens étaient à nos trousses. Plusieurs jours durant, nous avons réussi à les garder à distance grâce à nos chevaux, voyageant sans relâche. Puis un matin, au réveil, nous avons trouvé nos

montures mortes. Les chevaux, tous les chevaux avaient été empoisonnés. Ils gisaient à même le sol, les yeux révulsés, l'écume à la gueule. Nous étions perdus. Et Mraacen l'Ailé avait disparu.

— C'était lui qui avait empoisonné les chevaux ?

— Oui. Les quelques écuyers nous confirmèrent que Mraacen avait insisté pour nourrir les bêtes la veille. Ils n'avaient pas compris pourquoi l'un des plus proches lieutenants de l'Empereur voulait se charger de cette tâche ingrate. Ils ont voulu offrir leur vie à leur suzerain pour se faire pardonner. Aras leur a répondu que l'armée du Roi Gris avançait sur eux, et que de toute façon ils mourraient. Autant alors qu'ils le fassent l'arme à la main.

Rassan ferma les yeux et poussa un long soupir.

— Je ne sais toujours pas comment j'ai fait pour survivre au massacre. Ni pourquoi personne ne m'a achevé lorsqu'on m'a arraché mon arme et mis à terre. Je ne garde aucun souvenir de cette bataille, en dehors d'un goût de sang dans la bouche, du son déchirant des hurlements de mes compagnons, de ma haine contre Mraacen, mon frère d'armes qui nous avait trahis. Je n'ai même pas vu l'Empereur tomber. Je n'ai vu que sa tête, lorsque le Roi Gris l'a plantée en haut d'une pique. J'ai pleuré à ce moment-là. Tout était fini pour moi.

— Quand l'héritier est-il arrivé ?

— Trois lunes plus tard. Je ne savais pas ce qui se passait. J'étais pieds et poings liés, jour et nuit, et je ne comprenais pas un mot du dialecte des Arteniens. Un matin, je remarquai qu'ils se mettaient en formation de combat. Et, le soleil à peine levé, j'entendis les premiers cris de guerre. Mon cœur bondit alors de joie. Je reconnaissais ces clameurs : c'était celles de mon peuple. La bataille dura jusqu'au coucher du soleil. Au fur et à mesure que la journée avançait, je voyais les troupes de l'Empire avancer, et encercler lentement, mais sûrement, les soldats d'Arten. Le jeune Oren

envoyait sans relâche ses hommes harceler les flancs ennemis, les forçant à reculer les uns contre les autres. Puis ce fut l'assaut final. Un véritable massacre.

Le soldat frissonna, puis confia, dans un murmure :

— J'entends encore, la nuit, les hurlements de ceux qui ont été tués, égorgés, amputés en pleine bataille d'un bras, d'une jambe, parfois achevés, parfois laissés à l'agonie. Et moi, j'étais au milieu de tout cela, attaché, sans pouvoir faire autre chose que fermer les yeux et espérer m'en sortir vivant. Peut-être aurait-il mieux valu que je ne survive pas d'ailleurs, termina-t-il en jetant un regard triste vers le pichet de vin qui l'attendait.

— Voyiez-vous le Roi Gris pendant la bataille ?

La question du prince ramena Rassan à la réalité.

— Oui. J'étais à quelques dizaines de pas de lui, pas plus. J'étais là aussi lorsque tous ses soldats ont fini par se rendre, même lui.

— Et alors ?

Le prince était suspendu aux lèvres du soldat.

— Oren Seresh est arrivé. Il a arraché à un homme d'Arten la pique en haut de laquelle avait été fichée la tête de son père. Il avait à peine trente ans à l'époque. Il ordonna que tous les soldats soient passés au fil de l'épée.

— Sans exception ?

— Si. Une seule.

— Qui ? Qui a survécu ?

Le corps penché en avant, les yeux fixés sur son interlocuteur, l'impatience du prince était palpable.

— Le Roi Gris fut fait prisonnier.

Le visage de Sessried fut un instant traversé par un immense sourire, qu'il effaça rapidement.

— Ainsi, ils ne l'ont pas tué !

— Non. Mais ils lui ont faire pire que cela.

— Que dis-tu ?

— Qu'ils lui ont faire pire encore.

— Mais qui ?

— Tar. Tar Seresh, le frère du jeune Empereur. Ils ont emmené le Roi Gris dans l'une des tentes de campagne. J'entends encore les cris atroces qu'il a poussés. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait subir. Mais je n'ai jamais rien entendu de pareil. Jamais. Le lendemain, un groupe de cavaliers partit vers le sud. Je ne les vis que de loin. J'ai pensé qu'ils partaient pour annoncer la nouvelle de notre victoire. Le Roi Gris était défait. Nous avions gagné la guerre.

Le prince d'Arten se recula sur sa chaise.

— Ainsi, ils ne l'ont pas tué, murmura-t-il. J'en étais sûr.

— Hein ?

— Rien. Rien, Rassan. Merci beaucoup pour cette histoire.

En silence, le prince se leva et quitta la table du soldat, sans même le saluer. Elessan le regarda discrètement partir, puis son regard se figea soudain. Retenant la porte de l'auberge par laquelle avait disparu Sessried d'Arten, Geitan Arren, le lieutenant au service de Marsa Brenen, venait d'apparaître. Le griffonnier fronça les sourcils. Ce ne pouvait pas être un hasard. Était-il venu pour le surveiller ? Lui venir en aide au cas où les choses auraient mal tourné ?

— Eh ? Eh, l'ami ? C'est à toi de jouer.

Le capitaine sursauta. Il se rendit compte qu'il tenait les dés depuis cinq bonnes minutes au moins.

Le lendemain matin, Rassan Firen fut retrouvé flottant dans les eaux du port, le cœur percé d'un coup de couteau.

L'héritage de Cressen

Fort de Leveden, Empire d'Eredhan,
au milieu de l'hiver

Cressen avait froid. Très froid. Il frissonna, et ouvrit les yeux. Il mit un long moment avant de s'habituer à l'obscurité qui régnait autour de lui. Son cœur s'accéléra lorsqu'il se rendit compte qu'il était dans une cellule. Il n'y avait aucune fenêtre. Il referma ses paupières, réprimant le sentiment de panique qui menaçait de l'envahir. Il les rouvrit un peu plus tard, lorsqu'il eut repris sa respiration, puis essaya de se lever. Il retomba aussitôt en avant et poussa un gémissement de douleur lorsque ses bras et son front heurtèrent la pierre dure et froide du sol. Des bracelets métalliques reliés au mur enserraient ses chevilles, l'empêchant de faire un seul pas en direction de la grille qui fermait la geôle.

Il avait réveillé sa blessure en trébuchant. Il regarda son bras droit. Un linge blanc bandait son épaule. Une faible tache rouge s'étendait à partir du creux formé par les muscles. Il l'ignora. La plaie était soigneusement pansée et le sang coagulerait rapidement. Il tenta d'étendre les ailes, sans succès : une corde épaisse les ligotait. Il ne pouvait pas les déployer – à quoi lui

auraient-elles servi de toute manière, enfermé qu'il était ? –, mais il fut rassuré de voir qu'elles fonctionnaient a priori normalement.

Il se rassit, posa sa tête entre ses mains, et essaya de réfléchir. Ses derniers souvenirs remontaient aux deux carreaux d'arbalète qui l'avaient frappé avant qu'il ne tombe. Il avait alors cru mourir. Au lieu de cela, les soldats d'Eredhan l'avaient sauvé, puis emprisonné.

Il avait donc échoué.

Un long soupir d'abattement s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes. Évidemment, il avait su dès son départ des Monts d'Ekren qu'il serait difficile de reprendre la Clef de Bronze. Qu'il lui faudrait pour cela de la chance, beaucoup de chance, afin de capturer le griffonnier, lui faire avouer où il avait caché l'objet qu'il avait dérobé et ensuite aller le récupérer. Mais ramener la Clef au Temple des Vents était le seul moyen qu'il avait de convaincre le Conseil des Sages, aveuglé par la trahison de son propre père. Il s'était alors lancé dans cette quête, de toutes ses forces. Il voulait prouver qu'il n'avait pas menti. Il voulait faire oublier les erreurs de Mraacen en revenant en héros, et reprendre une place honorable au sein de son peuple. Il n'avait que trop souffert du mépris, du rejet et de la défiance. Il avait préféré courir après une chance dérisoire, même avec le risque d'en mourir. Tout sauf vivre cela à nouveau.

Mais le vent soufflait en sens contraire.

Car non seulement il avait échoué, mais en plus il avait échappé à la mort qui, pour les Ailés, était mille fois préférable à l'échec.

Il secoua la tête. Pourquoi son ennemi ne l'avait-il pas laissé s'écraser contre le sol ? Pourquoi ne lui avait-il pas accordé ce dernier honneur ? Au moins serait-il ainsi tombé au combat, et non pas enterré vivant dans ce trou sans vent et sans lumière, comme un rampant, comme une humiliation supplémentaire !

Cressen retint le cri de colère et de désespoir qui lui montait des viscères. D'un coup sec, il tira violemment sur ses entraves dont le fer s'enfonça douloureusement dans la chair de ses chevilles.

Se forçant à reprendre son calme, il en étudia le métal. Il était presque neuf, dépourvu de trace de rouille. Cressen sut immédiatement qu'il ne parviendrait pas à les briser. Alors, pour échapper à l'angoisse des quatre murs qui le retenaient prisonnier, il cacha sa tête entre ses bras, fit le vide dans son esprit et essaya de se rendormir.

Combien de temps resta-t-il ainsi, entre attente et sommeil ? Sans les alternances de soleil et de lune pour rythmer ses jours et ses nuits, il était incapable même de l'imaginer. Il pouvait tout aussi bien être enfermé dans la cellule depuis une journée qu'une lunaison entière. Abruti par l'ennui, la faim qui lui tenaillait les entrailles et la soif qui lui brûlait le gosier, il attendait, immobile, se levant tout juste de temps à autre pour ne pas laisser les crampes s'emparer de ses muscles ankylosés. Ses lèvres, sèches et gercées, restaient closes, définitivement closes.

Il n'appellerait pas. Il ne supplierait pas pour qu'on le nourrisse ou qu'on lui donne de l'eau. Il n'ajouterait pas cette humiliation aux autres. Il préférait mourir plutôt que d'implorer ses geôliers.

Les hallucinations avaient commencé depuis longtemps – à plusieurs reprises, il crut être revenu dans ses montagnes, ou s'imagina voir l'un des Sages du Conseil d'Ekren apparaître derrière les barreaux afin de venir le chercher – quand il entendit la grille de sa cellule s'ouvrir.

Cressen ne fit aucun mouvement, le visage toujours enfoui entre ses bras.

Lorsqu'il comprit que quelque chose se passait, il releva la tête malgré son épuisement. En silence,

un soldat muni d'une torche diffusant une lumière aveuglante posa, à quelques pieds devant lui, une écuelle remplie d'un épais brouet marron, ainsi qu'un broc à moitié rempli d'eau. Les gargouillements du ventre de l'Ailé résonnèrent dans la cellule.

— Tu as de la chance que je sois passé, murmura le garde à voix basse. Les autres faisaient mine d'avoir oublié de te nourrir. Ils ont juré d'avoir ta peau, d'une manière ou d'une autre.

Cressen ne bougea pas, ne répondit pas. Il laissa le jeune homme repartir sans prononcer un mot. Cependant, dès qu'il entendit le cliquetis de la clef tournant dans la serrure, il se jeta sur l'eau, puis sur le brouet, qu'il avala en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Et l'attente recommença.

*
* *

Des jours ou bien peut-être juste quelques heures plus tard – comment savoir ? –, la grille s'ouvrit à nouveau, et la cellule fut éclairée par plusieurs torches. Cressen plissa les yeux, essayant de distinguer dans la lumière éblouissante les visages de ceux qui venaient d'entrer.

— Comment va-t-il ?

Il avait déjà entendu cette voix. L'odeur aussi lui était vaguement familière. Il la reconnut. C'était celle âcre et poivrée des griffons. Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Il vivra, capitaine. Il n'a pas beaucoup mangé ces derniers jours, mais ses blessures se sont refermées et il ne semble pas malade.

Deux hommes le regardaient depuis le seuil de la porte. Cressen laissa ses yeux s'habituer à la lueur des brandons, puis les dévisagea à son tour. Il y avait là le garde qui lui avait apporté l'eau et le brouet – une

éternité auparavant. L'autre était le soldat que Cressen avait attaqué, celui qui avait mené l'assaut contre le Temple du Vent.

— Tu viens finir le travail ? demanda l'Ailé d'une voix rendue rocailleuse par la soif et son silence forcé.

Il fut secoué d'une longue quinte de toux rêche, puis continua :

— Es-tu sûr que vous serez suffisamment nombreux cette fois ? À moins que tu ne veuilles aussi m'enchaîner les mains pour te faciliter la tâche ?

— Tu ne réussiras pas à me provoquer, répondit le griffonnier d'un ton calme. Je voulais combattre à la loyale, malheureusement mes hommes n'ont pas entendu mes ordres. Tu devrais plutôt me remercier de t'avoir sauvé la vie.

— Et enchaîné ici ? J'aurais préféré mourir en touchant le sol, car c'est la mort des braves, cracha le prisonnier.

Il toussa à nouveau, puis reprit :

— Que me veux-tu, toi qui as pillé le Temple des Vents ? Ajouter encore un Ailé à ton tableau de chasse ?

L'Eredhane se tourna vers son compagnon, et ordonna :

— Laisse-nous.

— Vous êtes sûr, capitaine Elessan ?

— Je ne risque rien, dit-il en tapotant l'épée accrochée à sa hanche. Ne t'en fais pas.

Le garde obéit et s'effaça, disparaissant dans le couloir sombre et étroit.

Lorsque le bruit de ses pas eut cessé de résonner, le griffonnier fit à nouveau face au prisonnier et demanda :

— Qui es-tu ?

— Je suis Cressen du Peuple Ailé, soldat du Crlen.

— La montagne où se trouve le Temple du Vent ? Tu y étais ?

L'Ailé acquiesça, fixant son interlocuteur d'un regard haineux.

— Oui. Et je me souviens parfaitement de ton visage et de ton griffon. Je suis celui qui est venu vers vous avant de me rendre compte que vous n'étiez pas là en amis. C'est avec moi qui tu as échangé les premiers coups. Je suis tombé dans un ravin pendant le combat, et j'ai perdu connaissance. Lorsque je me suis réveillé, mes compagnons étaient morts, tout comme les prêtres et les pèlerins. Massacrés par toi et tes hommes. J'ai échoué à te punir. Mais Marnn te maudira pour cela, sois-en sûr.

Ignorant les menaces du prisonnier, Elessan le détailla, essayant de se souvenir s'il avait déjà vu l'homme en face de lui. Ses yeux, d'un bleu clair à l'iris à peine plus foncé, ses cheveux presque noirs et ses immenses ailes brunes ne lui rappelaient rien. Le soldat n'avait conservé des Monts d'Ekren que le souvenir du bruit de l'acier et du sang tachant la neige.

— Pourquoi m'avoir suivi à Leveden ?

— Le Conseil des Sages n'a pas voulu me croire lorsque je leur ai annoncé que les griffons avaient attaqué notre Temple. Alors je suis venu jusqu'ici, pour rétablir mon honneur et récupérer l'objet que vous nous avez dérobé, toi et tes hommes.

— Et que fais-tu avec une armure arborant l'écusson de l'Empire ? À qui l'as-tu volée ?

— Je ne l'ai pas volée.

Le griffonnier attendit, mais Cressen ne donna aucune autre explication.

— Les armes que tu avais avec toi sont celles de Mraacen l'Ailé, continua-t-il. Elles sont gravées de son nom. Je veux savoir où tu les as trouvées.

Cressen hésita un instant, puis lâcha :

— Il me les a données. Mraacen était mon père.

Les yeux du capitaine s'agrandirent d'étonnement. Il fit un pas en arrière. D'un ton haché où se mêlaient la surprise et une rage contenue, il dit :

— Mon père était au service de l'Empereur Aras, aux côtés de Mraacen le Traitre. Et il est mort, à cause de lui.

Le cœur de Cressen fit un bond dans sa poitrine, et il regretta aussitôt ses derniers mots. Il ferma les yeux et prit une longue inspiration en secouant la tête.

Pourquoi le sort s'acharnait-il ainsi contre lui ? Pourquoi devait-il encore et toujours être confronté à la trahison de son père ? Il le maudit une fois de plus en silence. Lorsqu'il rouvrit les paupières, le soldat le fixait du regard, un masque haineux sur le visage.

— Je ne suis pas responsable de ses actes.

— Où est-il ? gronda Elessan.

— Il est mort. Il y a longtemps de cela.

Cressen ne mentait pas totalement. Dans son esprit, l'homme qu'il avait jadis aimé et admiré avait définitivement disparu au moment même où il avait trahi son peuple.

Après la fin de la guerre, Mraacen était revenu dans les Monts d'Ekren en héros. Couvert de la gloire des combats et des grandes victoires, de ses années passées aux côtés des plus grands seigneurs issus des ruines du Grand-Empire, il n'avait rien dit des secrets de la dernière bataille d'Aras Seresh, de sa faiblesse face à l'or et aux honneurs plus grands encore que lui avait promis le Roi Gris en échange de ses services, de la renaissance du Peuple Ailé qu'il avait espérée, sous son aile protectrice. Il avait compté sur l'isolement de ses montagnes pour le protéger des conséquences de ses actes. Malheureusement pour lui, les messagers d'Eredhan bravèrent l'interdiction de pénétrer sur les terres du Peuple, et révélèrent sa trahison au Conseil des Sages. L'ancien compagnon de l'Empereur fut aussitôt capturé, et après un rapide jugement le Conseil ordonna qu'on lui coupe les ailes, en signe de son déshonneur et de sa déchéance.

Cette sentence, la pire de toutes pour les siens, devait lui faire perdre non seulement sa liberté de mouvement au sein des montagnes, mais aussi, et surtout, son appartenance au Peuple, la plus grande fierté des Ailés. Les hommes d'Ekren avaient gardé de l'époque de leur splendeur, lorsque des dizaines d'années auparavant leurs guerriers et leurs prêtres étaient craints dans tout le Grand-Empire, un fort sentiment de supériorité et dédain vis-à-vis de ceux qui arpentaient la terre. Peu à peu mis de côté et affaiblis par les griffonniers d'Eredhan, l'art des Magénieurs et la richesse des autres royaumes, ils n'avaient pas vu la fin de leur grandeur passée, ignorant dans leurs montagnes que leurs anciens alliés ne les considéraient plus que comme des guerriers dépassés et arrogants, aux mœurs rigides et barbares.

Devenu rampant – comme les appelaient avec mépris les Ailés –, Mraacen disparut définitivement dans les plus basses des vallées d'Ekren, où il devait rester à jamais cloué au sol. Cressen lui avait tourné le dos, avant de subir à son tour le rejet de ses semblables, touché par la disgrâce de son père. Il perdit ses amis et son statut de jeune guerrier prometteur, à l'agilité et la force admirées de tous. Devenu un paria, il avait alors quitté les villages en hauteur et était parti vivre dans les grottes les moins élevées des montagnes, supportant comme il le pouvait les regards méprisants de ses pairs, les rares fois où ils le croisaient. Car il n'était plus pour eux que Cressen, le fils du traître, qui ne valait guère mieux que son père.

— Sa disparition est une bonne nouvelle, grogna Elessan, le sortant de ses souvenirs.

Cressen ne répondit pas.

— Quelle ironie du sort ! continua le griffonnier, qui affichait maintenant un sourire mauvais au coin des lèvres. Pendant des années, j'ai rêvé de mettre la main sur Mraacen le Traitre, celui qui avait causé la mort de

mon père et celle de l'Empereur, pour les venger. C'est même uniquement pour cette raison que j'ai intégré le corps des griffons impériaux, lorsque je suis sorti de l'Académie Impériale, afin que le jour où je mettrai la main dessus, il ne puisse pas s'enfuir en s'envolant loin de moi et de mon épée. Et pour pouvoir le poursuivre, n'importe où. Même dans les montagnes s'il le fallait. Et finalement, alors qu'il est mort, c'est son fils que je capture !

— Mon père a été banni de nos villages avant de disparaître. Il ne fait plus partie du Peuple. Il a eu la punition qu'il méritait.

Elessan réfléchit un moment avant de reprendre la parole. Puis, sans quitter du regard le prisonnier, il demanda :

— Y a-t-il eu d'autres survivants au Temple ?

— Aucun. Je suis le seul.

— C'est parfait, alors. Parfait.

Les yeux du capitaine brillaient de haine. Il allait non seulement faire en sorte que personne n'apprenne l'intervention des griffons dans les Monts d'Ekren, comme le lui avait demandé Tar, mais aussi châtier les Ailés de leur trahison.

— La mort de ton père ne m'empêchera pas de me venger. Tu paieras pour lui.

Cressen se redressa de toute sa hauteur, reprenant espoir malgré le ton sinistre du griffonnier.

— Tu te battras en duel contre moi ?

Il avait enfin le moyen de retrouver sa fierté ! Ou de mourir, ce qui revenait presque au même. Mais il ne finirait pas sa vie enfermé, sans vent et sans lumière.

Elessan secoua la tête puis, d'une voix glaciale, répondit :

— Non. Non, je ne ferai pas cet honneur au fils du traitre qui a causé la mort de l'Empereur Aras. Je ne me battrai pas contre toi. Ni moi, ni personne.

Cressen se figea.

— Je ne crains pas la mort, gronda-t-il, les poings serrés.

— Je ne peux que te croire, toi qui as traversé la moitié du continent pour venir nous défier jusqu'ici. Mais je suis certain qu'il y a au moins une chose que tu redoutes plus que tout…

Le cœur de l'Ailé se mit à battre plus fort, attendant que son interlocuteur termine sa phrase.

— … De ne plus pouvoir voler.

Le prisonnier écarquilla les yeux, le visage déformé par l'horreur.

— Demain, on te coupera les ailes, termina le capitaine d'un ton sec. Tu ne pourras plus jamais voler. Et tu seras condamné à finir le reste de ta vie à terre. Tel est le prix à payer pour la mort d'Aren Seresh et de mon père.

L'Ailé tenta de faire un pas en avant, mais ses chaines coupèrent son élan.

— Non ! Pas ça ! hurla-t-il.

— Plus tard, continua Elessan, insensible à la détresse du prisonnier, lorsque l'attaque de ton temple sera oubliée et que tout cela n'aura plus d'importance, je te libèrerai. Tu erreras sur les routes de l'Empire et d'ailleurs, là où ta misère te mènera. Mais tu ne sentiras plus jamais le vent sur son visage, tu ne connaitras plus jamais l'ivresse de la vitesse et la liberté de voler là-haut, loin de tout, loin de tous.

— Non !

— Et moi, je serai vengé, conclut le capitaine, en ouvrant la grille de la cellule.

— Non ! Nooon !

Cressen s'effondra lorsque le capitaine referma la porte derrière lui. Rampant ! Il allait faire de lui un rampant ! Comme son père, qui avait trahi, comme son père, qui l'avait entraîné avec lui dans sa déchéance ! L'Ailé gémit de désespoir.

Tu méprises l'héritage de ton père, jeune Cressen. Pourtant, sans t'en rendre compte, tu empruntes le même chemin que lui. Et ton sort sera semblable…

La prophétie des Sorcières de Bornte s'était réalisée. Elles avaient su qu'il subirait le même destin que Mraacen. Lui ne les avait pas crues. Il avait pensé pouvoir déjouer les plans de l'Empire. Il avait pensé pouvoir défier les griffonniers et retrouver la Clef de Bronze afin de la ramener au Temple des Vents. Était-ce cela, l'arrogance contre laquelle les augures l'avaient mis en garde ? Était-ce cela qu'il payait ?

Il ne savait pas. Il ne savait plus. Il ne savait plus rien, en dehors du fait que demain, à la même heure, il serait devenu un rampant.

Alors, pour la première fois depuis la trahison de son père et le déshonneur de sa famille, il se laissa aller à pleurer.

Le secret de l'île de Rys

Lunan,
au milieu de l'hiver

Depuis qu'elle avait appris la vérité sur son accession à la tête de la Guilde des Magénieurs, Lahée évitait l'Archonte. Enfermée dans son atelier la plupart du temps, elle ne sortait plus que pour se rendre auprès de son frère Poréas, étudier à la bibliothèque du palais ou pour rencontrer les quelques Magénieurs présents à Lunan qu'elle savait avoir participé à la guerre d'Arten. La jeune femme voulait en savoir plus. Plus sur sa mère, sur les évènements liés au conflit, et sur ces clefs que tout le monde recherchait. Elle n'avait que trop été manipulée.

Malheureusement, malgré tous ses efforts, les seules informations intéressantes qu'elle avait pu glaner traitaient du conflit en lui-même – et encore en connaissait-elle déjà la plus grande teneur. La défaite du Roi Gris contre les troupes d'Oren Seresh, presque dix ans plus tôt, avait signé la fin des hostilités entre Eredhan et ses alliés d'un côté, Arten de l'autre. Les vaincus s'en étaient retournés à l'intérieur de leurs frontières. Le traité de paix conclu entre les belligérants stipulait que le prince Sessried, cousin du roi et

maréchal de ses armées, devait être amené à Fersale en tant qu'otage, où il résiderait dix années. Sa présence dans la capitale d'Eredhan, à la merci des vainqueurs, était supposée assurer une paix durable sur le continent. D'après les dates indiquées sur les parchemins que la jeune femme s'était procurés, le prince Sessried retournerait donc sur ses terres dans quelques lunaisons seulement. Était-ce une coïncidence ? Ou était-il possible que l'Artenien soit mêlé, de près ou de loin, à la quête des clefs permettant d'utiliser l'Orbe de Cernos ?

Ses recherches auprès de ses confrères de la guilde furent plus fructueuses et la menèrent rapidement jusqu'à Telemque Kerias. Ce vieux Magénieur avait servi le palais pendant de longues années, et il vivait désormais dans une maison isolée au nord de Lunan. Kerias avait traversé l'époque houleuse de la guerre d'Arten en tant qu'Intendant du Palais, et était l'un des rares à être resté en poste une fois que l'ancien Maître de la Guilde eut été quant à lui « remplacé ». Son récit sur la version officielle de l'accession de Mitandia à la tête de Lunan n'intéressa que moyennement la jeune femme, pas plus que son interminable monologue sur les négociations avec le roi d'Erebe et l'arrivée, peu de temps après la paix, des ambassadeurs des principales puissances des Royaumes de l'Ouest qui souhaitaient s'attacher les services des Magénieurs.

Elle s'endormait à moitié en écoutant la voix basse et monocorde du vieillard lorsque soudain son attention attirée par un mot.

— Hein ? Une clef ? Quelle clef ?

— Comment voulez-vous que je le sache, jeune fille ? protesta le vieil homme. Tout ce que m'a dit ce brave Luance avant de repartir pour Fersale, c'est qu'il avait amené une clef très importante dans les Monts d'Ekren. Et qu'il espérait ne jamais retourner là-bas. Je

crois que les Ailés ne lui avaient pas réservé le meilleur accueil, et que l'état de leurs routes laissait largement à désirer !

Lahée s'était redressée dans son fauteuil.

— Qui était ce Luance ?

— Luance Arkthon ? Mais je viens de vous le dire ! Il était Magénieur au service de l'Empereur. Le pauvre.

— Le pauvre ? Pourquoi ?

— Parce qu'il ne l'est pas resté longtemps ! Il est mort, quelques lunaisons après la défaite du Roi Gris. La dernière fois que je l'ai vu, il faisait peine à voir. Lui qui était d'habitude si jovial paraissait complètement abattu et fuyait tout le monde. Il était méconnaissable.

— Savez-vous pour quelle raison ?

— Non. Mais je sais que quelque chose le minait. Quelque chose qui avait un rapport avec Arten et la guerre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Un sourire satisfait traversa le visage du Magénieur. La jeune femme avait enfin lâché son masque d'ennui policé pour l'écouter, attentive.

— Nous avions étudié la magie ensemble, vous comprenez. Il lui arrivait parfois de se confier à moi. Un soir – la dernière fois que je l'ai vu, à vrai dire –, nous avons discuté jusque fort tard. Il m'a demandé s'il m'arrivait de regretter certaines choses que j'avais faites. Il avait une expression… véritablement tourmentée.

— Et alors ?

— Et alors, pour sûr ! Je lui ai raconté comment j'avais évité de me retrouver sur le front nord d'Erebe pendant le conflit en prétextant la perte de mes pierres et de mon grimoire d'enchantement, comment plus tard j'avais empêché quiconque de prétendre à ma fonction d'Intendant et…

— Je ne parlais pas de cela, le coupa Lahée. Que disait-il, lui ?

Telemque la regarda un instant, presque vexé. Mais l'expression avenante et aimable de sa visiteuse le convainquit de continuer :

— Il ne m'a pas dit grand-chose. Juste qu'il avait fait quelque chose de terrible à la fin de la guerre, sur les ordres du jeune Empereur et de son frère. Quelque chose dont il se repentait amèrement, et qui le hantait depuis, jour et nuit. Il n'a pas voulu m'en dire plus. Et, honnêtement, je n'ai pas insisté. Je crois que je n'avais pas envie de porter une partie de son fardeau.

— Et après ?

— Après, rien. Il est mort brusquement, sans que je le revoie.

— Savez-vous de quoi ?

— Pas du tout.

Mille questions hantaient l'esprit de Lahée lorsqu'elle quitta le vieillard. Quel secret avait bien pu détenir ce Luance pour qu'il se sente à ce point torturé ? Ce qu'il avait caché à son ami était-il la cause de sa mort ? Et se pouvait-il que tout cela ait un lien avec l'Orbe de Cernos et les clefs qui permettaient de l'activer ?

La jeune femme n'eut pas le temps de réfléchir à tout cela bien longtemps. Le lendemain même de sa rencontre avec Telemque, un serviteur vint frapper à l'entrée de son atelier, porteur d'un message officiel de l'Archonte. Celle-ci convoquait la Magénieure et l'attendait de toute urgence.

Lahée fronça les sourcils en lisant le morceau de parchemin, surprise du formalisme employé par sa mère. Elle ne s'était pas entretenue avec elle depuis leur altercation, et l'avait ostensiblement évitée à chaque fois qu'elle avait pu se trouver sur son passage. Si elle souhaitait lui parler, pourquoi ne lui avait-elle pas tout simplement envoyé une servante ? Avait-elle peur qu'elle refuse d'obtempérer ? Se sentait-elle obligée d'user de son autorité ? Cela ne lui ressemblait guère.

Elle changea rapidement sa chemise en lin et son pantalon en cuir brun pour la robe blanche plus protocolaire des Magénieurs et un long manteau assorti, puis suivit le messager.

À sa grande surprise, il n'y avait personne en dehors de l'Archonte dans la salle d'audience, alors qu'au ton de la missive la jeune femme s'était attendue à une rencontre avec la majorité des conseillers de Lunan. Le visage fermé, elle avança de quelques pas en direction du siège surélevé. Elle sursauta en entendant les portes se refermer derrière elle, mais ne se retourna pas. Elle s'inclina sèchement devant sa mère, et attendit.

Mitandia Valfrener affichait une expression sombre, peu coutumière sur ses traits habituellement lisses et figés.

— J'ai besoin de toi, dit-elle, sans préambule.

— Si c'est pour participer à tes manigances, tu peux m'oublier. Je m'y refuse.

— C'est plus grave que cela, Lahée.

— Je ne vois pas ce qui peut être plus grave que de comploter, mentir, assassiner, trahir ses idéaux, son ancien Maître, et mettre en péril la vie de milliers d'innocents.

— Il s'agit de l'Orbe de Cernos.

Les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent de surprise. Nulle part dans ce qu'elle avait lu, elle n'avait appris ce qu'il était advenu de l'artefact après la défaite du Roi Gris. Elle l'avait supposé perdu, ou détruit, mais s'était refusée à poser la question à l'Archonte à qui elle ne faisait plus confiance. Elle espérait découvrir la vérité par elle-même.

— Je t'écoute, dit-elle, soudain intéressée.

— Un messager est arrivé hier. Ce qu'il m'a appris m'inquiète énormément. Je crois… je crois que l'Orbe de Cernos a été retrouvé… ou qu'il le sera bientôt.

— Mais je croyais que l'Orbe était entre les mains du Roi Gris ?

— Il y a été… au moins un temps. Je ne sais pas comment, mais il semblerait que l'empire d'Eredhan ait depuis réussi à mettre la main dessus.

Lahée était abasourdie. Elle qui avait imaginé Arten sur la piste de l'artefact, était-il possible qu'elle se soit trompée du tout au tout ?

L'Archonte hésita un instant, puis continua :

— La vérité est que je n'ai jamais su ce que l'Orbe était devenu après la défaite. Et, malgré ce que tu peux croire, cela ne m'était pas indifférent. J'ai donc suivi de près le sort des différentes clefs qui permettaient de l'activer. Je voulais m'assurer qu'elles soient suffisamment en sécurité pour que personne ne puisse les regrouper et avoir ainsi la possibilité d'utiliser l'Orbe.

Lahée n'en croyait pas ses oreilles.

— Si je comprends bien, à cause de toi, l'arme la plus terrible qui ait jamais existé, et que les Magénieurs avaient la charge de conserver, a été perdue après la guerre, et se trouve aujourd'hui dans la nature ? Et n'importe qui, n'importe quel fou, pourrait l'activer s'il la retrouvait ? J'aurais cru qu'au moins tu t'étais assurée de savoir où se trouvait cet objet maudit !

Mitandia secoua la tête.

— Tu comprends sans doute maintenant pourquoi j'étais aussi pressée de trouver les clefs, ou au moins l'une d'elles. Les derniers évènements m'ont énormément inquiétée. Certaines clefs disparaissaient, mystérieusement volées, pendant que l'Empire récupérait celle que je voulais mettre en sûreté, chez nous.

— Et la seule solution que tu as trouvée, c'est d'une fois de plus t'allier à Arten ? Je n'ai pas oublié que ce sont les Coureurs de Lune qui avaient rendez-vous avec moi au Cromlech d'Arndre !

— C'était le seul moyen que j'avais de récupérer au moins l'une des clefs, Lahée ! Arten m'a proposé son

aide pour obtenir celle qui était cachée dans les Marais de Myrnn. Je l'ai acceptée.

— Et qui manipule qui dans cette histoire ? Comment peux-tu être sûre qu'Arten n'essaie pas justement de s'approprier les clefs pour activer les pouvoirs de l'Orbe ?

— Tu as raison, soupira Mitandia. Je n'en ai aucune certitude. Mais j'ai décidé de leur faire confiance.

La jeune femme secoua la tête. Tout ceci était au-delà de sa compréhension. Comment de telles décisions pouvaient-elles être prises uniquement sur de simples suppositions ?

— Lahée, je dois impérativement empêcher que quiconque utilise cet objet, insista l'Archonte. Et, pour cela, j'ai besoin de toi.

— Et pourquoi devrais-je t'aider ?

La maitresse de la guilde hésita un instant, puis lâcha :

— Afin que je puisse réparer mes erreurs.

Lahée marqua le coup. Elle scruta un long moment le visage de sa mère. Son front, barré d'un pli soucieux, ses yeux noirs plissés, et ses mains, qu'elle tenait fermement posées sur ses genoux. Elle semblait sincère. La jeune femme avait envie de la croire… et en même temps, elle ne pouvait s'empêcher de douter. Elle savait l'Archonte tout à fait capable de lui mentir une fois de plus. Et si sa mère essayait simplement de récupérer l'artefact pour elle-même, ou pour un autre dessein dont elle ne lui disait rien ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que l'Empire aurait mis la main sur l'Orbe ? demanda-t-elle enfin.

— Cela ne date pas d'aujourd'hui. Mes doutes se sont construits au fur et à mesure des éléments que j'ai eus en ma possession. Tout remonte à des années de cela, lorsque le Magénieur au service de l'Empereur, un homme appelé Luance, m'a parlé d'un secret, un terrible secret, lié à la guerre d'Arten. Il est resté extrêmement flou, mais j'ai

fini par comprendre que ce secret ne pouvait être que le vol de l'Orbe par l'Empire. Le dernier message que j'ai reçu de Luance avant sa mort sous-entendait qu'il avait aidé le prince Tar à apporter quelque chose à la forteresse de Rys. Quelque chose de très précieux.

— Rys ? Où est-ce ?

— Il s'agit d'une petite ile située à l'extrême sud d'Eredhan.

— Pourquoi ne l'as-tu pas tout simplement interrogé sur ce dont il s'agissait ? Avais-tu peur qu'il découvre lui aussi tes manigances ?

Mitandia ignora la remarque acerbe de sa fille, et poursuivit :

— J'ai voulu. Mais il est mort peu de temps après m'avoir envoyé son message. Je me suis demandé si ce dernier n'en était pas la cause, d'ailleurs. J'ai alors missionné un homme de confiance qui s'est installé dans un village non loin de Rys. Je l'ai chargé de surveiller cette forteresse, sous couvert de se mettre au service des habitants de la région. Il n'a jamais pu s'approcher de l'ile – les soldats la surveillent avec énormément d'attention – et n'a malheureusement rien pu découvrir. Je n'ai de mon côté pas voulu prendre le risque de me créer des ennuis avec Eredhan, et ne lui ai donc pas demandé d'y pénétrer sans l'accord de son propriétaire… Mais je crois qu'il est temps de changer d'avis. Si l'Orbe se trouve là-bas, comme j'ai été amenée à le penser, alors il faut empêcher quiconque de s'en emparer… Surtout s'il possède les clefs.

— Et tu comptes une fois de plus sur moi pour exécuter tes basses œuvres !

— Tu es la seule personne que je puisse envoyer là-bas, Lahée. C'est trop important. Si l'Orbe tombait entre d'autres mains que les nôtres, cela pourrait se révéler catastrophique !

— C'est toi qui as fait sortir cet Orbe de l'endroit où il était caché, ne l'oublie pas !

— Je ne l'oublie pas. Je t'assure.

Lahée réfléchit un moment, puis demanda, d'une voix plus calme :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Pour quelle raison l'Empire voudrait-il mettre la main sur l'Orbe ?

— Je ne le sais pas. Ni pourquoi, ni surtout pourquoi maintenant, alors qu'à la fin de la guerre l'empereur Oren et son frère avaient en leur possession la totalité des clefs. Ils les ont eux-mêmes disséminées sur le continent, sous prétexte justement d'empêcher quiconque de les utiliser. Eredhan est déjà très puissant, et compte de nombreux alliés parmi ses voisins. L'Empire n'a pas besoin d'une telle arme.

Mitandia se tut un instant, puis conclut, d'une voix grave :

— À moins qu'ils ne préparent une guerre de grande ampleur, peut-être même contre leurs anciens alliés. Une guerre afin de poursuivre le rêve de leur père… Rétablir le Grand-Empire, sous leur autorité. Je ne vois que cette raison. Quoi qu'il en soit, il faut les en empêcher. Mais je ne peux le faire seule.

— Tu as surtout peur que tes complots pour arriver au pouvoir éclatent enfin au grand jour, accusa Lahée. Peur que, si l'Orbe vient à être retrouvé, ta trahison et ton vol soient découverts, et que tu perdes tout crédit auprès de la Guilde !

Mitandia secoua la tête.

— Je t'en prie, Lahée. Il n'y a pas que cela. Tu le sais aussi bien que moi, maintenant. Je t'ai tout dit.

La jeune femme planta un long moment ses yeux dans ceux de sa mère, essayant vainement d'y trouver quelque chose qui pourrait l'aider à prendre la bonne décision. Devait-elle essayer de lui faire confiance, tout en étant consciente d'être probablement une nouvelle fois manipulée ? Ou bien la laisserait-elle subir toute seule les conséquences de ses actes passés ?

Elle soupira.

Elle ne pouvait pas, ne voulait pas, courir le risque de laisser une telle arme dans la nature. Elle ne devait pas commettre les mêmes erreurs que sa mère.

— Que veux-tu de moi ?

Le visage de Mitandia se détendit immédiatement. Elle répondit :

— Le Magénieur qui vit non loin de l'ile de Rys se nomme Elis. Va le voir de ma part, et obtiens de lui tout ce que tu peux apprendre de la forteresse. Essaie ensuite de pénétrer à l'intérieur afin de vérifier si l'Orbe y est caché ou non. Si c'est le cas, viens tout de suite m'en avertir. Nous verrons alors ensemble ce qu'il convient de faire. Nous ne devons absolument pas nous mettre l'Empire à dos. Pas tout de suite en tout cas. Ils pourraient nous balayer d'un revers de la main.

Lahée resta un instant plongée dans ses pensées.

— Il n'y a que toi qui puisses aller là-bas, insista Mitandia, brisant le silence.

La fille de l'Archonte hésita un long moment avant de répondre, d'une voix sèche :

— J'irai.

— Merci, Lahée. Merci infiniment.

— Ne me remercie pas. Je veux que cela soit clair : je n'y vais pas pour toi. Je n'y vais pas non plus pour réparer tes erreurs. Mais uniquement parce que je pense que c'est mon devoir. En tant que Magénieure et future Archonte. Et aussi en tant que qu'être doué d'empathie, ce dont tu manques terriblement. Je vais aller à Rys, car je veux faire en sorte que cet Orbe disparaisse à jamais. Et que même toi, tu ne saches jamais où il se trouve. Ni toi, ni personne. Et n'imagine pas un seul instant que mon acte puisse de quelque manière que ce soit pardonner les crimes que tu as commis.

Mitandia allait ouvrir la bouche, mais n'en eut pas le temps. Lahée lui tourna le dos et s'éloigna à grands pas en direction des portes de la salle d'audience.

— Je pars demain matin, furent les derniers mots que lança la jeune femme à sa mère, en refermant les battants derrière elle.

*
* *

Elle sentit les embruns de l'océan avant de voir l'immense masse bleue et grise, au détour d'une colline. Elle arrêta son cheval un instant, afin de profiter de la vue. Où qu'elle regardât, la lande s'étendait, verte et ondulée. Quelques taches de couleur en rompaient la monotonie, là où les bruyères poussaient. À part l'étroite sente de terre que la Magénieure suivait, il n'y avait aucune trace de vie humaine. D'après ce qu'elle avait compris des dernières indications obtenues des paysans croisés sur la route, l'avant-veille, elle ne devait cependant plus être loin du village de Ldore. Elle reprit son chemin.

Il lui tardait d'arriver. Le voyage jusqu'aux côtes ouest d'Erhedhan avait été aussi long et fastidieux que le précédent, et elle avait promis à son jeune frère que ce serait le dernier avant longtemps.

Les premières habitations apparurent deux jours plus tard. Lahée croisa trois hameaux composés de quelques fermes chacun avant d'apercevoir au loin les volutes qui s'élevaient de la cinquantaine de maisons regroupées en haut d'une colline. Elle accéléra l'allure, motivée par l'espoir d'un repas chaud au coin d'un bon feu.

Elle n'eut aucun mal à trouver l'endroit où vivait Elis. Le vieil homme était bien connu dans le village. Ancien forgeron, il n'avait pas son pareil pour réparer les charrettes et autres outils. Sa maison se trouvait à quelques dizaines de pas à peine du puits. Un petit jardin l'entourait, dans lequel poussaient des rangées de

légumes – oignons, carottes et haricots – ainsi que de rares fleurs. Une forge rudimentaire avait été installée contre l'un de ses murs.

Lahée frappa à la porte, et attendit. Quelques minutes plus tard, celle-ci s'ouvrit et laissa apparaître le visage parcheminé d'un vieil homme dont les yeux bleus pétillaient derrière ses lunettes abîmées.

— Que puis-je pour vous ? l'interrogea-t-il d'une voix étonnamment alerte pour son âge.

— M'offrir un peu de repos et des nouvelles, répondit la jeune femme. Je suis Lahée Valfrener, Magénieure et fille de Mitandia Valfrener.

L'homme sursauta. Il vérifia d'un coup d'œil que personne ne se trouvait aux alentours, puis ouvrit grand la porte.

— Entrez, entrez. Je ne m'attendais pas à une telle visite. Il semble y avoir beaucoup d'activité en ce moment par ici. Je n'ai jamais vu une telle concentration de hautes personnalités dans la région de Rys !

— Ah bon ? D'autres voyageurs sont arrivés récemment ? demanda Lahée, en entrant dans la maisonnette.

— Oui. Et pas des moindres. Marsa Brenen, maréchal de l'Empire, est arrivé il y a deux jours de cela.

Le visage de Lahée se décomposa aussitôt.

Cressen

— Je suis désolé. C'est tout ce que j'ai pu trouver.

Cressen pose la sacoche en cuir sur la table en bois abîmée. Dedans, il n'y a que deux maigres grives ainsi que quelques champignons. Mais ce n'est pas cela que regarde sa mère. Elle a les yeux fixés sur son visage.

— Ce n'est rien, dit-il.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, je te dis.

— Combien étaient-ils, cette fois ?

D'un geste brusque, il ébroue ses ailes, puis lui tourne le dos.

— Cressen ! Réponds-moi !

Il tourne la tête. Ses yeux remontent jusqu'à ceux de sa mère. Il y voit les larmes qui perlent. La colère et l'impuissance. La douleur. La honte. Alors, il décide de ne rien raconter.

— Je suis tombé. Une bourrasque.

Elle le regarde. Elle ne le croit pas, bien sûr.

— Tu veux que j'allume le feu ?

Elle ne répond pas.

Ils étaient quatre. Il les a vus approcher, de l'un des villages en bas des contreforts du Crlen, alors qu'il gardait les chèvres. Venus pour se moquer de lui, le fils du Sans-Nid. Le fils de Mraacen le Traître.

Au début, il n'a pas bougé, bien sûr. Il avait l'habitude.

Puis ils ont lancé les cailloux.

La Forteresse de l'Île

Ile de Rys, Empire d'Eredhan,
à la fin de l'hiver

Marsa Brenen avançait en silence dans les couloirs de la forteresse de Rys. Bâtis à même la roche grise de l'ile, ses murs se confondaient au paysage désolé qui l'entourait, battu par les vents et les embruns.

Deux hommes, cachés sous de grandes capes, suivaient le maréchal sans un mot. Du premier, seuls les yeux étaient visibles, complètement noirs – iris comme pupille –, ainsi que de temps à autre ses bras lorsqu'il les balançait en marchant. Des tatouages sombres les marquaient, leurs volutes s'enroulant de la base de ses poignets jusqu'en haut de ses biceps. Le pommeau d'une épée se devinait sous la cape du second.

Ils avaient dépassé sans difficulté les trois précédents postes de garde, où les sentinelles avaient déverrouillé les épaisses grilles qui empêchaient de s'enfoncer plus loin à l'intérieur du bâtiment. Les hommes aux armoiries du héron n'avaient pas posé de question : le maréchal était, après l'Empereur lui-même, la plus haute autorité militaire de l'Empire. Celui-ci n'avait d'ailleurs même pas eu besoin de parler. Ses compagnons annonçaient à chaque halte sa visite aux soldats qui les laissaient

alors avancer, s'effaçant sans un mot au passage de leur commandant. Ce n'était qu'une fois le bruit des bottes des visiteurs disparu que les gardes échangeaient sur la froideur et le mutisme de Marsa Brenen, à mille lieues de ses habitudes. L'homme était connu pour s'intéresser de manière maniaque aux moindres détails de la vie des postes et des forteresses dont il avait la charge. Mais sans doute les soucis avaient-ils pris le pas sur le reste.

Au-devant des trois visiteurs, les couloirs en pierre de la forteresse s'étendaient sur des dizaines et des dizaines de pas, rythmés par les torchères en métal noir et quelques rares portes en bois. Celles-ci, pour la plupart fermées, donnaient accès aux quartiers des soldats, à des salles abandonnées et quelques réserves. De temps en temps, d'étroites meurtrières apportaient un peu de la lumière grise du jour dans les galeries, ainsi que l'odeur forte et iodée de la mer. En dehors des gardes, étonnamment nombreux pour un endroit qui par ailleurs semblait désert, il n'y avait pas âme qui vive dans les couloirs.

Après avoir passé une nouvelle grille, plus imposante encore que les autres et protégée par une dizaine d'hommes rongés par l'ennui, Marsa Brenen et ses compagnons débouchèrent dans une grande pièce vide, aux murs nus percés de fenêtres à peine plus larges qu'une main. Quelques croutes de sel apparaissaient sur leurs rebords, et des algues verdâtres avaient commencé à pousser dans les angles du sol. Deux escaliers s'y trouvaient. Le premier montait en direction des étages, tandis que le second s'enfonçait dans les sous-sols de l'ile. Sans hésiter, le maréchal se dirigea vers ce dernier, et commença à descendre.

De rares torches éclairaient les marches glissantes et tachées d'humidité. Il n'y avait aucune maçonnerie : le passage avait été directement taillé dans la roche. L'air, vicié, sentait la moisissure et le renfermé. Brenen n'en parut pas importuné.

En bas, quatre autres gardes étaient installés autour d'une vieille table en bois. Surpris alors qu'ils discutaient et riaient à gorge déployée, ils se mirent aussitôt au garde-à-vous lorsqu'ils entendirent les compagnons du maréchal annoncer son arrivée. Leurs visages déconcertés cachaient mal leur étonnement. Il s'agissait des premiers visiteurs en presque dix ans.

Ils ne dirent rien lorsque l'homme à l'épée resta avec eux, laissant les deux autres s'avancer dans les couloirs sombres, aux plafonds bas et suintants de gouttes d'eau prêtes à tomber au moindre mouvement d'air.

Marsa s'arrêta devant une épaisse porte en fer rouillé et au vantail plein. Seule une petite trappe, proche du sol, y avait été percée, permettant de faire passer un peu d'eau et de nourriture. D'un geste maladroit, mal assuré, il mit la main à l'intérieur de sa chemise. Il en sortit une clef brillante attachée à la chaine pendue à son cou. Il s'en défit, et l'approcha de la serrure. Dans un faible cliquetis, il fit jouer la gâche. Ignorant les bruits sourds qui parvenaient tout à coup de la salle de garde qu'ils avaient laissée derrière eux, il ouvrit la porte. Il entra dans la pièce sans hésiter, suivi de son acolyte qui tenait une torche à la main.

Aucune fenêtre n'éclairait la cellule aux murs de pierre et au sol taillé dans la roche brute. Une couche de paille souillée en occupait l'un des angles. Plusieurs bols en bois vides traînaient par terre. Au fond, un homme était assis, les bras autour des genoux. Il portait une longue tunique sale et trouée à de nombreux endroits. Son visage, pâle et émacié, ne devait pas avoir vu la lumière depuis de longues années. Ses longs cheveux de jais étaient emmêlés à sa barbe de la même couleur, et cachaient son visage. Il leva la tête à l'approche des nouveaux arrivants, révélant deux cavités lisses à la place de ses yeux morts, ainsi qu'une gemme sombre, profondément enfoncée dans son front.

L'homme aux pupilles noires fouilla sous sa cape, puis en sortit un manteau de laine à capuche qu'il tendit au prisonnier. Celui-ci se releva, le prit sans dire un mot et s'en revêtit. Il ne semblait pas surpris de l'arrivée des intrus.

Lorsqu'ils revinrent dans la salle, les quatre gardes gisaient à terre dans une mare de sang. Le soldat n'était même pas essoufflé. Il fixa un long moment le prisonnier, sans bouger, puis dit :

— C'est… lui ?

D'un hochement de tête, celui qui avait les bras tatoués acquiesça.

— Vous êtes sûr que les hommes là-haut nous laisseront ressortir en nous voyant revenir à quatre ?

— Certain, répondit la silhouette aux yeux noirs. Leur maréchal est là, ils ne poseront aucune question. Remontons. Les chevaux nous attendent, et il me tarde de sentir à nouveau la lumière du soleil sur mon visage.

Marsa n'eut aucune réaction. Son regard était lointain, ailleurs. Le soldat quant à lui ne releva pas le fait qu'ils n'avaient quitté la surface de l'ile que peu de temps auparavant, et obéit sans un mot.

Ils remontèrent les escaliers, puis entamèrent leur trajet de retour à travers les couloirs froids et déserts du bâtiment. Ils passèrent à nouveau les différents postes de garde sans encombre. Les hommes de l'Empire ne firent pas attention à leur quatrième compagnon, saluant leur maréchal d'une manière tout aussi disciplinée qu'à l'aller, toujours intrigués par son attitude inhabituelle.

Derrière l'immense herse qui protégeait l'entrée de la forteresse de l'ile de Rys, une large digue de rochers au sommet aplani et pavé permettait de rejoindre le continent. Après l'avoir empruntée, les quatre hommes suivirent la route en terre battue sur quelques dizaines de pas, puis l'abandonnèrent dès qu'ils furent cachés

par les premières dunes. Ils se dirigèrent alors vers un bois de pins et de chênes-lièges situé non loin de là. Attachés à des troncs peu après sa lisière, trois chevaux les attendaient tranquillement, broutant les rares touffes d'herbe rase qui réussissaient à pousser dans le sable.

Dès qu'ils furent arrivés à leurs montures, le prisonnier baissa enfin sa capuche. Ses yeux morts tournés en direction du soleil, il respira un long moment et à pleins poumons l'air marin.

— Je suis enfin libre, soupira-t-il d'une voix rauque, brisant le silence qui les avait accompagnés jusqu'ici. Après toutes ces années passées entre les quatre murs de ma cellule, sans rien sentir d'autre sur ma peau que les pattes et les queues des rats, l'humidité qui gouttait du plafond et la paille moisie et puante sous mon corps desséché. Libre…

Il se tourna vers Marsa Brenen. Celui-ci paraissait toujours étrangement absent, le regard perdu et les bras pendus le long de son corps.

— Ton maître, Oren Seresh, voulait me tuer lorsque j'ai été capturé, il y a dix ans de cela. Le pauvre garçon n'avait qu'une obsession : venger son père. Son frère Tar a dû longuement discuter pour l'en dissuader. Le jeune prince a finalement accepté de me laisser en vie, et laissa son mage me crever les yeux et m'enfermer ici, dans cette forteresse maudite.

L'homme éclata d'un rire froid et amer. En face de lui, le maréchal n'avait aucune réaction. Ses compagnons ne paraissaient ni s'en soucier ni s'en inquiéter.

— Comme il le regrette, maintenant ! Jamais il n'aurait imaginé que son plan se déroulerait de cette manière. Il a échoué, sur toute la ligne. Quant à moi, je vais pouvoir me venger. Et en premier lieu, de celui qui l'a aidé à me capturer et m'a enfermé ici.

L'aveugle tendit la main en direction de l'homme à l'épée. Celui-ci lui présenta son arme. Il la saisit, et en

apprécia rapidement le poids et l'équilibre. Puis il se tourna vers Marsa Brenen.

Le maréchal d'Eredhan sursauta soudainement, comme s'il avait été réveillé en sursaut. Il recula d'un pas, puis de deux, et tomba lourdement sur le sol. Instinctivement, il chercha son épée à sa ceinture. Elle avait disparu. L'ancien prisonnier fit un pas en sa direction.

— Sois maudit, Vaariel d'Arten ! hurla Marsa essayant de se relever.

Il dérapa sur le sol glissant de feuilles et d'épines de pin, comme s'il n'avait pas récupéré toute la maîtrise de ses mouvements, et se retrouva à nouveau à terre.

— Sois maudit avec ta magie !

Les veines de la gorge visibles sous l'effet de la colère, il serrait les poings en fixant le souverain des Terres du Nord qui s'approchait inexorablement, alors que lui ne pouvait qu'à peine bouger.

— Regarde mon front, Brenen. Maudit, je le suis déjà, par ta faute, celle de tes maîtres et celle du Magénieur qui a obéi à vos ordres. Il est maintenant temps que je vous le fasse payer. Tu étais proche de découvrir mes plans, je le sais. Mais tes doutes sont arrivés trop tard. Bien trop tard.

— Qui a trahi ? Et qui êtes-vous ? rugit-il, regardant tour à tour les deux hommes qui accompagnaient l'ancien prisonnier, dont les orbites creuses le fixaient. Est-ce vous que j'ai entendu sous les murailles d'Arsener ? Ne le laissez pas s'échapper ! Ne lui permettez pas de déclencher la guerre à nouveau !

Aucun des deux ne bougea ni ne répondit. Le maréchal essaya maladroitement de se relever une nouvelle fois, mais retomba brusquement, comme si plus un seul muscle, plus un seul nerf de son corps ne lui obéissait. Ses yeux s'écarquillèrent lorsque l'homme s'approcha et leva haut son épée au-dessus de lui.

— Tu ne sauras jamais qui t'a trahi, depuis tant d'années. Et c'est trop tard. Rien ne pourra empêcher ma vengeance. Adieu, Brenen !

Quelques secondes plus tard, la tête de Marsa Brenen roulait sur le sol humide, des gerbes de sang jaillissant de son cou sectionné.

La chute de l'Ailé

Fort de Leveden, Empire d'Eredhan,
à la fin de l'hiver

Après le départ du griffonnier, Cressen resta un long moment la tête enfouie entre ses bras croisés.

Il avait rêvé de mourir en héros, de racheter son honneur et celui de sa famille. Sa poursuite des griffons et de la Clef de Bronze devait lui permettre de prouver au Conseil des Sages qu'ils s'étaient trompés sur son compte, que son sang et ses ailes n'étaient pas souillés par la bassesse de son père. Il avait espéré plus que tout recouvrer sa place au sein de son peuple. Mais il avait échoué.

Il n'avait pas réussi à retrouver la clef et, porté par sa haine du griffonnier, il croupissait désormais dans une geôle sans air et sans lumière.

Il savait maintenant qu'il ne reviendrait pas chez lui, une fois son honneur lavé. Il savait qu'il ne reviendrait pas du tout, d'ailleurs. Mais il y avait pire encore. Son destin allait rejoindre celui de l'homme qu'il haïssait plus que tout. Demain, il serait un rampant, comme son père. Dans un hurlement rageur, il se frappa l'arrière de la tête contre le mur de sa cellule. La douleur se propagea instantanément dans tout son crâne.

Les larmes dans les yeux, il maudit une nouvelle fois Mraacen le Traître, qui avait non seulement trahi son peuple, mais aussi causé la malédiction de son fils.

*
* *

Cressen comprit que le soleil venait de se lever lorsqu'il entendit des bruits de pas dans le couloir. Quelques instants plus tard, la grille de son cachot s'ouvrit. Il n'avait pas fermé l'œil depuis la veille. Il était resté assis à méditer, sans bouger, à se remémorer toutes les fois où il avait volé, dans le ciel bleu et limpide de l'été, dans le vent glacial de l'hiver, dans les tempêtes de neige et les orages aussi, au-dessus des montagnes d'Ekren, au-dessus des vallées et des forêts, essayant d'oublier le sort qui l'attendait, essayant d'oublier son père.

Lorsque ses yeux se furent habitués à la lumière des torches, il observa les nouveaux arrivants. Derrière les quatre gardes à l'expression mauvaise qui avançaient dans sa cellule, il vit la silhouette épaisse d'un homme revêtu d'une ample tunique noire qui lui tombait sur les pieds. Son visage était masqué par une large capuche, dont l'ombre cachait ses yeux. Sans dire un mot, Cressen regarda les soldats défaire les chaines qui l'entravaient depuis qu'il s'était réveillé dans cette cellule. Il ne fit rien pour s'échapper, et laissa les hommes lui lier les mains et les ailes à l'aide d'une solide corde de chanvre.

Les gardes le poussèrent sans ménagement vers la grille, d'où le bourreau s'effaça. Après avoir vérifié la solidité des liens, tellement serrés que l'Ailé ne sentait presque plus ses doigts ni les muscles ankylosés de ses ailes, l'homme leur fit signe d'avancer. D'un coup brusque entre ses épaules, les soldats forcèrent leur prisonnier à se mettre en marche. Tête baissée, celui-ci avança, n'opposant aucune résistance.

Ils parcoururent l'étroit corridor sur lequel donnait la demi-douzaine de cellules du fort, puis grimpèrent les escaliers aux marches raides. Cressen, affaibli par le manque d'eau et de nourriture, et qui n'avait pas bougé depuis plusieurs jours, mettait difficilement un pied devant l'autre. Il trébucha plusieurs fois. Les hommes ne firent rien pour le soutenir.

Arrivés en haut, ils débouchèrent sur un couloir plus large, éclairé par d'étroites fenêtres. À travers l'une d'elles, Cressen aperçut la cour pavée de la forteresse. Une estrade en bois avait été assemblée en son centre.

Il cligna des yeux en arrivant à l'extérieur, ébloui par la lumière du matin. Il leva le visage en direction du ciel, bleu et froid. Aucun nuage ne le tachait. Une faible brise soufflait, faisant bruisser au loin les plus fines branches des arbres et apportant avec elle l'odeur douce et humide de la terre des collines alentour. Le cœur de l'Ailé se comprima douloureusement dans sa poitrine. Comment supporter l'idée de ne plus jamais pouvoir retourner là-haut ?

Il se mordit les lèvres et, tête baissée, continua d'avancer.

Dans la cour du Fort de Leveden, une dizaine de soldats entouraient leur capitaine. Elessan Marden se tenait debout, les bras croisés à quelques pas de l'estrade. Son visage affichait une haine glaciale lorsqu'il croisa le regard du prisonnier.

Les hommes derrière l'Ailé le poussèrent à nouveau. Cressen avança en titubant vers l'estrade, surélevée d'un pied seulement. Quatre anneaux en métal fixés dessus délimitaient les quatre coins d'un carré. À moins de deux pas de là, une lourde hache était plantée sur un billot de bois.

Tout en marchant, l'Ailé jeta un coup d'œil furtif autour de lui. De chaque côté, les murs hauts du Fort de Leveden se dressaient vers le ciel. Plusieurs sentinelles

marchaient le long du chemin de ronde, leurs regards tournés vers l'extérieur. La herse de la porte principale de la forteresse – celle qui donnait sur la large route pavée menant à Fersale – était baissée. Il y avait une vingtaine d'hommes au total. Tous étaient armés d'épées. Aucun n'avait d'arc ni d'arbalète.

Le visage concentré, Cressen avançait. Ses yeux baissés se mouvaient sans cesse, observant furtivement autour de lui, détaillant la position des soldats, la présence des issues bloquées, celles qui ne l'étaient pas. Estimant ses chances d'arriver, malgré les gardes, malgré sa fatigue, malgré les liens qui entravaient ses bras et ses ailes, à une porte non protégée. Après… Après serait autre chose. D'abord fuir, à tout prix, le supplice et le déshonneur qui l'attendaient.

Il se trouvait à mi-chemin entre la sortie des prisons et l'estrade lorsque soudain il bondit d'un côté et fonça en direction de la porte entr'ouverte de l'une des tours.

Après un infime instant de surprise, la réaction des soldats ne se fit pas attendre. Ils se mirent à hurler, puis se ruèrent derrière le prisonnier. Gêné par les cordes et les muscles de ses jambes toujours affaiblies, Cressen fixait son seul espoir de fuite, sans se préoccuper des hommes qui couraient derrière lui.

La porte se rapprochait à chacune de ses foulées. Dans son ombre, il voyait déjà vaguement se dessiner la silhouette d'un escalier. Sa partie haute disparaissait en direction du plafond. Le cœur du prisonnier battait à tout rompre dans sa poitrine, mais il puisa dans ses dernières ressources. Il ne voulait pas finir comme son père. Il ne voulait pas perdre ses ailes, sa dernière fierté.

Il passa le seuil de la porte, manquant de tomber à la renverse alors qu'il ralentissait pour ne pas heurter le mur de la tour. Aussitôt, il se propulsa en direction des escaliers. Il allait grimper la première marche lorsqu'un violent choc entre ses deux omoplates le fit trébucher. Il poussa un cri de douleur. Il n'eut pas le temps de se

retourner. Un second coup à la base de la nuque le sonna et, sans un mot, il s'effondra à terre.

— Sale traitre d'Ailé ! maugréa le soldat derrière lui.

D'un geste brusque, l'homme se saisit de la corde qui entravait les mains et les ailes du prisonnier et tira violemment dessus. Cressen gémit et se retrouva traîné en arrière, ventre contre terre. Il secoua la tête, tentant de retrouver ses esprits et de repousser la peur panique qui menaçait de s'emparer de lui.

Alors que les gardes l'entraînaient à nouveau vers l'estrade, ses mains essayaient frénétiquement de s'accrocher aux rainures des pierres du sol de la tour, puis au battant de la porte en bois, et enfin aux larges dalles grises qui pavaient la cour intérieure de la forteresse. Mais rien n'y faisait.

La traction s'arrêta quelques pas plus loin. Cressen se mit à genoux, puis se releva doucement, tête baissée, abattu et soudainement privé de toute force.

— Tu vas là-bas comme un homme, ou je t'y tire comme une femmelette ? demanda l'un des soldats d'une voix menaçante.

L'Ailé jeta un œil derrière lui. Les quatre gardes, dont celui qui venait de parler, avaient sorti leurs épées. Un peu plus loin, indifférent au tumulte qui avait eu lieu un instant auparavant et à la course-poursuite qui avait suivi – comme s'il connaissait par avance sa conclusion –, le bourreau attendait, installé à côté de son billot.

Un vide incommensurable s'empara alors du jeune homme. Comme si sa vie fuyait son cœur, son âme. Ses jambes manquèrent de le lâcher. Il évita de tomber en se soutenant au mur intérieur des remparts. Le soldat fit mine de tirer sur la corde.

— Je viens, murmura l'Ailé, d'une voix d'outre-tombe. Je viens.

Les épaules baissées, il suivit alors le garde qui le tenait en corde comme un vulgaire animal.

Ignorant les spectateurs, il grimpa les deux marches qui menaient à l'estrade. Il ne regarda ni le bourreau ni sa hache. Ses yeux ne pouvaient cependant pas quitter les quatre anneaux de fer fichés dans le plancher de bois.

Il sentit que quelqu'un, derrière lui, manipulait les cordes qui le maintenaient prisonnier. Il fut poussé de quelques pas en avant. Un bout de chanvre passa dans l'attache de droite, puis une autre dans celle de gauche. Il jeta un dernier regard vers le ciel, puis fut violemment propulsé par-derrière. Il tomba, et eut juste le temps de rentrer la tête avant de se cogner le front contre le sol. Du sang coula. Personne n'y fit attention. Du coin de l'œil, il vit les soldats attacher consciencieusement ses liens. Il sentit qu'on lui étirait les ailes, qui furent à leur tour accrochées aux anneaux de fer. Puis, sans un mot, les hommes disparurent de son champ de vision.

— Cressen l'Ailé, retentit une voix grave derrière lui qu'il reconnut comme étant celle d'Elessan Marden, tu as brisé l'alliance entre nos deux peuples en t'attaquant aux griffonniers de Son Altesse Impériale Oren Seresh d'Eredhan et au Fort de Leveden, et tu as gravement blessé l'un de nos griffons. Pour ces actes dont je t'ai jugé coupable, tu dois être puni.

Il n'y avait pas un bruit en dehors du discours du jeune griffonnier. Le vent s'était apaisé, et pas un oiseau ne volait dans le ciel.

— Un traître ne peut qu'enfanter un autre traître. Tu t'es montré le digne fils de ton père, et tu dois être traité comme tel. La punition que tu mérites doit non seulement être à la hauteur de tes offenses envers l'Empire et ses soldats, mais aussi à celle des multiples trahisons dont toi et ton sang êtes coupables. Aussi ai-je décidé que pour faire justice, je réclamais tes ailes. Bourreau ! ordonna Elessan.

C'en était trop. Abandonnant tout contrôle sur lui-même, tout espoir, Cressen laissa alors la panique s'emparer de lui, et hurla :

— Nooon ! Nooooon !

Seul le silence lui répondit, ainsi que le grincement des lattes de bois de l'estrade. Quelqu'un marchait, se dirigeait vers lui à pas lent. Il essaya de tourner la tête, mais ne le put, coincé par les cordes. La terreur envahissait l'Ailé, par vague, alors qu'il tirait désespérément sur ses liens qui ne voulaient pas bouger.

Il sentit un mouvement d'air et aussitôt entendit le bruit sinistre d'une arme déchirant des chairs. Au même moment, une douleur insensée s'empara de tout son corps, irradiant depuis son aile droite. Il voulut hurler, mais pas un son ne sortit de sa bouche tordue. Un nouveau craquement se fit entendre, en provenance cette fois-ci de son aile gauche.

Terrassé par la souffrance, il perdit alors conscience.

Le crépuscule de Lunan

Ile de Rys, Empire d'Eredhan,
à la fin de l'hiver

Lahée résista à l'envie de hurler lorsqu'elle vit le corps décapité du maréchal s'effondrer à terre. Instinctivement, elle recula de quelques pas encore à l'intérieur du bois. À côté d'elle, le visage d'Elis était presque aussi blanc que son manteau.

— Ce n'est que le début de ma vengeance, gronda non loin de là celui que Marsa Brenen avait désigné comme étant Vaariel d'Arten, le Roi Gris. Ils vont regretter de m'avoir capturé et de m'avoir fait subir tant de supplices !

Les deux Magénieurs se rendaient en direction de la forteresse lorsqu'ils avaient aperçu, de loin, les trois visiteurs s'approchant de l'ile à cheval. À l'aide de verres grossissants qu'Elis avait conçus, la jeune femme avait rapidement reconnu le maréchal d'Eredhan parmi eux. Intrigués, ils les observèrent, les virent cacher leurs montures dans les bois, puis se diriger à pied vers le fort. Ils avaient alors décidé d'attendre leur retour avant de pénétrer sur l'îlot rocheux. Lahée regrettait presque cette décision.

D'un geste vif de la main, elle fit signe à son compagnon de s'éloigner de la lisière où ils s'étaient dissimulés. Maintenant qu'ils avaient appris ce que cachait réellement la forteresse de l'ile de Rys, ils devaient repartir – et au plus vite ! – pour en avertir l'Archonte.

La jeune femme frissonna, au bord de la panique. Elle n'aurait jamais imaginé que le souverain d'Arten puisse être encore en vie. Et elle ne comprenait pas pourquoi l'Empire avait gardé enfermé, durant toutes ces années, l'un ses sorciers les plus dangereux des Royaumes de l'Ouest, et son ennemi le plus acharné.

Le Roi Gris… Le plus grand des souverains des Terres du Nord, et l'un de ses mages les plus redoutables, aussi. La magie d'Arten, noire et inquiétante, permettait à ses utilisateurs de manipuler les esprits à leur gré. Prenant possession de leurs victimes, ils les faisaient alors agir comme de simples pantins… un peu à l'image des Magénieurs et des Gemmes de Rehed, pensa la jeune femme en retenant une grimace de dégoût. Vaariel d'Arten passait pour être l'un des plus puissants sorciers connus, capable de contrôler ses cibles même lorsqu'elles n'étaient plus dans son champ de vision. Au-delà de ses talents occultes et de sa connaissance des différents Arts Magiques – enviée même par certains Magénieurs –, le Roi Gris s'était également révélé être un stratège hors pair et un souverain à la main de fer. Il avait fait de ses terres un royaume riche et puissant. Le seul peut-être à pouvoir rivaliser avec l'Empire d'Eredhan. Était-ce pour cette raison que la guerre d'Arten avait été déclenchée ? Était-ce parce que le Roi Gris était l'unique personne à pouvoir se mettre en travers de la route d'Aras Seresh et de son rêve de rebâtir le Grand-Empire ?

Lahée s'en trouvait là de ses pensées lorsque son compagnon, qui la suivait aussi vite qu'il pouvait afin de retrouver leurs montures, glissa soudain sur un rocher moussu. Incapable de se rattraper, il tomba de tout son

poids à terre. Le vieux Magénieur laissa échapper un cri de douleur en heurtant le sol sec et crevassé, le visage grimaçant.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda la voix du Roi Gris, à moins d'un demi-arpent de là.

Le sang de Lahée se figea dans ses veines. Elle se précipita vers Elis et chuchota en lui tendant le bras :

— Vite ! Ils nous ont entendus !

Le vieil homme se remit difficilement debout, s'accrochant à la main de la jeune femme. Sa cheville gauche le faisait visiblement souffrir.

— Va voir s'il y a quelqu'un, ordonna le roi Vaariel à l'un de ses compagnons.

— Les chevaux, vite ! pressa Lahée.

Sans plus se soucier de faire le moindre bruit, les deux Magénieurs se mirent à courir en direction de leurs montures, qu'ils avaient attachées dans une minuscule clairière située un peu plus loin dans le bois.

— Des espions ! cria l'homme dont l'ombre venait d'apparaître à travers les arbres.

Lahée reconnut à moitié la voix de celui qui venait de parler. L'esprit au bord de la panique, obnubilée par le fait d'arriver aux chevaux avant que l'acolyte du Roi Gris, sans doute déjà à leur poursuite, ne les rattrape, elle ne chercha pas à se souvenir du moment où elle l'avait entendue pour la dernière fois. Sans ralentir son allure, elle jeta un regard rapide derrière elle. Elis la suivait difficilement à quelques pas de là, tandis que, surgissant de la lisière, une grande silhouette cachée dans une cape grise filait dans leur direction.

— Vite ! hurla la jeune femme.

Elle arriva aux chevaux la première. Elle ne prit pas le temps de défaire les nœuds. D'un geste vif, elle trancha les cordes avec sa dague, libérant ainsi les montures, puis monta en selle, tout en tenant d'une main ferme le licol de l'autre bête. L'homme à la cape courait derrière Elis, et le talonnait presque. Fébrile, Lahée fouilla dans

la besace qu'elle avait laissée accrochée à ses sacoches. Dans sa précipitation, elle fit tomber l'une de ses pierres enchantées, puis une deuxième. Elle n'essaya même pas de les rattraper.

Enfin, elle poussa un soupir de soulagement et leva sa main. À l'intérieur, elle tenait une petite forme noire de la taille d'un œuf, entourée d'étranges volutes de fumée sombre. Elle laissa Elis arriver jusqu'à elle, puis jeta la boule de toutes ses forces en direction de son poursuivant. Le projectile atterrit à quelques pas à peine de sa cible. Aussitôt, de larges filets d'une brume obscure en jaillirent et s'enroulèrent autour des jambes de l'homme. Celui-ci, brusquement stoppé dans son élan, trébucha et tomba violemment à terre, en poussant à son tour un cri de douleur.

— Dépêchez-vous ! implora la jeune femme.

Elle aida son compagnon à grimper sur son cheval et se préparait à talonner le sien lorsqu'un immense éclat de rire retentit derrière elle. Elle tressaillit et se retourna de surprise.

— Tu crois vraiment que tes petits artifices de Magénieure vont m'arrêter ?

Il n'y avait personne autour d'eux, en dehors de la silhouette qui se débattait à terre avec la brume noire. Lahée ne chercha pas à comprendre, et reporta son attention vers Elis. Elle ouvrit la bouche pour l'inciter à se dépêcher encore, mais ses mots restèrent coincés dans sa gorge. Les yeux du vieux forgeron avaient perdu toute nuance de bleu, remplacée par des taches noires qui paraissaient petit à petit prendre possession de tout l'iris et du blanc de l'œil.

— Lahée… Fuyez… articula difficilement le vieil homme, les mâchoires crispées. Fuyez… Il me… possède…

La bouche de jeune femme s'ouvrit de terreur. Le Roi Gris ! Il prenait le pouvoir sur Elis ! Son cheval piaffa, nerveux, et recula de quelques pas. Elle s'apprêtait à

répondre lorsque tout à coup une dague jaillie de nulle part se planta dans la poitrine du Magénieur. Celui-ci se raidit brusquement, puis une tache de sang apparut autour de la garde de l'arme, s'étendant doucement sur sa robe. Sans un mot, il s'écroula à terre.

Il était mort.

Lahée hurla de toute la force de ses poumons, et se retourna vers l'homme qui avait fait cela. Il avait réussi à briser son enchantement et lui faisait désormais face, à une dizaine de pas seulement. Puis soudain, avant même qu'elle ait eu le temps de réagir, elle sentit quelque chose de visqueux à l'intérieur de sa tête, une voix doucereuse qui l'enveloppait, une pression dans les yeux. Sa vision s'assombrit un instant. Elle comprit aussitôt. Le Roi Gris essayait de prendre possession de son esprit !

Alors, elle céda complètement à la panique.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, celui qui venait de tuer Elis tenait fermement son propre cheval de la main droite. Comment était-il arrivé jusque-là sans qu'elle le voie ? Elle cria et, sans réfléchir, descendit de cheval aussi rapidement que possible. Elle se raccrocha aux étriers pour ne pas tomber et, sans un regard en arrière, se mit à courir de toutes ses forces, droit devant elle.

— Tu n'iras pas bien loin, lui chuchota la voix dans sa tête, moqueuse.

Elle ravala un sanglot de terreur et accéléra encore. Derrière elle, des pas lourds la suivaient, ainsi que le souffle haletant de son poursuivant. Les branches des arbres fouettaient son visage, les ronces s'enroulaient autour de ses pieds, la ralentissant, la faisant trébucher. Elle ne s'en souciait pas. Elle courait à perdre haleine, avec une seule idée en tête : s'enfuir, s'enfuir loin de ce cauchemar, loin de l'évasion du Roi Gris et de la mort d'Elis.

Les arbres s'espacèrent peu à peu alors que le bois s'effilochait. Elle réussit à maintenir son allure malgré la pente qui montait, devenant de plus en plus raide.

L'air lui déchirait les poumons à chaque respiration, ses jambes étaient en feu, mais elle n'en avait cure. Sans cheval, sans sacoche, la fuite était sa seule chance de survie. Les rochers se faisaient plus nombreux autour de la jeune femme, qui dut sauter par-dessus certains d'entre eux et contourner les plus gros. Puis les derniers pins disparurent, laissant place à une longue langue de roche qui s'élevait, droit devant elle, avant de disparaître en contrebas. Lahée continua à courir, espérant qu'il y aurait un chemin, une route, de l'autre côté. Imperceptiblement, elle ralentit l'allure, puis s'arrêta brusquement, manquant de perdre l'équilibre.

Après l'arête des rochers, la falaise tombait, à pic, jusqu'aux énormes blocs de granit sur lesquels les vagues venaient s'écraser, plus d'un arpent plus bas.

La jeune femme se retourna en un instant. Surgissant à son tour de l'orée du bois, son poursuivant avançait dans sa direction, menaçant.

La panique céda soudainement la place à un calme immense, peut-être plus effrayant encore. Elle était coincée. Devant elle, l'homme s'approchait, lui bloquant toute possibilité de fuite sur l'étroit promontoire de roche. Derrière elle, il n'y avait que le vide.

Lahée se saisit fermement de sa dague. Si elle devait mourir, alors elle emporterait au moins son adversaire avec elle.

Une fois encore, elle sentit ce froid poisseux dans sa tête et elle frissonna.

— Va-t'en ! hurla-t-elle. Sors de mon esprit !

L'homme marchait doucement dans sa direction. Transperçant la capuche baissée, elle sentait son regard la fixer, s'immiscer en elle, violer sa conscience et essayer de prendre possession de sa volonté. Était-il lui aussi un maître de la magie d'Arten ? Ou était-ce le Roi Gris qui tentait de la manipuler à travers lui ?

— Va-t'en ! répéta-t-elle, les yeux plissés et la main serrée sur la poignée de sa dague.

Sourd aux injonctions de la Magénieure, l'homme continuait de s'approcher à pas comptés. Poussée par le désespoir, Lahée voulut bouger vers le côté, espérant le contourner par surprise, s'enfuir à nouveau dans les arbres où elle pourrait se cacher. Mais ses jambes ne lui obéissaient déjà plus. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Dans un nouvel effort de volonté, elle leva son bras armé en direction de son adversaire. Celui-ci rit à nouveau.

— Cela ne sert à rien.

Sa vision se brouilla.

Cette fois encore, lorsqu'elle rouvrit les yeux, l'homme était arrivé juste devant elle. Elle sentait son souffle sur son visage, l'odeur de sa peau qui exhalait un léger parfum de savon et de musc. Sa dague touchait le torse de son poursuivant. Il n'avait rien fait pour la désarmer. Elle voulut lui enfoncer sa lame dans le cœur. Il lui suffisait d'appuyer, là, juste d'avancer un peu le bras. Mais celui-ci ne voulait pas obéir à sa volonté.

Au contraire.

Devant le regard effaré de la jeune femme, sa main pivota doucement, retournant sa lame contre elle-même.

— Non… Non… gémit la Magénieure, essayant à tout prix de reprendre le contrôle de ses muscles.

Elle fit un effort de volonté désespéré, tentant de repousser cette force qui cherchait à s'emparer du pouvoir sur son propre corps. Elle sentit alors quelque chose vaciller dans son esprit. Elle bougea discrètement un pied, et cligna des yeux.

Sans laisser à son adversaire le temps de réagir, elle tourna à nouveau son arme vers lui, et voulut la lui enfoncer dans le cœur. D'un geste brusque, il lui attrapa le poignet juste avant que la lame ne pénètre dans ses chairs. Lahée hurla et de son autre main tenta de le frapper à la gorge. Elle n'agrippa que la capuche, qu'elle tira de toutes ses forces. Celle-ci se déchira à moitié, révélant alors les traits de son

assaillant. La Magénieure écarquilla les yeux de stupeur.

Elle n'eut pas le temps de prononcer un mot. D'une violente poussée de la main, l'homme la fit basculer du haut de la falaise. Agitant ses bras en de vastes moulinets, la jeune femme essaya désespérément de se retenir, de reprendre son équilibre. Mais rien n'y fit. Le visage déformé par la terreur, elle disparut dans le vide en hurlant. Puis son cri cessa brusquement, un instant plus tard.

L'acolyte du Roi Gris remit tranquillement sa capuche et s'approcha du bord de la falaise. Il renifla de satisfaction en apercevant le corps sans vie de la Magénieure, écrasé une cinquantaine de pas plus bas sur les rochers.

Lahée

La pièce résonne du rire de Poréas. Malgré le visage fermé de sa sœur, le garçon, revêtu de la longue tunique grise des apprentis Magénieurs, ne peut s'arrêter. Plié en deux, les bras sur son estomac convulsé de rire, les larmes coulent sur ses joues potelées.

Gagnée par l'hilarité de son frère, Lahée laisse peu à peu la colère s'envoler.

— Tu… tu ne m'en… veux pas, dis ? ânonne le garçon, lorsqu'il arrive enfin à parler.

— Si ! Tu me fais ça encore une fois, et je te pends par les pieds du haut de la plus haute tour du palais. Compris ?

Elle essuie d'un air dégoûté les restes de bave verte qui dégoulinent encore sur sa robe, résultat de l'une des innombrables expériences de Poréas.

— Tu as des nouvelles de maman ? lui demande soudain le garçon, redevenant sérieux.

Lahée soupire en secouant la tête. Mitandia, devenue l'une des Magénieures les plus influentes de Lunan, est partie pour la cour Erebe depuis bientôt deux mois, laissant à sa fille le soin de s'occuper de sa maisonnée et de son petit frère.

Poréas essaie de masquer sa déception. Mais elle le connait bien. Leur mère lui manque, terriblement. Même si elle n'a jamais eu beaucoup plus de temps à accorder à son cadet qu'à elle.

Le garçon lève ses grands yeux clairs vers sa sœur et, d'une voix attristée, lâche :

— Tu ne m'abandonneras jamais, toi, dis ?

Lahée sourit, passant tendrement la main dans ses cheveux.

— Ne t'inquiète pas, Poréas. Je serai toujours à tes côtés. Toujours.

— Juré ?

— Juré.

Le prisonnier de l'île de Rys

Ile de Rys, Empire d'Eredhan,
au début du printemps

— L'Empereur, vous dites ? »

— Oui, commandant Ghed. C'est l'Empereur lui-même qui m'envoie, répéta Elessan.

Le visage du maître de la forteresse de Rys était livide alors qu'il lisait et relisait le parchemin que lui avait tendu le griffonnier. Il soupira en secouant la tête.

— Je savais bien que la découverte du corps du Maréchal Brenen et la libération du prisonnier n'annonçaient que le début de mes problèmes, lâcha-t-il, soudain amer. Je n'ai pourtant fait qu'obéir aux ordres.

— Vous n'êtes accusé de rien et ne suis pas là pour vous juger, tenta de le rassurer le jeune homme. Je dois juste comprendre. Racontez-moi tout ce que vous savez. Commencez par ce prisonnier. Qui était-ce ?

Le capitaine connaissait déjà la réponse. Il savait aussi que son interlocuteur l'ignorait, que l'identité du prisonnier qu'il gardait depuis des années était un secret bien protégé. Seuls de rares proches de l'Empereur savaient que le Roi Gris n'était pas mort lors de la défaite de son armée, mais qu'il avait été capturé et enfermé ici, dans la forteresse de l'ile de Rys. Elessan

lui-même n'en avait été informé que quelques jours auparavant, lorsque Oren Seresh en personne l'avait convoqué dans son palais de Fersale. Le visage rongé d'inquiétude, il lui avait alors appris l'arrivée d'un messager l'avertissant de l'assassinat de Marsa Brenen et de la fuite du prisonnier gardé sur l'ilot. Prisonnier dont l'Empereur lui avait ensuite révélé l'identité.

Elessan avait mis du temps à se remettre de sa surprise. L'Empereur lui avait raconté toute la vérité sur la dernière bataille de Vaariel d'Arten, comment il avait été défait, et comment Tar s'était opposé à ce qu'il soit exécuté à la fin des combats. Le capitaine aurait aimé que son ami, parti sur les terres d'Erebe afin de rendre visite au vieil Ezarié, soit là pour lui expliquer son geste. Pourquoi avait-il tant insisté pour que le Roi Gris ne soit pas tué, purement et simplement, éliminant ainsi la menace qu'il représentait ? Qu'espérait-il en le gardant prisonnier ?

Le griffonnier n'eut pas le loisir d'y réfléchir longtemps. Il fut tiré de ses réflexions par l'Empereur qui lui ordonnait d'un ton grave de se rendre au plus vite, et dans le plus grand secret, à Rys. Il devait y apprendre ce qui s'y était passé, et en revenir ensuite tout aussi rapidement pour lui faire un compte-rendu des évènements. Il était parti quelques heures plus tard, sur le dos de son griffon, volant à tire-d'aile vers le sud-ouest d'Eredhan et l'ile de Rys.

Le capitaine focalisa à nouveau son attention sur son interlocuteur. L'homme venait de se rasseoir dans son fauteuil, après s'être servi un verre de vin sombre.

— Ça me fera du bien, dit-il en se justifiant. Vous en voulez ?

Elessan secoua la tête.

— Pour répondre à votre question, continua le commandant, je ne connais pas le nom de ce prisonnier. On ne me l'a pas donné, et je ne l'ai pas demandé. Tout

ce que je sais, c'est qu'on m'a ordonné de faire en sorte qu'il ne sorte jamais de cette prison. Ainsi que de garder secret ce que nous avons vécu au début de sa captivité.

— C'est-à-dire ?

— L'histoire risque d'être un peu longue.

— J'ai le temps, mentit le griffonnier.

Ghed prit une profonde inspiration et, après avoir jeté un coup d'œil à la fenêtre et à la pluie qui battait les pierres de la forteresse de Rys, commença :

— Cela remonte à presque dix ans. La guerre venait de se terminer, et les premiers soldats rentraient. Un matin, une compagnie d'une trentaine d'hommes est arrivée ici, avec le maréchal Brenen à sa tête. Ils accompagnaient un prisonnier, pieds et poings liés, les yeux bandés, et enfermé dans une cage en fer recouverte de plusieurs couvertures.

— Cela fait beaucoup de précautions pour une seule personne, remarqua Elessan.

— Oui. Évidemment, les hommes ont cherché à interroger les soldats pour connaître son identité. Mais aucun n'avait participé à sa capture, et aucun ne savait qui il était. Personne n'avait même vu son visage.

— Et vous ?

— Je n'ai pas pu en apprendre plus. Le maréchal avait une lettre de mission signée du jeune héritier Oren Seresh, m'ordonnant de garder ce prisonnier au plus profond de la forteresse, et d'interdire à quiconque de s'en approcher. Nous devions seulement lui apporter le boire et le manger par une trappe, pour éviter d'entrer dans sa cellule. Je ne comprenais pas si ces précautions visaient à conserver son identité secrète, ou à nous protéger nous. J'ai même imaginé un moment qu'il devait être un mage.

— Qu'est-ce que vous a amené à penser cela ? demanda Elessan.

Une ombre passa sur le visage de Ghed.

— Que s'est-il passé ? insista le griffonnier.

— Quelques lunes après que nous l'ayons enfermé dans la geôle la plus profonde de la forteresse, commença alors le commandant, trois hommes sont arrivés. Je connaissais l'un d'eux pour l'avoir croisé à plusieurs reprises au palais impérial. Il s'agissait de Luance Arkthon, Magénieur de l'Empereur. Il venait pour le prisonnier. Il avait un laissez-passer signé du sceau des Seresh. Aussi l'ai-je laissé entrer sans poser de questions.

— Et les autres ? Ceux qui l'accompagnaient ?

— Je n'ai pas la moindre idée de qui il pouvait s'agir. Le premier était caché sous une capuche trop large pour que je puisse voir ses traits. J'ai juste remarqué ses bras, couverts de tatouages. Un peu comme les vôtres d'ailleurs.

Elessan fronça les sourcils, surpris. Il ne s'étendit cependant pas sur le sujet, et reprit :

— Et l'autre ?

— Je jurerais qu'il s'agissait d'une sorte de bourreau. Un homme massif, brutal, au regard mauvais.

— Que sont-ils venus faire ?

— Je ne l'ai jamais su exactement. Ils sont allés voir le captif. Ils sont restés un long moment dans sa cellule. Durant presque toute la durée de leur visite, des hurlements de terreur ont traversé les pierres de la forteresse. Où que nous allions, nous les entendions. C'était… horrible. Horrible. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait, mais je peux vous garantir que je n'ai jamais entendu un homme hurler comme lui le fit ce jour-là.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que c'est le prisonnier qui criait ?

— Parce que pendant des jours, même après le départ de ses visiteurs, les hurlements ont continué. La nuit surtout. Je crois qu'il en faisait des cauchemars. Il devait imaginer que cela recommençait. Certains hommes en parlent encore parfois, le soir.

Un long silence succéda aux paroles du commandant.

Celui-ci paraissait perdu dans ses souvenirs. Elessan reprit alors la parole, le faisant sortir de sa rêverie :

— Et après ?

— Après ? Rien. Rien pendant presque dix ans. Nous avons suivi les instructions à la lettre. Personne ne s'est jamais approché de la cellule du prisonnier, sauf pour lui apporter de quoi manger. Nous savions qu'il était en vie parce que brocs et assiettes nous revenaient vides. Mais c'est tout. Nous n'allions jamais le voir, ni nous, ni personne. Et il ne se passa rien de remarquable. Jusqu'au retour du maréchal Brenen.

— Quand était-ce ?

— Il y a presque deux lunaisons de cela. Je dois dire que sa visite nous a pris au dépourvu.

— Il ne vous avait pas prévenu ?

— Absolument pas. Et il est arrivé à pied.

— Pardon ?

— Vous avez bien entendu. Il est arrivé à la forteresse à pied. Nous avons ensuite retrouvé les traces de plusieurs chevaux un peu plus loin, près du bois qui se trouve derrière les dunes. Les montures devaient les attendre là-bas.

— Les ?

— Oui. Il était accompagné de deux autres hommes.

— Vous les avez reconnus ?

— Non. Tous deux étaient cachés par de grands manteaux munis de capuches. Cependant…

— Oui ?

— L'un d'eux portait d'étranges tatouages sur les bras. Lorsque je l'ai vu, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'il s'agissait du même homme que celui venu il y a dix ans de cela, avec le Magénieur.

Elessan soupira.

— Et vous n'avez pas posé de question ?

— Le maréchal Brenen était le chef des armées. Nous lui devions obéissance.

— Qu'a-t-il dit lorsqu'il est arrivé ?

— Rien.

Elessan ne cacha pas sa surprise.

— Il n'a pas ouvert la bouche. Et ne nous a même pas salués.

Cela ne ressemblait pas du tout à Marsa.

— Y avait-il… autre chose ? De particulier ?

— Oui. Sa démarche. Il marchait de manière étrangement raide et d'un air complètement absent. J'ai pensé qu'il était blessé. Ou préoccupé par quelque chose d'extrêmement grave. Je n'ai pas voulu l'importuner et je n'ai rien dit.

— Et où sont-ils allés ?

— Directement dans la cellule du captif. Ils sont remontés à quatre. Nous ne nous sommes pas non plus posé de question lorsqu'ils sont repartis. Puis nous avons découvert les cadavres.

— Lesquels ?

— Les soldats en faction devant l'entrée des cellules. Tous étaient morts. J'ai immédiatement envoyé une patrouille fouiller les alentours, et avertir… ou rechercher le maréchal Brenen. C'est alors qu'ils ont trouvé son corps. Je les ai immédiatement rejoints. Je l'ai reconnu. Enfin, j'ai reconnu sa tête. Elle avait été coupée net. Puis les gars sont venus me parler des autres cadavres.

Elessan écarquilla les yeux. Il n'avait pas eu cette information.

— Il y en avait d'autres ?

— Oui. Deux. Des Magénieurs je pense, vu leurs vêtements.

D'un air inquiet, le griffonnier demanda :

— Vous savez de qui il s'agit ?

— En partie. L'un d'eux est l'ancien enchanteur de la région, un vieil homme du nom d'Elis. Il vivait dans un village non loin du fort. Le second nous est inconnu. Vous voulez les voir ? Nous ne les avons pas encore enterrés, au cas où quelqu'un aurait besoin de les étudier. Ils sont dans les caves du fort, là où l'air est le

plus froid et sec. Mais, malgré cela, je vous préviens : presque deux lunaisons après leur mort, le spectacle n'est pas des plus agréables.

Le capitaine acquiesça. Le commandant du fort se leva, et il l'imita. En silence, ils quittèrent le bureau confortable où ils se trouvaient, traversèrent plusieurs couloirs de l'ancienne prison, descendirent plusieurs escaliers étroits pour enfin s'arrêter devant une petite porte en bois. Une forte odeur de pourriture régnait dans l'atmosphère. D'un coup d'œil interrogateur, Ghed demanda confirmation au jeune homme. Celui-ci hocha la tête. Le commandant ouvrit alors la porte.

L'odeur, encore plus forte, prit les deux hommes à la gorge. Un mélange de moisi, de vomissures et de selles. Derrière la porte s'étendait une petite pièce sombre, seulement éclairée par la torche qu'agitait devant lui le commandant du fort. Les murs et le sol étaient entièrement nus. Au centre, deux cadavres reposaient une table en bois brut. Elessan prit une grande inspiration, pénétra à l'intérieur et s'en approcha. Il haussa les épaules devant la dépouille du premier corps, manifestement celui du vieux Magénieur dont avait parlé Ghed. Son visage ne lui disait rien. Puis il s'approcha de l'autre cadavre. Il s'agissait de celui d'une femme. Il tiqua. Quelque chose le surprenait dans la taille et la position de ses membres. Il s'approcha, et comprit. Le bras gauche était rentré profondément à l'intérieur de la cage thoracique, elle-même largement enfoncée.

— Le vieil Elis était dans la forêt, dit Ghed. Quant à la fille, on l'a retrouvée en bas de la falaise, termina-t-il, en relevant avec précaution le crâne dont le côté droit avait été défoncé.

Elessan secoua la tête.

— Je ne les connais ni l'un ni l'autre. Pensez-vous qu'il s'agisse de ceux qui accompagnaient le maréchal Brenen ?

— Non. L'homme que j'ai vu portait des tatouages,

et ces deux-là n'en ont pas, nous avons vérifié. Et nous avons par ailleurs découvert deux chevaux supplémentaires, sans doute les leurs, dans les bois.

Elessan soupira, et dit :

— Quittons cette pièce. L'odeur est insupportable.

Le commandant de la forteresse acquiesça. Il ôta sa main qui retenait la tête du second cadavre, puis, après un dernier regard sur le corps sans vie de Lahée Valfrener, sortit de la pièce et referma la porte derrière lui.

Les geôles de Leveden

Fort de Leveden, Empire d'Eredhan,
au milieu du printemps

Il avait été changé de cellule. Celle où il demeurait maintenant n'était pas plus grande que la précédente, mais elle possédait un minuscule soupirail. Cela ne lui importait que peu, cependant. Accroupi dos à un mur, Cressen gardait la plupart du temps les yeux fermés, la tête entre les genoux et cachée sous ses bras noircis par la crasse et le sang séché mélangés.

Du coin de l'œil, il lui arrivait encore d'observer à travers la lucarne la succession des jours et des nuits qui se relayaient inlassablement, plus ou moins clairs, avec parfois de la pluie, d'autres fois juste une faible lumière blafarde, grise ou blanche ; il suivait aussi les rayons du soleil qui y passaient d'un côté à l'autre, éclairant une infime partie du sol en pierre de sa cellule et réchauffant de temps en temps ses pieds et ses jambes.

Régulièrement, les voix des soldats occupés à l'entraînement parvenaient jusqu'à lui. Les cris des griffons, qui volaient dans le ciel, aussi. Mais ça, il refusait d'y penser.

De nombreuses lunes étaient passées depuis que le bourreau lui avait coupé les ailes. Mais rien n'avait

crevé l'ennui, le désespoir et la rage qui consumaient Cressen.

Au début, il avait refusé de boire et de manger. Il voulait juste se laisser faiblir, puis mourir. Il avait échoué dans sa quête et, arborant les stigmates d'une infamie pire encore que l'échec, savait qu'il n'aurait plus jamais de place au sein de son peuple. Alors, pourquoi se serait-il battu ?

Son instinct finit cependant par prendre le pas sur sa résignation. La gorge et la bouche complètement desséchées, il s'abaissa à avaler l'eau sale que les gardiens lui apportaient de temps à autre. Amaigri, affaibli et à la bouche un goût de bile, il se força aussi à dévorer les brouets infâmes qui lui étaient servis, pourtant tout juste bons pour les porcs.

Il avait néanmoins réussi à tenir sans aucune difficulté la dernière de ses résolutions. Il n'avait ni touché, ni même essayé de regarder les moignons qu'il possédait désormais à la place des ailes. Il n'avait pas besoin de sentir les deux excroissances honteuses dans son dos pour réaliser qu'il était devenu un rampant. Il lui suffisait pour cela de se rendre compte qu'il pouvait maintenant s'adosser au mur, qu'un mouvement de ses muscles dorsaux ne l'aidait plus à reprendre son équilibre ou à se relever, qu'il ne pouvait plus se couvrir de ses plumes lorsqu'il avait froid et que leur odeur musquée avait disparu. Seul en restait le souvenir d'une perte terrifiante, qui filait, doucement. Comme tout le reste.

La nuit, il rêvait. Il parcourait alors à nouveau les Monts d'Ekren, survolait le Temple des Vents, les vallées brumeuses de l'Aroor, les villages de Naroo, Sisslan et Vrepok, suivait les courants d'air chaud ascendants qui l'emmenaient là-haut, près du soleil, là où l'air ténu l'essoufflait, et d'où il redescendait ensuite en piqué, les yeux plissés par la vitesse et le vent, le corps et l'esprit enivrés de vie et d'excitation. Puis il

déployait soudainement ses ailes, bandant tous ses muscles et stoppant net sa chute, planant pendant ce qui lui paraissait être une éternité, seul dans le ciel azuré de ses montagnes natales, aux crêtes blanches et aux cols enneigés.

Le matin, il se réveillait brusquement, revenant à la réalité, le cœur prêt à exploser de douleur. Il se remettait en silence dos au mur, la tête enfouie à l'intérieur de ses bras croisés. Car chaque nuit qui passait emportait un peu plus de ses souvenirs. Le goût de l'air pur, la sensation du vent sur son corps, la chaleur du soleil sur ses plumes, tout cela disparaissait dans l'oubli, petit à petit. Alors, il maudissait son père. Il maudissait celui qui les avait obligés, lui et sa mère, à quitter la sécurité de leur village, à vivre sous le regard accusateur des autres Ailés. Il maudissait celui qui avait trahi et jeté l'opprobre sur tout un peuple. Il maudissait celui qui ne lui avait donné pour seul héritage que trahison et déshonneur. Celui qui avait fait que presque dix années s'étaient passées avant qu'il puisse accéder au Temple des Vents, qui avait fait que le Conseil des Sages n'avait pas voulu le croire, lui, Cressen l'Ailé. Il maudissait son père, rêvant de ce qu'aurait pu être sa vie s'il n'avait pas eu cette honte sur la conscience. Et plus que tout il haïssait le griffonnier qui lui avait volé ses ailes.

Chaque jour qui passait le voyait ressasser les mêmes pensées, immobile au fond de sa cellule. Les gardes ne lui adressaient pas la parole, et il les ignorait. Il ne connaissait même pas leurs visages. Certains d'entre eux volaient sans doute sur des griffons. Cressen ne voulait pas le savoir.

Il n'était plus qu'une ombre assise, un rampant aux moignons noircis, un corps décharné, dont l'âme était restée dans le ciel.

*
* *

— Réveille-toi. Eh, réveille-toi !

L'Ailé grogna. Il ouvrit un œil, et leva la tête. Seule la lumière vacillante des torches éclairant la cour intérieure du fort filtrait à travers les barreaux du soupirail. Pourquoi les soldats le réveillaient-ils alors qu'il ne faisait pas encore jour ? Et pourquoi le réveillaient-ils tout court ?

Sa vision s'habitua à la faible clarté. Devant lui, un jeune garçon retirait sa main de son épaule qu'il venait de secouer. Âgé d'une douzaine d'années, il paraissait petit, courbé vers lui dans le noir. Des cheveux blonds ébouriffés encadraient un visage parsemé de taches de rousseur dont le sérieux aurait pu être, à un autre moment, comique. Ses yeux clairs brillaient doucement sous les rayons de la lune. Vêtu d'une chemise matelassée brune et de pantalons noirs, il portait une sacoche en cuir en bandoulière.

— Réveille-toi, allez !

Cressen ouvrit un deuxième œil. Il regarda la porte. Elle était fermée. Il n'y avait pas de soldat.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Je viens de la part des Sorcières de Bornte. Enfin, c'est tout comme. Il faut que tu me suives.

— Pourquoi ?

La réponse de l'Ailé interloqua le garçon.

— Pour sortir, voyons ! Pour être libre. Allez !

— Ils m'ont coupé les ailes, objecta Cressen, qui ne bougea pas.

Il continuait de dévisager le gamin, dont le visage était marqué par un mélange de tristesse et d'anxiété.

— Il faut partir quand même. Elles me l'ont dit.

— Pourquoi ? répéta le prisonnier.

— Elles veulent te voir.

Cressen ne put réprimer un rire amer.

— Regarde-moi, garçon. Je suis ici depuis une éternité déjà. Quelques jours, ou peut-être quelques lunaisons ont fait de moi… ce que tu vois là. Mes

bras sont maigres. Mes jambes ne me portent plus. Et mes ailes ne sont plus que les deux moignons que tu distingues sans doute sur mon dos. Alors, pars avant que les gardes ne t'entendent et ne t'enferment à ton tour.

— Ils auraient bien du mal, maugréa le gamin.

Cressen ignora sa fanfaronnade et, malgré tout intrigué par sa réponse, demanda :

— Comment es-tu entré ?

— Rien de plus facile.

Il ouvrit sa main. À l'intérieur, un petit caillou gris brillait faiblement.

— Une de mes trouvailles, dit-il un air crâne sur le visage. J'ai appelé ça la Pierre-de-Non-Mur. Avec elle, je peux entrer ou sortir de n'importe où. Ou presque.

Cressen fronça les sourcils.

— Tu es Magénieur ?

Le gamin leva les yeux au ciel, comme si la question était stupide. Il haussa les épaules et s'exclama :

— Évidemment !

Ignorant la mine surprise de Cressen, il s'approcha du soupirail, puis dit :

— Il fera bientôt jour. Nous devons partir maintenant. Des chevaux nous attendent dans le bois à côté. Je les ai protégés par un charme basique, mais il s'évanouira dès les premiers rayons du soleil. Il faut faire vite.

Cressen ne comprenait pas comment le garçon avait pu arriver jusqu'ici. Il ne comprenait pas non plus ce que lui voulaient les Sorcières de Bornte. Et enfin, il ne comprenait pas comment il pourrait s'enfuir du Fort de Leveden. Néanmoins, il se leva.

Il retomba aussitôt lourdement sur le sol, les jambes faibles, bien trop faibles pour le porter. Il n'avait pas marché, ni même essayé, depuis longtemps et ses muscles, atrophiés par le manque de nourriture et d'exercice, ne paraissaient même plus pouvoir le soutenir. Le garçon s'approcha de lui.

— Accroche-toi à mon épaule.

— Comment allons-nous sortir d'ici ?

— De la même manière que je suis entré : grâce à la Pierre-de-Non-Mur, répondit le Magénieur, en tirant sur le bras de Cressen pour l'aider à se relever.

— Ils vont nous rattraper.

— Je prends le pari.

Cressen voulut sourire – l'assurance du garçon lui paraissait bien disproportionnée par rapport aux dangers qu'il courait –, mais ne le put. Ses jambes et son dos ankylosés le faisaient trop souffrir. Il se maudit de sa faiblesse. Dans un effort immense, et grâce à l'appui du Magénieur, il réussit à se redresser à nouveau et cette fois à tenir debout.

— Tiens-toi à moi quand nous traverserons le mur. Ne me lâche surtout pas. Sinon, tu pourrais rester coincé à l'intérieur. Et tu seras mort.

Cressen ne répondit pas. L'éventualité ne lui déplaisait pas forcément. Des paroles incompréhensibles jaillirent des lèvres du garçon, et la pierre se mit à luire d'une lumière diffuse. Celle-ci se propagea lentement sur sa main, qui devint comme une ombre, et poursuivit sa course. Ses épaules, son torse, le bras de Cressen, sa tête également, tout fut soudain comme avalé dans un brouillard sombre.

— On y va. Doucement.

Le jeune garçon avança d'un pas. Cressen se laissa entraîner. Le deuxième amena le Magénieur face au mur, et le troisième le fit… traverser les pierres. Purement et simplement. Le prisonnier ferma les paupières, et le suivit. Un froid intense le parcourut brusquement, mais il continua.

— Tu peux rouvrir les yeux. C'est mieux, si tu ne veux pas tomber.

L'Ailé ouvrit ses paupières. Au-dessus de lui, la voûte céleste brillait de mille étoiles. La lune éclairait la haute-cour de la forteresse de sa lumière métallique. Plus loin sur les remparts, trois soldats avançaient sur

le chemin de ronde, le regard rivé vers l'extérieur de Leveden.

Il était libre. Il n'en croyait pas ses yeux. Il prit une profonde respiration, aspirant l'air frais autour de lui, savourant la faible brise qui soufflait sur son visage.

— Ne me lâche pas, lui chuchota son compagnon. La pierre nous rend aussi plus difficiles à distinguer dans la nuit. Les gardes ne devraient pas nous repérer. On va traverser les murs là-bas, de l'autre côté de la cour. Les chevaux ne sont pas loin derrière.

Sans un mot, il obéit et, la main toujours agrippée à l'épaule du garçon, lui emboita le pas.

Ils traversèrent la cour sans encombre et Cressen fut à nouveau saisi d'un froid intense alors qu'ils passaient à travers l'épaisse muraille du Fort de Leveden. Il eut un moment d'admiration pour l'art des Magénieurs, dont il n'avait jusque-là qu'entendu parler sans jamais pouvoir en mesurer l'étendue.

— Il faut nous dépêcher, maintenant, murmura son sauveur lorsqu'ils se retrouvèrent à l'extérieur du fort. L'aube approche.

Cressen regarda à l'est. Le ciel commençait en effet à s'éclaircir vaguement.

— Tu peux me lâcher, termina le garçon, en rangeant la pierre dans sa besace. Les sentinelles sont de l'autre côté du chemin de ronde. Et au fait : j'ai gagné mon pari.

Après avoir adressé un grand sourire à l'ancien prisonnier, il se retourna et partit en direction de la forêt, dont la lisière s'étendait à une trentaine de pas de là. Cressen le suivit, sans un mot.

Attachés à un tronc d'arbre, deux chevaux les attendaient en silence. Le garçon s'empara des rênes de l'un d'eux, et désigna le second à son compagnon.

— Je ne sais pas voyager sur ces bêtes, dit-il en secouant la tête d'un air résigné.

— Il va falloir apprendre, alors. Et très vite. Nous n'avons pas le choix. Il faut mettre très rapidement la plus grande distance possible entre le fort et nous. Grimpe déjà dessus, et ensuite nous aviserons.

Après un instant d'hésitation due à son appréhension, Cressen obéit et s'approcha de la bête. Le cheval piaffa. L'Ailé fit mine de ne pas avoir peur afin de ne pas perdre la face devant un gamin, tout Magénieur qu'il était. Il réussit à monter en selle au bout du troisième essai.

— Ton cheval va suivre le mien. Ils ont l'instinct grégaire. Tu as juste à t'accrocher. Et bien. On va galoper.

— Mais je n'ai jamais…

Cressen ne termina pas sa phrase. Sans attendre sa réponse, le garçon venait de donner un coup de botte dans les flancs de sa monture qui se mit immédiatement en marche. La bête de l'Ailé suivit aussitôt, manquant de faire tomber son cavalier. Celui-ci dut se coller à l'encolure du cheval pour ne pas se retrouver à terre. Le Magénieur n'y prêta pas attention.

Rapidement, il leur fit prendre de l'allure, les menant au trot, puis enfin au galop, dès qu'ils furent suffisamment éloignés du fort pour ne pas être repérés. Derrière lui, Cressen oublia alors la prison et ses ailes, toute sa concentration accaparée afin de ne pas se briser l'échine sur le sol, alors que l'herbe rase des collines filait sous les sabots de son cheval.

Ils chevauchèrent à bride abattue tout le restant de la nuit, ne s'arrêtant que le temps de faire se reposer les bêtes, manger un peu et détendre leurs muscles fatigués. Monter à cheval était une véritable torture pour l'Ailé. Ses membres faibles et ankylosés n'étaient plus habitués à l'effort, et ses bras tétanisés avaient bien du mal à s'accrocher au cou de sa monture pour ne pas tomber. Régulièrement, le garçon se retournait afin de voir comment il s'en sortait, essayant à chaque fois de

lui prodiguer quelques conseils. Ce fut sans doute grâce à eux que l'évadé dut de ne pas se briser les os.

Cressen soupira de soulagement lorsqu'après des heures qui lui parurent être une éternité, ils s'arrêtèrent enfin. Ils se trouvaient dans une épaisse forêt de chênes et de châtaigniers, suffisamment touffue pour les cacher de leurs éventuels poursuivants, au moins pour un temps. Au-dessus d'eux et de la frondaison des arbres, le ciel s'éclaircissait très vite. Le soleil n'allait pas tarder à illuminer la plaine de ses rayons, et continuer à voyager les aurait rendus visibles à n'importe quelle patrouille de griffons. Dès que son cheval fut à l'arrêt, l'Ailé se laissa tomber de la selle et s'écroula au sol, immobile. Il resta longtemps allongé ainsi, épuisé, le corps complètement endolori. Sans dire un mot, le Magénieur attacha les deux montures et prépara le campement.

— Je ne sais même pas ton nom, dit alors Cressen, d'une voix épuisée.

— Je suis Poréas. Poréas Valfrener. Je suis Magénieur, et ma mère est l'Archonte de Lunan.

Son compagnon ne réagit pas à l'annonce de sa parenté.

— Et toi ? l'interrogea-t-il finalement.

— Mon nom est Cressen.

L'Ailé regarda le garçon un moment, puis demanda :

— Pourquoi es-tu venu me libérer ?

— Je cherche ma sœur, Lahée. Les Sorcières de Bornte m'ont dit que je pourrai la retrouver grâce à toi.

Cressen secoua la tête.

— Je suis désolé. Je ne connais pas ta sœur. Ni aucun autre Magénieur d'ailleurs.

Poréas ne parut pas décontenancé pour autant. D'un air convaincu, il répondit :

— Cela n'a pas d'importance. Je suis sûr qu'elles vont m'aider. Elles me l'ont promis. Mais pour ça, je devais te libérer et te ramener avec moi.

— Et où allons-nous ?
— À Bornte, bien sûr ! Les Sorcières nous y attendent.

Le secret de Tar Seresh

Ile de Rys, Empire d'Eredhan,
au milieu du printemps

Elessan avait obtenu tout ce qu'il attendait du commandant de la forteresse de Rys. L'Empereur lui avait demandé de revenir au plus tôt faire son rapport, aussi était-il reparti dès leur entretien terminé. Mais une question taraudait l'esprit du jeune homme : pourquoi Tar avait-il voulu épargner le Roi Gris ? Et pourquoi ne lui en avait-il rien dit, alors qu'ils étaient si proches l'un de l'autre ? Même l'Empereur ne lui en avait pas donné la raison ; la connaissait-il seulement ?

Le griffonnier réfléchit rapidement. Arsener ne se trouvait qu'à une dizaine de lieues de Fersale. Le détour ne lui prendrait qu'une journée tout au plus. Remontant sur le dos de Vraad, il prit sa décision. Il s'autoriserait une légère liberté par rapport aux ordres qu'il avait reçus, et rendrait visite à Tar. Son ami serait certainement rentré de sa visite au roi d'Erebe. Il pourrait alors répondre aux dernières interrogations du capitaine, et l'aider ainsi à retrouver celui ou celle qui avait tué Marsa Brenen et libéré le Roi Gris de ses geôles.

Laissant avec soulagement l'ile de Rys, sa forteresse et ses cadavres derrière lui, il poussa son griffon à aller plus vite encore qu'à son habitude.

Malgré le vent, le voyage fut presque aussi rapide qu'à l'aller et, quelques jours plus tard, il arriva en vue de la tour qui servait de résidence au Premier Mage de l'Empire.

Il se posa en douceur sur le toit plat qui avait été aménagé spécialement pour sa monture. Les palefreniers, depuis longtemps habitués aux allées et venues imprévues du griffonnier, apparurent immédiatement afin de s'occuper de Vraad. Après les avoir remerciés d'un geste de la main, le soldat descendit deux à deux les marches des escaliers qui menaient dans la cour où se trouvait l'entrée principale de la demeure princière. Les gardes le laissèrent passer après un salut amical, et il pénétra à l'intérieur. Il se préparait à interpeller un serviteur, lorsqu'il aperçut l'intendant se dirigeant vers lui à grands pas essoufflés. Le vieil homme, drapé comme à son habitude dans une longue robe grise plissée, s'inclina respectueusement en arrivant devant lui.

— Je vous salue, capitaine Marden. Je viens tout juste d'être prévenu de votre visite !

— Ne vous inquiétez pas, Hardel, j'arrive à l'instant. Le prince est-il là ? Je dois lui parler de toute urgence.

— Oui, il est revenu de son voyage. Mais il est souffrant et enfermé dans ses appartements. Il a demandé à ce que personne ne le dérange.

— Il faut absolument que je le voie. Et tout de suite.

— Je suis au regret de vous dire que ce n'est malheureusement pas possible. Ses ordres sont formels.

Elessan regarda un instant le vieil intendant, puis haussa les épaules.

— Je ne peux pas attendre, désolé. C'est vraiment urgent.

Il pivota sur lui-même et, sans se préoccuper d'être annoncé, se dirigea à grands pas en direction de l'escalier qui menait aux étages et aux quartiers privés du prince.

— Capitaine ! Capitaine, attendez, s'il vous plait !

Ignorant les appels de l'intendant, le griffonnier atteignit le bas des marches qu'il grimpa en toute hâte. Il laissa derrière lui le palier du premier étage où étaient situés la bibliothèque et le grand bureau de Tar où ils avaient l'habitude de discuter pendant des heures, puis le second, qui abritait les chambres dévolues aux rares invités qui venaient rendre visite au Prince dans cette demeure retirée. Les cris de Hardel, resté au rez-de-chaussée, lui parvenaient toujours, à présent étouffés.

Les appartements du prince se trouvaient au troisième et dernier étage. Arrivé sur le palier, le capitaine dépassa les premières portes du couloir sans y faire attention – il s'agissait de salles d'eau luxueuses aménagées spécialement par les Magénieurs, de vestiaires et de garde-robes –, et s'arrêta devant celle du fond.

Il s'apprêtait à frapper lorsqu'il entendit soudain des gémissements provenant de l'intérieur. Aussitôt, il sortit son arme. Le cœur battant, il approcha sa main gauche de la poignée et colla son oreille contre le vantail.

Il sursauta quand il entendit un objet – une vasque ou une statuette – se briser au sol. Il attendit un instant, mais ne perçut aucun autre bruit, et aucune indication de la présence d'un intrus dans la chambre de son ami. Il resserra l'emprise sur la garde de son épée, ouvrit brusquement la porte et se rua alors à l'intérieur de la pièce.

Un véritable capharnaüm y régnait. Les draps du lit avaient été jetés à terre et trainaient en tas au milieu de la chambre. Le sol était recouvert d'objets brisés, morceaux de bois, de porcelaine et de grès. Les fenêtres, grandes ouvertes, laissaient entrer le vent salé de l'océan. Dans l'angle opposé à l'endroit où lui-même se trouvait, il vit Tar, accroupi par terre, la tête enfouie

entre ses genoux. Le prince n'était vêtu que d'un simple pantalon ocre et d'une tunique sans manche. Elessan sursauta en découvrant les tatouages sur les bras de son ami. Les lignes et les symboles qu'ils dessinaient ressemblaient à ceux du griffonnier, mais en plus denses, plus resserrés, si bien que par endroits la peau du prince en était entièrement recouverte. Elessan ne comprenait pas. Tar n'avait pas de griffon.

De l'autre côté de la pièce, se balançant d'avant en arrière, comme en catatonie, le prince geignait :

— Laisse-moi… Laisse-moi…

Le capitaine regarda autour de lui. Il n'y avait personne d'autre. Il avança et referma doucement la porte derrière lui.

— Tar ?

Son ami n'eut aucune réaction. L'avait-il entendu ?

— Tar, c'est moi ! insista le griffonnier en s'approchant de quelques pas. Il y a un problème ?

Le prince releva la tête, provoquant un hoquet de surprise de la part de son ami. Son visage habituellement souriant et rieur était absolument méconnaissable, déformé par un masque de souffrance.

— Aide-moi Elessan… Par pitié… Aide-moi !

Ses derniers mots furent suivis d'une nouvelle grimace de douleur. Le griffonnier lâcha aussitôt son épée et accourut auprès du Premier Mage.

— Bon sang, que se passe-t-il ? demanda-t-il en s'agenouillant devant lui.

— Il faut que tu m'aides… Je t'en supplie… Je… J'ai fait quelque chose d'atroce, Elessan… Et… Ça s'est retourné contre moi !

— Que veux-tu dire ? Et pourquoi as-tu des tatouages ?

Remontant de ses poignets jusqu'en haut des épaules, des lignes sombres formaient des volutes, des courbes et d'étranges spirales sur la peau du prince, disparaissant ensuite sous sa tunique. Là où Elessan n'était marqué que sur le côté gauche, tout le corps

de Tar semblait être recouvert des signes de la magie du Rehed.

— Il a réussi ! Il a réussi ! Je n'ai pas été assez fort !

— Il faut que tu m'expliques, Tar ! s'exclama le soldat, désemparé. Que se passe-t-il ? Que dois-je faire pour t'aider ?

— Vaariel d'Arten s'est… libéré…

— Je sais cela ! Je reviens à l'instant de Rys. Marsa est mort.

— Il l'a tué… devant mes yeux.

Le capitaine sursauta.

— Le Roi Gris a été libéré grâce à moi, Elessan !

Sous la surprise, le griffonnier recula.

— Comment ça, Tar ? Et pourquoi souffres-tu autant ? C'est de la magie ?

Le Premier Mage secoua la tête.

— Non. C'est lui… Il essaie de prendre le contrôle de mon corps. À travers la gemme.

— La gemme ? Quelle gemme ?

Tar baissa son regard, comme honteux. Puis il lâcha :

— Celle que je lui ai fait incruster dans le front.

Les yeux du griffonnier s'écarquillèrent de stupeur. C'était donc cela, l'explication des tatouages ? Incapable de prononcer un mot, il fixait son ami, bouche bée. Il n'arrivait pas à y croire… Il n'avait pas pu faire ça ! Asservir des êtres doués de conscience par le biais des pierres de Rehed était formellement interdit par les Magénieurs et par les lois de tous les royaumes du continent !

— J'ai essayé de lui voler sa magie. Comme j'ai été stupide ! Mais je n'étais rien, Elessan, rien du tout ! Mon père était mort, mon frère venait d'hériter de l'Empire et moi… je ne savais rien faire. Je n'étais ni un mage, ni un grand guerrier, ni même un bon diplomate. Alors je me suis dit… que je pourrais profiter des connaissances du sorcier d'Arten. Après…

Tar grimaça à nouveau, le souffle coupé par la douleur.

— Il est là, murmura-t-il soudain, comme pour lui-même. Il essaie encore de me posséder ! Elessan ! Écoute-moi, écoute-moi avant qu'il ne prenne le pouvoir sur moi !

Secouant la tête, abasourdi par ce qu'il apprenait, le capitaine ne pouvait faire autre chose que de rester là, agenouillé à quelques pas du prince, à l'écouter. Il savait manier l'épée, commander aux griffons, diriger des soldats, mais se sentait complètement démuni face à la détresse de Tar, la menace qui semblait planer sur lui et à tout ce qu'il imaginait de magie ou de folie derrière.

— Lorsque Oren a capturé le Roi Gris, reprit le prince d'une voix hachée, je l'ai supplié de le laisser en vie, lui assurant que ses connaissances dans les Arts Occultes nous seraient essentielles. Nous dépendions terriblement des Magénieurs pour tous nos enchantements. Je lui laissais sous-entendre qu'avec le savoir de Vaariel, nous pourrions peut-être enfin nous libérer de leur emprise. Il a accepté de m'écouter. Nous avons fait crever les yeux du roi, afin de diminuer ses dons d'asservissement. Puis je l'ai amené à Rys. J'ai ordonné au Magénieur de l'époque de me faire les tatouages, et de les lier à une gemme puissante, qui irait sur le front de Vaariel. Bien sûr, il a refusé au début. C'était atroce, et absolument interdit. Il le savait, moi aussi. Mais il a fini par céder.

Elessan repensa aux révélations que lui avait faites le commandant Ghed lors de son interrogatoire. Ainsi, les visiteurs venus torturer le Roi Gris dans sa cellule étaient l'ancien enchanteur impérial et le prince Tar !

— Je crois que je n'ai jamais vu quelqu'un souffrir autant lorsque Luance lui a incrusté la pierre dans le front. J'ai même presque regretté, à l'époque. Mais il était trop tard. Et mes doutes se sont vite atténués. Dès que la magie a fait son effet, j'ai pu accéder à l'esprit de Vaariel, à toutes ses connaissances chèrement acquises. Grâce à elles, grâce à tout ce que je maitrisais

de savoir et d'enchantements, je suis devenu Premier Mage de l'Empire. J'étais enfin quelqu'un, Elessan, tu comprends ?

Le griffonnier acquiesça sans réfléchir. Mais, non, il ne comprenait pas. Comment pouvait-on asservir un être humain de cette manière ? Comment Tar, son ami, avait-il pu ?

— Afin de garder le secret sur tout cela, j'ai fait… tuer le Magénieur, et j'ai ordonné que personne, absolument personne, ne puisse s'approcher du prisonnier de l'ile de Rys. Mais c'était compter sans Vaariel !

— Que veux-tu dire ?

— Il a résisté, Elessan ! De plus en plus. Au début, il s'agissait juste d'une difficulté à accéder à certains de ses souvenirs, à ses savoirs les mieux cachés.

Le capitaine ne put s'empêcher de frissonner en imaginant quelqu'un violer son esprit. Cela provoquait-il le même sentiment de froid poisseux qu'il percevait lorsqu'il prenait le contrôle de Vraad ? Quel effet cela pouvait-il faire de se sentir soudain privé de pouvoir sur son propre corps, sur sa propre volonté ?

— Au fur et à mesure des lunaisons, continua Tar, sa résistance se faisait de plus en plus forte. Il arrivait à me cacher certaines choses, et parvenait même parfois à me fermer complètement ses pensées ! Je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais en parler à personne. Puis cela s'est empiré encore. Jusqu'à ce qu'il réussisse à inverser le contrôle, lâcha le prince dans un souffle.

Le griffonnier sursauta. Que voulait dire son ami ? Était-il possible que…

— Comment y est-il parvenu, sans les tatouages, sans les gemmes, sans rien du tout, enfermé qu'il était dans la cellule ? reprit le Premier Mage. Je ne sais pas. Je ne sais pas. Peut-être était-il tout simplement trop puissant pour moi. Toujours est-il que… c'est moi qui suis devenu son pantin.

Tar hoqueta soudain de douleur. Une étrange lueur noire traversa ses yeux. Crispant la mâchoire, il murmura :

— Non… Non, pas maintenant… Pas maintenant !

Il referma ses paupières un instant. Lorsqu'il les rouvrit, son regard était redevenu normal et il continua aussitôt, d'une manière précipitée :

— C'est lui qui m'a… forcé à aller voler la Clef de Fer, ainsi que celle d'Or cachée au palais impérial. J'ai voulu récupérer les deux dernières pour qu'il ne puisse pas mettre la main dessus… En vain. Tout ce que j'essayais de lui cacher, il finissait par le découvrir. Et Erebe, enfin… Je n'y suis jamais allé, Elessan ! C'était lui. Il m'a possédé pour que je prenne à mon tour le contrôle de Marsa, et que nous allions ensemble le libérer de sa geôle. Car il était prêt. Prêt à sortir.

— Il veut l'Orbe de Cernos ? demanda Elessan, dans un murmure atterré.

Tar acquiesça.

— Il veut se venger. De moi, de nous tous ! D'Eredhan, des Neirns et d'Erebe, de Felt et d'Adrippor, de tous les royaumes, les fiefs et les seigneurs qui se sont dressés contre lui. Il faut que tu m'aides, Elessan. Il faut absolument que tu m'aides. Je t'en supplie !

Abasourdi, le griffonnier songea à tous les évènements qui s'étaient succédé depuis la cérémonie de Vraad où Tar lui avait demandé d'aller dérober la clef des Ailés, plusieurs lunaisons auparavant. Il repensa aussi à celle des Neirns, prétendument volée par un mage – dont il savait maintenant qu'il s'agissait de Tar –, puis à la troisième, cachée dans les Marais de Myrnn, qu'il avait dû prendre aux Magénieurs et aux Loups d'Arten. Sans doute ces derniers ignoraient-ils que le prince d'Eredhan était manipulé par leur souverain. Enfin, il se remémora l'importance cruciale que son ami avait accordée au secret qui devait entourer la recherche des clefs.

Quelle partie de ses ordres venait vraiment de lui ? Et lesquels lui avaient été soufflés par le Roi Gris ?

Traversé d'un frisson soudain, le prince se recroquevilla sur lui-même.

— Tar ?

Il ne répondit pas.

— Tar, ça va ? insista le capitaine

— Très, très bien, répondit celui-ci.

Mais ce n'était pas sa voix.

Elessan retint un cri d'effroi lorsque le prince releva la tête. Ses yeux étaient devenus noirs, complètement noirs… de la couleur insondable et terrifiante de ceux qui étaient possédés par la magie des gemmes de Rehed.

— Bon sang, Tar ! Qu'est-ce que…

Un rire glacial jaillit de la gorge de son ami, le coupant dans sa phrase.

— Triste crétin… Comment a-t-il pu croire qu'il me résisterait longtemps ?

Sans quitter du regard l'homme qui lui faisait face, le Premier Mage se pencha et, de sa botte, sortit une longue dague acérée.

— Que se passe-t-il ? Tar ? Que fais-tu ?

— Tu n'as pas compris que ton petit prince n'était plus là ? tonna la voix tranchante qui sortait de la bouche de son ami. Je suis vraiment ennuyé qu'il ait eu le temps de te révéler tout cela. J'aurais dû être plus vigilant. Et le tuer avant, sans doute. Mais il n'est jamais trop tard, n'est-ce pas ?

Elessan se redressa, tétanisé, et recula d'un pas. Le prince se leva à son tour, sa lame pointée dans sa direction.

— Quant à toi, tu en sais maintenant un peu trop à mon goût.

Il partit d'un long éclat de rire, et se jeta sur le griffonnier.

Encore sous le choc des révélations de son ami et de l'emprise du Roi Gris sur lui, Elessan para le premier

coup par pur réflexe. Envoyant son arme à la rencontre de la dague qui filait vers lui, il la dévia juste à temps pour qu'elle ne l'atteigne pas.

— Tar ! Tar, reviens à toi ! hurla le griffonnier, espérant le faire reprendre le contrôle de lui-même.

Le prince, encore dans l'élan de sa première attaque, ignora son appel et en tenta immédiatement une seconde d'un revers du bras. Elessan l'esquiva sans plus de difficulté que la précédente et recula de quelques pas. Aussitôt, son ami bondit dans sa direction, et visa sa gorge. Le capitaine leva son épée au dernier moment, déviant à nouveau sa lame. D'un geste de la main, il lui attrapa alors le bras, le bloqua et cria :

— Tar ! Je t'en supplie, reviens à toi ! Rev…

Le souffle coupé par une atroce souffrance, il ne termina pas sa phrase. Il venait de recevoir un violent coup de genou dans les parties génitales. Plié en deux, il ne vit pas venir le suivant. Une douleur brutale lui déchira l'épaule alors que la lame aiguisée de son adversaire plongeait dans sa chair. Par réflexe, il accompagna aussitôt le mouvement que le prince insufflait à son arme et se jeta à terre sur son épaule valide, tout en dégageant l'autre dans un râle sourd. Il roula sur lui-même et se redressa en un instant, dans le dos de Tar. Celui-ci, surpris par la manœuvre, avait tout juste eu le temps de se retourner afin de lui faire face à nouveau.

— Tar ! Par pitié !

Le prince ne l'entendit pas, et se rua une nouvelle fois sur lui, la dague en avant. Elessan para un coup, puis deux. Son épaule droite, dégoulinante de sang, était sérieusement blessée, et chaque parade faisait résonner la douleur dans tout son bras. Le griffonnier serra les dents. Les pâles dalles marbrées de la chambre princière se tachaient de longues trainées rouges. Indifférent à la douleur du griffonnier, Tar continuait à frapper, de toute sa rage. Les coups pleuvaient, et Elessan, qui s'obstinait à les contrer seulement en

espérant que son ami finirait par reprendre ses esprits, faiblissait.

Une nouvelle attaque du prince déjoua tout à coup sa défense. Au moment où il s'apprêtait à parer à droite, Tar se fendit soudainement sur sa gauche, et enfonça brutalement sa lame dans l'abdomen de son ami. La douleur lui vrilla le ventre alors qu'il tordait la dague à l'intérieur de ses entrailles.

— Non ! Nooon ! hurla Elessan, les yeux emplis de larmes de douleur.

Mais Tar ne l'entendit pas.

Alors, de tout ce qu'il lui restait de force, le griffonnier abattit son épée sur son adversaire, trop occupé à lui enfoncer sa lame dans les chairs pour se protéger.

Le corps de son ami s'effondra brusquement à terre. Elessan avait visé entre la nuque et l'épaule. L'entaille était profonde, révélant jusqu'à l'os en dessous. Le sang coulait à flot, se répandant en une large flaque autour du frère cadet de l'Empereur. La dague, que le prince avait lâchée, avait glissé à quelques pas de là.

La vision brouillée par la sueur, les larmes et par le sang, Elessan laissa tomber son épée et s'agenouilla auprès de son ami.

— Tar ! Tar, réponds-moi !

Avec une infinie douceur, il retourna le corps maintenant immobile de celui qui avait essayé de le tuer. Les yeux bleus du prince se fichèrent dans les siens.

— Elessan…

Du sang coula doucement de sa bouche, dégoulinant sur son menton.

— Tar, Tar, ne meurs pas !

— Elessan… je…

Le torse du prince fut agité d'un soubresaut de douleur. Le visage déformé par la souffrance, il eut juste la force de murmurer :

— Je t'en supplie… Pardonne-moi…

Elessan

— Marden ! Marden, attends-moi !

Il se retourne, et aussitôt il ouvre la bouche de surprise. Derrière lui, Son Altesse Impériale le prince Tar Seresh, fils cadet de l'Empereur, court à perdre haleine dans sa direction.

Reprenant ses esprits, Elessan se redresse et, raide comme une lance de cavalier, lui adresse aussitôt le salut martial dont il a vu les instructeurs de l'Académie Impériale le gratifier.

Tar Seresh, enfin arrivé jusqu'à lui, reprend bruyamment son souffle avant d'ânonner :

— Pas… Pas la peine. Repos ! J'ai… besoin de toi.

Les yeux d'Elessan s'écarquillent. Qu'est-ce qu'un prince impérial peut bien attendre du fils d'un soldat tombé sur le champ de bataille ? Il n'est ni noble ni fortuné. Il n'a rien à lui offrir. Et les regards hautains des autres recrues de l'Académie – tous issus de familles aristocratiques ou d'influents marchands – le lui rappellent suffisamment souvent.

— Je suis à votre service, Votre Altesse, répond-il, après un instant d'hésitation.

— J'espère bien ! Écoute, j'ai un peu honte de te demander cela, mais…

Elessan attend, une vague inquiétude au creux du ventre. Aurait-il insulté le prince, eu une attitude déplacée ?

— J'ai des difficultés avec les contres. De vraies difficultés. Brenen m'a dit que tu te battais déjà presque

aussi bien que ton père. Il a… suggéré que tu pourrais m'aider. Que l'on pourrait s'entraîner. Ensemble.

Sur le coup, le jeune homme ne sait quoi répondre. Il n'en revient pas. Le général avait bien sûr à plusieurs reprises loué ses talents à l'épée. Mais, participer à l'entraînement du fils de l'Empereur…

— On commence quand ? demande le prince.

— Heu… Demain ? Pardon, je veux dire : Demain, Votre Altesse ?

— Parfait ! Parfait. Et appelle-moi Tar. Si on doit se taper dessus, autant que tu m'appelles par mon prénom, tu ne crois pas ?

Elessan ose un timide sourire. Tar Seresh lui tend sa main, fine et musclée. Il s'en saisit, et la serre. Elle est chaude.

L'erreur des Sorcières

Quelque part à l'est d'Eredhan,
au milieu du printemps

Les premières étapes de leur voyage furent éprouvantes. Les fugitifs devaient avancer vite et à couvert s'ils ne voulaient pas prendre le risque de se faire repérer par les soldats de l'Empereur, dont les griffons ne manqueraient pas de partir à leur poursuite dès qu'ils découvriraient l'évasion de leur prisonnier.

Poréas avait donné à son compagnon un grand manteau sombre. Celui-ci, tout en le protégeant du froid et de la pluie, mettrait à l'abri des regards ses moignons d'ailes qui autrement susciteraient la curiosité, à défaut de trahir son appartenance au Peuple Ailé. Sans un mot, Cressen s'y était drapé et avait caché son visage dans l'ombre de la capuche. Sous le tissu, ses membres coupés créaient deux bosses qui déformaient son dos. Certes, il semblait ainsi estropié, mais, de loin, personne n'aurait imaginé qu'un Ailé, dont l'envergure dépassait souvent les quatre pas, puisse se cacher sous la cape épaisse.

Le jeune Magénieur avait proposé qu'ils ne se déplacent que de nuit. Cressen avait acquiescé en silence, trop fatigué ou peut-être trop brisé pour faire autre chose que suivre, obéissant, celui qui venait de

le libérer. Les deux hommes chevauchaient du soir au matin et, épuisés, n'arrêtaient leurs montures qu'à l'approche de l'aube, lorsque le firmament s'éclairait de rose et de bleu pâle. Ils passaient ensuite leurs journées cachés dans des bois ou dans des fourrés. Ils dormaient un peu, chassaient afin de disposer de suffisamment de vivres pour le lendemain, tout en laissant leurs chevaux se reposer. Ils alternaient les tours de garde, les sens toujours aux aguets, surveillant les airs au-dessus de leurs têtes, s'assurant également que personne ne s'approchait par la route.

Une fois qu'ils eurent quitté les vallées fertiles des alentours de Fersale et que les chemins qu'ils suivaient de loin furent un peu moins empruntés, Poréas fit enfin diminuer le rythme soutenu qu'ils avaient adopté depuis leur fuite du fort de Leveden. Cressen, dont le cheval suivait docilement celui du Magénieur, ne cacha pas son soulagement.

Il se remettait peu à peu de son emprisonnement. Au moins physiquement. Mangeant à nouveau presque normalement, il avait repris du poids. Ses muscles regagnaient lentement leur force alors qu'il s'entraînait sans relâche au maniement de l'épée courte que lui avait confiée Poréas. Enfin, sans être à l'aise avec sa monture, il n'en tombait plus que très rarement. Il avait aussi fini par s'en occuper lui-même, lorsqu'il fallait la desseller ou nettoyer ses sabots.

Depuis leur départ de Leveden, il n'avait prononcé que quelques mots. Le regard toujours rivé au sol, il suivait en silence l'allure imposée par le jeune Magénieur, comme dépourvu de toute volonté. Le garçon, après avoir compris qu'il ne tirerait rien de son compagnon, s'était finalement retranché lui aussi derrière un mutisme pensif. Surveillant juste qu'il mangeait suffisamment afin de reprendre des forces et d'arriver jusqu'à Bornte, il faisait mine d'ignorer les regards désespérés que l'Ailé

lançait régulièrement vers le ciel qui lui était désormais interdit, et ne lui dit rien des cris qu'il lançait la nuit et qui le réveillait lui, frissonnant de peur à cause de ces hurlements désespérés.

À deux reprises, ils faillirent être repérés.

La première fois eut lieu le lendemain de l'évasion. Ils étaient occupés à traverser une longue succession de plates collines herbeuses lorsque soudain Poréas désigna un point à l'horizon. Cressen, dont la vue était bien plus perçante que celle du garçon, observa un instant dans la direction qu'il indiquait, puis acquiesça :

— Griffons, dit-il simplement.

Il s'agissait des premières paroles qu'il prononçait depuis leur départ. Autour d'eux, l'herbe ondulée s'étendait à perte de vue, seulement déchirée ça et là de quelques rochers, tous trop petits pour les cacher aux yeux des soldats ennemis. Il n'y avait aucun endroit où s'abriter. Et les points dans le ciel venaient droit dans vers eux.

— On fait demi-tour ! Vite ! ordonna Poréas.

Talonnant son cheval, il lui fit faire volte-face et partit aussitôt au galop en direction de la forêt derrière eux, et dont ils étaient sortis peu de temps auparavant. Sans un mot, sans même prendre ombrage du ton de commandement utilisé par le jeune Magénieur, Cressen lui emboita le pas, frappant de toute la force de ses pieds dans les flancs de sa monture. Il jeta un œil derrière eux. Les griffons approchaient très rapidement. Trop rapidement. Cressen comprit qu'ils n'atteindraient pas la lisière avant que les soldats ne soient sur eux. D'un coup d'œil nerveux, il vérifia la présence de l'épée à sa ceinture. Il ne s'était encore jamais battu sans ses ailes. Et il était persuadé que, déséquilibré et manquant d'entrainement, il ne ferait pas le poids contre un soldat aguerri. Il se jura néanmoins de vendre chèrement sa peau et celle du garçon.

Ils étaient à mi-chemin lorsque les griffons arrivèrent au-dessus d'eux, leur ombre se détachant clairement sur l'herbe verte à leurs côtés. À la grande surprise de Cressen, les bêtes ne s'arrêtèrent pas, et continuèrent tout droit, vers le nord-ouest. Il jeta un œil à Poréas, qu'il avait presque réussi à rattraper. Le visage concentré, celui-ci tenait une pierre pâle dans l'une ses mains.

Ils atteignirent la lisière quelques minutes plus tard. Poréas descendit de cheval maladroitement, le teint d'une pâleur inquiétante. Au moment où ses pieds touchèrent le sol, il se courba en deux, lâcha la pierre et vomit aussitôt tout ce qu'il put.

— Ça va ? s'inquiéta Cressen, d'une voix rauque.

— Merveilleusement bien ! lui répondit son compagnon, d'un ton irrité.

Une main appuyée sur la croupe son cheval et l'autre pressée sur son ventre, un filet de vomi tâchait son menton.

Cressen ignora son agressivité et demanda :

— Ils ne nous ont pas vus. Pourquoi ?

Poréas désigna d'un geste de la tête le caillou qui avait roulé à plusieurs pas de là.

— Charme d'invisibilité, grommela-t-il. Il est censé durer quelques minutes à peine.

Cressen fronça les sourcils.

— Nous avons galopé pendant bien plus longtemps que cela.

— Ce qui explique… pourquoi je vomis, ânonna Poréas, agité d'un nouveau soubresaut. Pour autant prolonger le charme, l'effort requis est… surhumain…

Il eut un haut-le-cœur, puis termina, une grimace de dégoût et de souffrance sur le visage :

— J'aurai de la chance si la nausée et ma migraine ne durent… que quelques minutes…

Cressen haussa les épaules. Sans un mot de plus, il partit chercher de l'eau.

La seconde fois, ils échappèrent de peu à une patrouille de soldats dans une vieille auberge. Las de bivouaquer à la belle étoile, Poréas avait décidé qu'ils feraient halte dans un village, dormiraient dans un vrai lit et mangeraient enfin autre chose que des lapins ou des perdrix rôtis au feu de bois. À peine s'étaient-ils installés à leur table que deux hommes d'armes arborant le héron de l'Empire étaient entrés et s'étaient dirigés vers l'aubergiste, le bombardant immédiatement de questions en parcourant la salle du regard. Cressen et Poréas avaient profité du brouhaha du début de soirée pour filer par les cuisines et retourner en toute hâte aux écuries. Un troisième soldat y avait été posté. Cressen passa subrepticement derrière lui et l'égorgea avant qu'il ne puisse le remarquer. Ils prirent ensuite la fuite après avoir libéré tous les chevaux, espérant que cela retiendrait leurs poursuivants suffisamment longtemps. Leur plan fonctionna – à moins que ce ne soit leur cavalcade éperdue pendant des heures, passées à houspiller leurs propres montures pour qu'elles galopent encore plus vite –, car à partir de ce moment-là ils ne revirent plus aucun soldat d'Eredhan.

*
* *

Ils arrivèrent en vue de la Forêt de Bornte après une lunaison entière de chevauchée. Même s'il parlait toujours aussi peu, Cressen n'avait plus rien en commun avec le prisonnier sorti des geôles de Leveden. Il avait repris du poids. Ses joues n'étaient plus creuses, et ses bras comme ses jambes avaient presque recouvré leur force initiale. Durant leur voyage de retour, le soir, après chaque repas, il avait continué à s'entraîner à l'épée et à se battre, les pieds sur la terre ferme. S'il maîtrisait depuis longtemps la technique de cette arme – la seule

qu'il possédait maintenant –, il avait encore du mal avec les mouvements, cloué qu'il était au sol. Il était lent, parfois maladroit et manquait d'équilibre. Néanmoins il persévérait, modifiait ses feintes, transformait ses attaques. Il ne lui était plus possible de fondre sur sa cible et filer dans les airs à distance, mais il pouvait à la place se baisser brutalement et passer par surprise sur les côtés.

Lorsqu'il avait fini de s'exercer, il rejoignait le jeune Magénieur près du feu, en silence. Ignorant les quelques sollicitations de Poréas, Cressen avait refusé de parler de sa vie d'avant, dans les montagnes, et des raisons qui l'avaient amené jusqu'aux terres d'Eredhan. La haine et le souvenir de son déshonneur le rongeaient toujours. Et ses yeux, éteints, n'avaient jamais repris l'éclat qu'ils avaient à l'époque où il volait encore haut dans le ciel au-dessus du Crlen, lorsqu'il faisait encore partie du Peuple Ailé.

Malgré sa déchéance, c'est droit et faisant mine d'être en possession de toute sa fierté qu'il descendit de son cheval lorsqu'ils arrivèrent enfin, au pied des piliers qui crevaient la canopée de la Forêt de Bornte.

— Elles ne vivent pas ici, dit-il à Poréas qui attachait déjà sa monture à un arbre non loin de là.

— Je sais. Mais il n'y a qu'à cet endroit qu'elles répondront à nos appels. Je vais installer le campement pour la nuit. Je n'ai aucune idée du moment qu'elles choisiront pour se montrer à nous.

Tout en sortant ses maigres affaires des sacoches accrochées de chaque côté de sa selle – une couverture, un bol en bois et une gourde en métal –, Cressen demanda :

— Maintenant que nous sommes arrivés à destination, vas-tu enfin me donner la raison pour laquelle tu es venu me libérer ?

— Les Sorcières t'expliqueront. Elles seules le peuvent.

Abandonnant une discussion qu'ils avaient eue déjà, à de nombreuses reprises, et sachant que son compagnon refuserait encore et toujours d'en dire plus, l'Ailé haussa les épaules, et partit chasser pour le repas.

Cette fois-ci non plus, il ne l'entendit pas s'approcher. Tout juste perçut-il un léger bruissement de vent dans les feuilles, avant qu'un petit rire moqueur ne retentisse derrière lui. Il sursauta et se retourna aussitôt, l'épée à la main.

— Comme on se retrouve ! grimaça Réda en surgissant alors des fourrés, un vague sourire sur le visage.

La surprise passée, Cressen abaissa son arme. La mégère n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'il l'avait rencontrée, au même endroit et de la même manière. Elle portait toujours sa longue robe grise et ses cheveux blancs, emmêlés, formaient comme une couronne autour de sa tête. Et, surtout, dans la lumière dansante des flammes du soir, elle paraissait toujours aussi inquiétante malgré son apparente sénilité.

— Je suis revenu, dit Poréas en se levant et en s'avançant vers elle. Avec l'Ailé. Comme vous me l'aviez demandé.

— Je ne suis pas encore aveugle, merci ! grommela la sorcière. Nous vous attendions. Suivez-moi.

En quelques gestes, les deux hommes regroupèrent leurs affaires, puis suivirent la vieille femme qui déjà s'enfonçait dans la forêt.

Lorsqu'ils arrivèrent à la clairière – un long moment plus tard –, Réza et Razala contemplaient le feu, assises sur de gros rondins de bois.

— Tu as mis beaucoup de temps, jeune Magénieur, maugréa Réza, sans même le saluer.

— Nous avons fait aussi vite que possible.

— Asseyez-vous.

Les deux visiteurs obéirent, sans un mot.

— Tout s'est déroulé comme nous l'avions prédit, commença alors la sorcière.

— Même les ailes coupées, poursuivit sa voisine. Pourtant j'y croyais peu ! N'est-ce pas ennuyeux, continua-t-elle en fixant les bosses sur le dos de Cressen, de maintenant devoir marcher lorsqu'on on a été habitué à…

— Razala ! Tais-toi !

La vieille femme regarda sa comparse d'un air courroucé, mais obtempéra, tout en continuant d'observer ostensiblement le dos difforme de l'Ailé.

— Vous m'aviez dit que vous m'aideriez à retrouver ma sœur si je vous ramenais l'Ailé, intervint alors Poréas. J'ai accompli ce que vous m'aviez demandé. Dites-moi où elle se trouve.

Les trois sorcières se tournèrent vers le garçon.

— Ta sœur ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Lahée. Lahée Valfrener.

Les vieillardes se regardèrent les unes et les autres, puis haussèrent les épaules de concert.

— Connais pas, grommela Razala.

Poréas ne cacha pas sa surprise.

— Ce n'est pas possible… Je suis venu vous voir ici même, il y a plusieurs lunaisons de cela, pour vous demander de m'aider à la retrouver !

— Ça ne me dit rien.

Les yeux du garçon se plissèrent. Il respira un grand coup, et dit :

— Non ! Vous mentez ! Vous mentez forcément !

Toute l'attitude du jeune Magénieur trahissait sa colère. Les poings serrés contre son corps, le front plissé et le regard soudainement dur, il oublia alors la révérence qu'il savait devoir aux Sorcières de Bornte et continua, d'un ton de plus en plus virulent :

— Pour vous, j'ai parcouru des dizaines et des dizaines de lieues, traversé Eredhan de part en part et pris le risque de défier les soldats et les griffons de l'Empire. J'ai fait tout cela parce que vous m'aviez dit

que si je vous ramenais l'Ailé enfermé dans le Fort de Leveden, vous me diriez où trouver Lahée. J'ai respecté ma part du marché. Alors je vous demande de respecter vos promesses immédiatement !

— Sinon ? demanda Réda d'une voix soudain gutturale.

En un instant, ses yeux étaient devenus complètement noirs. Dans sa bouche tordue, ses dents blanches et pointues brillaient, tels les crocs de bêtes sauvages. Elle se leva, lentement, et son mouvement même semblait être une menace.

La frayeur remplaça aussitôt l'animosité sur le visage de Poréas. Il recula d'un pas, vérifiant par réflexe que sa besace était toujours pendue sur son flanc, comme prêt à y chercher une pierre ou une arme, n'importe quoi qui pourrait le rassurer face à la crainte viscérale que lui inspirait maintenant la sorcière.

— Arrête, Razala. Il a raison, s'interposa alors Réza, calmement.

Celle-ci se tourna vers le garçon et lâcha, brutalement et simplement :

— Elle est morte.

— Pardon ?

Toute la rage et la peur de Poréas retombèrent soudainement. Il n'en croyait pas ses oreilles. Les yeux écarquillés, il regardait la vieille femme qui venait de parler ainsi.

— Morte. Plus en vie, pour le dire autrement, conclut Razala, revenue tranquillement s'assoir à ses côtés.

— Quand… je…

— Quelque temps avant que tu viennes nous voir, le coupa Réda.

— C'est le Roi Gris qui l'a tuée, précisa Razala. Il est de retour. Elle l'a découvert, et en est morte.

Le Magénieur ne prêta pas attention aux révélations que venait de lui faire la sorcière, ni à son ton détaché, et continua :

— Mais… Mais vous m'avez demandé d'aller chercher l'Ailé… Vous m'aviez dit que si je le ramenais, vous m'aideriez à la retrouver…

— Eh bien voilà, c'est chose faite !

Il serra les poings. Ses yeux brillaient à nouveau, mais les larmes avaient remplacé la colère.

— Vous m'avez menti ! cria-t-il. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit avant ? J'aurais pu l'aider ! La sauver peut-être !

Réda secoua la tête, les sourcils froncés.

— Non. Il était déjà bien trop tard. Et tu as eu ta réponse, même si, je te l'accorde, nous aurions pu te la donner avant. Mais alors nous n'aurions plus eu quoi que ce soit à te proposer en échange de ton aide.

— Vous êtes abjectes ! cracha le garçon devant tant de cynisme. Folles et abjectes ! termina-t-il en hurlant, les larmes coulant doucement le long de sur ses joues.

D'un geste sec, il resserra sa besace contre lui, et gronda, d'une voix redevenue plus basse :

— Qui a assassiné ma sœur ? Le Roi Gris, c'est ça ?

Razala acquiesça sans un mot.

— Alors je le tuerai. Sur mon nom, je le jure !

Aucune des trois vieilles ne releva la promesse, ni son incongruité dans la bouche d'un garçon de douze ans, tout Magénieur fût-il.

Le visage crispé par la douleur et les larmes qu'il tentait vainement de refouler, Poréas fit volte-face, puis, sans un salut aux Sorcières de Bornte, sans même un regard pour son compagnon, disparut à grands pas sous l'ombre des arbres de la forêt.

Cressen se leva et se préparait à le suivre lorsque Réza l'arrêta d'une main.

— Laisse-le. Il doit pleurer la mort de sa sœur. Seul. Il ne voudra pas que tu voies sa souffrance. C'est un garçon fort. Seuls les forts et les fous osent nous défier ainsi. Et toi, tu as autre chose à faire que de le consoler.

— Comme ?

— Nous écouter. C'est pour cela que nous t'avons fait venir jusqu'ici.

Cressen leva un sourcil et demanda, désabusé :

— Qu'auriez-vous à dire au fils d'un traitre, maudit et rejeté par son peuple, tout juste échappé des geôles de l'Empire et dont les ailes ont été coupées ? Je n'ai rien à vous offrir. Rien du tout.

— En effet. Mais nous, si. Nous pouvons t'aider à te débarrasser de la malédiction qui te poursuit et qui te ronge.

Cressen éclata d'un rire amer.

— La malédiction ? Quelle malédiction ?

— Celle qui s'est abattue sur toi lors de la trahison de ton père. Celle que tu invoques quand tu penses au rejet de ton Peuple envers toi, celles que tu exècres lorsque tu songes à ta quête manquée, celle enfin que tu pleures quand tu as la faiblesse de regretter tes ailes perdues.

L'Ailé secoua la tête.

— Est-ce pour cela que vous avez demandé au Magénieur de me sortir du fort de Leveden ? Pour me sauver ? Je ne vous crois pas. Et tout ceci ne vous concerne en rien.

Les sorcières se regardèrent un instant, hésitantes. Puis Razala ajouta :

— Nous ne l'avons pas envoyé que pour te secourir. Mais aussi pour que tu puisses nous aider, nous.

— Vous aider ?

L'incompréhension se lisait sur les traits de Cressen.

— Quand bien même j'en aurais les moyens, pourquoi le ferais-je ?

— Parce que, par ton geste, tu pourras nous aider à sauver des milliers de vies, et peut-être éviter une nouvelle guerre dans nos royaumes.

L'Ailé ne réagit pas. Réza continua alors, d'un ton soudain grave et qui tranchait avec le détachement que les trois femmes affichaient habituellement :

— Un objet terrible se prépare à être utilisé. Un objet qui peut causer des milliers et des milliers de morts. Il s'agit d'un puissant artefact, qu'on appelle l'Orbe de Cernos. Tu dois le trouver et le détruire avant que le Roi Gris, échappé des geôles où il était retenu, ne l'utilise, et ne provoque à nouveau la guerre sur les terres de l'ancien Grand-Empire.

Cressen éclata d'un rire moqueur.

— Rien que ça ? Alors ce n'est pas de moi dont vous avez besoin, mais d'une armée tout entière ! Et cela, je ne peux vous l'offrir.

— Une armée ne nous aiderait en rien. Elle ne ferait que déclencher pire encore.

— Quand bien même vous diriez vrai, en quoi cela me sauverait-il ? Qu'espérez-vous inventer cette fois, hein ? Que cela effacerait tout à coup le passé et la trahison de mon père ? Que quand j'aurais détruit cet objet, je serais accueilli en héros au Conseil des Sages, lorsqu'ils apprendront avec fierté que j'ai sauvé tant de vies ? Ou bien encore que cela permettrait à mes ailes de repousser, comme par magie ?

Réda haussa les épaules.

— Rien de tout cela. La seule certitude que nous avons – celle que nous ont insufflée les Augures –, c'est que tu es capable de réussir cela. Nous le savons depuis la première fois que tu es venu nous voir. C'est pour cela que nous avons envoyé le Magénieur te chercher. Pour que tu puisses continuer ta route. Car nous avons besoin de toi.

— Y arriveras-tu réellement ? continua Réza. Nous n'en avons aucune idée. Comment pourras-tu faire ? Nous l'ignorons également. Nous savons juste qu'il existe une chance, une infime chance, que tu réussisses. Alors nous la saisissons.

— Nous n'avons pas le pouvoir de convoquer des armées, termina Razala. Mais nous avons celui d'influer sur les destins des hommes, en leur révélant, parfois, les

visions que nous ont inspirées les Augures de Bornte.

Cressen hésita un instant puis demanda, d'un ton détaché :

— Une fois de plus, je ne vois pas pourquoi je vous aiderais.

— Pour une simple raison. Sur la route qui te mènera à cet Orbe se trouve le seul moyen de lever cette malédiction qui pèse sur toi. Ainsi que celui qui t'a coupé les ailes.

Cressen tressaillit.

— Marden ? Comment est-ce possible ?

— Lui aussi est à la recherche de l'artefact.

L'Ailé examina tour à tour le visage des trois sorcières, essayant d'y déceler la malice et les mensonges dont il les savait capables. Mais leurs traits ne laissaient rien transparaître. Il se moquait bien de cet orbe. Il se moquait bien que des milliers de personnes meurent, car il savait qu'il ne pourrait rien y faire. Mais il hésitait à laisser passer la perspective de se venger.

— Et où se trouve cet objet ?

— Nous ne le savons pas exactement.

Il secoua la tête en levant les yeux au ciel. Il se préparait à se lever et les quitter lorsque Razala déclara :

— Mais tu trouveras sa trace à Arten.

— Arten ?

— Oui. Le Roi Gris est déjà en route pour Ar'Gerhen, la capitale de son royaume.

— Celui qui m'a coupé les ailes s'y rendra-t-il aussi ?

— Tu pourras te venger, répondit Réza en hochant la tête. Mais avant tout, tu devras trouver et détruire l'Orbe. Tu dois absolument t'en soucier avant toute autre chose. C'est extrêmement important !

— Pour me sauver, c'est ça ? demanda-t-il, ironique.

Réda acquiesça.

— Écoute-nous, Cressen le Sans-Nid. Tu es persuadé d'être la victime de ton passé. Victime des erreurs de ton père. Mais tu te trompes. La vérité, c'est que tu t'es

maudit toi-même. Tu t'es maudit à cause de la trahison de ton père, que *toi* tu n'as pas supportée. Mais, de cela, tu es le seul à blâmer. Car personne ne peut respecter celui qui ne se respecte pas lui-même.

— Si tu appelles le déshonneur, alors il vient à toi. Si tu appelles le malheur, alors il vient à toi. Si tu appelles la malédiction, alors elle vient à toi, continua Razala.

— Mais il y a un moyen d'arrêter tout cela, conclut Réda. L'Orbe de Cernos est ce moyen. Crois-nous.

Cressen observa les trois femmes, les unes après les autres, les yeux plissés et les poings serrés.

— Je crois surtout que vous dites n'importe quoi pour essayer de me faire agir selon votre bon vouloir, lâcha-t-il en secouant la tête à nouveau.

— Nous avons parlé. À toi maintenant de décider si tu veux entendre ce que nous avons dit. À toi de décider si tu veux ou non lever cette malédiction. Car cela, personne ne t'y oblige.

Cressen haussa les épaules et se leva.

— Je vais y réfléchir. Mais avant tout, je vais rejoindre le Magénieur. Je lui dois bien cela. Il m'a sauvé, lui. Même si c'était pour vous plaire.

Sans un mot de plus, il disparut alors à son tour dans la forêt, à la recherche de Poréas.

Le silence s'abattit sur la clairière, seulement brisé de temps à autre par les crépitements des flammes qui s'élevaient vers le ciel.

— Êtes-vous sûres qu'il nous aidera ? demanda enfin Réza. Les Augures refusent de nous répondre. Comment savoir, alors ?

— Il ne reste plus qu'à espérer, murmura Réda. L'Ailé représente, avec le griffonnier, notre seule chance. Ils sont les deux seuls qui pourront peut-être empêcher que cet orbe maudit soit utilisé à nouveau.

— Nous n'aurions jamais dû dévoiler à ce sorcier les cachettes des clefs de Cernos, soupira Razala.

— Cela ne sert à rien de ressasser nos erreurs. Comment pouvions-nous savoir que cela nous mènerait à un tel gâchis ? Nos pouvoirs faiblissaient déjà à l'époque. Les Augures ne nous répondaient que rarement. Nous avons juste essayé d'interpréter leur silence, tu le sais.

— Sans leur accord, nous n'aurions pas dû accepter d'aider le sorcier d'Arten !

— Et risquer que la guerre vienne jusqu'aux Trois Piliers de Bornte et menace l'existence même des Augures ?

— Ce qui est fait ne peut être défait, les coupa Réza, interrompant la discussion qu'elles avaient déjà eue maintes fois. La guerre a eu lieu, même si grâce à nous, l'Empereur d'Eredhan a réussi à empêcher que le Roi Gris ne se serve de l'Orbe de Cernos.

— Vaariel fera tout pour l'utiliser à nouveau et se venger.

— Il nous reste une dernière chance de l'éviter.

— Tu parles d'une dernière chance ! pesta Réda. Un griffonnier bientôt pourchassé par la moitié des soldats de l'Empire pour avoir tué le prince Seresh, et un demi-Ailé, qui a perdu ses ailes en plus de tout espoir !

— Je sais. Mais nous n'avons aucune autre alternative, soupira Razala. Absolument aucune. Vous le savez comme moi.

Les Arches de Mallan

Tour d'Arsener, Empire d'Eredhan,
au milieu du printemps

Elessan avait refermé les paupières sur les yeux de Tar, puis pansé ses blessures avec les baumes des soigneurs de Felt, qui en diminueraient la douleur et accélèreraient la cicatrisation.

Il resta un long moment assis à même le sol de la chambre, la tête entre les mains, ne pouvant détacher son regard du cadavre de celui qui avait été son ami.

Un immense sentiment de solitude s'empara de lui. Il avait pendant des années considéré Tar comme son frère.

Que lui restait-il, maintenant ? Ses soldats, son rôle de capitaine et de griffonnier, tout cela disparaîtrait dès que la nouvelle de son rôle dans la mort de Tar se propagerait. La douleur du jeune homme se mélangeait à la culpabilité et à l'angoisse qui menaçait de s'emparer de lui alors qu'un pan entier de sa vie s'effondrait lentement sous ses pieds.

Tentant de reprendre ses esprits et de repousser sa peur, il se força à réfléchir. Il avait tué le prince Seresh, Premier Mage et frère de l'Empereur, même s'il n'avait fait que se défendre. Le Roi Gris avait pris possession

du corps et de l'esprit de Tar, et s'était jeté sur lui. Il n'y était pour rien.

Il savait bien sûr que les soldats d'Arsener ne le croiraient pas. Pas plus que l'Empereur. Quant au souverain d'Arten, il allait maintenant poursuivre ses plans de vengeance contre Eredhan. Mais de cela, lui seul en avait connaissance.

Le griffonnier secoua la tête. Il devait venger la mort de Tar. Et il ne pouvait pas laisser Vaariel d'Arten mettre l'Empire en danger. Une expression résolue apparut peu à peu sur son visage. Même s'il était le seul à en avoir conscience, agir pour le bien de l'Empire lui permettrait au moins de conserver son honneur et son amour-propre. Avec de la chance, en apportant la preuve des agissements du Roi Gris, il retrouverait même la place qu'il perdrait certainement lorsque la mort de son ami serait connue. Bien sûr, cela ne ramènerait pas Tar à la vie et ne supprimerait pas la douleur ni la solitude. Mais il pourrait oublier, au moins pour un temps, le sang qu'il avait sur les mains.

Pâle et résigné, il posa sa main sur le torse de Tar Seresh, en signe d'adieu. Puis il se releva, prit le drap du lit et en recouvrit doucement le cadavre.

Il était temps de partir.

Il s'approcha de la porte et écouta un instant. Aucun bruit ne lui parvenait de l'extérieur. Rassuré, il réfléchit.

S'il devait empêcher le Roi Gris d'activer l'Orbe, il lui fallait s'en emparer au plus tôt afin de le détruire. L'artefact n'avait a priori jamais été retrouvé après la guerre. Arten l'avait certainement mis en sécurité. Mais où ? Par réflexe, le griffonnier fouilla rapidement la chambre, à la recherche d'un indice, d'une piste quelconque, de quoi que ce soit qui pourrait lui donner une idée des plans du souverain d'Arten afin d'essayer de les contrecarrer : un rendez-vous qu'il aurait donné, une indication – même faible ! – de la cache où se trouverait l'artefact tant convoité. Évidemment,

il ne trouva rien. Bien qu'il s'y soit attendu, il ne put s'empêcher d'en être dépité. Résigné, il se préparait à quitter les appartements du prince lorsque son regard croisa un miroir. Il sursauta. Son pantalon était couvert de sang, et une grosse tache rouge maculait sa chemise. Il se morigéna intérieurement : perdu dans ses pensées, il n'avait pas pensé à nettoyer ses vêtements. Et il pouvait tout de suite oublier ses plans de vengeance s'il n'était pas même capable de sortir de la tour d'Arsener. Il chercha rapidement à travers la chambre, puis trouva ce qu'il cherchait. Sur une chaise, un large manteau était posé. Il s'en saisit, le revêtit et, après un dernier regard en direction du cadavre vaguement dissimulé sous le drap, sortit.

Il n'y avait aucun garde dans les couloirs. Personne pour l'arrêter. Il marcha jusqu'à l'escalier qui menait en bas de la tour. Il était désert également. Elessan ne comprenait pas que personne n'ait entendu les cris et les hurlements, le bruit du métal contre le métal. Tar avait demandé à ne pas être dérangé. Peut-être soldats et valets restaient dans ces cas-là au rez-de-chaussée, attendant que leur prince les rejoigne ? Sans doute les échos du combat avaient-ils été étouffés par l'épaisseur des murs de la tour d'Arsener. Il ne voyait pas d'autre explication.

Le cœur battant, il descendit les marches lentement, enroulé dans le manteau pris dans la chambre de son ami. Lorsqu'il arriva dans le grand vestibule, il fut étonné d'y trouver les mêmes serviteurs qu'à son arrivée, les mêmes soldats aux portes, la même activité. Tar était mort. Mais la vie, elle, continuait. Il chercha des yeux l'intendant, et l'aperçut rapidement. Il se trouvait dans un coin de la pièce, devant une table en bois, en grande conversation avec un marchand.

Après s'être assuré que personne ne lui accordait d'attention particulière, Elessan s'approcha d'eux.

— Maître Hardel, je dois vous parler immédiatement. C'est urgent.

Le vieil homme le dévisagea un instant, les sourcils froncés, et se tourna vers son interlocuteur.

— Un moment, s'il vous plait. Je reviens.

Elessan emmena l'intendant à quelques pas de là.

— Vous allez bien, capitaine ? lui demanda celui-ci. Vous êtes très pâle. Désirez-vous manger ou boire quelque chose ?

Le soldat secoua la tête, ignorant la douleur qui remontait de son ventre, et dit, à voix basse :

— Le prince Tar est très souffrant, comme vous me l'aviez dit. J'ai besoin de savoir : a-t-il eu de la visite ces derniers jours ?

— Non, capitaine. Personne à part vous.

Le griffonnier réfléchissait à toute vitesse. Il essayait d'imaginer toutes les éventualités, toutes les possibilités. Soudain, il eut une idée.

— Quand est-il rentré de son voyage à Erebe ?

— Il y a un peu moins d'un quart de lunaison, capitaine.

— Où sont les soldats qui l'escortaient ? Je souhaite les voir, tout de suite.

— Il n'avait pas d'escorte.

Elessan tiqua.

— Que dites-vous ?

— Il est parti seul. Cependant, lorsqu'il est revenu, deux autres hommes l'accompagnaient.

— Qui était-ce ?

— Je ne sais pas, malheureusement. Leurs manteaux cachaient leurs visages. Et ils ne sont restés que quelques heures, le temps de manger et de changer de chevaux.

Le griffonnier soupira. Cela aurait trop simple s'il avait pu interroger les soldats…

— Par contre, il me semble avoir entendu quelque chose…

Son cœur bondit dans sa poitrine.

— Oui ?

— Ils s'étaient enfermés dans le bureau du prince, qui m'avait demandé de leur apporter du vin. Lorsque

je suis entré, je les ai entendus parler des Arches de Mallan.

— Les Arches ?

— Oui. J'ai cru comprendre que les compagnons du prince avaient l'intention de s'y rendre.

Elessan remercia les dieux de lui offrir ainsi peut-être une piste, et demanda :

— Quand sont-ils partis, exactement ?

— Il y a six jours. En fin d'après-midi. Si vous voulez mon avis, ils devaient être bien pressés pour reprendre la route aussi vite.

Six jours. Six jours d'avance. Même avec son griffon, Elessan aurait du mal à les rattraper.

— Merci Hardel. Merci beaucoup.

Le cœur du jeune homme se serra, et il conclut :

— Ne dérangez pas le prince avant demain. Il est épuisé et doit se reposer.

L'intendant acquiesça et, après avoir salué le griffonnier, retourna auprès du marchand qui l'attendait.

Elessan rejoignit sa monture sans aucune difficulté. Nerveux et se forçant à marcher lentement, il s'attendait à chaque instant à entendre un cri, un ordre le sommant de s'arrêter, ou bien alors l'alerte résonnant dans toute la tour d'Arsener. Mais rien ne se passa. Les soldats le saluaient, habitués à voir l'ami du prince Tar Seresh aller et venir à sa guise, et les serviteurs s'inclinaient respectueusement sur son passage.

Une fois la cour traversée, il remonta sur le toit de l'entrepôt principal. Vraad était confortablement installé sur un lit de paille.

— Lève-toi, pensa Elessan.

Le griffon grogna un instant, l'équivalent d'un soupir, puis se mit sur ses pattes. Ignorant la carcasse de mouton et le seau renversé, le capitaine attrapa les rênes et, avec une grimace de douleur, s'en aida pour grimper sur le dos de la bête, avant de lui ordonner de s'envoler.

La coloration noire du Rehed avait envahi les yeux du griffon qui déploya ses deux puissantes ailes. Il sautilla sur quelques pas avant d'atteindre le rebord du toit, puis se jeta dans le vide et prit son envol.

Ballotté par les vents et les puissants mouvements de sa monture, le griffonnier lança un dernier regard sur la tour qui s'éloignait derrière lui. Le cœur lourd, il savait qu'il n'y reviendrait jamais. Il laissait là-bas les souvenirs de toutes ces longues soirées passées avec Tar à discuter de tout, de rien, à espérer pour l'avenir et tenter d'oublier le passé, leurs pères morts trop tôt, le poids des responsabilités, la quête de magie pour l'un, celle de l'honneur pour l'autre. Mais tout ceci s'était effondré. La soif de connaissance avait poussé Tar à commettre l'irréparable. Quant à Elessan, son nom portait désormais la tache indélébile de la mort de son ami.

*
* *

Les Arches de Mallan s'élevaient à des dizaines de lieues au nord de Fersale, non loin de la frontière avec les terres d'Arten et de l'immense Forêt de Felt. Caprice de la nature, elles étaient formées par trois hauts pics montagneux jaillissant brusquement de la plaine d'Esrelle, comme érigés de main d'homme ou de géant. Les Arches devaient leur nom aux étroits ponts de pierre qui reliaient chaque piton l'un à l'autre. Elles étaient réputées pour abriter d'innombrables grottes et cavernes qui avaient de tout temps caché les fuyards, les rebelles ou les brigands venus y chercher refuge. Enfin – et ce qui intéressait le plus Elessan –, elles avaient été le théâtre de la dernière bataille de la guerre d'Arten, celle qui avait vu la défaite du Roi Gris et la reddition de ses soldats face aux hommes d'Oren Seresh.

Le griffonnier vola pendant trois jours pleins, ne s'arrêtant que pour dormir, manger rapidement et soulager les ailes fatiguées de Vraad. Il traversa les plaines verdoyantes du nord-est de Fersale, continua au-dessus des collines septentrionales d'Eredhan et arriva en vue des terres grises et ternes des Marais de Myrnn. Il bifurqua alors vers l'est, jusqu'à ce qu'il aperçoive au loin les premiers arbres géants de Felt. Il reprit enfin sa route vers le nord, dans la direction où, selon ses souvenirs, se trouvaient les Arches.

Plus il avançait, plus le froid se faisait mordant, brûlant son visage, engourdissant ses mains et ses pieds malgré les protections dont il était couvert.

Il regretta à de nombreuses reprises d'être parti si vite : un manteau plus épais que celui qu'il avait pris dans la chambre de Tar aurait été le bienvenu. N'ayant aucun autre moyen de se réchauffer, il passait la plus grande partie de son temps couché contre l'échine de Vraad. Le griffon ne craignait pas le froid, et son corps tout entier irradiait perpétuellement une chaleur réconfortante.

Durant tout le voyage, Elessan ressassa les mêmes questions : était-il possible qu'avant d'être capturé le Roi Gris ait caché l'Orbe de Cernos quelque part autour des Arches ? Dans ce cas, comment se faisait-il que personne ne l'ait jamais retrouvé ? Y avait-il eu magie, trahison ? Ou se trompait-il du tout au tout, et avançait-il, de son côté, sur une mauvaise piste, perdant un temps qu'il savait être précieux ?

Il aperçut les trois pics quand, après deux jours entiers passés à voler dans la brume, l'horizon s'éclaircit enfin, révélant le paysage qui s'étendait devant lui.

La vision était impressionnante. Jaillissant soudainement de la plaine herbeuse qui les entourait, ils s'élevaient à plusieurs dizaines d'arpents au-dessus du

sol. Une neige immaculée recouvrait leurs crêtes, ainsi que les trois ponts de pierre qui formaient un cercle géant entre les trois montagnes. À leur pied, les maisons d'un petit village longeaient un large torrent qui prenait sa source dans les glaciers.

Elessan soupira, rassuré. Si les mystérieux voyageurs qui avaient accompagné Tar lors de son dernier voyage étaient venus jusqu'ici, les villageois le sauraient certainement. Il se dirigea vers le village, impatient et anxieux. Il n'avait repéré aucun cheval durant son périple, et craignait d'arriver trop tard ou, pire encore, d'avoir suivi une mauvaise piste.

Il posa son griffon au beau milieu de la seule place que possédait le bourg, près de l'embarcadère en bois qui donnait accès à la rivière. Les femmes et les enfants qui l'avaient observé s'approcher, cachés dans l'ombre des maisons et des ruelles alentour, s'étaient enfuis lorsqu'ils avaient compris que l'immense rapace et son cavalier atterriraient chez eux, et il n'y avait personne pour l'accueillir. Indifférent à l'agitation qu'il savait avoir provoquée, Elessan attacha fermement sa monture au cercle de fer qui enserrait le puits, puis examina tranquillement l'endroit où il se trouvait.

Les maisons étaient plutôt en bon état. Leurs murs de pierre et leurs toits en lauzes protégeaient les habitants du froid. Les rues en terre battue étaient bien entretenues. Plusieurs échoppes donnaient sur la place. Il vit une boulangerie, dont la cheminée éructait un large panache de fumée grise, ainsi qu'une forge, d'où les coups de marteau avaient cessé dès son arrivée. Le village paraissait prospère, même si, à l'instant où il le regardait, pas un bruit n'en émanait, pas une silhouette ne l'animait.

Maîtrisant son impatience – il ne voulait pas s'attirer l'inimitié des villageois –, il attendit un long moment avant de voir enfin un homme sortir de l'ombre des

maisons et s'approcher lentement – comme avec réticence – de lui. Il se tourna dans sa direction. Âgé d'une quarantaine d'années, il portait la barbe courte et les vêtements de qualité d'un marchand. Son visage arborait une expression inquiète. Il n'était pas armé.

— N'ayez crainte, commença-t-il en lui montrant que lui-même n'avait aucune arme en main, je ne vous veux aucun mal. Je suis Elessan Marden, capitaine griffonnier au service de l'Empereur.

L'homme s'inclina gauchement.

— Mon nom est Sirek Garkan, je suis le bourgmestre de ce village. On vient de me prévenir de votre arrivée. Que nous vaut votre visite, heu… capitaine ?

Elessan aperçut du mouvement à l'intérieur de la forge. Plusieurs hommes s'y étaient massés, sans doute après être passés par la porte de derrière afin de ne pas se faire repérer. C'était peine perdue. D'un coup d'œil furtif, le griffonnier distingua vaguement quelques fourches, ainsi qu'un bâton et le reflet du soleil sur la lame d'une épée. Il se rapprocha négligemment de sa monture, et lui flatta distraitement l'encolure pour donner le change. Il ne voulait pas se battre, et se tenait prêt à sauter sur le dos de Vraad s'il fallait quitter les lieux de manière précipitée.

— Je cherche des voyageurs. Deux hommes au moins, à cheval. Ils se dirigeaient vers les Arches. Les avez-vous vus passer ?

Le bourgmestre semblait nerveux. Il tourna la tête à plusieurs reprises, regardant autour de lui, comme s'il vérifiait qu'il n'était pas seul.

— Des amis à vous, seigneur capitaine ?

Elessan réfléchit rapidement. Que répondre ? Les cavaliers les avaient peut-être payés ou, pourquoi pas, étaient peut-être dissimulés non loin de là, à l'écouter. Mais l'image de Tar et de ses yeux fixes et morts s'imposa dans son esprit. D'un ton grave, il répondit :

— Au contraire. Je les poursuis, au nom de l'Empereur.

Ils ont commis de graves crimes à Fersale. Je suis ici pour les punir.

Le soulagement du marchand fut évident. Ses épaules s'affaissèrent, et il poussa un long soupir.

— Ils sont en effet passés ici. Il y a deux jours de cela. Deux hommes, cachés sous de grands manteaux. Ils nous ont demandé de les amener à l'endroit précis où campait l'armée d'Arten pendant la guerre.

— Et alors ?

— Vido et Aarsen les ont conduits là-bas. Ils ne sont pas revenus. Lorsque nous sommes partis à leur recherche, nous n'avons retrouvé que leurs cadavres.

Elessan secoua la tête d'un air contrarié.

— Savez-vous ce qu'ils cherchaient, ou pourquoi ils ont tué leurs guides ?

— Non.

— Où se trouvait le campement où ils ont été amenés ?

Le bourgmestre hésita un instant.

— J'irai seul, ne vous inquiétez pas.

— Sur le flanc nord de Mordnir, le premier des trois pics. Là-bas, termina-t-il en désignant le versant rocheux de la montagne la plus proche. Suivez le chemin qui grimpe le long du torrent. Les Arteniens campaient sur le plateau. Un endroit bien protégé. Les soldats de l'Empereur ont perdu bien des leurs pour les déloger de là.

— Merci, dit Elessan. Et dites à vos amis qu'ils peuvent repartir, conclut-il en jetant un œil à la forge. Comme je vous l'ai promis, je ne vous ferai pas de mal.

Après avoir salué son interlocuteur, le capitaine fit volte-face et, sans quitter du coin de l'œil l'entrée du bâtiment où se trouvaient les villageois armés, détacha sa monture et sauta dessus.

— On part, ordonna-t-il doucement.

Le griffon poussa un cri strident qui fit sursauter le bourgmestre et s'envola aussitôt dans les airs d'un bond puissant, envoyant voler la poussière tout autour

de lui. Battant de ses longues ailes mordorées, il prit rapidement de l'altitude. En bas, sur la place, Elessan vit un petit groupe d'hommes sortir de la forge et se rassembler autour de l'embarcadère, le regard fixé dans sa direction. Il n'y prêta pas longtemps attention, et ordonna à Vraad de se diriger vers l'endroit que le bourgmestre lui avait indiqué.

Le plateau pierreux occupait un immense espace dégagé, sur le flanc sud de la montagne. Seul un étroit sentier permettait d'y accéder, en empruntant une partie moins abrupte de son versant. Partout ailleurs, la roche grise tombait presque à pic sur une hauteur de plusieurs dizaines de pas. De là où il se trouvait, Elessan voyait sur des lieues à la ronde. Avant même que le bourgmestre ne le lui dise, il savait que l'Empire avait dû sacrifier de nombreux soldats pour vaincre ses adversaires à cet endroit. Il comprenait maintenant pourquoi. Retranché sur le plateau, un petit groupe d'hommes pouvait aisément tenir tête à une armée entière.

Laissant de côté ces considérations tactiques qui ne lui serviraient à rien pour le moment, il descendit de sa monture, et commença à parcourir l'ancien campement de l'armée d'Arten – dont il ne restait plus aucune trace – à la recherche de ce qui avait pu y amener les deux mystérieux voyageurs qu'il avait suivis jusqu'ici.

Contre toute attente, il trouva immédiatement. Non loin du flanc de la montagne, il vit plusieurs cairns qui avaient été dressés. Il s'en approcha, et remarqua aussitôt que l'un d'eux avait été défait. À côté des pierres éparpillées, un étroit goulot à peine assez large pour le laisser passer s'enfonçait dans la roche. Il prit une torche dans les sacoches de sa selle, l'alluma et pénétra dans le trou à plat ventre.

Il n'eut pas à avancer bien loin. Il rampa sur la longueur de quatre ou cinq hommes, jusqu'à ce que le boyau s'élargisse et débouche sur une petite caverne

creusée à même la montagne. La voûte, tout juste assez haute pour qu'il se tienne debout, suintait d'humidité. Un mince filet d'eau parcourait la pierre avant de se perdre entre deux fissures. Au fond, sur une large roche qui saillait du sol, se trouvait un coffre. Il n'y avait rien d'autre. Elessan s'en approcha doucement. Dans sa poitrine, son cœur battait à tout rompre. L'objet, manifestement ancien, était forgé à partir d'un métal sombre et brillant. D'innombrables lignes argentées parcouraient ses flancs, formant des motifs complexes et chaotiques. Miroitant à la lumière de la torche du griffonnier, plusieurs gemmes bleues et rouges ornaient les poignées en argent. Le coffre était ouvert. Elessan regarda à l'intérieur.

Il était vide.

Les épaules du capitaine s'affaissèrent, et il soupira de déception. Même s'il s'y était attendu, les deux voyageurs l'avaient bel et bien devancé. Et, il en était désormais persuadé, l'un d'eux était le Roi Gris, qui venait de reprendre possession de l'Orbe de Cernos.

Il ne lui restait maintenant plus qu'une solution s'il voulait venger son ami et contrecarrer les plans du sorcier : le suivre, jusqu'en Arten.

Le cadeau de Poréas

Quelque part à l'ouest du royaume d'Erebe,
au milieu du printemps

L'annonce de la mort de sa sœur avait complètement abattu Poréas. Il n'avait pas prononcé un seul mot depuis leur départ de la Forêt de Bornte. Son visage, pâle et fermé, restait fixé sur la route qui s'étirait devant eux et traversait les plaines boisées de l'ouest d'Erebe.

De temps en temps, Cressen observait le Magénieur à la dérobée. La tristesse du garçon le touchait, mais il n'y pouvait rien. À part bien sûr le raccompagner jusqu'à Lunan, afin qu'il prévienne l'Archonte de la disparition de sa fille aînée et qu'il trouve, peut-être, un peu de réconfort auprès des siens. Ensuite, lui-même continuerait son chemin jusque dans les Terres du Nord. Là-bas, il se vengerait. Et il vengerait aussi l'enfant s'il le pouvait. Les Sorcières s'étaient peut-être jouées de Poréas, mais elles avaient donné à Cressen le moyen de retrouver l'homme qui avait pillé le Temple des Vents et fait de lui un rampant. Il savait maintenant que leurs routes se croiseraient en Arten, à la recherche du Roi Gris et de son orbe maudit.

Chaque évocation du griffonnier avait le même effet sur l'Ailé. Il sentait son souffle s'accélérer, son cœur

battre plus fort et une colère sourde s'emparer de lui. Convaincre le Conseil des Sages qu'il leur avait dit la vérité sur l'attaque du Crlen n'avait désormais plus d'importance, ni même récupérer la Clef de Bronze. Il ne rêvait plus que d'une seule chose : tuer Elessan Marden. Le faire souffrir comme lui avait souffert. L'humilier comme lui avait été humilié. Cressen n'était plus rien, à cause de lui. Alors, il l'emmènerait dans sa chute.

— Nous y voilà, lâcha soudain Poréas d'une voix morne, au soir du troisième jour de leur voyage.

Cressen, une fois encore plongé dans ses pensées, releva la tête et regarda autour de lui. Ce qu'il vit lui coupa le souffle, et il ne put se retenir de pousser un cri de surprise. Devant eux, de l'autre côté du versant herbeux qu'ils venaient de gravir, s'étendait Lunan, la cité des Magénieurs, nimbée par la lumière du crépuscule.

La vue était impressionnante. Bâtis au sommet des collines qui dominaient le paysage alentour, les palais et les hautes maisons en pierre blanche formaient plusieurs quartiers rattachés les uns aux autres par de longs ponts d'albâtre. Ils surplombaient les vallons peu profonds où avaient été creusées les mines de Rehed, tels les gardiens des pierres noires que les mineurs extrayaient, nuit et jour. Les bâtiments aux lignes droites et épurées, rosés par la lumière couchante du soleil, entouraient une élévation de terrain un peu plus haute que les autres, au sommet de laquelle un immense palais ivoirin avait été érigé. En contrebas de la cité, au pied de chaque colline, la masse gris et marron de ses faubourgs s'agglutinait autour des gouffres noirs des mines, amas de cabanes et de baraquements sommaires où vivaient, les uns sur les autres, mineurs, serviteurs et autres soldats.

Ni rempart, ni forteresse ne protégeaient la cité, respectant ainsi toujours l'interdiction de la fortifier, promulguée des années auparavant par le roi Ezarié. Bien

que n'étant plus liée au souverain d'Erebe, Lunan n'avait pas pris la peine de s'entourer de murailles, et avait même transformé cette faiblesse en signe ostentatoire de puissance. Les Magénieurs savaient que personne n'oserait prendre le risque de s'attaquer à eux. Leurs services étaient bien trop précieux. Et ils pouvaient en dernier recours compter sur les nombreuses troupes de mercenaires à la solde de l'Archonte, qui assuraient leur protection et leur sécurité.

Lâchant Lunan du regard, Cressen se tourna vers son compagnon. Celui-ci, immobile, fixait le palais en haut de la colline.

— Tu n'as pas changé d'avis ? demanda le jeune Magénieur sans tourner la tête, d'une voix à peine audible.

Malgré la longue discussion qu'ils avaient eue après leur visite aux Sorcières de Bornte et son insistance, Cressen avait refusé de le laisser l'accompagner jusqu'à Arten, où le garçon espérait venger sa sœur. L'Ailé ne voulait pas compromettre sa propre quête. Seule la mort du griffonnier avait de l'importance. Aussi avait-il décidé de raccompagner Poréas jusqu'à Lunan avant de continuer vers le nord, seul et sans la contrainte de devoir survivre pour protéger celui qui l'avait sorti des geôles de Leveden.

— Non, répondit-il d'un ton sans appel. Allons-y maintenant.

Cette fois, Poréas n'insista pas. Sans rien ajouter, il talonna son cheval qui reprit son chemin.

Il n'y avait personne d'autre qu'eux sur la route pavée. Était-ce dû à l'heure tardive ? Cressen n'aurait su le dire et, devant le visage fermé de son compagnon, ne lui en toucha mot. Mais il restait surpris de ne voir aucun paysan, aucun marchand, aucun autre voyageur à l'approche de la cité des Magénieurs. Ce qui l'avait rassuré les premiers jours de leur trajet depuis Bornte

l'inquiétait désormais, et il gardait sa main droite près de la garde de son épée.

Après être passés entre deux énormes piliers sculptés, plantés de chaque côté de la route et qui marquaient l'entrée de Lunan, les voyageurs s'approchèrent des collines et des bâtiments qui y étaient construits. Ils ignorèrent les plus bas des tertres et continuèrent tout droit, en direction du plus imposant d'entre eux, celui où se dressait le palais. Dans l'ombre de la nuit qui tombait doucement, Cressen distinguait au loin les bougies et les lanternes qui éclairaient les rares fenêtres des masures et celles, plus en hauteur, des demeures des Magénieurs. En plus de l'odeur caractéristique du bois brûlé dans les cheminées, le vent lui apportait le relent âcre de la sueur des mineurs, ainsi qu'un autre, de soufre et de terre mêlés, provenant des carrières.

Alors qu'ils approchaient de la base de la haute colline qui semblait être leur destination, la route se scinda en deux. Le tronçon le plus large s'élevait vers les hauteurs, tandis que l'autre continuait tout droit vers le fond des vallées et les faubourgs sales et miteux. Au loin, quelques mendiants et estropiés jaillissaient déjà de l'obscurité, se dirigeant vers les voyageurs aussi vite qu'ils le pouvaient, espérant pouvoir leur soutirer une pièce ou deux. Les ignorant, Poréas fit bifurquer sa monture et commença à gravir le versant. Cressen suivit le garçon. Au-dessus d'eux, confortablement installé à son sommet, l'immense palais blanc et sa multitude de tours les dominaient, entourés en contrebas de bâtisses plus grandes et plus riches les unes que les autres.

À mi-hauteur de la colline, là où l'un des ponts en provenance d'un quartier voisin s'amarrait, quatre soldats installés dans une guérite en pierre se levèrent et leur barrèrent le passage à l'aide de longues hallebardes. D'aspect peu engageant, sales et le visage renfrogné, ils arboraient sur leurs tuniques mal entretenues l'écusson de Lunan, un triangle blanc inséré dans un carré noir.

— On ne passe pas ! grommela le premier d'entre eux, visiblement agacé d'avoir été dérangé à cette heure tardive. Les entrées et sorties de la cité ne sont pas autorisées après le coucher du soleil. Tout le monde le sait pourtant, dans toute la région ! Vous trouverez de quoi loger en bas, dans les faubourgs.

Poréas s'approcha et abaissa sa capuche.

— Je suis Poréas Valfrener, le fils de l'Archonte Mitandia. Voici mon laissez-passer, dit-il en tendant à l'homme un parchemin orné de plusieurs sceaux qu'il sortit de sa besace.

Celui-ci ne regarda même pas le morceau de tissu. Il se mit aussitôt au garde-à-vous et s'effaça. Ses comparses l'imitèrent, sans lâcher du regard leur jeune seigneur. Celui-ci les salua distraitement et, suivi de Cressen, fit gravir à son cheval les derniers étages de la colline où ils atteignirent enfin les premières maisons de la cité.

Lunan était une ville immensément riche, et ne le cachait pas. Ses rues, spacieuses et pavées, étaient propres et bien entretenues. Des rigoles de chaque côté des artères permettaient à l'eau et aux déchets de descendre en bas des collines, dans des ruisseaux qui rejetaient ordures et odeurs dans les faubourgs, loin de la cité haute. Les maisons, blanches et aux larges fenêtres, s'élevaient sur deux, parfois trois étages. La majorité d'entre elles possédaient des porches permettant d'entrer à l'intérieur d'une cour où des serviteurs – premiers habitants que croisaient les voyageurs – allaient et venaient tranquillement. Quantité d'échoppes, toutes fermées à l'approche de la nuit, bordaient les rues. Il y avait les éternels boulangers, ainsi que bourreliers et menuisiers, mais aussi des tisserands, des tailleurs de pierres, et même plusieurs joaillers. À intervalles réguliers, des fontaines installées contre des maisons ou au centre de petites esplanades fournissaient une eau pure et cristalline, provenant sans doute des montagnes qu'on

distinguait à l'horizon. Les Monts d'Ekren. Cressen refusa d'y penser et de laisser son esprit vagabonder, et continua de suivre son jeune guide, détaillant ce qu'il voyait autour de lui. Il n'y avait personne à part eux dans les artères désertes de la cité, éclairées par les pierres à incandescence des Magénieurs.

Ils terminèrent leur ascension de la colline et arrivèrent sans encombre à son sommet. Celui-ci était aménagé en une immense place, grande comme un village entier et bordée sur trois côtés d'imposantes maisons dont les façades sculptées et les fenêtres aux vitraux multicolores annonçaient la richesse de leurs propriétaires. Sur le quatrième, une grille en fer plus haute que trois hommes réunis la séparait d'un immense jardin, où fontaines carrelées et rosiers fleuris s'entremêlaient. Un large chemin pavé et bordé d'arbres menait au vaste palais caché derrière, dont les hautes tours d'albâtre semblaient défier le ciel.

— C'est là que vit ma mère, murmura Poréas.

Il venait d'arrêter son cheval, le regard fixé sur le porche en pierre qui permettait d'accéder à l'intérieur du parc. Une dizaine de silhouettes y étaient postées.

— J'ai… du mal à me dire que je dois lui annoncer la mort de Lahée. C'est comme si… comme si cela allait vraiment la faire mourir.

Cressen ne répondit pas. Le garçon reprit :

— Ma mère va être dévastée. Elles ne s'entendaient pas toujours bien. Mais je sais qu'elle l'aimait profondément, même si elle ne nous le montrait pas souvent. La dernière fois qu'elles se sont vues, elles se sont quittées sur une violente dispute. Encore. Lahée est partie sans m'en donner la raison. Elle ne me la donnera jamais. Elle me manque, tu sais. Elle me manque terriblement.

Le garçon renifla discrètement. Ses yeux brillaient dans la lumière des pierres qui entouraient la place. C'était la première fois qu'il parlait de la mort

de sa sœur depuis que les Sorcières la lui avaient apprise.

— Nos routes se séparent alors ici, dit alors Cressen, feignant d'ignorer son trouble. Je ferai ce que je pourrai pour la venger. Et je reviendrai te l'annoncer si je le peux.

Poréas hésita un instant, plongé dans ses réflexions, puis dit, d'une voix soudain plus ferme et décidée :

— Il faut que tu restes ici, quelques jours.

— Je ne peux pas. Et je n'ai aucune raison de le faire.

— Si. Mais… Je ne peux rien dire pour le moment. Attends quelques jours. S'il te plaît.

Le garçon fouilla dans sa chemise, et en sortit une bourse en cuir.

— Voici de l'or. Tu as largement de quoi te loger dans une auberge, la plus confortable même. Reviens me voir dans… disons trois jours. Pas un de plus.

Cressen dévisagea le garçon, comme s'il cherchait dans ses yeux la raison pour laquelle il lui demandait de rester.

— Ma mère a des chevaux réputés pour être infatigables, continua celui-ci. Je te ferai donner la meilleure bête de nos écuries. Elle t'emmènera en Arten plus vite que tu ne le crois. Tu auras des vivres aussi, et une carte pour te guider. Nous en avons au palais. Avec tout cela, tu arriveras bien plus rapidement dans les Terres du Nord. Laisse-moi juste trois jours. C'est le seul remerciement que je te demande pour t'avoir sauvé. Trois jours, Cressen.

L'Ailé hésita un instant. Il savait que sa monture était fatiguée, Poréas s'en était suffisamment plaint durant leur voyage. Il passa un moment à réfléchir. Même s'il ne comprenait pas pourquoi le garçon voulait qu'il reste un temps dans la cité des Magénieurs, il pourrait en profiter pour se reposer et repartir dans de meilleures conditions pour la dernière partie de son voyage. Arten était encore loin, et il savait pertinemment qu'un cheval frais, des

vivres et une carte lui permettraient effectivement de gagner un temps précieux. Par ailleurs, avec l'or que le garçon lui proposait, il pourrait certainement s'acheter une nouvelle armure et une meilleure épée, dont il aurait également besoin s'il voulait avoir une chance de s'en sortir contre le griffonnier. Et puis, accéder à sa requête solderait une partie de sa dette vis-à-vis de celui qui l'avait libéré du Fort de Leveden. Il le regarda alors et lâcha, laconique :

— Trois jours. Je partirai à l'aube du quatrième.

Poréas acquiesça dans un hochement de tête.

— Va à l'auberge des *Deux Souhaits*. Tu la trouveras facilement. Elle est juste derrière la maison d'Erzem Léas, là-bas, dit-il en désignant une ruelle qui descendait la colline à l'opposé de l'endroit d'où ils étaient arrivés. Je t'y rejoindrai. Dans trois jours.

Puis le garçon se retourna sur sa selle et, d'un claquement de langue, fit avancer son cheval qui se dirigea vers les grilles du palais de l'Archonte. Après l'avoir suivi du regard, Cressen fit pivoter sa propre monture et partit à la recherche de l'auberge que lui avait indiquée le Magénieur.

Comme l'avait prédit Poréas, il trouva les *Deux Souhaits* sans aucune difficulté. La bourse que le garçon lui avait donnée contenait largement assez d'or pour prendre la chambre la plus confortable de l'auberge. À peine arrivé, ignorant les visages inquisiteurs des clients qui jetaient des regards en biais aux deux bosses qui déformaient son dos, il commanda de quoi manger en quantité. Il engloutit rapidement son assiette, savourant avec un plaisir non feint les tranches de lard, les pommes de terre et le pain, véritable festin après des lunes entières à se nourrir de lapins, de perdrix, de baies et de racines. Dès qu'il eut terminé, il monta dans sa chambre, sans attendre. Il ne craignait plus les soldats de l'Empire – il était maintenant trop loin de ses frontières –, mais

n'avait ni envie ni besoin qu'on reconnaisse en lui un ancien Ailé et qu'on le questionne sur sa présence loin de ses montagnes natales.

Une bonne nuit de sommeil passée dans un vrai lit lui permit de reposer un peu les douleurs de son dos et de ses jambes, après tant de jours passés à voyager à cheval. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'il se réveilla. Regroupant à la hâte ses affaires, il entreprit alors d'explorer la cité. Il ne pouvait pas partir avant trois jours, mais il avait beaucoup à faire afin de préparer son voyage, maintenant qu'il en avait les moyens.

Il commença par s'acheter une nouvelle épée. Il trouvait celle que lui avait donnée Poréas trop courte et peu maniable. Après avoir visité deux forges, il retourna à la première, où les armes semblaient de meilleure qualité : leur fil était net et le pommeau plus léger, indiquant des lames rapides et maniables.

Son épée battant contre son flanc, il se rendit chez le tanneur, où il choisit une tunique de cuir renforcée, qui le protégerait sans trop diminuer ses capacités de mouvement. Il fit mine de ne pas remarquer le regard surpris de l'artisan lorsqu'il refusa de l'essayer afin qu'il puisse l'ajuster et qu'il lui commanda d'y aménager deux trous dans le dos, de la longueur d'un demi-bras. Il le paya en avance et lui demanda de la préparer pour le surlendemain.

L'essentiel étant fait, il occupa la majeure partie du temps qui lui restait, avant son rendez-vous avec Poréas, à se munir de ce qu'il imaginait nécessaire pour se rendre en Arten. Les Terres du Nord étaient froides et inhospitalières, plus encore que ses montagnes, selon certains. Aussi s'acheta-t-il un nouveau manteau, plus chaud et protégeant mieux du vent que celui que lui avait donné le Magénieur, des bottes neuves ainsi que d'épaisses mitaines en laine. Avec un pincement au cœur qu'il réprima aussitôt, il trouva également une

couverture chaude qui remplacerait ses ailes lorsque le froid se ferait trop mordant. Il s'était presque habitué à devoir marcher et monter à cheval. Mais il n'avait pas réussi à oublier le goût du vent.

Quand le troisième jour arriva, Cressen était fin prêt. Il avait récupéré son armure le matin même – le tanneur avait parfaitement travaillé, estimant ses mesures à la perfection – et déjà rassemblé ses affaires. Le soleil n'en était qu'à la mi-course de son zénith lorsque l'Ailé descendit dans la salle commune de l'auberge, à moitié déserte si tôt dans la matinée. Il se cala près de la cheminée, face à la porte, et commença à attendre.

Les heures passèrent. L'auberge se remplit petit à petit, et se mit à résonner des rires et des cris des clients. L'heure du repas arriva, le voyageur commanda de quoi manger et déjeuna seul. À plusieurs reprises, certains s'approchèrent de sa petite table, espérant y trouver une place dans la salle bondée. À chaque fois, Cressen les faisait fuir, d'un ordre sec ou d'un mouvement de tête ombrageux signifiant qu'il ne voulait pas être dérangé. L'après-midi passa ainsi, puis la soirée, qui s'étira, longue et monotone, malgré l'activité autour de lui. Enfin, quand le dernier client se leva et que l'aubergiste ferma la porte derrière lui pour la nuit, Cressen quitta sa table.

Pour une raison qu'il ne pouvait deviner, Poréas n'était pas venu. Il songea au cheval, à la carte et à la nourriture qu'il avait espérés. Il ne s'inquiéta pas outre mesure : il saurait trouver sa route, et ne rechignait pas à manger à nouveau du gibier chassé de ses propres mains. Il espérait juste qu'il n'était rien arrivé au garçon.

— Aubergiste, appela-t-il. Prépare mon cheval pour demain. Je pars à l'aube.

L'homme acquiesça, et salua son hôte alors que celui-ci montait les escaliers, en direction de sa chambre.

*
* *

Cressen se réveilla brusquement, les sens aux aguets. Il ouvrit les yeux, cherchant sans bouger la tête ce qui avait pu ainsi le tirer de son sommeil. Il faisait nuit, mais la lumière des étoiles éclairait suffisamment pour qu'il s'assure que personne ne se trouvait dans sa chambre. Il écouta un instant. Il n'entendit aucun bruit en dehors du bois qui craquait et de quelques volets qui grinçaient non loin de là, certainement mal accrochés à leurs fenêtres. Puis il sursauta. Quelqu'un avait frappé à la porte.

— Cressen ! Cressen, réveille-toi ! murmura une voix dans le couloir. C'est moi, Poréas.

L'Ailé se leva, et alluma une bougie. Il regarda à l'extérieur. La lune était haute dans le ciel, et l'aube encore loin. Il s'approcha de la porte, fit jouer la serrure et ouvrit. Le visage du jeune Magénieur apparut à la lumière tremblotante de la chandelle.

— Je suis en retard. Désolé.

Il était blafard, et de larges cernes noirs marquaient ses yeux à moitié éteints. Il portait avec lui un sac à dos en cuir, et un second sac en tissu presque aussi grand que lui, fermé par une corde.

— Qu'est-ce que c'est ? l'interrogea Cressen.

— Aide-moi à le rentrer. C'est lourd, et j'ai eu du mal à le porter jusqu'ici.

Haussant les épaules, l'Ailé obéit, et souleva le sac. Il n'était pas si pesant que cela. Il le posa au milieu de sa chambre, et referma la porte.

— Que me veux-tu ? demanda l'homme.

— Ouvre le sac.

— Quoi ?

— Ouvre le sac, je te dis. Ne pose pas de question. Pas encore.

Cressen s'exécuta, se demandant où le garçon voulait en venir. Il défit la corde et la jeta dans un coin de la pièce. Puis il prit le sac par les extrémités et le renversa.

— Doucement ! cria Poréas.

Cressen ne l'entendit qu'à peine. Bouche bée, il observait le contenu du sac qui était tombé à terre.

Une immense paire d'ailes faites d'os et de plumes, qu'il reconnut comme provenant d'un griffon, gisait au sol. Sans cacher sa surprise, il souleva lentement une aile, et l'examina. Les os étaient solides. Légèrement brillants, ils semblaient avoir été renforcés par une sorte de résine qui les recouvrait intégralement. De fines lanières d'un cuir sombre reliaient chacun d'entre eux comme autant d'articulations. Des centaines, des milliers de plumes recouvraient le dessus de chaque os.

— Qu'est-ce que… commença Cressen, interloqué.

— Des ailes. J'y ai travaillé jour et nuit. Je n'ai presque pas dormi.

— Je ne comprends pas.

— Elles sont pour toi.

L'Ailé ne put se retenir et éclata d'un rire amer.

— Mes ailes ont été coupées ! Celles-ci ne pourront pas les remplacer.

— Tu te trompes. N'oublie pas où tu es, Cressen.

— Même les plus grands Magénieurs ne sauraient faire repousser les membres ou en créer de nouveaux !

— Tu te trompes encore. Nos Maîtres de l'Eau font des merveilles. Tréas a créé une jambe articulée pour l'un des ducs de l'Empire, amputé suite à une chute de cheval. Ferkhon a quant à lui réussi à rendre un bras à une princesse d'Erebe atteinte de maladie. À chaque fois, je les ai aidés. Pour apprendre. Je sais comment ils ont fait.

Cressen dévisagea le garçon un long moment, incrédule.

— Je sais que je suis jeune, à peine sorti de l'enfance. Mais je suis déjà l'un des meilleurs Magénieurs de cette

cité. Les plus grands m'ont éduqué. Et j'ai des dons, Cressen. La magie passe en moi… comme de l'eau dans une rivière. Je peux la prendre, la façonner comme bon me semble. Je me moque que tu ne croies pas que cela puisse fonctionner. Laisse-moi au moins essayer. Ensuite, si malgré ce que j'espère j'ai échoué, tu pourras me chasser, et partir chercher ta vengeance. Le cheval que je t'avais promis t'attend en bas, avec plusieurs cartes et de quoi subsister pendant une lunaison entière.

Les mains sur les hanches, le regard décidé et planté dans celui de l'Ailé, le garçon attendait sa réponse, le cœur battant.

Il n'avait pas précisé qu'il avait dû se rendre en secret dans les ateliers des Maîtres de l'Eau pour y subtiliser les os enchantés, sur lesquels ils travaillaient depuis des lunaisons afin de permettre au fils cadet du roi d'Ursolt de marcher à nouveau. Il avait aussi tu la provenance des plumes de griffon, censées devenir un manteau offert par l'un des plus puissants seigneurs d'Adrippor à sa promise. Il n'avait rien dit enfin des deux journées entières passées à façonner les différents composants qu'il avait recueillis, seul et épuisé, priant pour réussir à reproduire ce qu'il avait appris auprès des Maîtres de l'Eau, et mettant de côté les doutes qui l'envahissaient et qu'il repoussait chaque fois en pensant à sa sœur. Tout cela ne regardait que lui.

Face à lui, Cressen restait silencieux, fixant les deux ailes qu'il avait reposées au sol.

— Enlève ta chemise. Et montre-moi ton dos, insista Poréas.

Incapable de parler, l'Ailé s'exécuta. Il se mit torse nu, se tourna et ferma les paupières.

Tout était confus dans son esprit. Était-il possible que le garçon lui permette de voler à nouveau ? Était-il possible que les enchantements des Magénieurs soient à ce point puissants qu'ils puissent lui rendre ce à quoi il

avait dû renoncer ? Allait-il pouvoir à nouveau goûter le vent, l'ivresse de l'air frappant son visage et son corps, emmêlant ses cheveux et faisant pleurer ses yeux ? Incapable de refuser ne serait-ce que d'essayer, il se laissa faire, tentant vainement de calmer son cœur qui battait à tout rompre.

Derrière lui, Poréas observait les deux moignons de son compagnon. Ses ailes avaient été coupées à une main de leur base, juste au-dessus des omoplates. Les tendons avaient été arrachés, les os sectionnés. Cressen avait eu de la chance dans son malheur : la cicatrisation s'était faite correctement, ce qui rendrait l'opération un peu moins compliquée. Le jeune Magénieur se baissa et s'empara de la première aile artificielle. Il en approcha l'extrémité du moignon et, à l'aide de l'une des lanières de cuir qui pendait de l'assemblage qu'il avait créé, l'attacha solidement. Il procéda de la même manière avec l'autre.

— Comment cela va-t-il fonctionner ? demanda Cressen, brisant le silence d'une voix qu'il maîtrisait mal.

— Maintenant que je les ai façonnées, je dois à nouveau enchanter tes nouvelles ailes pour qu'elles obéissent aux mouvements de tes… moignons. Pour qu'elles fassent partie intégrante de ton corps. Comme de nouveaux membres. Même si, bien sûr, elles ne seront pas aussi fortes. Tu ne risques rien. Par contre, il te sera impossible de les enlever sans ôter d'abord les enchantements qui les lient à toi. Il te faudra l'aide d'un Maître de l'Eau. Sans cela, briser ces ailes te fera autant souffrir que te les couper à nouveau.

Cressen tressaillit, repensant malgré lui à la hache du bourreau qui l'avait transformé en rampant. Il repoussa cette image et demanda :

— Et comment vas-tu faire, toi, pour les enchanter ?

Poréas hésita un instant, les sourcils froncés, cherchant une explication, puis répondit :

— T'ai-je déjà demandé comment tu faisais pour voler, Cressen ? C'est quelque chose qui te parait naturel, j'imagine. Comme pour moi avec mes enchantements. Je dois… utiliser et modeler les énergies qui constituent toutes choses. Celle qui émane de ton corps, bien sûr. Mais aussi celle, puissante, qui a été insufflée aux os par les Maîtres de l'Eau, et également celle des lanières qui lient les plumes à leur armature. Ces différents éléments ne doivent plus faire qu'un, se fondre en ce qui sera de nouveaux membres pour toi, même s'ils sont artificiels. Et c'est là toute la difficulté. Cela va prendre du temps. Je n'ai besoin que d'une chose : le silence.

Cressen baissa la tête, et répondit, essayant de masquer son excitation :

— Commence alors.

Cela prit jusqu'au lever du jour. Pendant des heures, Poréas dessina de ses mains des signes étranges sur le dos de Cressen, autour des moignons de ses ailes. Il marmonnait, chantonnait de temps en temps, dans une langue que Cressen ne comprenait pas. Frissonnant, il ressentait par vagues la même sensation que lorsqu'il volait, comme si des courants d'air, de temps à autre froids, parfois chauds, parcouraient la pièce aux fenêtres fermées.

Enfin, alors que les premiers rayons du soleil frappèrent les vitres, Poréas retomba lourdement sur le sol, les bras en arrière. Cressen se retourna. Le visage du garçon était livide, et son front couvert de sueur.

— Ça n'a pas marché ? demanda-t-il, sans arriver à masquer son angoisse.

— Essaie, répondit le jeune Magénieur, sans se relever.

Cressen bougea son moignon droit. Il sentit un léger mouvement d'air accompagné par le doux bruit des plumes. Il recommença avec le gauche. La même chose se produisit. Il essaya d'ouvrir ses ailes et, d'un

mouvement plus vigoureux, battit soudainement des deux en même temps. Il s'éleva de quelques pouces. La chambre était trop petite pour faire plus. Prêt à exploser de joie, il se tourna vers Poréas. Le garçon avait l'air épuisé.

— Deux fois que je te sauve, Cressen, dit-il, sans un sourire.

Ses yeux cernés affichaient une volonté implacable, surprenante sur un visage aussi jeune.

— Maintenant… Me laisseras-tu t'accompagner en Arten ? J'ai moi aussi une vengeance à accomplir.

Cressen

— Ainsi, tu as sollicité le Conseil des Sages, jeune Cressen ? Tu réclames l'honneur de rejoindre la garnison du Crlen, est-ce bien cela ?

Le jeune ailé acquiesce d'un hochement de tête. Devant lui, les neufs plus anciens de son peuple le dévisagent, installés sur les neuf socles de pierre de l'hémicycle.

Ils savent, bien sûr. Ce sont eux qui ont condamné son père, eux qui ont châtié Mraacen le Traître et ordonné qu'on lui coupe les ailes. Mais depuis, le vent a soufflé dans les montagnes. Et Cressen a prouvé sa valeur, sa patience. Il leur a montré qu'il n'avait plus rien à voir avec l'homme qui avait été son père.

Aerssen plante ses yeux dans ceux du jeune Ailé, s'y arrime. Qu'y cherche-t-il ? Le doute ? La honte ? La peur ?

Cressen soutient son regard. Il repense aux années passées dans le bas des vallées, à garder les troupeaux. Il repense à son silence face aux insultes. À son impassibilité face aux provocations.

Il est temps. Temps qu'ils lui rendent enfin sa place parmi eux.

À la poursuite du Roi Gris

Arches de Mallan, Empire d'Eredhan,
au milieu du printemps

Elessan ruminait en revenant vers sa monture, le front barré d'un pli soucieux et les mâchoires crispées. De rage, il lança son pied contre un caillou qui, porté par l'élan, alla frapper un rocher non loin de là. Le bruit résonna sur le plateau silencieux. Vraad tourna sa gueule au bec acéré et aux yeux ronds en direction de son maître, surpris. Il sentait sa colère à travers la gemme de Rehed.

Trop tard. Il était arrivé trop tard aux Arches de Mallan. Maintenant que le Roi Gris était en possession de l'Orbe de Cernos, le griffonnier était persuadé que le sorcier ne pouvait que se diriger vers Arten. Et au plus vite. Le regard dans le vague alors que son esprit fonctionnait à toute vitesse, il se remémora les quelques cartes qu'il avait dû apprendre par cœur à l'Académie. Il savait que seules deux routes menaient vers les Terres du Nord : celle d'Erebe, qui coupait loin à l'est le pays des Neirns, et celle qui longeait les Marais de Myrnn et la Forêt de Felt. Cette dernière ne devait être qu'à un ou deux jours de voyage des Arches de Mallan, guère plus. Le Roi Gris l'emprunterait forcément : du plateau, elle

était le moyen le plus sûr et le plus rapide de rejoindre Arten. Elessan n'avait pas de temps à perdre s'il voulait le rattraper avant qu'il ne soit protégé par ses soldats et les remparts de sa cité.

D'une pensée, il ordonna à Vraad de se relever. Les yeux redevenus noirs, celui-ci obéit, mécaniquement. Le capitaine grimpa sur son dos et, un instant plus tard, la bête volait à tire-d'aile en direction du nord-est.

Il fallut au griffonnier plus de temps que prévu pour trouver la route du nord. La rata-t-il, cachée par les ailes de Vraad alors qu'elle traversait une forêt ou longeait les eaux boueuses de la Nadean ? Fut-il inattentif au mauvais moment, distrait par sa colère de n'avoir pu retrouver le Roi Gris aux Arches et l'anxiété grandissante de ne pas pouvoir le rattraper à temps ? Ou joua-t-il simplement de malchance ? Obnubilé par son but, il ne s'attarda pas sur la cause, forçant sa monture à aller toujours plus vite et toujours plus haut.

Il voyagea pendant deux journées entières avant d'enfin distinguer à l'horizon une longue trace grise qui traversait la plaine, se dirigeant plein nord. Soulagé et le cœur battant, il fonça aussitôt vers elle, ordonnant à son griffon de voler plus rapidement encore.

Il atteignit la route le soir même, et bivouaqua dans un bosquet non loin. Il ne dormit que très peu. Dès que les premiers rayons du soleil lui permirent de suivre la ligne droite des pavés, il partit à nouveau, en direction d'Arten. Avec le retard qu'il avait pris, les cavaliers se trouvaient forcément devant lui. Mais maintenant qu'il était sur leur piste, il savait qu'il ne s'agissait plus que d'une question de temps avant qu'il ne rattrape sa proie.

Au fur et à mesure qu'il remontait vers les terres septentrionales, le froid devenait de plus en plus mordant. Le vent, glacial, frappait le visage du jeune homme et ses mains, pourtant gantées, s'engourdissaient rapidement

sous son effet, l'empêchant de tenir correctement ses rênes. Tour à tour, il les collait à la base du cou de Vraad, là où les plumes de son griffon laissaient peu à peu place à sa fourrure et où elles se réchauffaient doucement à son contact.

Il maugréait, inquiet. Si ses mains n'étaient qu'à peine capables de s'accrocher aux rênes de sa monture, il ne donnait pas cher de sa peau en cas de combat à l'épée. Il maudit à de nombreuses reprises son manque de discernement : dans sa précipitation à quitter la tour d'Arsener, il n'avait pas pensé à prendre avec lui un équipement suffisant pour faire face au climat des Terres du Nord qu'il savait rude, et il n'avait rien en dehors de ce qui trainait habituellement dans ses sacoches. Il le regrettait maintenant amèrement.

Il suivit à haute altitude la route pendant plus d'un quart de lunaison avant d'apercevoir au loin les méandres scintillants de la Haute-Grent, qui délimitait la frontière sud du royaume de Vaariel. Il commença alors à s'interroger.

Il avait beau voler aussi vite que le pouvait Vraad, il n'avait toujours vu aucun signe du Roi Gris et de son acolyte. Était-il envisageable que les deux hommes aient pris un autre chemin ? Ou qu'ils l'aient repéré, et qu'ils se soient ensuite cachés dans les nombreux bois qui émaillaient la région, afin de le semer et de continuer tranquillement leur voyage par une route différente, dont il n'avait pas connaissance ? À moins que, comme lui, les cavaliers poussent leurs montures à aller le plus rapidement possible pour mettre au plus tôt l'orbe en sécurité. C'était la seule explication plausible. Il pria alors silencieusement pour ne pas s'être trompé, et pour que ceux qu'ils poursuivaient soient bien sur cette route et non pas déjà à Ar'Gehren, la capitale d'Arten.

Le lendemain, peu après son départ, il aperçut, à la sortie d'une forêt de pins, une fine fumée grise s'élevant

dans le ciel. Le cœur battant, il prit de l'altitude afin de ne pas se faire repérer tout de suite, puis enjoignit à Vraad d'accélérer encore. Le griffon renâcla, mais obéit, et le soldat arriva très vite en vue d'une ancienne tour de garde en ruine. Le filet provenait d'un petit campement installé à son pied. Deux silhouettes s'activaient autour. Elles ne semblaient pas l'avoir remarqué.

Les traits marqués par la concentration et la fatigue du voyage, Elessan fondit sur elles, l'épée au fourreau. Avant de faire quoi que ce soit, il voulait s'assurer qu'il s'agissait bien de ceux qu'il recherchait.

La vitesse et le froid lui piquaient les yeux, qu'il gardait plissés. Devant lui, les deux voyageurs s'étaient rendu compte de sa présence. Ils s'étaient redressés, et, leurs armes dégainées, lui faisaient maintenant face. Alors qu'il passait à toute allure à trois ou quatre battements au-dessus de leurs têtes, il entendit un rire moqueur retentir, et l'un des hommes hurler :

— Je me doutais bien que tu nous suivrais, petit capitaine ! Je te guettais ! Tu viens venger ton ami ? Tu viens essayer de laver tes mains de son sang ? Tu penses vraiment pouvoir…

Le reste de sa phrase se perdit dans le tumulte du vent alors qu'Elessan reprenait de la hauteur, sans prêter attention à la provocation.

Le soulagement l'envahit. Il les avait trouvés ! Enfin ! Et ils étaient seuls. Ils étaient deux, certes, mais cela ne lui poserait pas de problème. Il se débarrasserait du compagnon du Roi Gris en premier – il s'agissait certainement d'un garde du corps ou d'un mercenaire qui ne devrait pas lui poser de difficulté – et s'occuperait ensuite de celui pour qui il était venu jusqu'en Arten. Il vérifia que sa targe était bien attachée à son poignet et sortit son arme, dont la lame refléta un court moment les rayons du soleil. Puis il ordonna à Vraad de piquer à nouveau.

Le vent siffla à ses oreilles et l'aveugla un instant. Du revers de la main, il protégea ses yeux avant de se raccrocher solidement aux rênes alors que son griffon ralentissait subrepticement. À une centaine de pas plus bas, les deux voyageurs s'étaient mis côte à côte et l'attendaient, l'épée tendue dans sa direction.

Elessan fronça les sourcils. La posture qu'ils avaient adoptée indiquait sans équivoque qu'ils connaissaient les techniques de combat des griffonniers : presque au coude à coude, n'importe lequel d'entre eux pouvait blesser sa monture lorsqu'elle passerait près de l'un ou l'autre pour le toucher. Le capitaine allait devoir essayer de les séparer avant d'attaquer. Il se prépara à reprendre de l'altitude lorsque soudain une douleur vrilla son esprit. Il grimaça et secoua la tête, essayant de la chasser.

— Monte, Vraad ! ordonna-t-il à son griffon.

Ignorant son ordre, celui-ci continua de descendre, les ailes repliées et le cou tendu vers le sol.

— Vraad ! cria le griffonnier sur un ton sec. Remonte bon sang !

La bête ne répondit pas. Elessan voulut raffermir le contrôle sur sa monture, et hoqueta de surprise. Il ne *sentait* plus le lien ! Instinctivement, il regarda son bras gauche. Les tatouages le marquaient toujours. Face à eux, la terre ferme s'approchait à une vitesse dangereuse. Sentant monter la panique, il essaya à nouveau de rentrer en contact avec Vraad et l'obliger à reprendre de l'altitude. Il distinguait vaguement la conscience de la bête, sa terreur animale qui affluait vers lui alors que le sol se rapprochait d'eux de seconde en seconde, mais atténuée, comme si un obstacle, une barrière, lui interdisait de passer. Les vestiges de la tour n'étaient plus qu'à une vingtaine de battements.

Puis soudain il comprit, comme une évidence.

Le Roi Gris ! C'est lui qui l'empêchait de commander sa monture, qui en avait pris le contrôle, de la même

manière dont il avait certainement pris possession de Tar ! Juste avant que le griffon ne s'écrase contre les pierres grises des ruines, privé de tout réflexe et de tout pouvoir sur son propre corps, Elessan se défit en un éclair du licol, ôta ses pieds des étriers et sauta. Il sentit sa tête exploser de douleur quand un instant plus tard les os de Vraad se brisèrent en se fracassant contre le pied de la tour, mais n'eut pas le temps de s'en remettre. À son tour, il heurta violemment le sol.

Il hurla, roulant dans l'herbe rase, emporté par l'élan, alors que la souffrance atroce qu'avait ressentie le griffon avant de mourir l'inondait, tel un raz-de-marée qui l'emportait, mêlée à celle du choc de ses membres qui avaient dû supporter sa propre chute. Les jambes tordues de douleur, la poitrine compressée, la tête résonnant de l'écho des cris stridents de Vraad, il essaya de se relever aussi vite qu'il le put.

Il y parvint au deuxième essai.

Devant lui, les deux voyageurs n'avaient pas bougé. Ils se trouvaient à une dizaine de pas de là, l'observant avec morgue. Son épée, qu'il avait lâchée en sautant, gisait à mi-chemin entre eux et lui.

— Alors, griffonnier ? demanda l'un des deux hommes.

Malgré la douleur qui l'envahissait, Elessan avait reconnu la voix moqueuse et hautaine du Roi Gris.

— Que vaux-tu, maintenant que tu es au sol et que ta monture est morte ? Peux-tu me le dire ?

Le cavalier éclata d'un rire sec, puis s'arrêta soudainement.

— Je te le laisse, dit-il à son compagnon. Rejoins-moi ensuite.

Sans un mot de plus, il s'approcha de son cheval harnaché et grimpa sur la selle. D'un coup sec sur les rênes, il le fit se cabrer et partit aussitôt au galop, en direction du nord.

Le second voyageur resta immobile quelques instants.

Puis il fit lentement avancer sa monture vers Elessan. Désarmé et abruti par la douleur de son griffon qui hurlait dans sa tête, le capitaine se sentait complètement démuni. Tentant d'ignorer la souffrance de son corps et celle de Vraad qui s'y ajoutait, comme une punition supplémentaire, il recula doucement, essayant de s'éclaircir les idées et de trouver près de lui un moyen quelconque de fuir ou de se défendre. En vain. Non loin de là, une mare incarnate s'élargissait autour du cadavre de son griffon. Ses pattes avant formaient un angle brutal avec le reste de son corps et l'une de ses ailes, arrachée par la violence du choc, était restée à quelques pas derrière lui, dans une trainée de plumes et de sang. L'épée d'Elessan était quant à elle hors de portée ; son adversaire arrivait déjà dessus.

Le capitaine soupira et ses épaules s'affaissèrent imperceptiblement. Il avait échoué, mais il serrait néanmoins les poings. Il ne s'avouait pas complètement vaincu. Il lui restait encore à se battre, ne serait-ce qu'à main nue, et à défendre chèrement sa peau. Il mourrait peut-être, mais en brave. Comme son père.

Il fronça les sourcils lorsque le cavalier s'arrêta et descendit de son cheval.

— Que…

La surprise l'empêcha de terminer sa phrase. Devant lui, l'homme venait d'abaisser sa capuche et de découvrir son visage. Il s'agissait de Geitan Arren, le lieutenant de Marsa Brenen !

— Pas toi, Geitan… murmura Elessan.

Celui-ci sortit sa propre épée du fourreau, un sourire haineux sur la figure.

— Je n'allais quand même pas te tuer sans te montrer mon visage, n'est-ce pas, Elessan ? C'est contre toutes tes bonnes vieilles valeurs, je me trompe ?

Le griffonnier ignora la moquerie et demanda, soudain désemparé :

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Tu oses me demander pourquoi !

Il éclata d'un rire sec et bref. Les veines de son cou et de son front, gonflées, trahissaient cependant sa colère.

— Tout simplement parce que, durant toutes ces années, tu as usé de tes amitiés pour obtenir tout ce qui me revenait de droit, répondit-il d'une voix sourde. Pendant que tu étais tranquillement à ton école d'officiers impériaux, j'ai participé moi à chacune des batailles de la guerre d'Arten. J'en étais l'un des héros. L'Empereur Oren savait que je rêvais de devenir griffonnier. Il savait que je voulais commander le Fort de Leveden, que je ne demandais que cela en échange de mes actes de bravoure. Mais c'est toi qu'il a choisi. Toi, qui n'étais rien ! À part bien sûr son ami, et celui de son frère. Il t'a fait griffonnier, nommé capitaine de Leveden, et m'a envoyé chez ce pauvre crétin de Marsa.

— Tu avais la confiance de l'Empereur ! bredouilla Elessan. Il pensait que tu serais mieux au service du maréchal… Que tes capacités seraient plus utiles là où il fallait être discret et silencieux…

— Et que j'étais incapable de diriger le fort le plus prestigieux de l'Empire ou de commander un griffon ! C'est là où il m'a perdu, Marden. On ne garde pas ses soldats en ne leur donnant que des miettes.

Tout en écoutant son ancien compagnon d'armes, Elessan réfléchissait à toute vitesse, essayant désespérément de mettre de côté les douleurs mêlées de sa chute et de la mort de son griffon qu'il ressentait toujours. Il savait pertinemment que l'issue de cette rencontre serait fatale pour lui ou Geitan. Et il espérait bien être celui qui s'en sortirait.

Il jeta un coup d'œil sur son arme. Elle se trouvait à terre, à quelques pas seulement du lieutenant. Il ne pourrait pas s'en emparer sans que son adversaire réagisse.

— Je vais maintenant enfin prouver que je suis le meilleur des deux, cracha Arren.

Le regard empli de haine, le sbire du Roi Gris se baissa et s'empara de l'épée du griffonnier. Il la soupesa un moment, puis, d'un geste sec, l'envoya en direction d'Elessan. Surpris, le capitaine eut tout juste le réflexe de lever le bras pour la récupérer.

— Que… ?

— À la loyale. Bâtard.

Sûr de lui, Geitan leva son épée et marcha vers le griffonnier. Celui-ci leva sa garde, prêt à se battre. C'est le moment qu'attendait le lieutenant, qui se rua alors sur lui, l'épée tournoyant au-dessus de la tête.

La violence de l'impact surprit Elessan, qui bloqua la lame adverse à moins de deux paumes au-dessus de sa tête. Serrant les dents sous l'effort, il poussa sur ses jambes et força son adversaire à relever son épée. Celui-ci retira soudain son bras, et tenta de passer sur le côté. D'un pas en arrière, le griffonnier l'évita de justesse, et exploita le moment où le lieutenant revenait vers lui pour se repositionner. Les deux pieds bien ancrés au sol, il regarda Geitan faire des moulinets avec son épée, un rictus mauvais sur le visage. Arren feinta à droite, et attaqua à gauche. Elessan s'attendait à la manœuvre, et la déjoua sans difficulté en avançant sa targe. La lame ennemie glissa sur le petit bouclier. Le capitaine en profita et lança sa propre épée. D'un bond, le lieutenant esquiva à son tour.

Essoufflés, les deux hommes se faisaient à nouveau face à face, se défiant du regard.

Geitan avança d'un pas, et envoya son épée sur les jambes de son adversaire. Elessan recula. Le lieutenant, emporté dans son élan, trébucha et fit un second pas, de trop, courbé en avant. Sans réfléchir, le griffonnier lui envoya un grand coup de genou dans le menton. Arren fut projeté en arrière par la puissance du choc et cria, à moitié sonné. Elessan ne lui laissa pas le temps de revenir à lui. Il leva haut

son arme, et abattit du plus fort qu'il le put le plat de son épée. Il atteignit son adversaire en pleine poitrine. Sous la violence de la frappe, le lieutenant tomba, lâchant son arme. Tout en essayant de reprendre ses esprits, il voulut la rattraper, mais trop tard. D'un coup de pied, Elessan l'envoya à plusieurs pas de là.

Lentement, il approcha la pointe de son épée de la gorge du lieutenant.

— Alors, Geitan, que disais-tu ? demanda-t-il, haletant.

Le regard empli de haine, Arren cracha :

— Je n'ai pas peur de mourir, Marden ! Mon honneur est sauf !

— Non. Tu es un traître.

Le capitaine grimaça. Un moment amoindrie par les effets du combat, la souffrance des derniers instants de Vraad revenait peu à peu, faisant à nouveau vibrer sa tête sous les hurlements de son griffon. Essayant de toutes ses forces de la repousser, il marmonna :

— Qu'est-ce qu'Arten t'a proposé pour les rejoindre, Geitan ? Réponds. À moins que tu n'en aies honte !

L'insulte à l'honneur de l'ancien second de Marsa Brenen fit mouche. Ses yeux brillants de haine furent traversés par un éclair de colère. Les traits crispés, il cracha :

— Je n'ai pas à avoir honte, Marden. Loin de là !

D'une voix méprisante, il continua :

— Un homme est venu me voir, il y a trois ans de cela. Il m'a dit que mes talents étaient sous-estimés, et que je n'étais pas récompensé à ma juste valeur. Il m'avait vu lors de plusieurs batailles contre Arten. Il savait ce que je valais. Il a promis de faire de moi le maréchal et le conseiller d'un grand souverain si je me mettais à son service. Je n'ai pas hésité un seul instant. J'ai accepté, tout de suite.

— C'était un émissaire du Roi Gris ?

— Évidemment ! Et je le savais. Mais si mon propre suzerain refusait de reconnaître mes qualités et qu'un autre en avait besoin…

Elessan repensa au cadavre du soldat retrouvé dans le port, peu après sa discussion avec le prince Sessried à l'auberge de l'*Ancre de Fersale*.

— Rassan Firen. Est-ce toi qui l'as tué ?

— Sur les ordres du Roi Gris. Il ne voulait pas qu'on fasse le lien trop tôt avec son emprisonnement.

— Et Marsa ? Pourquoi est-il mort ? Il a découvert que tu avais trahi ?

Geitan secoua la tête, faisant mine de ne pas entendre le mépris du capitaine.

— Non. Il a bien failli cependant. Je crois qu'il avait des doutes, mais aucune preuve. Il m'a presque démasqué la nuit où j'ai rencontré Vaariel d'Arten alors qu'il contrôlait le prince Tar, en bas des murailles mêmes d'Arsener. Mais ce n'était que de la malchance. Je suis resté suffisamment discret pour qu'il ne découvre rien.

— Pourquoi l'avoir tué alors ?

Un rictus mauvais déforma le visage de Geitan.

— Le Roi Gris voulait se venger de lui. C'est Brenen qui l'avait fait enfermer à Rys, sous les ordres du prince Tar.

Elessan réfléchit un instant, puis demanda :

— Est-ce l'Orbe de Cernos que vous avez retrouvé aux Arches de Mallan ?

Une expression de surprise traversa le visage du lieutenant.

— Comment le sais-tu ?

— Réponds !

— Oui. Le Roi Gris veut l'utiliser pour se venger. Il va lever une armée, Elessan. Et il va gagner cette fois, c'est certain. Personne ne pourra rien faire contre lui. Pas même toi.

— Au moins, j'essaierai, lâcha-t-il en grimaçant.

Le silence envahit ce qu'il restait du campement. D'un mouvement discret, essayant de profiter de la souffrance du capitaine, Geitan voulut se relever. Le griffonnier appuya aussitôt la pointe de son arme sur son cou.

— Tu oserais achever ainsi un homme à terre, Elessan ? Est-ce cela qu'on t'a appris, à l'Académie Impériale ?

Un rictus de dégoût apparut sur les lèvres du soldat.

— Tu devrais savoir que j'exècre les traitres, Geitan. Plus que tout.

Sans lui laisser le temps de réagir, il enfonça alors sa lame d'un coup sec dans la gorge de Geitan Arren. Les yeux écarquillés de stupeur et de douleur, celui-ci regarda une dernière fois son ancien compagnon d'armes, puis s'écroula au sol dans un bouillonnement de sang.

Relâchant les efforts qu'il avait faits pour repousser la douleur, Elessan s'effondra à son tour et tomba les deux genoux à terre. Il lâcha son épée, qui tomba dans un tintement métallique.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Sa tête le faisait atrocement souffrir. Il eut un spasme de nausée, submergé par les émotions que ses tatouages diffusaient et qu'il avait jusque-là pu retenir.

Tout lui revenait brutalement, comme si un barrage avait finalement cédé, déversant dans son esprit toute la douleur qu'il avait tenté de refouler aux confins de sa conscience. La chute de Vraad, sa terreur animale lorsque la bête avait compris, instinctivement, qu'elle ne pourrait pas s'échapper de cette nouvelle emprise qui lui intimait l'ordre de s'écraser au sol et de mourir ; la souffrance, terrible et vive comme un éclair, quand la terre avait fracassé sa tête, son corps, déchiré ses ailes, brisé ses os.

Agenouillé au sol, Elessan tremblait de tous ses membres, essayant de repousser l'assaut des derniers

instants de sa monture, de sa mort qui résonnait dans son être à lui. À force de volonté, il sentit la souffrance refluer, peu à peu. Sa respiration se fit moins saccadée. Mais il savait que les cris et la terreur le suivraient encore, tant qu'il serait marqué par les tatouages qui avaient été liés à Vraad.

Instinctivement, il essaya de recréer le lien vers sa monture, comme si le corps disloqué derrière lui et qu'il ne voulait pas revoir n'était qu'une illusion, un mauvais rêve. Bien sûr, il ne sentait plus rien. Aucune présence à ses côtés. Assailli par une nouvelle vague de douleur, il voulut crier, mais ne put que vomir, le corps parcouru de spasmes plus violents les uns que les autres.

Lorsqu'il n'eut plus que de la bile à rendre, il finit par se relever, épuisé. Titubant, faisant appel à ses dernières forces, il tenta de se concentrer sur ce qu'il savait être son devoir. Il devait à tout prix rattraper le Roi Gris avant qu'il n'arrive à Ar'Gehren. Il se retourna, cherchant du regard la monture de Geitan.

Il écarquilla les yeux, et laissa alors un hurlement de rage et de désespoir jaillir de sa gorge. Le cheval du lieutenant, sans doute affolé par le combat, l'odeur du sang ou la vue du griffon, avait disparu.

Le retour du roi Gris

Ar'Gehren, royaume d'Arten,
à la fin du printemps

Construit à l'extrémité d'un large promontoire rocheux, le château d'Irrehen dominait de toute sa hauteur la plaine herbeuse où avait été bâtie Ar'Gehren. Rythmée par d'imposantes statues aux figures des héros d'Arten – souverains, guerriers, sorciers et autres penseurs – et de plusieurs enceintes qui en protégeaient l'accès, une route pavée y menait, contournant la falaise abrupte de la colline où s'élevait la fortification. En contrebas, la capitale et ses nombreux faubourgs s'étendaient sur des lieues à la ronde, en une multitude de bâtisses aux toits d'ardoises noires et aux murs de bois ou de pierres. Collés au pied de la saillie rocheuse, au plus près de la résidence des rois d'Arten, les palais des nobles et des marchands des Terres du Nord se perdaient dans un labyrinthe de rues et de ruelles enchevêtrées les unes aux autres, coincées entre les hauts murs qui délimitaient parcs et jardins. Plus loin, au-delà des remparts bas de la vieille cité, de ses marchés et de ses fontaines, les habitations se transformaient, au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient du cœur de la ville, en de tristes masures, construites avec de simples planches

de pins extraites des forêts qui bordaient le nord et l'est d'Ar'Gehren.

Cressen et Poréas étaient arrivés de nuit afin de ne pas se faire repérer. Ils avaient attaché leurs chevaux à une lieue des premières maisons, dans une petite clairière au cœur d'un bois de mélèzes. À l'abri des regards, les montures pourraient boire et manger en les attendant. Le jeune Magénieur avait installé autour d'eux plusieurs charmes, assurant son compagnon que les bêtes sauvages n'oseraient pas s'en approcher à moins d'un demi-arpent. Cressen avait laissé échapper une moue dubitative. Mais il n'avait pas d'autre choix que de le croire sur parole.

Une fois qu'ils eurent récupéré leurs affaires dans les sacoches, Cressen prit Poréas sur son dos et, passant outre l'avilissement que cela représentait chez les Ailés, parcourut avec lui la distance qui les séparait de la cité en volant maladroitement.

Comme l'avait prédit Poréas, ses nouvelles ailes étaient bien moins puissantes que celles qui lui avaient été arrachées, et le poids sur ses épaules n'arrangeait rien. Les mouvements de ses membres enchantés, saccadés, manquaient de force et, malgré l'entrainement auquel s'était astreint l'Ailé durant leur voyage jusqu'à Arten, il avait encore beaucoup de mal à planer sur les courants d'air chaud ou à piquer brutalement sans terminer en une vrille dangereuse, qui l'avait plusieurs fois menée trop près du sol ou fait atterrir un peu trop violemment. Il n'en avait rien dit au garçon. Voler, même sans grâce, rapidité ou précision, lui avait redonné le seul plaisir qu'il attendait de ses lendemains, contrebalançant tout juste la haine qui le consumait et qui le poussait à continuer vers le nord et Arten. Enfin, il ne voulait pas diminuer aux yeux de Poréas la valeur du cadeau que celui-ci lui avait fait.

La nuit, la capitale d'Arten n'était que peu éclairée. Ils en avaient survolé les faubourgs, les premières maisons, puis s'étaient dirigés vers le promontoire où trônait le château fort. Remontant le long de la masse rocheuse, Cressen avait trouvé une large cavité dans la falaise, où il serait impossible de les repérer et qui, inaccessible autrement qu'en y arrivant par les airs, assurerait leur sécurité. Ils s'y installèrent alors, à l'abri du froid et du vent.

Le soleil se levait à peine le lendemain matin, que Poréas, déposé en bas de la falaise par son compagnon, partit dans la cité en quête de nouvelles. Le Roi Gris était-il de retour sur ses terres ? Avait-il déclaré la guerre à Eredhan, ou déjà utilisé l'orbe maudit ? Un griffon avait-il été aperçu et peut-être fait prisonnier, attendant son sort dans les geôles du château ?

Cressen, dont les ailes enchantées étaient plus grandes encore que ses anciennes, avait fini par accepter de laisser partir le garçon sans lui, réprimant le malaise qu'il ressentait à l'idée qu'il erre seul, sans sa protection, et retourna l'attendre dans la caverne après avoir convenu de le retrouver à la nuit tombée.

Attentif à rester le plus discret possible – son teint et sa couleur de cheveux le désignaient clairement comme un étranger –, Poréas passa la journée à parcourir les places et les marchés d'Ar'Gehren, les quartiers les plus riches comme les faubourgs les plus pauvres, à discuter dans leur dialecte avec les gamins des rues, les serviteurs, les passants, mais se rendit rapidement à l'évidence : de nouvelles, il n'y en avait aucune, et personne n'évoquait un éventuel retour du Roi Gris, pas même une rumeur.

Bredouille, il retrouva Cressen peu après le crépuscule et ils retournèrent à leur grotte, abattus. Les mêmes questions – sans réponse – fusaient dans leurs

esprits. Était-il possible que Vaariel d'Arten ne soit pas encore revenu sur ses terres ? Ou bien que les Sorcières se soient trompées ? L'Ailé et le Magénieur espéraient tous les deux, et chacun pour des raisons différentes, que cela n'était pas le cas.

Après une rapide discussion, ils décidèrent d'un commun accord d'attendre, cachés dans leur caverne, priant pour que le plus grand ennemi d'Eredhan revienne sur ses terres.

*
* *

Un quart de lunaison après leur arrivée, Poréas retrouva Cressen sur un chemin pierreux à l'abri des regards, comme ils en avaient désormais l'habitude. Cette fois-ci, cependant, le garçon était arrivé en courant, le visage rouge d'excitation.

— Elles avaient raison ! haleta-t-il en essayant de reprendre son souffle. Il est arrivé ! Tout le monde ne parle que de cela en ville !

— Le Roi Gris ?

— Évidemment !

— Des nouvelles du griffonnier ? l'interrogea aussitôt Cressen.

Poréas secoua la tête. L'Ailé tenta de masquer sa déception, et demanda :

— Et l'orbe ?

— Je ne sais pas s'il l'a ou non. Tout ce que j'ai appris, c'est que le roi a passé les portes de la cité dans l'après-midi, seul sur son cheval, qu'il est allé droit au château. Il a convoqué tous les nobles présents à Ar'Gehren ! À l'heure qu'il est, les plus zélés d'entre eux doivent déjà l'attendre devant son palais !

L'Ailé réfléchit un instant, puis déclara :

— Très bien. Nous nous y rendrons nous aussi.

— Quoi ? Tu es fou ?

Sans dire un mot, Cressen s'avança de quelques pas, sortant de l'ombre du promontoire, jusqu'à ce qu'il soit en vue de la forteresse d'Irrehen. Le Magénieur le suivit, insistant :

— Jamais nous ne pourrons nous cacher parmi la noblesse d'Arten ! Tes ailes te trahiront tout de suite et, quand bien même je réussirais à les enlever sans dommage, ce que je ne peux t'assurer, nous ressemblons à tout sauf à des Arteniens. Ta peau est hâlée par le soleil, la mienne est couverte de taches de rousseur, alors que les gens d'ici ont le teint pâle et les cheveux noirs.

— J'ai eu le temps d'y réfléchir pendant que tu errais en ville, dit l'Ailé. Je sais comment nous pouvons entrer. Ou essayer, au moins. Regarde le château, poursuivit-il en pointant son doigt vers l'imposante construction au-dessus d'eux. Vois-tu les fenêtres ?

— Non, maugréa le garçon. Je ne vois rien d'aussi loin, tu le sais bien.

Cressen haussa les épaules et, sans détourner le regard de la fortification, continua :

— J'ai longuement observé la forteresse. Normalement, le seul moyen d'y accéder est de passer par la route, de l'autre côté du promontoire. La majorité des soldats qui ont en charge la défense du palais patrouillent devant les portes et les tours qui le protègent, et qui empêchent en théorie quiconque d'arriver sans être repéré. Ceux qui ont bâti le fort ne craignaient aucune attaque en provenance de ce versant-ci de la colline : la falaise est impossible à escalader. Ils n'ont donc pas disposé de meurtrières sur son flanc ouest, mais de larges fenêtres, pour faire entrer à l'intérieur de l'air et de la lumière. Un luxe, quand on est un roi et qu'on a besoin d'être à l'abri. Toutes les ouvertures qui donnent sur ce versant sont largement assez grandes pour que nous puissions y pénétrer.

Sans laisser au garçon le temps de réagir à ce qu'il venait de dire, l'Ailé bougea légèrement son bras, indiquant cette fois-ci deux flèches crénelées qui dépassaient de la masse grise du château, et continua :

— Regarde maintenant les deux tours là-bas. Tu les vois ?

Poréas hocha la tête en grommelant.

— Elles encadrent un large bâtiment. Là où flottent les trois bannières d'Arten.

Poréas grimaça, puis acquiesça en apercevant enfin les drapeaux arborant les bandes noires et blanches du royaume.

— Je pense que la salle du trône se trouve dans cette partie du château. Je l'ai survolée de loin à plusieurs reprises, la nuit, quand personne ne pouvait me repérer. Elle est centrale, bien protégée, et même d'ici je peux voir aisément qu'il y a plus de gardes qu'ailleurs sur ses chemins de ronde. Là-bas aussi, les fenêtres sont grandes. Nous devrions pouvoir y entrer sans difficulté. Il suffit d'attendre la nuit noire, afin de ne pas être découverts.

— Tu es sûr de toi ? demanda le jeune Magénieur, inquiet.

— Non, lâcha Cressen, sans même tenter de mentir. Mais je n'ai pas de meilleure idée si nous voulons essayer d'apprendre ce que trame le Roi Gris.

Le garçon soupira, et acquiesça.

Le crépuscule céda rapidement la place à l'obscurité la plus complète. Avant de partir, Cressen récupéra son armure de cuir qu'il avait mise de côté et attacha son épée à sa ceinture après l'avoir affutée, pendant que Poréas, le dos tourné et le visage penché au-dessus de sa besace, manipulait avec précaution un objet caché à l'intérieur.

Lorsqu'ils furent fin prêts, le garçon monta une nouvelle fois sur les épaules de l'Ailé. Celui-ci

s'approcha alors du bord de la falaise, puis sauta dans le vide.

Ils tombèrent de plusieurs battements avant que Cressen n'ouvre ses ailes artificielles. Bloquant l'air sous eux, il ralentit la chute, puis remonta doucement. Il respira à fond, les bras collés le long du corps, et sourit, les yeux à moitié fermés. Il résista à l'envie de tournoyer sur lui-même pour mieux sentir le vent souffler et, d'un puissant battement d'aile, prit la direction du château-fort. La chance leur souriait : au-dessus d'eux, les nuages masquaient la lune, rendant la nuit presque noire.

Ils remontèrent en silence le versant abrupt de la falaise, puis arrivèrent en vue de la base de la forteresse. Poussant sur ses ailes, Cressen monta encore plus haut jusqu'à la surplomber, puis se mit à planer silencieusement. En contrebas, ils pouvaient suivre les torches des sentinelles sur le chemin de ronde qui l'illuminaient par endroits, comme autant de petites lucioles perçant les ténèbres. Ils les laissèrent s'éloigner et poursuivre leur patrouille plus loin avant de descendre doucement et se poser sans un bruit sur les remparts.

— Tu vois quelque chose ? murmura Poréas, accroupi au bord du parapet intérieur.

Le visage tendu, son compagnon examinait la cour qui s'étendait devant eux, en dessous des murailles, les bâtiments aux fenêtres éclairées auxquels elle donnait accès, ainsi que les quelques tours qui se dressaient vers le ciel. Plus loin, à plusieurs arpents de là et de l'autre côté de la forteresse, la herse était levée. Un groupe de soldats s'y tenait dans un halo de lumière.

— Non. Tout est calme. Les gardes sont tranquilles. J'imagine que la plupart des invités sont déjà arrivés.

Il pointa son regard en direction de l'imposant bâtiment, au centre de la cour, flanqué des deux flèches qu'il avait montrées à Poréas un peu plus tôt. Large d'une trentaine de pas, le bâtiment ne faisait pas plus de trois étages. Des fenêtres y étaient percées à intervalles

réguliers. Les plus basses d'entre elles laissaient passer la lueur des torches et des lanternes, là où seules quelques ombres dansaient derrière les plus élevées.

— Tu es prêt ? demanda Cressen.

Essayant de masquer son inquiétude, le garçon hocha la tête. Après avoir vérifié à nouveau que personne ne pouvait les surprendre, l'Ailé le reprit sur son dos et sauta des remparts. Il se posa une vingtaine de battements plus loin, sur le rebord de l'une des fenêtres de la rangée supérieure de l'édifice. L'ouverture, haute comme deux hommes et large de moitié, leur permettait de se tenir sur l'appui sans trop de difficultés. Elle donnait directement sur l'intérieur de la salle.

Celle-ci se trouvait une dizaine de pas plus bas. Un grand brouhaha amplifié par ses murs nus en émanait. Une cinquantaine de personnes se trouvaient là. Aussi bien les hommes que les femmes portaient de nombreux bijoux – fines couronnes, lourds colliers et bagues brillantes – ainsi que des vêtements plus riches et recherchés les uns que les autres. Les fourrures et les capes brodées d'or et d'argent côtoyaient les robes et les manteaux tissés à partir de la laine des chèvres blanches d'Arten, dont les poils réputés pour leur douceur faisaient la fortune de certains marchands des Terres du Nord. Tous discutaient avec animation, par petits groupes. À l'autre bout de la salle, en face de la porte – fermée –, un fauteuil vide posé sous un dais noir occupait une large estrade de pierre. Le long des murs, d'imposantes statues en marbre sombre apportaient la seule décoration de l'endroit. Elles représentaient toutes des hommes aux traits secs et aquilins typiques d'Arten, en vêtements d'apparat et aux fronts ceints de ce qui semblait être la même lourde couronne. Des braséros installés entre chacune des figures tentaient difficilement de réchauffer la pièce. Devant la porte et de chaque côté de l'estrade, une dizaine de soldats aux armes d'Arten se tenaient au garde-à-vous, le visage figé.

Cressen et Poréas attendirent un long moment, glacés par les assauts du froid perpétuel des Terres du Nord.

Puis, à moitié endormis par l'attente et l'ennui, ils tressaillirent lorsqu'un gong retentit soudain à l'intérieur de la salle, les sortant instantanément de la torpeur dans laquelle ils étaient plongés. Toutes les discussions s'arrêtèrent au même instant. À l'entrée, les deux vantaux de bois s'ouvrirent. Derrière, une procession menée par six soldats apparut et avança à pas lents en direction de l'estrade. Deux femmes vêtues de longs voiles noirs les suivaient, leurs visages cachés par un masque d'ébène incrusté de joyaux sombres sur lesquels se reflétait la lumière des braséros. Chacune d'elle tenait entre ses mains un coffre en argent finement ouvragé. Enfin, suivi par une autre demi-douzaine de gardes, un homme marchait, la tête ceinte de la large couronne des souverains d'Arten. Il portait une longue tunique grise brodée de fils d'argent au-dessus de pantalons assortis. Une cape noire damassée lui tombait des épaules et traînait sur le dallage alors qu'il avançait. Ses cheveux d'un noir de jais encadraient une figure presque blanche à force de pâleur, et ses pommettes saillantes, comme son nez droit, renforçaient encore la dureté de ses traits. Mais le haut de son visage était le plus impressionnant. Une gemme sombre de la taille d'un petit œuf ressortait au milieu de son front, et ses orbites étaient vides, complètement vides. Seuls deux creux plus blancs encore que le reste de sa peau occupaient l'emplacement de ses yeux.

Malgré cela, l'homme marchait sans aucune aide, droit et fier.

La procession traversa la salle sous le regard sidéré de ses occupants. Arrivés à l'estrade, les soldats se répartirent de chaque côté, pendant que les deux femmes grimpaient les quelques marches et s'installaient derrière le fauteuil. Le roi quant à lui se dirigea vers le trône et s'y assit.

Ses orbites creuses parcoururent un long moment la salle, sans qu'il ouvre la bouche. À la fenêtre, Cressen et Poréas observaient la scène, retenant leur souffle. Puis soudain, démarrant des premiers rangs devant lui, les nobles d'Arten s'agenouillèrent, les uns après les autres, dans un grand mouvement silencieux, où l'on n'entendait que le bruit de la soie et des fourrures frottant contre le sol en pierre dure.

Lorsque tous furent enfin à genoux, le Roi Gris parla.

— Nobles d'Arten, commença-t-il, d'une voix rauque et puissante qui résonna entre les murs hauts de la salle du trône d'Irrehen, votre accueil me réjouit.

Sa tête pivota doucement de gauche à droite, comme s'il détaillait avec attention chacune des personnes présentes.

— Je constate que vous êtes venus nombreux à mon appel. Après ces dix années sous l'autorité du régent et en attendant la majorité de la princesse Ordrée, d'autres auraient pu craindre un retour moins glorieux.

Il ignora la mine défaite d'Ierde d'Arten, son cousin en charge de l'éducation de la future reine des Terres du Nord, et continua :

— J'en suis satisfait. Vous pouvez vous relever.

Dans un nouveau bruit de tissus froissés, l'assemblée obéit, comme un seul homme.

— Je sais que vous me pensiez mort après la défaite de nos soldats sous les Arches de Mallan, continua le souverain. Et j'imagine votre surprise lorsque vous avez appris mon arrivée en Ar'Gehren. Heureusement, pour moi en tout cas, le fils de l'Empereur d'Eredhan ne m'a pas tué lorsqu'il a défait mon avant-garde. Non. Il m'a laissé la vie sauve et m'a capturé. Il m'a emprisonné dans une forteresse lointaine, où ses mages m'ont crevé les yeux et planté dans le front cette pierre immonde que vous voyez. C'est une gemme de Rehed. Elle devait

permettre à ses sorciers de me contrôler, et de faire de moi leur pantin.

Après un moment de stupeur, un murmure d'incompréhension balaya la salle. Certains se tordaient le cou pour essayer de mieux voir leur souverain, pendant que d'autres, la bouche collée à l'oreille de leurs voisins, cherchaient à comprendre s'ils avaient devant eux leur roi, ou bien une simple émanation de l'Empereur d'Eredhan. Vaariel coupa court à toutes les discussions lorsqu'il annonça, de sa voix tranchante et autoritaire :

— Soyez rassurés. Sa magie ne m'affecte plus. Au prix d'une longue lutte, j'ai fini par prendre le contrôle du prince Tar Seresh, le frère de l'Empereur, qui avait cherché à s'arroger mes pouvoirs à travers la pierre de Rehed.

Un frisson parcourut l'assemblée, soudain inquiète des évènements qui avaient entrainé le retour de leur suzerain. Vaariel n'y prêta pas attention et poursuivit :

— Je l'ai finalement tué. Ainsi que le maréchal de l'Empire, qui m'avait capturé. Mais ce n'est que le début de ma vengeance. Et le début, pour Arten, d'une quête vers le renouveau de son honneur bafoué.

Il se tourna vers la femme à sa droite. Obéissant à l'ordre silencieux, celle-ci fit jouer la serrure du coffre qu'elle tenait devant elle, et en souleva doucement le couvercle. À l'intérieur, une boule noire de la taille de la tête d'un enfant reposait sur un coussin de tissu rouge. Sa surface lisse brillait de mille feux et renvoyait la lumière des bougies, des lanternes et des braseros d'étrange manière, comme si quelque chose bougeait à l'intérieur.

— J'ai récupéré l'Orbe de Cernos, qui avait été caché sous les Arches de Mallan ! déclara le Roi Gris d'une voix forte.

Puis il se tourna vers l'autre vestale à sa gauche. À son tour, elle ouvrit le coffre qu'elle portait. Le même

coussin accueillait cette fois-ci quatre clefs, de tailles et d'aspects différents.

— Et j'ai également les clefs. Toutes les clefs qui permettent d'activer l'Orbe !

L'assemblée resta coite, suspendue aux lèvres du sorcier qui la haranguait, les yeux fixés sur les clefs et sur l'artefact.

— Arten possède désormais l'arme absolue ! Et avec elle, nous allons pouvoir nous venger ! D'Eredhan, qui nous a attaqués il y a des années de cela au prétexte fallacieux que notre magie, impure, représentait une menace pour lui et les autres royaumes. Des Neirns, qui nous ont trahis. Des Magénieurs, qui ont apporté leur soutien à nos ennemis. Des Feltoriens, qui se sont rangés aux côtés de l'Empereur lors des dernières batailles. Et de tous ceux qui se sont dressés contre nous.

Le roi se leva de son siège et avança de quelques pas sur l'estrade. Contemplant à nouveau ses sujets de son regard mort, il continua :

— Leurs cités vont disparaître devant eux. Ils ne pourront rien faire. Leurs peuples mourront sous leurs yeux. Ils ne pourront rien faire, là encore. Rien à part nous supplier de les épargner.

Puis il fit volte-face et se redirigea vers son siège. Tournant toujours le dos à ses vassaux présents dans la salle du trône, au silence assourdissant, il dit soudain :

— Je ne te savais pas revenu en Arten, cher cousin.

Le roi atteignit son fauteuil, et s'assit nonchalamment. De la foule, un homme sortit et s'avança de deux pas avant de s'agenouiller devant son suzerain.

— Je ne suis à Ar'Gehren que depuis une lunaison à peine, mon seigneur. J'ai quitté Fersale, où j'étais retenu depuis notre défaite, peu de temps après avoir enfin eu la certitude que vous étiez vivant et emprisonné quelque part sur les terres d'Oren Seresh.

Le prince Sessried affichait un visage serein. Grand et élancé, il portait ses cheveux taillés courts, à la mode

d'Eredhan. Ses vêtements, une longue tunique blanche sous un manteau en peau d'ours noire, étaient cependant typiquement Arteniens, ainsi que ses épaisses bottes en cuir foncé.

— Pendant des années, continua-t-il, j'ai essayé d'apprendre ce qui avait pu se passer après votre disparition. J'ai profité de ma présence à la cour de l'Empereur d'Eredhan pour chercher, partout, des informations. Malheureusement, votre détention était l'un des secrets les mieux gardés de l'Empire. Je n'ai eu confirmation que vous étiez en vie que grâce à un ancien soldat de la garde personnelle du vieil empereur, qui avait participé à la bataille de Mallan. Je n'ai pas eu le temps d'en comprendre la portée qu'on m'annonçait la mort du maréchal Brenen, puis celle du prince Seresh et la libération d'un mystérieux prisonnier de la forteresse de Rys. J'ai espéré que c'était vous. Mes dix années en tant qu'otage de marque d'Oren Seresh étant arrivées à leur terme, je suis revenu ici aussi vite que j'ai pu, priant pour vous y retrouver.

Loin au-dessus d'eux, Cressen et Poréas assistaient à la scène, le visage défait.

— C'est trop tard, murmura l'Ailé à son compagnon d'une voix abattue. Nous sommes arrivés trop tard. Il a l'Orbe. Nous ne pouvons plus rien faire.

Le garçon ne répondit pas, les yeux rivés sur la silhouette assise sur le trône.

— Les Sorcières se sont trompées, continua Cressen, à voix basse. Une fois encore.

Sans quitter des yeux le Roi Gris, le jeune Magénieur se mit à fouiller dans sa besace, arborant une expression décidée.

— Il faut partir, insista Cressen. Viens.

— Pars si tu veux. En ce qui me concerne, j'ai une dernière chose à accomplir, chuchota le fils de l'Archonte, la main toujours à l'intérieur de son sac.

— Quoi que tu aies décidé, Poréas, cela ne sert à rien.

Sans répondre à son compagnon, le garçon sortit une petite arbalète à main, et la leva dans la faible lumière. À peine plus longue que son avant-bras, un carreau de bois sombre y était déjà inséré. Sa flèche en métal noir scintillait d'un éclat sinistre, renvoyant autour d'elle un halo à l'ombre sanguine. Poréas se préparait à viser le souverain d'Arten lorsque soudain la paume de Cressen se posa sur l'arme et l'abaissa.

— Arrête, insista-t-il. Ils sont trop nombreux. Tu ne vas réussir qu'à nous faire tuer.

— Tu peux t'en aller, je t'ai dit.

— Tu pars avec moi.

— Non.

Les deux compagnons se défièrent un instant du regard. Puis, la gorge serrée par un mélange de colère et de peine, le garçon murmura :

— Écoute-moi, Cressen. J'ai traversé la moitié de l'ancien Grand-Empire afin de retrouver ma sœur, avant d'apprendre qu'elle était morte. Ma seule et unique sœur. Celle qui m'a élevé, pendant que ma mère, elle, n'avait qu'une seule obsession : assoir son pouvoir sur sa guilde. J'ai perdu celle qui m'a tout appris. Celle qui m'a protégé. Celle qui m'a aimé, et qui me l'a montré. À cause de lui, dit-il en jetant un regard haineux en direction du Roi Gris qui, plus bas, haranguait ses vassaux. Et je n'ai rien pu faire, rien. Malgré tous mes pouvoirs, malgré toutes ces connaissances que j'ai pu acquérir auprès des plus grands Magénieurs. Malgré tout ce que je me vante de savoir et de maîtriser.

— Je sais tout cela, Poréas. Mais tu ne pourras rien y changer.

— Si. Je peux la venger. Pour lui prouver à mon tour que je l'aime. Même si elle ne le saura jamais. Tu sais que je suis venu pour cela. Et tu m'as laissé t'accompagner. Alors, laisse-moi faire. S'il te plait. Maintenant.

Le visage du garçon arborait une expression triste et résolue, une gravité insolite et presque douloureuse sur ses traits encore marqués par l'enfance. L'Ailé baissa les yeux. Puis, doucement, tout doucement, il diminua la pression sur l'arme et dit simplement :

— Bien. Alors, ne le rate pas.

Poréas ne répondit pas, sûr de lui. Il avait enchanté le carreau à Lunan et gravé le nom de Vaariel dessus. Il était certain de ne pas pouvoir manquer sa cible.

S'accroupissant afin de stabiliser son arme, il la pointa en direction du Roi Gris. Puis, respirant un grand coup, il appuya sur la détente.

Un hurlement strident retentit dans la salle du trône d'Irrehen. Sur l'estrade, l'une des vestales tituba et abaissa le bras qu'elle avait dressé juste à temps. Le carreau d'arbalète s'y trouvait, profondément enfoncé, laissant couler au sol un sombre filet de sang.

Le silence s'abattit sur toute l'assemblée. Tout le monde était comme paralysé. Alors, ignorant sa prêtresse qui, par son geste et sa prescience, venait sans doute de lui sauver la vie, Vaariel d'Arten tourna son visage vers la fenêtre où se trouvaient encore Poréas et Cressen, puis dit, d'une voix dont le calme était la pire des menaces :

— Sessried, tu seras le maréchal de mon armée lorsque nous marcherons sur Eredhan. Mais avant cela, il y a une chose que tu dois faire. Capture ces assassins. Interroge-les. Et ensuite tu pourras t'en débarrasser.

La vengeance de l'Ailé

Quelque part au sud du royaume d'Arten,
à la fin du printemps

Il ne s'était pas donné la peine d'enterrer la dépouille de Geitan. Les traitres ne valaient pas cet effort, et son corps pourrait bien pourrir au soleil, être becqueté par les corbeaux ou dévoré par les loups d'Arten, il n'en avait cure. Néanmoins, Vraad méritait mieux que cela et, malgré sa poitrine oppressée et les cris stridents du griffon qui hantaient toujours son esprit, Elessan voulait lui donner une sépulture digne. Avec pour seuls outils ses mains noires de sang et l'épée de son ancien compagnon, il se mit alors à creuser lentement le sol froid des Terres du Nord, oubliant ses yeux fiévreux qui troublaient sa vision, ses bras qui le suppliaient d'arrêter et ses jambes douloureuses.

Lorsqu'il s'arrêta enfin, le soleil avait déjà entamé sa course vers l'horizon. Le capitaine soupira sous l'effet du soulagement et de l'effort terminé. La sueur gouttait de son front et imprégnait sa tunique. Devant lui se trouvait un trou suffisamment profond, suffisamment large pour y faire reposer sa monture. Le cœur lourd, il y traina Vraad et son aile arrachée, usant de ses dernières

forces, laissant derrière lui une longue trace de sang, de plumes, ainsi que quelques morceaux d'os et d'organes qu'il ne voulut pas regarder. Il disposa le cadavre au fond de la tombe et s'assit lourdement à côté, une main posée sur la fourrure maintenant froide de son griffon, l'autre sur ses plumes, qui ne sentiraient plus jamais le souffle du vent, ni la chaleur du soleil.

Les heures passèrent. La lumière du jour déclina peu à peu, puis le ciel se voila de rose, de mauve et de bleu foncé. Une bise glaciale se leva, annonciatrice de la nuit qui ne tarderait plus.

Il frissonna.

Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il avait déposé le corps de Vraad ? Il n'en avait aucune idée.

Lentement, il ressortit du trou.

Il ne restait plus grand-chose du fier soldat qui avait atterri avec sa monture à la Tour d'Arsener seulement quelques jours auparavant. Sa tunique froissée, tachée de boue et de sang, laissait entrevoir son armure à travers ses multiples déchirures. Son visage, aussi sale que ses mains, affichait une pâleur morbide et sa barbe avait poussé, mangeant le bas de sa figure.

Mais il ne s'en souciait guère. Tout cela n'avait plus d'importance. Doucement, il recouvrit Vraad de la terre qu'il avait extraite, jusqu'à former un monticule large de quatre à cinq pas. Puis il y enfonça les trois pierres les plus lourdes qu'il put transporter depuis le bord de la route, espérant ainsi qu'aucun animal ne fouirait la tombe après son départ.

C'était le deuxième griffon auquel il était lié et qui mourait. Jamais un griffonnier n'avait eu à subir cela. Il avait réussi à confiner au fin fond de son esprit les cris stridents de Vraad. Mais ils le hantaient toujours. Ils le hanteraient toujours. Tant qu'il porterait ses tatouages. Il resta encore un long moment auprès du cairn, assis sur un rocher, la tête entre les mains. Il savait l'urgence

d'arrêter le Roi Gris et de l'empêcher d'utiliser l'Orbe de Cernos contre l'Empire. Mais il ne savait plus rien d'autre. Plus quoi faire, ni comment. À peine pourquoi. Il n'avait plus de griffon, pas de cheval. Tar était mort. Marsa était mort. Et il était seul.

Alors la nuit tomba sur les terres froides d'Arten.

*
* *

Elessan se réveilla le lendemain matin, roulé en boule près de la tombe de Vraad. À sa grande surprise, et sans émotion particulière, il constata qu'il était vivant. Transi de froid, mais vivant. Personne n'était venu pendant la nuit. Ni homme, ni animal. Derrière lui, la sépulture était intacte. Dans un soupir, il se leva. D'un air absent, comme s'il agissait sans en avoir vraiment conscience ou sous l'effet d'une immense lassitude, il prit dans les affaires de Geitan le peu de nourriture qui restait, quelques fruits et des morceaux de viande séchée. Il récupéra ensuite les deux sacoches de son ancienne selle, qu'il accrocha sur son dos. Puis il reprit sa route. En direction du nord.

Il marcha pendant quatre jours, du lever du soleil jusqu'au crépuscule. Le regard terne rivé sur les pavés, son esprit se perdait dans ses pensées et dans les souvenirs des derniers évènements. Poursuivre encore le Roi Gris était une folie vouée à l'échec, il le savait. Il ne pouvait en être autrement. Mais avait-il seulement le choix ? Revenir sur ses pas signifiait laisser ses compagnons croire qu'il était l'assassin du prince Seresh, là où il n'avait fait que se défendre. Rentrer maintenant entraînerait la perte de son honneur, de son statut de griffonnier et de capitaine impérial. Et enfin, permettrait à Vaariel de préparer sa vengeance contre Eredhan en

toute tranquillité. Il ne devait pas laisser faire ça. Pas sans essayer, jusqu'au bout, de l'éviter. Aussi laissa-t-il de côté la certitude de son échec et toutes ces questions vaines qui le hantaient. Avait-il bien fait de partir sans prévenir l'Empereur ? N'aurait-il pas dû passer au Fort de Leveden et demander à ses soldats de venir avec lui en Arten ? Qu'aurait fait son père à sa place ? Il savait qu'il ne trouverait de réponse à aucune d'entre elles. Et il était trop tard, bien trop tard, pour revenir en arrière. Aussi continuait-il à avancer, tout droit, ne s'arrêtant que rarement, à peine le temps de boire, manger, ou reposer ses jambes endolories.

Au matin du cinquième jour, il s'arrêta soudain, les traits figés. Il venait de sortir d'une vallée encaissée bordée de pins lorsqu'il aperçut dans l'horizon dégagé deux points noirs qui avançaient sur la route, dans sa direction. Il se cacha aussitôt dans l'ombre des arbres les plus proches, vérifiant la présence de son épée à ses côtés, puis les observa.

Les deux points se transformèrent rapidement en cavaliers. Les sabots de leurs montures, lancées au galop, claquaient sur les pavés de la route, dont le bruit porté par le vent résonna bientôt aux oreilles d'Elessan.

Un garçon, petit et frêle, menait la course, suivi de près par une silhouette difforme au visage masqué par une capuche. Une bosse énorme jaillissait de son dos, se dressant bien plus haut encore que sa tête. Elessan n'y prêta pas attention – sans doute s'agissait-il d'un bagage quelconque. Il scruta la route derrière eux. Il ne semblait y avoir personne d'autre.

Il hésitait, cherchant le moindre signe de danger. Les deux silhouettes ne paraissaient pas spécialement armées, et donnaient l'impression de se hâter plus que de poursuivre un éventuel soldat de l'Empire perdu en Arten. Enfin, ils étaient surtout les premiers voyageurs qu'il croisait depuis qu'il était entré sur les Terres

du Nord. S'ils étaient sa seule chance de trouver une monture, il ne devait pas la rater. Laissant la main près de la garde de son épée, il sortit de l'ombre et s'avança sur la route, à découvert.

Les deux chevaux ralentirent à son approche, puis s'arrêtèrent à une dizaine de pas devant lui. Elessan ne voyait toujours pas les traits du bossu, et fixa à la place ceux de son compagnon. Il s'agissait d'un garçon à peine sorti de l'enfance, au visage criblé de taches de rousseur. Ses yeux, légèrement écarquillés par la peur ou le vent de la course, le dévisageaient sans gêne, revenant fréquemment sur le pommeau de son épée. Il serrait dans ses mains un petit caillou gris pâle. Derrière lui, le bossu gardait dans l'ombre son regard rivé sur le capitaine. Elessan frissonna, mal à l'aise, sans savoir pourquoi.

— Je ne cherche pas les ennuis, commença-t-il. J'ai besoin d'une monture. J'ai de l'or. Le garçon est mince, vous pourrez monter un seul cheval pendant quelques jours, le temps de quitter Arten et de trouver une auberge où en acheter un, deux autres même. J'ai beaucoup d'or. Et je dois absolument me procurer un cheval.

Pour toute réponse, le bossu abaissa doucement sa capuche.

Elessan recula d'un pas, les yeux exorbités, la bouche ouverte de stupeur. Devant lui se tenait l'Ailé qui l'avait attaqué près de Leveden, plusieurs lunaisons auparavant, et auquel il avait fait couper les ailes avant de l'enfermer dans les geôles.

Comment avait-il pu s'échapper ? Pourquoi se trouvait-il en Arten ? Était-il possible qu'il soit à sa poursuite et, comme son père avant lui, un allié du Roi Gris ?

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il, lorsque, la surprise passée, il put à nouveau parler.

— Cela n'a pas d'importance.

Les yeux bleus de l'Ailé ne le lâchaient pas. Sa colère et la possibilité qu'il avait – enfin ! – de se venger, les

avaient rendus fébriles, et il observait le griffonnier d'un air malsain, comme on regarde un animal nuisible que l'on s'apprête à tuer.

— Cressen, les Coureurs de Lune sont derrière nous, nous devons nous dépêcher ! intervint son compagnon d'un ton pressant.

Le garçon ne comprenait manifestement pas l'enjeu de ce qui se déroulait devant lui. Son regard interrogatif passait de l'un à l'autre des deux hommes. Sa voix, encore légèrement aiguë selon les intonations, était presque celle d'un enfant. Et, malgré l'air résolu qu'il feignait d'arborer, Elessan sentait qu'il avait peur.

— Les Sorcières avaient finalement raison, répondit simplement son compagnon, interrompant les réflexions du capitaine. Je vais pouvoir me venger.

L'enfant tressaillit, et ses yeux se fixèrent soudain à leur tour sur le soldat.

— Tu ne te vengeras de rien, dit Elessan. Je ne souhaite pas me battre contre toi. Pas aujourd'hui. Et pas ici.

L'Ailé ignora le refus du capitaine, et dit seulement :

— Continue tout seul, Poréas. Galope tout droit, ne quitte pas la route. Je te rejoindrai plus tard.

Sans attendre sa réponse, il descendit de son cheval. Il attrapa son épée accrochée à la selle et se tourna vers l'ancien griffonnier. Le garçon fit avancer sa propre monture et la positionna entre les deux hommes. Se tournant vers l'Ailé, il insista, sans plus cacher sa frayeur :

— Cressen, arrête ! Ils sont derrière nous, tu le sais. Nous devons fuir !

Il leva la tête dans sa direction et conclut :

— N'aie crainte. Je te rejoins avant ce soir. Je te le promets.

Puis, de toutes ses forces, il frappa la croupe du cheval avec le plat de son épée. Prise de panique, la bête se cabra et hennit, avant de partir aussitôt au galop.

Emporté par sa monture, le garçon eut beau crier, tirer sur les rênes, la bête et sa peur étaient les plus fortes. L'Ailé les regarda s'éloigner, puis se tourna vers le griffonnier.

— Je ne veux pas me battre contre toi, répéta celui-ci. Je dois trouver le Roi Gris. Et l'empêcher d'utiliser une arme terrible, qui va causer la mort de milliers et de milliers d'innocents si personne ne fait rien pour l'en empêcher.

— Il est trop tard pour cela. Il a l'Orbe de Cernos, si c'est de cela que tu parles, et il est déjà en train de mobiliser ses troupes. Il va se venger, en commençant par toi et tes semblables d'Eredhan. Tu ne peux plus rien y faire. Le destin en a décidé ainsi.

— Je dois quand même y aller. Peut-être reste-t-il une chance. Laisse-moi passer !

— Non.

D'un geste, Cressen se débarrassa de son manteau, révélant les deux ailes artificielles accrochées dans son dos. Elessan parut un instant surpris, mais ne dit rien. L'Ailé leva son épée, et fit un pas dans la direction du griffonnier.

— Il n'y a que nous deux, cette fois-ci. Personne ne pourra t'aider. Tu vas enfin payer pour la destruction du Temple des Vents, mon déshonneur et la perte de mes ailes.

Le soldat laissa tomber ses sacoches, et s'empara de sa propre épée.

— Ainsi, comme ton père, tu te ranges aux côtés du Roi Gris, gronda-t-il.

Cressen cracha à terre. Son jet de salive atterrit à un pas à peine des pieds du soldat.

— Tu te trompes. Je ne l'ai jamais servi.

— Alors, laisse-moi poursuivre ma route ! En m'empêchant d'arriver jusqu'à lui, tu sers ses plans !

Un sourire mauvais sur le visage, Cressen fit un pas en direction du capitaine et lâcha :

— Tes tentatives pour me manipuler ne servent à rien. Garde plutôt ta salive pour crier.

Elessan crispa sa mâchoire, se rendant à l'évidence. Il ne servirait à rien de parler. Il lui faudrait se débarrasser de l'Ailé s'il voulait continuer sa quête et essayer de sauver pas moins que l'empire d'Eredhan.

Le griffonnier n'était pas remis de ses blessures, ni de sa fatigue. Ses bras étaient encore raides d'avoir creusé si longtemps la tombe de Vraad, et ses jambes douloureuses après la marche forcée à laquelle il s'était astreint. Et il était épuisé. Véritablement épuisé.

Face à lui, l'Ailé ne paraissait guère en meilleure forme. Ses traits semblaient plus marqués que la dernière fois qu'il l'avait vu, au Fort de Leveden. Le simulacre d'ailes qu'il arborait sur le dos donnait l'air de l'encombrer plus qu'autre chose, et ses mouvements avaient perdu la grâce aérienne des gens de son peuple. S'il ne pouvait plus voler pour le harceler et prendre l'avantage de la hauteur, Elessan avait des chances de le vaincre. Il s'était déjà battu contre lui. Il n'avait ni la technique, ni la science des armes des soldats d'Eredhan. Il lui fallait juste encore un peu de force et de courage. Une dernière fois.

— Tu n'es pas le premier qu'il va me falloir tuer pour accomplir mon devoir, grinça-t-il, essayant de repousser les doutes qui l'assaillaient et prenant solidement position sur ses jambes. Et cette fois-ci, ce n'est pas la possibilité de voler que tu vas perdre, mais ta vie.

Il eut à peine le temps de finir sa phrase que l'arme de Cressen heurtait violemment la sienne, qu'il leva juste à temps pour parer le coup. Il repoussa l'assaut et recula d'un pas, prêt à recevoir le prochain. Celui-ci ne se fit pas attendre. Cressen frappa une fois, deux fois, trois fois. Elessan parait, bloquait ou esquivait chacun des coups qui se succédaient les uns aux autres, puissants et d'une violence rare. Les yeux de l'Ailé, plantés dans les siens, brillaient de haine. Les feintes suivaient les

esquives, les contournements, les pas à droite, à gauche, pour éviter une lame, un croche-pied, un genou qui filait. L'air résonnait des tintements du fer contre le fer. Les deux hommes, en sueur et essoufflés, se poussaient et se repoussaient l'un et l'autre sans cesse. Cressen saignait d'une coupure à l'avant-bras gauche, que le griffonnier avait réussi à toucher en passant à côté de sa garde. Elessan était blessé à la jambe. Mais il ne ressentait aucune douleur.

Il repoussa une nouvelle fois un assaut de l'Ailé qui manqua de trébucher, déséquilibré. Le capitaine en profita. Il lança son épée de toutes ses forces sur son adversaire. Celui-ci réussit à dévier le coup en levant son arme au dernier moment, mais, sous la violence du choc, tomba à la renverse. Elessan ne lui laissa pas le temps de se redresser. Il envoya une nouvelle fois son arme, la lame en avant. Cressen roula sur le côté, et l'épée du soldat heurta les pavés de la route. Le choc résonna dans son bras. Il n'y fit pas attention, la releva, et l'abattit de nouveau. Cette fois-ci, l'Ailé fut moins rapide. La lame rencontra le côté gauche de sa cuisse, s'enfonçant dedans. Cressen poussa un cri strident, le visage déformé par la douleur. Elessan se préparait à relever son épée et à la remonter à l'intérieur des chairs lorsque le bras de son adversaire lui agrippa le poignet. Il tenta de se dégager, mais la poigne de l'Ailé l'en empêchait.

— Tu vas… crever ! grogna Cressen.

S'accrochant au griffonnier, il envoya à son tour son arme, visant la tête. Elessan n'eut la vie sauve qu'en lâchant sa propre lame, qui resta plantée dans la jambe de son ennemi. Il se jeta sur le côté, et sentit le mouvement d'air de l'épée effleurer sa tête. Il roula sur lui-même, et se releva d'un geste souple. À quelques pas de lui, l'Ailé se redressait à son tour, les traits déformés par la souffrance. Les mâchoires crispées, il ressortit d'un coup sec la lame fichée dans sa cuisse, et l'envoya valser loin derrière lui.

Elessan jaugea la situation. Son adversaire était blessé, et souffrait visiblement. Il tenait difficilement sur sa jambe gauche, d'où un épais filet de sang coulait. Mais il fallait s'en méfier. Ses ailes artificielles, même si elles ne semblaient pas pouvoir lui permettre de se mouvoir rapidement, allégeaient son poids. Quant au griffonnier, le combat ne lui avait causé qu'une égratignure de plus… mais il était épuisé, son corps hurlait de fatigue, sa tête cognait sous les cris incessants de Vraad, et son arme se trouvait à terre, de l'autre côté de l'Ailé. Respirant un grand coup, il fit un pas de côté. Cressen s'avança vers lui, menaçant.

Il était hors de question qu'il s'enfuie. Il n'était pas un lâche. Il n'était pas comme le fils de traitre qu'il avait en face de lui. Alors, il tenta le tout pour le tout. D'un bond, il voulut le contourner et se jeter sur son arme, espérant prendre l'Ailé par surprise et être plus rapide que lui.

Il entendit un craquement, sinistre, avant de ressentir quoi que ce soit. Sa main n'était qu'à quelques pouces de son épée. Allongé sur le ventre, à terre, il poussa un hoquet de douleur et tourna la tête. L'Ailé se tenait au-dessus de lui. Sa lame était plantée dans son épaule, qu'elle avait traversée de part en part. Elessan serra les dents, mais ne put retenir un gémissement lorsque l'acier se retira de sa blessure. Il tendit le bras, essayant de récupérer son arme. Cressen ne lui en laissa pas le temps. Son épée s'abattit à nouveau sur le griffonnier. Celui-ci ressentit une terrible douleur entre les côtes, puis s'affaissa, soudainement privé de toute force.

Une mare de sang se répandit doucement autour de son corps alors que ses yeux, encore ouverts, fixaient sa lame, à quelques cheveux à peine de ses doigts. Il hoqueta de douleur. Un filet rouge sortit de sa bouche.

Puis, dans un dernier râle, Elessan Marden rendit l'âme.

Elessan

— Moi, Elessan Marden, capitaine griffonnier, je jure de servir l'Empereur et de protéger Eredhan. Je repousserai nos ennemis, jusqu'au-delà de leurs frontières. S'ils me prennent mon épée, alors je me battrai avec mes poings. S'ils me coupent les mains, alors je me battrai encore, jusqu'à ce que mon sang me quitte, jusqu'à ce mon dernier souffle soit rendu. Je défendrai mon honneur et celui de mon fort. Je protégerai la vie de mes soldats. Je lutterai pour que la paix et la justice règnent sur les terres de l'Empire. Moi, Elessan Marden, je jure de faire tout cela. Jusqu'à ce que la mort m'emporte, au pied de mon lit ou sur un champ de bataille.

Un tonnerre d'applaudissements accueille les derniers mots du nouveau capitaine du Fort de Leveden. Partout dans la cour d'honneur, les hommes crient, hurlent et sifflent, tout à leur joie d'avoir à leur tête l'un des leurs : un vrai soldat.

Elessan se redresse, un sourire béat sur le visage. Il est sorti avec les honneurs de l'Académie Impériale, et l'Empereur Oren l'a nommé à la tête de la garnison la plus prestigieuse d'Eredhan. Le prince Tar Seresh, son ami, est là, à ses côtés, souriant et confiant dans l'avenir. Tous deux ont souffert plus que de raison de l'absence et de la mort de leurs pères. Mais tout ceci, enfin, est du passé.

Il se prend à espérer. Peut-être sera-t-il à la hauteur. Peut-être arrivera-t-il à réaliser le rêve de Farran Marden. Être comme lui. Devenir un grand guerrier, aux exploits contés dans tout l'Empire.

Sur les toits du Fort de Leveden, son griffon, Vrresh, piaffe d'impatience.

— Bientôt mon grand, pense-t-il. Bientôt, nous allons voler tous les deux. Attends-moi juste un moment.

Le secret de Sessried

Quelque part au sud du royaume d'Arten,
à la fin du printemps

Cressen galopait depuis longtemps déjà lorsqu'il aperçut Poréas au loin. Le garçon l'attendait, debout au milieu de la route qui traversait à cet endroit une région de collines recouvertes de bosquets de sapins clairsemés.

L'Ailé devina tout de suite que quelque chose n'allait pas. Le jeune Magénieur le regardait approcher sans bouger, les bras cachés dans son dos et le visage plus pâle que d'habitude. Sa besace, dont il ne se séparait jamais, ne pendait pas contre sa hanche. Et son cheval n'était visible nulle part.

Cressen vérifia qu'aucun griffon ne tournoyait au-dessus de lui. Il ne distingua aucune trace des soldats montés d'Eredhan, mais ne fut guère rassuré pour autant : il ne voyait pas non plus un seul oiseau dans le ciel. Ralentissant son allure, il observa alors la route devant lui. Les arbres, plus rapprochés, bloquaient son champ de vision. Il ne discernait rien à plus de quelques pas de Poréas. Son cœur s'accéléra dans sa poitrine. Il s'agissait d'un endroit idéal pour une embuscade. Il sortit discrètement son épée qu'il posa près du pommeau de sa

selle, prêt à la lever à la moindre alerte, puis continua d'avancer, toujours plus doucement. Le garçon l'avait sorti des geôles de Leveden. S'il était en danger, il ne pouvait pas l'abandonner.

Il était arrivé à une vingtaine de pas de Poréas lorsqu'une silhouette apparut sous la frondaison des arbres et s'approcha du jeune Magénieur. Au même moment, une dizaine d'immenses loups noirs et gris, montés par des soldats en armures, surgirent de l'ombre des bosquets et formèrent un demi-cercle autour de lui. Aussitôt et par réflexe, Cressen tira violemment sur ses rênes. Sous l'effet de la peur et de la brusquerie de son cavalier, sa monture se cabra, manquant de le renverser. Il la retint de justesse et la força à s'arrêter.

Le silence, irréel, envahit la route.

L'Ailé observait la troupe qui avait capturé son compagnon et tranquillement attendu qu'il vienne se jeter dans leur filet. Il savait qu'il ne pourrait rien faire contre eux. Ils étaient trop nombreux. Bien trop nombreux.

Face à lui, distant d'à peine quelques foulées de cheval, Poréas restait muet, comme paralysé par la peur. À ses côtés, les Coureurs de Lune, silencieux sur leurs montures énormes aux crocs et aux yeux menaçants, ne bougeaient pas, tranquilles et sûrs de leur force.

Brisant le charme qui semblait s'être abattu sur eux tous, la silhouette à côté du garçon s'avança encore et posa nonchalamment la main sur son épaule. Lorsqu'elle sortit de l'ombre projetée par les sapins, Cressen reconnut l'homme que le Roi Gris avait appelé Sessried et qu'il avait lancé à leurs trousses. Il resserra sa prise sur la garde de son épée.

— Nous avons le garçon ! hurla l'Artenien. Rends-toi ! Sinon, nous le tuerons. Ici, et tout de suite.

Poréas était blafard. Il regardait Cressen de loin et

pivotait doucement la tête, de droite à gauche, les yeux brillants de larmes. Son compagnon lut sur ses lèvres un « *Non* », alors qu'il le suppliait silencieusement de fuir malgré la terreur qu'il lisait sur ses traits.

Soudain, le jeune Magénieur grimaça et recula d'un pas en direction du prince. Celui-ci venait de resserrer son emprise sur les cordes qui lui liaient les mains.

— Dépêche-toi, l'Ailé ! Je suis tout, sauf patient, et mon maître m'a confié une mission que je suis pressé de mener à bien.

Les épaules de Cressen s'affaissèrent. Il passa sa jambe par-dessus la selle, se préparant à sauter à terre.

— Non ! hurla Poréas. Va prévenir…

Il ne termina pas sa phrase : Sessried s'était tourné vers lui, et le frappa du poing en plein visage. Le garçon trébucha et tomba, faisant voler la poussière autour de lui.

— Arrêtez ! J'arrive ! cria Cressen.

Il finit de descendre de son cheval et fit pivoter son arme, tendant la garde vers les Arteniens.

— Voici mon épée. Je n'ai pas d'autre lame.

Deux des Coureurs de Lune sautèrent à leur tour de leurs montures et se dirigèrent vers lui à grands pas. Après lui avoir confisqué son arme et l'avoir fouillé afin de vérifier qu'il n'en avait pas d'autres, ils le ligotèrent sans ménagement, bloquant ses ailes comme ses bras. Cressen se laissa faire, sans un mot. Une fois que les soldats eurent terminé, ils amenèrent leur prisonnier devant le prince. À ses côtés, Poréas venait de se relever. Son visage portait encore la marque du coup qu'il avait reçu, et un filet de sang coulait de son nez.

— Je suis désolé, lâcha Cressen à l'attention du garçon, dont le regard ne quittait pas le sol. Je… J'aurais dû rester avec toi.

Le Magénieur, les yeux toujours embués de larmes, ne répondit pas.

— C'est parfait, dit Sessried à ses hommes. Parfait. Il est temps que nous rentrions.

Cressen s'effondra alors, assommé par l'un des hommes d'Arten.

*
* *

Il faisait nuit lorsqu'il reprit conscience. Il essaya de se redresser, mais ses liens entravaient ses mouvements et, privé de l'appui de ses bras, il était incapable de se redresser.

— Attends, je vais t'aider, chuchota Poréas à son oreille.

Il sentit les bras du garçon lui tirer les épaules, adosser difficilement ses ailes contre un mur et l'aider à s'assoir. Il poussa un grognement de douleur. Sa tête le lançait terriblement.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea-t-il d'une voix pâteuse.

— Ils nous ont ramenés au château. À Ar'Gehren.

Ses yeux s'habituèrent doucement à l'obscurité, et Cressen détailla l'endroit où il se trouvait. Il s'agissait d'une petite cellule aux murs de pierre, éclairée par une minuscule fenêtre aux épais barreaux de fer. Deux paillasses sales traînaient à même le sol dans un coin, près d'un seau puant utilisé en guise de latrines. Des fers pendaient de l'autre côté. Par chance, ni lui ni Poréas n'y avaient été attachés.

— Tu crois qu'ils vont nous tuer ? demanda le garçon d'une voix qu'il tentait vainement de maîtriser.

À son intonation, Cressen comprit qu'il avait dû longtemps ressasser la question. Essayant de prendre un ton rassurant, il répondit :

— Non. Non, ne t'en fais pas, Poréas. Sinon, ils l'auraient déjà fait. Tu leur as dit qui tu étais ?

— Oui.

— Alors, tu ne risques rien. Ils n'oseront pas faire de mal au fils de l'Archonte des Magénieurs.

— Et toi ?

Cressen hésita un instant, puis lâcha, réprimant l'envie de hausser les épaules :

— Je ne sais pas.

Il avait tué le griffonnier et s'était vengé. Le Roi Gris était peut-être en possession de l'Orbe de Cernos, mais cela ne le concernait plus. Il avait accompli ce pour quoi il était venu jusqu'en Arten. Le reste n'avait guère d'importance. Seule la présence du garçon à ses côtés l'empêcha de fermer les paupières et d'attendre, presque soulagé, qu'on décide de son sort.

— Comment t'ont-ils retrouvé ? demanda-t-il simplement.

— Je ne sais pas, répondit Poréas d'un air abattu. Ils m'attendaient sur le bord de la route, là où tu m'as rejoint. Sans doute ont-ils pris un raccourci. Je n'ai rien pu faire. Ils se sont emparés de ma besace et m'ont ligoté. Ils m'ont dit qu'ils ouvriraient mes entrailles et laisseraient les corbeaux les dévorer sous mes yeux si… si je faisais quoi que ce soit pour te prévenir.

Cressen sentit plus qu'il ne vit les sanglots refluer dans les yeux du garçon.

— Je suis désolé, répéta-t-il.

— Tu as tué le griffonnier ? s'enquit le Magénieur, changeant de sujet.

Cressen acquiesça.

Contrairement à ce qu'ils avaient imaginé, personne ne vint les interroger. Les jours se suivirent, de plus en plus longs, de plus en plus mornes. Ils passèrent les premiers d'entre eux à échafauder de multiples plans pour tenter de s'évader de leur prison. Mais les barreaux de leur cellule étaient solides, ils n'avaient aucun outil pour creuser ou desceller les pierres, et les soldats,

toujours au nombre de trois ou quatre lorsqu'ils leur apportaient de quoi se nourrir, étaient trop puissamment armés pour qu'ils puissent envisager quoi que ce soit. Alors le silence s'installa, tout comme l'attente, interminable. Seul le moment du repas finit par briser l'ennui des journées, rythmées par les nuits glaciales et sans fin d'Arten.

Combien de jours passèrent ainsi ? Ni Cressen ni Poréas ne le savaient. Ils avaient arrêté le compte depuis bien longtemps lorsqu'un soir, alors que le soleil venait de se coucher, ils entendirent des bruits de pas se rapprocher de leur cellule et s'arrêter devant. Ils se redressèrent et tendirent l'oreille, attentifs à tout mouvement de l'autre côté du lourd panneau de bois. L'heure était inhabituelle. Les repas étaient invariablement donnés en milieu de journée, et les gardes ne faisaient qu'une seule ronde, en début de matinée.

Une clef tourna dans la serrure. Poréas se rapprocha de l'Ailé, son visage inquiet tourné vers le sien, espérant y lire la réponse à ses questions silencieuses. Était-ce un bourreau ? Quelqu'un venu pour les interroger ? Allaient-ils être torturés ? Séparés ? Cressen lui serra doucement le bras dans un geste qui se voulait rassurant, son attention focalisée sur la porte. Les gonds grincèrent alors que celle-ci pivotait lentement. La lumière d'une torche apparut, illuminant l'entrée de la geôle. Elle se diffusa à l'intérieur, éblouissant ses occupants, et la porte se referma derrière elle. Il fallut un moment d'acclimatation avant que les deux prisonniers ne s'habituent à sa lueur vive. Lorsqu'ils purent finalement se tourner vers leur visiteur, leurs yeux s'écarquillèrent de surprise. Sessried d'Arten, seul et sans aucune escorte, les dévisageait d'un air pensif, son épée négligemment pendue à sa ceinture.

Le prince les observa un instant, sans un mot, puis se racla la gorge avant de parler, d'une voix étrangement basse.

— Le roi Vaariel est satisfait de savoir que je vous ai fait torturer afin d'extraire les quelques informations que vous aviez en votre possession. Que vous étiez des espions à la solde de l'Empire, et certaines autres choses auxquels il s'attendait afin de ne pas éveiller de soupçons de sa part.

Ignorant les expressions ahuries sur les visages des prisonniers, il continua :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. J'ai fait en sorte que les gardes s'éloignent un moment, mais ils reviendront bientôt. Et je ne tiens pas à ce que les autres prisonniers nous entendent. Alors si vous le voulez bien, essayons de faire vite et de parler doucement.

Interdits, Cressen et Poréas hochèrent la tête en signe d'assentiment.

— Je vais être direct. J'ai un marché à vous proposer. Je veux que vous m'aidiez à faire quelque chose d'extrêmement important. En échange de votre aide, je vous libèrerai. Vous aurez la vie sauve, et pourrez ensuite rentrer sur vos terres. Sains et saufs. Vous en avez ma parole.

Il fit une pause, s'assurant que les étrangers avaient bien compris ce qu'il venait de leur dire, puis continua :

— Vous avez entendu le roi Vaariel à son retour de prison, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit l'Ailé, la voix rauque d'avoir peu parlé.

— Alors vous savez qu'il est en possession de l'Orbe de Cernos.

Les deux prisonniers acquiescèrent

— Il faut que vous m'aidiez à détruire cet objet.

Cressen et Poréas eurent un même mouvement de stupeur. Ils se regardèrent l'un l'autre, puis tournèrent leurs visages interrogateurs vers le visiteur.

— Je ne comprends pas, lâcha Cressen.

Sessried accrocha son brandon à la torchère scellée dans le mur et s'approcha des prisonniers. Ses yeux

noirs brillaient sous l'effet de la lumière des flammes qui s'y reflétaient.

— Connaissez-vous les pouvoirs de l'Orbe ? demanda-t-il d'une voix grave et basse.

— Il s'agit d'un puissant artefact qui ôte la vie à distance, commença Poréas. Son action agit sur un vaste rayon, qui dépend de la force de celui qui la manipule. Sa magie reste incroyablement complexe. À ce jour, rien ni personne ne peut lui résister. C'est en tout cas ce qu'on m'en a appris, termina-t-il.

— C'est bien cela, conclut le prince. Cette arme peut détruire des armées entières, aussi puissantes soient-elles, raser des villes, de la plus fortifiée à la plus étendue, et même mener des royaumes à leur ruine, laissant derrière eux tout juste le souvenir du nom du souverain assez stupide pour ne pas avoir voulu se soumettre. L'Orbe de Cernos est l'arme ultime, celle qui, d'un souffle, d'un ordre, peut annihiler toute vie. Une arme terrifiante, à laquelle nul ne peut échapper. Ni homme, ni femme, ni enfant. Aucune bête non plus. Pas même les plantes. Elle est la mort personnifiée. Et celui qui l'a construite était un fou pour avoir cru qu'elle resterait cachée et inutilisée, ou qu'elle ne servirait qu'à défendre les siens.

Il laissa aux prisonniers le temps d'absorber ce qu'il venait de leur dire, puis continua, son regard passant de l'un à l'autre :

— Je suis un soldat. Je sais que les guerres entre nos différents pays sont inévitables. Il en va de nos natures à tous, à toujours vouloir plus et ce qu'il y a de mieux chez l'autre, il en va de nos intérêts divergents, de notre soif de pouvoir et de batailles. Nos rois envoient leurs guerriers se battre, dans un jeu cruel et sans fin. Ceux-ci luttent contre d'autres guerriers. Les vainqueurs pillent des villes. Les brûlent parfois. Ils tuent, volent, violent. Mais, malgré cela, il y a toujours un espoir. Malgré notre folie à tous, la vie renait, à chaque fois.

Les habitants résistent, fuient, se cachent. Ils reviennent chez eux, reconstruisent leurs maisons, ressèment leurs champs. Le peuple survit toujours aux guerres de ses seigneurs. Mais personne ne le pourra avec l'Orbe de Cernos.

Sessried prit une longue inspiration, puis reprit :

— L'Orbe tue à distance. On ne peut rien contre lui. Ses victimes meurent. Soldats et simples paysans, marchands ou serviteurs. Aujourd'hui, il est entre nos mains. Qui sait s'il y sera encore demain, ou après-demain ? Qui sait si, un jour, il ne se retournera pas contre nous ? Qui sait le nombre de victimes qu'il fera, en Arten ou ailleurs ? Personne. Personne ne peut le savoir. Cette arme est une folie. Une pure folie.

Le prince se tut alors. Le silence envahit la pièce.

— Vous… vous voulez trahir le Roi Gris ? demanda soudain Cressen, les sourcils froncés par l'incompréhension.

— Non, soupira Sessried en secouant la tête. Je ne suis pas un traître. Je vais me battre corps et âme pour lui, et pour mon royaume. Mais pas avec cette arme terrible. Pas avec cette chose qui pourrait un jour détruire le peuple pour lequel je me bats depuis que j'ai l'âge de tenir une épée.

Sessried baissa encore la voix, et dit :

— J'ai déjà fait tout ce que j'ai pu pour que les clefs permettant d'activer l'Orbe ne soient pas réunies. Malheureusement, j'ai échoué. Nous, reprit-il en insistant, avons échoué. L'Archonte et moi.

— Ma mère ? réagit Poréas en se redressant soudainement. Qu'a-t-elle à voir avec ceci ?

— Si ta mère est Mitandia Valfrener comme tu l'as prétendu, alors oui, c'est bien d'elle dont je parle. Sans doute l'ignores-tu, car le secret a été bien gardé, mais c'est elle qui a donné l'Orbe au roi Vaariel, il y a des années de cela.

Les yeux du garçon s'écarquillèrent de surprise.

— J'étais présent lorsque le messager a remis de sa part l'orbe au roi Vaariel, continua l'Artenien. Le souvenir de ce moment ne m'a jamais quitté. Pas plus que la terreur qui m'a pris quand j'ai compris la terrible erreur qu'elle commettait en le sortant de l'oubli. Je connaissais Mitandia. Elle savait déjà à cette époque que j'étais opposé à l'utilisation de cet artefact. Et elle ne l'a pas oublié lorsqu'elle a eu besoin d'alliés plus tard. J'étais toujours retenu à Fersale et je venais d'apprendre le vol de la Clef de Fer, chez les Neirns, lorsque j'ai reçu un message d'elle. Elle aussi avait été informée de sa disparition. Elle sollicitait mon aide pour mettre au moins une autre des clefs hors de portée de qui que ce soit. Après un premier moment d'hésitation et d'étonnement, j'ai fini par croire en sa repentance, et ai accepté de l'aider. C'était aussi et surtout mon seul moyen pour empêcher celui ou celle qui tentait de s'emparer des clefs d'y réussir. J'avais évidemment gardé des contacts ici, à Arten. J'ai donc envoyé un messager ordonner à quelques Coureurs de Lune à mon service de se rendre dans les Marais de Myrnn afin d'y récupérer la Clef de Cuivre, qui y était cachée, et de la remettre à l'envoyé des Magénieurs. Malheureusement, ils ont échoué et l'Empire s'en est emparé à leur place. Je ne savais pas à l'époque que le roi manipulait le prince Tar, contrôlant celui-là même qui avait fait en sorte de nous reprendre la clef. Connaissait-il mon alliance avec l'Archonte ? J'en doute. Certainement a-t-il plutôt imaginé une manœuvre des Magénieurs dans le but de récupérer le pouvoir de l'Orbe et de garder secrète, à jamais, leur trahison. Ce qui, j'en suis persuadé, n'est pas totalement étranger au revirement de Mitandia Valfrener, même des années plus tard.

— Vous ne saviez pas que le Roi Gris était encore vivant ? le questionna Cressen, sans cacher sa méfiance.

— Je l'espérais, mais n'en possédais aucune preuve concrète. J'avais refusé plusieurs propositions de rançon

et j'étais resté à Fersale dans l'unique but de le retrouver. Je pensais effectivement qu'il n'avait pas été tué à la fin de la guerre – personne n'avait jamais parlé de son corps –, mais je n'avais aucune idée de l'endroit où il pouvait être retenu. Au fur et à mesure que les clefs disparaissaient, j'ai commencé à me demander s'il n'était pas derrière tout cela. Mais d'où agissait-il ? Je savais par mes contacts qu'il n'était pas en Arten. Aussi continuai-je mes recherches. Jusqu'au moment où, peu après que j'ai acquis la certitude de sa survie grâce à un vieux soldat de l'ancien Empereur, la nouvelle de la fuite d'un prisonnier de la forteresse de Rys est parvenue jusqu'à moi. Alors, j'ai compris qu'il était bien vivant, et qu'il rentrait chez lui. Ma détention arrivait à sa fin. Ne sachant où rejoindre mon souverain, je suis venu aussitôt à Ar'Gehren pour l'attendre, afin de me mettre à nouveau à son service… et d'essayer de l'empêcher d'utiliser l'Orbe s'il était bien en sa possession.

Le silence se fit alors que Cressen et Poréas absorbaient toutes les informations que venait de leur fournir le prince d'Arten. Puis l'Ailé demanda, d'une voix sèche :

— Qu'attendez-vous de nous, maintenant ? Il est trop tard.

Sessried le fixa longuement du regard puis dit :

— Une grande armée est actuellement en route vers Eredhan. Le roi souhaite se venger en premier lieu de l'Empire. Il est avec ses soldats, et garde l'Orbe avec lui. Avant de marcher vers Fersale, nous devons prendre la cité d'Astare, qui défend la frontière nord d'Eredhan. Je dois les rejoindre là-bas rapidement : je suis maréchal d'Arten, et c'est moi qui commande les soldats sur le champ de bataille. Dans deux heures, la porte de votre cellule s'ouvrira. Je veux qu'ensuite vous alliez directement vers Astare. Une fois que vous serez là-bas, arrêtez-vous dans n'importe quelle auberge à l'une des portes de la ville. Je vous y ferai contacter.

Des hommes à moi vous mèneront jusqu'à la tente où est conservé l'Orbe. Vous devrez le voler, et disparaître ensuite, aussi vite que vous le pourrez. Vers l'Océan. Il faut l'y jeter, là où personne ne pourra plus jamais le retrouver.

— Voler l'arme la plus puissante du roi d'Arten, sous ses propres yeux qui plus est ? C'est de la folie ! s'exclama Cressen en secouant la tête. Et quand bien même nous accepterions, nous n'arriverions qu'à nous faire tuer. Vous le savez très bien.

Un faible bruit retentit au loin. Une porte venait de s'ouvrir. Le prince sursauta et, après un coup d'œil inquiet dans sa direction, renifla de mépris à l'attention de l'Ailé. Il répondit à voix basse, presque un murmure, fichant ses yeux dans les siens :

— Je suis prêt à risquer mon honneur ainsi que ma vie pour éviter que des milliers d'innocents ne perdent la leur. À vous de décider si vous ferez preuve du même courage. Je dois partir avant qu'on me trouve ici. Quant à vous, vous avez deux heures pour réfléchir à ma proposition.

Sans un mot de plus, Sessried se retourna et attrapa sa torche. Après un dernier regard à Cressen et à Poréas, il disparut derrière la porte. Le cliquetis de la serrure et le bruit de ses pas qui s'éloignaient résonnèrent longtemps dans le silence de la cellule.

L'Orbe de Cernos

Château d'Irrehen, royaume d'Arten,
à la fin du printemps

Une éternité après le départ de Sessried, des bruits de pas résonnèrent à nouveau dans le couloir, faisant sursauter les deux prisonniers qui n'attendaient pourtant que cela. Le cœur battant et retenant leur souffle, ils les écoutèrent s'approcher de leur cellule, puis s'arrêter, juste devant. Ils ne prononcèrent pas un mot. Celui ou celle qui se trouvait derrière non plus. Une clef pénétra dans la serrure, y fourragea un instant, puis en ressortit. Le bruit lourd des pas sur la terre battue reprit ensuite, tandis que la personne qui venait de les libérer s'éloignait en toute hâte.

Lorsque tout écho eut disparu, Cressen et Poréas s'approchèrent de la porte. L'Ailé posa la main sur la poignée et tira. Le soulagement l'envahit lorsqu'elle céda sans aucune difficulté. Il fit lentement pivoter le vantail vers lui et passa sa tête à l'extérieur. Quelques torches accrochées aux murs diffusaient une faible lumière jaune et tremblotante. À la gauche du prisonnier, deux rangées de cachots se faisaient face, de chaque côté du couloir aux pierres mal scellées. À sa droite, le corridor s'étirait sur une vingtaine de pas jusqu'à la

base d'un escalier étroit qui montait et disparaissait dans l'obscurité.

Cressen s'avança, puis, après s'être assuré qu'il n'y avait personne autour, fit signe au garçon de le suivre. Celui-ci s'exécuta sans un mot. Ils remontèrent le couloir le plus discrètement qu'ils le purent et atteignirent l'escalier. Personne ne les interpela.

Une dizaine de marches montaient vers l'étage supérieur, donnant directement sur ce qui semblait être une grande pièce faiblement éclairée. Aucun bruit n'en provenait, en dehors du faible souffle du vent. Frissonnant de plaisir, Cressen sentit le froid et l'air pur arriver jusqu'à lui. Il retint son envie de courir et, au lieu de cela, grimpa lentement les premières marches.

Lorsque sa tête arriva au niveau du palier, il y jeta furtivement un œil. Il s'agissait d'une salle de garde. Par chance, ou bien grâce au prince Sessried, elle était déserte. Pas un soldat ne s'y trouvait. Des râteliers d'armes à moitié vides occupaient trois des quatre murs. Une unique porte menait vers le reste du château, tandis que, face à l'escalier et coincée entre deux étagères, une large fenêtre permettait au vent d'entrer et d'apporter le peu d'air disponible dans les cellules. Au centre, sur une table entourée de six chaises en bois, les équipements des prisonniers avaient été soigneusement déposés. Rien ne manquait. Ni leurs manteaux, ni l'arme et l'armure de l'Ailé, pas même la besace du Magénieur. Sans attendre, Cressen revêtit sa chemise de cuir pendant que son compagnon, manifestement plus rassuré avec son sac sur la hanche, s'assurait qu'aucun soldat ne s'approche sans qu'ils ne s'en aperçoivent. Mais personne ne vint.

Lorsqu'il fut prêt et harnaché, Cressen se dirigea vers la fenêtre. Elle donnait sur la falaise : en dessous d'eux, les lumières de la cité d'Ar'Gehren brillaient, comme une multitude de petites lucioles dans la nuit noire des Terres du Nord.

— C'est presque trop facile, murmura-t-il.

De sa vue perçante, il scruta longuement le ciel obscur à peine éclairé par la lune et les étroites bandes de roches sous les fenêtres, à la recherche d'un piège, de soldats cachés, même de griffons ou de n'importe quoi d'autre qui pourrait être source de danger. Mais il n'y avait rien. Absolument rien.

— Tu es prêt ? demanda-t-il à Poréas sans quitter son air inquiet. On va sortir par là.

Le garçon acquiesça, et s'approcha. Aidé par l'Ailé, il grimpa sur son dos, se cala entre les deux ailes et accrocha les deux bras autour de son cou. Cressen monta sur le rebord de la fenêtre et, après un dernier coup d'œil pour s'assurer qu'ils ne risquaient rien, se jeta dans le vide.

Le vent glacé piquait son visage alors qu'il tombait à une vitesse folle vers le sol. Il sentait les bras de Poréas le serrer, un peu trop fort. Le garçon avait peur. Cressen déploya lentement ses ailes. La rapidité de leur chute diminua, puis ils se stabilisèrent et finirent par remonter enfin. Silencieux et invisibles, ils survolèrent la capitale d'Arten plongée dans le sommeil.

— Tu es sûr de toi ? demanda une nouvelle fois Cressen.

— Oui. Je t'accompagne. Pour Lahée. Et parce que tu auras besoin de moi.

Cette fois-ci, l'Ailé n'insista pas. Ils en avaient suffisamment discuté, et il savait que la magie du garçon pourrait se révéler plus que précieuse s'il voulait avoir une chance de dérober l'Orbe de Cernos. Il reprit un peu de hauteur, puis bifurqua vers le sud. Prenant appui sur le vent, il força au maximum sur ses ailes artificielles. Il voulait mettre au plus tôt de la distance entre eux et les Arteniens.

*
* *

Ils arrivèrent en vue des murailles d'Astare un matin, un quart de lunaison après leur départ. Ils s'installèrent aussitôt dans un bosquet planté en haut d'une petite élévation de terrain non loin de là, d'où ils pourraient observer la ville en toute tranquillité.

La cité occupait la rive droite d'un large fleuve. Entourée de plusieurs collines de faible altitude, elle étirait sur près d'une demi-lieue ses murs clairs et ses toits de chaume ou d'ardoise. Des façades à colombages, dont les traits bruns des poutres ressortaient sur la blancheur des murs de chaux, dépassaient de la crête des remparts. Les demeures les plus riches, elles, arboraient fièrement leurs tours rondes en pierre de taille. À l'intérieur, presque au centre de la ville, un immense donjon se dressait, protégé par une seconde muraille presque aussi épaisse que la première. Entièrement bâti en larges blocs de roche grise, il surplombait les édifices alentour de toute sa masse. Le fier héron de l'Empire flottait sur ses flèches les plus hautes.

Tout autour de la cité, les faubourgs émaillaient la campagne. La plupart d'entre eux s'élevaient sur les pentes des collines voisines, comme autant de petits villages accrochés aux versants. Plus loin encore, des champs multicolores et quelques vergers couvraient les coteaux ensoleillés, séparés les uns des autres par des haies de charmes ou de saules, ainsi que par de nombreux chemins.

Le siège d'Astare avait déjà commencé. Au sud, à moins d'un quart de lieue des remparts, des centaines de tentes faisaient face à la ville impériale. Le campement grouillait d'activité. Des hommes, telles d'innombrables miniatures, allaient et venaient entre les pavillons, s'entrainaient dans les zones délimitées à cet effet, criaient, se hélaient. Les messagers se mélangeaient aux soldats, écuyers et autres serviteurs. Jouxtant le gigantesque bivouac, une myriade de chevaux avait été

parquée dans ce qu'il restait de champs de blé ou de seigle, dont les jeunes pousses devaient maintenant faire leur régal. Enfin, à l'opposé, un regroupement de toits de tissus sombres entourait un dernier enclos où sommeillaient les montures des Coureurs de Lune, à l'ombre des rares arbres qui avaient survécu à l'installation de l'armée d'Arten.

Les routes qui menaient à la cité étaient désertes. Il n'y avait pas un soldat, pas un voyageur. En haut des remparts, le chemin de ronde paraissait abandonné, et pas un filet de fumée ne s'élevait des conduits de cheminée.

— Il y a un problème, lança Cressen.

Le front barré d'un pli soucieux, il venait de figer son regard au loin, sur la herse protégée de deux tours qui formait l'entrée d'Astare.

— Qu'y a-t-il ? demanda Poréas.

— Les portes de la ville. Elles sont grandes ouvertes. Et personne ne semble les garder.

Afin de ne pas se faire repérer par les éclaireurs d'Arten qui, craignant les griffons, ne manqueraient pas de surveiller attentivement le ciel, les deux voyageurs décidèrent de terminer leur voyage à pied. Revêtus de leurs grands manteaux gris dont ils relevèrent les capuches, ils suivirent donc les pavés en direction de la porte qui avait été percée dans les murailles.

L'après-midi tirait vers sa fin, et la cité était étrangement silencieuse. Pas un bruit n'en provenait et, alors même qu'ils s'en approchaient, aucun soldat ne surgissait en haut de ses remparts en leur demandant le but de leur visite, aucun marchand ne la quittait après une journée passée sur les marchés, et pas un seul mendiant ne trainait dans les environs, prêt à échanger son aide ou des informations pour les nouveaux arrivants contre une piécette, un quignon de pain.

Ils en comprirent la raison en passant les portes abandonnées d'Astare.

Des dizaines et des dizaines de cadavres jonchaient la grande place. Les soldats gisaient auprès de leurs épées à même le sol, leurs casques abandonnés à quelques pas d'eux. Près du puits, des valets et plusieurs servantes s'étaient écroulés au milieu de seaux d'eau dont le contenu s'était répandu autour d'eux alors que plus loin, dans les rues, devant les échoppes et les tavernes, des hommes, des femmes et des enfants étaient tombés les uns sur les autres, les yeux et la bouche ouverts de surprise et les visages tordus de douleur, écrasant des cerceaux de bois qui ne serviraient plus, des cadavres de chiots fauchés en plein jeu ou de simples paniers dont les fruits, le tissu ou le pain avaient roulé à quelques pas de leurs corps sans vie. Les habitants d'Astare semblaient être tombés soudainement, comme si la mort les avait fauchés dans les gestes du quotidien, comme si leur existence avait été soudainement stoppée, sans raison. Il n'y avait pas une seule goutte de sang au sol, mais une odeur infecte, mélange d'excréments et de charogne, émanait déjà des dépouilles. Le silence était terrifiant.

Poréas était livide. Effaré, il observait partout autour de lui, sans pouvoir prononcer un seul mot. Comme s'il ne comprenait pas. Comme s'il ne pouvait pas comprendre. Comme si c'était trop pour lui. Il tourna la tête en direction de Cressen. Son compagnon avait le même regard désespéré, la même horreur sur le visage. Le massacre qui avait eu lieu ici était au-delà de la guerre.

— Je…

La voix de l'Ailé était cassée, et n'arrivait qu'à peine à sortir de sa gorge.

— Je vais… aller un peu plus en ville. Voir… Je ne sais pas. Des survivants.

— Je viens avec toi, murmura Poréas, sans faire un geste pour cacher ou essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

Le garçon ne voulait pas, ne pouvait pas rester seul.
— Tu es sûr ?
— Oui.
Il regarda à nouveau autour de lui, et insista :
— Absolument certain.

L'horreur était la même dans les rues adjacentes. Partout, des corps sans vie aux visages déformés par une souffrance atroce, abandonnés à même le sol, fauchés par la mort alors qu'ils vaquaient à leurs occupations quotidiennes. Les négociants s'étaient écroulés derrière leurs étals sur les marchés, les corps désarticulés de soldats trainaient au bas des murailles, les chevaux qui halaient les charrettes bloquaient les ruelles les plus étroites, obligeant Cressen et Poréas à contourner leurs cadavres puants pour avancer, grimaçant de dégoût et d'horreur.

Ils traversèrent la cité d'un bout à l'autre, passant par les larges avenues bordées d'échoppes désertes et par des ruelles sombres, devant les tavernes abandonnées et à jamais dépeuplées, devant les maisons vides et qui resteraient éternellement silencieuses. Ils ne trouvèrent aucun survivant. La ville tout entière avait été dévastée. Des milliers d'innocents y avaient péri, afin d'assouvir la vengeance d'un seul homme aveuglé par la haine. Ils comprirent alors la raison qui poussait le prince Sessried à trahir tout ce qu'il avait été, à risquer sa vie. Sans un mot, le regard rivé au sol et frissonnant malgré le soleil printanier, ils firent demi-tour, puis repartirent en direction de la porte par laquelle ils étaient arrivés.

Espérant malgré tout, malgré l'impensable, Cressen s'acharna à prendre plusieurs rues qu'ils avaient évitées à l'aller. Peut-être y avait-il, quelque part, des survivants, des habitants qui avaient pu échapper au fléau, en se cachant, en résistant au pouvoir de l'Orbe, n'importe comment ? Mais, partout, ils ne trouvèrent

que les mêmes cadavres aux visages grimaçants, les yeux ouverts et terrorisés perdus vers le ciel.

Ils n'étaient plus qu'à quelques rues de la grande place quand soudain l'Ailé se figea, faisant immédiatement signe au garçon de s'arrêter. Le visage concentré, il tendit l'oreille. Il était certain d'avoir entendu un bruit. Au bout d'un moment, d'un geste de la main, il ordonna à Poréas de le suivre en silence. Il s'engouffra dans une petite ruelle qui, passant sous un porche, aboutissait plus loin à un angle de la place par laquelle ils étaient arrivés. Ils n'avaient fait que quelques pas lorsque trois ombres jaillirent brusquement de la cour d'une maison.

Poréas, surpris, ne put s'empêcher de hurler. Son cri déchira l'air comme un coup de tonnerre, transperçant la quiétude morbide qui s'était abattue sur la cité.

Face à eux, dans l'ombre des toits, trois Coureurs les fixaient, l'épée à la main. Leurs armures de cuir noires, qui les protégeaient des bras jusqu'en bas des jambes, et leurs cheveux de jais les rendaient presque invisibles dans l'obscurité où ils s'étaient dissimulés. Seuls leurs visages, blancs comme la neige, ressortaient, telles trois figures fantomatiques. Cressen fit un pas de côté et, faisant jaillir son épée de son fourreau, se plaça entre les soldats et le jeune Magénieur en adoptant une posture défensive.

Son cœur battait fort dans sa poitrine. Il connaissait la réputation de ces guerriers. À trois contre un, il n'avait aucune chance de les battre. Il s'apprêtait à ordonner à Poréas de s'enfuir lorsque l'un des Coureurs s'avança vers lui en rangeant sa lame dans sa ceinture et en levant la main en signe de paix. L'un de ses compagnons brandit alors deux grands manteaux noirs, qu'il tendit en direction des voyageurs. Après un instant d'incompréhension, Cressen murmura, comme pour lui-même :

— Les émissaires de Sessried…

À l'évocation du nom de leur prince, les soldats à la langue coupée acquiescèrent en même temps. L'Ailé se tourna vers le Magénieur et dit alors, d'une voix ferme :

— Je crois que le moment est venu de rejoindre l'armée ennemie et d'essayer de voler l'Orbe. Poréas…

Le jeune garçon semblait tendu. Avait-il froid, peur ?

— Je peux poursuivre seul, continua Cressen. Je n'ai pas besoin de toi. Ils vont m'aider à trouver l'Orbe. En continuant vers le sud, tu devrais vite arriver à un village. S'ils ont entendu parler de la chute d'Astare, tu pourras t'enfuir avec eux. Sinon, prends un cheval et retourne, aussi vite que possible en sécurité chez les tiens.

Le garçon secoua la tête. Sur un ton qu'il aurait cependant voulu plus assuré, il répondit :

— Non. Je viens. Tu as eu ta vengeance : le griffonnier est mort. Laisse-moi une chance d'obtenir la mienne. Je… Je me le suis juré. Pour Lahée.

Sa voix tremblait maintenant. Sans y prêter attention, il termina :

— Et ma magie pourra te servir, j'en suis certain. J'ai peur. Très peur. Mais je viens.

Cressen soupira, puis posa la main sur l'épaule du garçon, sans dire un mot.

La dernière trahison de Sessried

Cité d'Astare, Empire d'Eredhan,
à la fin du printemps

Ils attendirent que la nuit soit tombée avant de quitter Astare. Les Coureurs partirent chercher leurs loups, immenses et grondants, et installèrent dessus Cressen et Poréas cachés sous leurs manteaux noirs. Sans leur demander leur accord, ni leur laisser le choix, ils les couchèrent sur le ventre, comme de vulgaires sacs ou des prisonniers qu'ils auraient capturés. Se tordant le cou, l'Ailé jeta un regard à son jeune compagnon. Le visage du Magénieur était livide. Il semblait terrorisé.

Une fois confortablement installés sur leurs selles de cuir noir, les Coureurs se saisirent des rênes de leurs montures, puis les menèrent d'un pas tranquille à travers la cité. Ne prêtant attention ni aux cadavres, ni à la désolation autour d'eux, ils parcoururent les grandes avenues désertes d'Astare, longeant les riches demeures silencieuses du quartier marchand et leurs échoppes abandonnées, les maisons vides et les places dépeuplées, jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue de la porte sud de la ville. Ils n'avaient pas croisé âme qui vive, ni entendu aucun bruit, aucune voix, aucun cri.

Ils traversèrent la large place et atteignirent sans encombre les remparts. Les corps d'une dizaine de gardes gisaient au pied de la herse restée ouverte, au milieu de charrettes immobiles et de plusieurs caisses où poules et lapins avaient cessé de vivre depuis longtemps.

Cressen et Poréas laissèrent avec soulagement la ville dévastée derrière eux. Leur répit fut cependant de courte durée.

Peu de temps après voir quitté les murailles d'Astare, la route qu'ils suivaient bifurqua, et ils arrivèrent en vue du campement de l'armée d'Arten. Les loups s'arrêtèrent un moment, et les faux prisonniers eurent le souffle coupé devant la vision qui s'offrait à eux.

Partout où leurs regards arrivaient à se porter malgré leur position inconfortable, ils ne voyaient que des torches et des lanternes scintiller, envahissant la plaine d'une multitude de halos jaunes aux frontières tremblotantes. À quelques dizaines de pas seulement devant eux, de grands feux éclairaient de leur lumière dansante les premières tentes des soldats, envoyant vers le ciel ténébreux leurs poussières incandescentes. Tout autour, les échos d'innombrables discussions et éclats de rire bruissaient. Cressen frémit. Combien de soldats pouvaient être ainsi regroupés dans l'immense campement ? Dix mille, quinze mille ?

Il sentit une main se poser sans ménagement sur sa tête, l'obligeant à la baisser et à se coller à nouveau contre le pelage du loup. Il se laissa faire et ne put s'empêcher de frissonner en retrouvant l'odeur forte et musquée de la bête.

Après leur courte pause, les Coureurs reprirent leur chemin vers le campement. Le cœur battant et malgré l'ordre sans équivoque du Coureur qui le transportait, Cressen tourna légèrement le visage, attentif cette fois à rester discret. De loin, il voyait les torches des sentinelles

postées sur la route à l'entrée du camp s'agiter. Il ferma les yeux et confia son souffle à Marnn, l'Esprit des Vents, priant pour qu'il ne s'agisse pas d'un piège.

Il était fou. Il avait été fou d'accepter. Mais pouvait-il laisser une arme si terrible entre les mains d'un homme assoiffé de vengeance sans rien essayer de faire pour la lui ôter ?

Les soldats reculèrent en voyant approcher les Coureurs de Lune et les saluèrent respectueusement. Ceux-ci ne leur accordèrent même pas un regard, et continuèrent à avancer, tranquillement. Cressen serrait les poings si fort qu'il en avait mal aux doigts.

Ils dépassèrent les premières tentes, puis les premiers brasiers. Autour de chacun d'entre eux, des dizaines d'hommes discutaient, riaient ou jouaient. Tous avaient les cheveux noirs et la peau blanche du peuple d'Arten. Tous avaient répondu à l'appel de leur roi et se préparaient à obtenir leur revanche après la défaite contre l'Empire d'Eredhan, des années auparavant.

Mais savaient-ils que derrière les remparts, à moins d'une lieue de l'endroit où ils se reposaient, une cité entière venait de rendre l'âme ? Avaient-ils seulement connaissance de la terrible magie que leur souverain s'apprêtait à faire s'abattre sur leurs ennemis ?

Les Coureurs quittèrent la route et s'enfoncèrent plus profondément dans le campement. Ils zigzaguèrent longtemps entre les tentes, avant de s'arrêter devant un grand pavillon de tissu sombre sur lequel flottait une bannière représentant, sur fond noir strié de blanc, l'hermine des rois d'Arten. Quatre soldats en protégeaient l'entrée. Ils s'effacèrent sans un mot en voyant les Coureurs approcher, et disparurent dans la nuit.

Les cavaliers descendirent de leurs montures et tapotèrent les épaules de leurs passagers. Dociles, Cressen et Poréas glissèrent à leur tour des loups, en silence. Devant eux, plusieurs torchères plantées dans

le sol éclairaient le seuil de la tente, un dais soutenu par deux bâtons en bois noir sculpté. Un lourd rideau en cachait l'intérieur. Tout autour, les centaines de lumières plus ou moins lointaines du campement brillaient. L'un des Coureurs fit signe aux voyageurs d'entrer. Cressen s'exécuta, suivi de Poréas.

La draperie ouvrait sur les quartiers de campagne du prince Sessried. D'épais tapis en recouvraient le sol. Des voiles sombres séparaient plusieurs espaces. À leur gauche, un passage menait à ce qui devait être la chambre. À droite, une table avait été dressée, sur laquelle quelques gobelets en métal argenté maintenaient des cartes déroulées. Face à eux, les cheveux retenus en arrière par une fine couronne, le maréchal d'Arten les dévisageait, assis sur un siège imposant. Il était revêtu d'une armure de mailles légères. Il tenait entre ses mains un parchemin, qu'il lisait avant d'être interrompu par leur arrivée. Son visage paraissait encore plus pâle que la dernière fois qu'ils l'avaient rencontré. Il posa les feuillets sur une petite desserte à côté de lui et se leva.

— Je suis heureux que vous ayez pu arriver jusqu'ici sans encombre.

— Astare… commença Cressen.

Un éclair de tristesse traversa les yeux sombres du maréchal.

— Oui. Le roi a voulu essayer l'Orbe. Je… Je me suis rendu dans la ville après.

— Nous l'avons traversée.

Sessried observa avec attention ses visiteurs, l'un après l'autre. Puis il leur demanda, d'un ton troublant de franchise :

— Est-ce que vous comprenez maintenant pourquoi je tiens tant à ce que cette arme disparaisse ?

Cressen et Poréas n'eurent pas besoin de répondre. Leurs visages graves et résignés, leurs regards soudain absents, presque pétrifiés alors qu'ils revoyaient comme

dans un cauchemar les cadavres amoncelés dans la cité, parlaient pour eux.

— Où se trouve l'Orbe ? l'interrogea le jeune Magénieur d'une voix inquiète, après un moment de silence.

— Dans une tente non loin d'ici, juste à côté de celle du roi. Là où il peut être en sécurité tout en lui évitant les nombreuses visites dont Son Altesse fait l'objet. Il est protégé en permanence par une dizaine de soldats de la garde rapprochée de mon cousin. Personne n'a le droit de s'en approcher. Pas même moi. Et à l'intérieur, les deux prêtresses gardent jour et nuit les coffres dans lesquels sont gardés l'Orbe et les clefs.

— Elles sont dangereuses ?

— Plus que cela encore. Elles manient la même magie que le roi. Elles savent contrôler les esprits.

Cressen soupira en secouant la tête.

— Comment allons-nous pouvoir dérober l'Orbe alors ?

— J'y ai longuement réfléchi. Et je crains que nous n'ayons pas beaucoup de possibilités. Asseyez-vous, termina le prince, en désignant les quelques fauteuils installés autour de la table. Je vais vous expliquer ce que j'ai imaginé.

*
* *

Les éclaireurs n'étaient revenus que depuis peu, mais l'alarme avait déjà été sonnée. La rumeur bruissait dans toute l'armée, relayée par les soldats et les messagers. Les soldats de l'Empereur s'approchaient. Venus pour briser le siège d'Astare, leurs bataillons se formaient déjà derrière les collines, de l'autre côté de la plaine, et ils attaqueraient sans aucun doute avant l'aube. Dans le campement, le bruit des rires et des discussions avait

laissé place à celui de l'acier et des ordres. Les torches et les feux s'éteignaient les uns après les autres, pendant que les guerriers d'Arten revêtaient leurs casques, leurs armures de cuir, finissaient d'aiguiser leurs armes et rejoignaient leurs unités.

Cachés dans l'ombre derrière les quartiers du prince Sessried, Cressen et Poréas attendaient. Autour d'eux, les soldats couraient et criaient, sans prêter attention aux deux silhouettes presque invisibles dans la nuit.

Lorsque la partie centrale du campement retrouva un peu de calme, l'Ailé et son jeune compagnon se mirent en marche. Longeant les tentes, courant courbés en deux lorsqu'il s'agissait de passer de l'une à l'autre, ils avancèrent en direction des chapiteaux plantés au centre de l'armée d'invasion. Celui de droite, le plus imposant, arborait fièrement les armoiries d'Arten sur une hampe de bois haute comme quatre hommes. Constitué de deux ensembles de tissus rayés de noir et de blanc, reliés l'un à l'autre – les appartements privés du roi et son quartier général –, il était presque aussi grand que le rez-de-chaussée d'une auberge. Le second, plus sombre et distant de quelques pas à peine, n'en faisait pas le tiers. Des torches en éclairaient le pourtour.

Une dizaine de gardes protégeaient les entrées de chacun des pavillons. Les yeux partagés entre les collines et leurs compagnons, ils suivaient avec un mélange d'attention et d'envie les préparatifs de l'armée qui s'ébranlait.

Attentifs à rester dissimulés dans l'obscurité, le plus loin possible de toute source de lumière, Cressen et Poréas longèrent les dernières tentes et s'approchèrent de celle où, selon Sessried, se trouvait l'Orbe de Cernos. Laissant de côté son entrée et les soldats qui attendaient devant, ils la contournèrent et se positionnèrent à quelques pas de là, dans l'ombre.

— Tu es sûr que cela va fonctionner ? chuchota Poréas, inquiet.

— C'est notre seule chance. Si les sentinelles restent malgré les ordres, tu t'enfuiras. Et j'essaierai d'y entrer. Seul.

Le silence revint alors qu'ils se mirent à attendre, les yeux fixés sur les gardes en faction. Au loin, les hommes d'Arten continuaient leurs préparatifs. Les premiers tambours commencèrent à résonner au loin. Un hennissement de cheval y répondit, aussitôt réprimé.

Un long moment passa avant qu'un homme ne s'approche des soldats. Son équipement léger – une simple cotte matelassée en guise d'armure, un arc court et une longue dague –, le désignait comme un éclaireur. Il portait sur sa poitrine l'hermine de Sessried d'Arten. D'un pas décidé, il rejoignit les gardes et se mit à leur parler à voix basse dans sa langue natale. Ses bras désignaient tour à tour les collines, la tente du maréchal et le gros de l'armée qui se rassemblait un peu plus au sud. Rapidement, les sentinelles hochèrent de la tête. Elles prirent leurs armes et le suivirent alors qu'il repartait en direction de l'enclos à chevaux. Un seul homme resta devant l'entrée de la tente, saluant vaguement ses compagnons, manifestement contrarié d'avoir dû rester.

— Tu penses pouvoir l'avoir ? demanda Cressen à voix basse.

Sans un mot, Poréas acquiesça. Il avait déjà sorti son arbalète à main, armée, dont le carreau pointait en direction du soldat. Il prit le temps de bloquer sa cible, essayant de viser la tête. Par chance, le garde ne bougeait quasiment pas. Le bruit sec d'une corde qui se détend siffla. Au même moment, le soldat s'effondra sans un cri. Cressen se précipita aussitôt, attrapa par les épaules le corps tombé à terre et le traina jusqu'à l'endroit où ils s'étaient cachés.

— Il est…

— Mort, oui. Un très beau tir.

Poréas tremblait légèrement. Il ne pouvait pas lâcher du regard les yeux vitreux de sa victime. Il s'était entrainé un nombre incalculable de fois sur des cibles de paille, sur du gibier ou des oiseaux. Mais c'était la première fois qu'il tuait un homme.

— Poréas ?

Il sursauta. Cressen le secouait doucement, la main posée sur son épaule.

— Il faut y aller. Vite. Nous ne savons pas combien de temps passera avant qu'ils ne réalisent qu'ils ont été trompés.

Le garçon acquiesça. D'un geste machinal, il rechargea son arbalète, puis, de sa seule main libre, sortit de sa besace une petite pierre grise qui brillait faiblement dans la nuit obscure. Son compagnon reconnut une Pierre-de-Non-Mur, identique à celle que le Magénieur avait utilisée pour le libérer des geôles de Leveden.

Poréas ferma les yeux un instant afin de faciliter sa concentration, et déclencha l'enchantement. La lumière diffuse qui émanait du caillou monta le long de son bras, avant de s'étendre jusqu'au reste de son corps, le transformant peu à peu en une sorte d'ombre mouvante. Cressen posa sa main sur l'épaule du garçon avant qu'elle ne soit complètement prise et fut, à son tour, lentement englouti. Lorsque tous deux ne furent plus que des silhouettes à peine visibles, Poréas se mit en marche, suivi par l'Ailé. Ils franchirent l'étroit passage entre la tente où ils s'étaient réfugiés et celle où attendait l'Orbe de Cernos et, sans une hésitation, en traversèrent la paroi de tissu.

L'intérieur du pavillon ne formait qu'une seule et unique pièce. Trois braséros l'éclairaient, placés au centre et de chaque côté de la draperie d'entrée. Comme Sessried l'avait prévu, les deux prêtresses surveillaient les coffres ornementés où se trouvaient l'orbe et les

clefs qui permettaient de l'activer. On ne voyait d'elles que leurs voiles noirs et leurs masques d'ébène. La première, assise sur l'un des deux fauteuils posés devant l'unique table de la pièce, écrivait sur un grand livre recouvert de cuir sombre. La seconde focalisait quant à elle son attention sur une vasque d'eau claire posée sur un piédestal, au-dessus de laquelle l'un de ses index traçait de larges courbes.

Surprises par l'arrivée impromptue des deux silhouettes qui venaient de traverser le tissu de la tente, elles mirent un instant à réagir. Cressen et Poréas en profitèrent.

Le carreau du Magénieur partit presque immédiatement. Il se ficha à la base du cou de la première prêtresse. Ses yeux s'écarquillèrent et elle s'effondra dans son fauteuil. La seconde n'eut pas le temps de hurler que, déjà, Cressen se jetait sur elle, l'épée à la main. Lançant sur lui la vasque remplie, elle le ralentit suffisamment pour pouvoir sortir de sa robe une dague à la lame affilée et à la garde noire incrustée de pierres sombres scintillantes. Cressen enjamba la vasque et lança aussitôt une première feinte, puis une seconde. La sorcière esquiva les deux aisément. Agile et rapide, elle ne lâchait pas des yeux son adversaire, concentrée et sûre d'elle.

Cressen ressentit les premiers picotements après sa troisième attaque. Des points noirs apparurent à la périphérie de sa vision en même temps qu'il sentait comme une brume visqueuse et glacée affluer à l'intérieur de sa tête. Il la secoua pour s'en débarrasser, en vain. Il se préparait à attaquer de nouveau lorsqu'une voix douce au plus profond de son crâne lui commanda :

— Lâche ton arme !

Il ne voyait soudain plus rien. Ses doigts relâchèrent leur prise sur la garde de son épée.

— Cressen !

Le cri de Poréas le tira de sa torpeur. La vue lui revint soudainement. La prêtresse se trouvait maintenant juste devant lui, le menaçant de sa propre arme. Agissant par pur réflexe, il l'attrapa violemment à la gorge. Les yeux de la femme s'écarquillèrent derrière son masque alors que l'Ailé resserrait son emprise. Elle ne fit rien pour se débattre, se contentant d'enraciner ses yeux dans ceux de Cressen.

Le froid s'immisça dans sa tête, engourdissant son esprit. Elle tentait de le contrôler une fois encore ! Il résista de toutes ses forces et la frappa violemment, d'un coup de poing au visage. Ce fut comme si sa tête était aussitôt libérée d'un poids énorme, comme s'il pouvait à nouveau réfléchir, agir librement. Il en profita. Il souleva le corps frêle de la prêtresse et l'envoya de toutes ses forces contre la table qui s'écroula sous le choc. Sonnée, la femme n'eut pas le temps de réagir. Cressen se baissa, rattrapa son arme tombée au sol, puis l'abattit sur sa victime. Le sang gicla alors que la poitrine de la prêtresse s'ouvrait. Elle hoqueta de douleur, puis ses yeux se figèrent.

Cressen attendit un instant afin de reprendre son souffle. Derrière lui, Poréas, pétrifié, ne quittait pas le cadavre du regard.

— Ça va ? lui demanda enfin l'Ailé en se tournant vers lui.

Malgré sa pâleur presque cadavérique, le garçon acquiesça. Il avait retrouvé son aspect normal. Les effets de la Pierre-de-Non-Mur avaient cessé. Rassuré par sa réponse et ignorant le sang qui continuait de se répandre à ses pieds, Cressen se dirigea vers les deux coffres, tombés au sol lorsque la table avait volé en éclats. Il actionna délicatement le loquet du premier, qui s'ouvrit sans difficulté. À l'intérieur reposaient les quatre Clefs de Fer, de Bronze, de Cuivre et d'Or. Il le reposa au sol et, fébrile, s'approcha du second. Il l'ouvrit en retenant son souffle, puis lâcha un sourire crispé. Posé sur un coussin

rouge, l'Orbe de Cernos, sombre et brillant, reflétait les lumières des braseros de sa surface mouvante.

Il hésita un instant. L'objet pour lequel ils avaient pris tant de risque était à portée de main. L'artefact qui avait provoqué la chute d'Astare, la mort de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. Que se passerait-il s'il le touchait ? Allait-il mourir lui aussi ? Allait-il provoquer sa magie ? Il interrogea silencieusement le jeune Magénieur à ses côtés. Poréas hocha la tête. Il ne paraissait cependant pas plus sûr de lui que l'Ailé. Celui-ci tendit la main. Il toucha l'Orbe et eut aussitôt un mouvement de recul. L'objet était glacial. Il fit un deuxième essai et, ignorant le froid qui brûlait et engourdissait ses mains, le sortit de son réceptacle.

Il venait de se relever lorsque soudain des bruits de pas se firent entendre en provenance de l'entrée de la tente. Cressen et Poréas eurent à peine le temps de se retourner que le rideau s'écarta, laissant passer le Roi Gris en personne, accompagné de quatre de ses soldats. Le sang de l'Ailé se figea. Une veine de colère palpitait sur le front pâle du souverain. Son visage aux orbites creuses passait de l'un à l'autre des intrus.

— Comment avez-vous osé… gronda-t-il.

Une douleur atroce s'empara brusquement de l'Ailé, lui vrillant les oreilles, pénétrant dans son cerveau, s'enfonçant telle une épée dans son crâne, pouce par pouce. Il lâcha l'Orbe qui alla rouler non loin de là et tomba à genoux, la tête entre les mains, les yeux écarquillés, souffrant même trop pour crier. Poréas hurla :

— Non ! Lâchez-le !

Il voulut se jeter auprès de son compagnon pour le relever lorsque tout à coup ses pupilles comme son iris devinrent noirs, complètement noirs. Il s'immobilisa, et se tourna docilement vers le souverain d'Arten.

— Comment avez-vous pu croire que vous pourriez voler l'Orbe sous mes yeux ? Comment avez-vous pu croire que je n'avais mis aucune autre protection que ces quelques soldats et ces prêtresses ? Comment avez-vous pu croire que cette diversion stupide – nous faire croire que l'armée d'Eredhan, déjà, était arrivée jusqu'à nous – fonctionnerait ? Vous vous êtes crus suffisamment forts pour vous mesurer à moi ? Pauvres idiots. J'ai passé trop de temps enfermé dans les geôles de l'Empire pour laisser quoi que ce soit au hasard.

À terre, Cressen se tordait de douleur. D'un bras, il essayait de se saisir de l'Orbe, mais la souffrance était trop forte, brouillant sa vision, annihilant sa volonté, paralysant ses membres. Il serra les dents. Des larmes apparurent aux coins de ses yeux. Il ne pouvait pas échouer. Pas si près du but.

Focalisé sur l'Orbe, il ne vit pas le rideau de la tente s'ouvrir à nouveau, et une demi-douzaine d'hommes entrer.

— Sessried ! s'exclama le Roi Gris d'une voix glaciale, quel plaisir de te voir à mes côtés ! Tu vas pouvoir assister à l'exécution de ces espions. Et je compte sur toi pour trouver et châtier ceux qui leur ont permis de s'échapper des geôles où ils étaient enfermés !

Il rit, et continua :

— Même les Magénieurs seront obligés de…

Il ne termina pas sa phrase. D'un violent coup de poing qu'il reçut en plein visage, le prince venait de l'envoyer au sol.

Ce fut un nouveau choc pour Cressen, dont la douleur disparut soudain. Il resta abasourdi un moment, les yeux écarquillés. À côté de lui, Poréas reprenait doucement conscience. Il semblait perdu.

— Sessried ! hurla le souverain en se relevant, ivre de colère.

Le prince poussa un hurlement de douleur. Les yeux révulsés, il jeta la tête en arrière et tituba.

— L'Or… L'Orbe, haleta-t-il. Par pitié…

Cressen ne réfléchit pas un instant de plus. Profitant de la diversion que lui avait offerte le maréchal, il attrapa l'artefact, tombé à moins d'un pas de lui.

Plus personne ne bougeait à l'intérieur de la tente. Vaariel d'Arten, dominant de toute sa hauteur le prince Sessried, agenouillé à terre sous son contrôle, écumait de rage. Les soldats, paralysés par les évènements qui se déroulaient sous leurs yeux, regardaient craintivement leur souverain, sans rien comprendre à ce qu'il se passait et n'osant pas intervenir.

— Comment as-tu pu me trahir ! Comment as-tu osé ! hurlait le Roi Gris.

Mais Sessried ne l'écoutait pas. Le visage déformé par la douleur, son regard implorait silencieusement Cressen. L'Ailé se tourna vers Poréas. Le jeune Magénieur, immobilisé par la peur, regardait la scène, des larmes coulant sur ses joues.

Alors, sans plus attendre, Cressen serra l'Orbe contre son corps, se releva d'un bond et se jeta sur le garçon. Il le saisit par la taille, et se rua vers la sortie.

Après une seconde de surprise, les soldats du Roi Gris tentèrent de s'interposer. Instantanément, les hommes de Sessried se jetèrent sur eux, les armes à la main. Cressen en profita. Il arracha le rideau, et se précipita dehors. À l'est, l'aube pointait doucement. Deux soldats se tournèrent vers lui.

Sans leur laisser le temps de réagir, il déploya ses ailes et, poussant de toutes ses forces sur ses jambes, s'envola.

ÉPILOGUE

Au carrefour des chemins

Monts d'Ekren,
au début de l'été

« Tu crois que Sessried a survécu ? » demanda Poréas.

Cressen ne répondit pas. Il était persuadé que le prince et ses soldats avaient payé de leur vie leur acte de bravoure. Mais il ne voulait pas le dire à voix haute. Comme si l'exprimer pouvait avoir une incidence. Comme si Sessried n'était pas déjà mort depuis longtemps. Comme si les héros survivaient et que les histoires, toujours, devaient bien se terminer.

Il regarda au loin les premières montagnes qui sortaient de la brume. Ils avaient jeté l'Orbe loin dans l'Océan, là où personne ne le retrouverait jamais. Ils avaient vu les soldats du Roi Gris continuer à se diriger vers Fersale. Quinze mille hommes peut-être, contre la capitale impériale qui ne pourrait compter que sur sa garnison. L'Empereur aurait-il le temps de lever une armée et défendre ses terres ? L'Ailé n'en avait aucune certitude. Mais ce n'était pas son problème. Grâce à l'or de Poréas, ils avaient acheté des chevaux et s'en étaient allés. Le temps était venu de rentrer chez eux.

Ils arrivèrent un soir à destination. Ils descendirent de leurs montures, qu'ils attachèrent aux arbres en bordure de la clairière. La petite cabane n'avait pas changé. La même lumière tremblotait derrière le papier huilé de la fenêtre. Les mêmes outils trainaient, posés contre les murs en bois.

Il n'eut pas besoin de frapper cette fois-ci. La porte s'ouvrit, et le vieux Mraacen apparut. Il dévisagea les deux voyageurs un long moment, en silence. Gêné, Poréas ne savait pas quoi dire. Il ignorait qui était cet homme. Cressen avait refusé de lui en parler, lui disant juste qu'ils devaient venir ici avant qu'il ne le ramène chez lui, définitivement cette fois.

— J'ai perdu ton armure et ton épée, dit l'Ailé d'une voix rauque, sans saluer son père. Mais je suis venu t'en ramener d'autres, pour les remplacer. Je n'en aurai plus besoin.

Il posa son épée à terre, et se défit lentement de l'armure en cuir qu'il avait achetée à Lunan. Lorsqu'il eut terminé, il regarda le vieil ermite un long moment. Puis il dit :

— Toute ma vie, j'ai lutté pour me libérer de la malédiction que tu avais posée sur mes épaules en trahissant les nôtres. Sans sourciller, j'ai accepté d'être mis à l'écart, mis à l'épreuve, de devoir me contenter des tâches les plus ingrates. Je croyais que c'était le prix à payer pour me débarrasser de ta honte à toi. J'avais tort. J'ignorais à l'époque qu'il y a des choses qui ne se rachètent pas. J'ignorais qu'on ne peut jamais réparer les erreurs de ses parents.

Mraacen écoutait son fils, la tête baissée et les épaules voutées. Chacun de ses mots le frappait plus certainement et plus profondément que la lame d'un couteau. Il avait recherché la gloire et la richesse, et avait tout perdu. Son honneur, ses ailes et son appartenance à son peuple. Sa femme. Son fils.

Il s'était trompé. Et son erreur avait non seulement détruit sa vie, mais aussi irrémédiablement bouleversé l'existence de ceux qu'il avait aimés et juré de protéger.

— Lorsque le Temple des Vents a été attaqué et que j'ai été le seul à survivre, le Conseil m'a accusé d'avoir menti, d'avoir fui et laissé de côté le peu d'honneur qu'il me restait. J'ai cru que tout s'écroulait autour de moi. Tout ce pour quoi je m'étais battu depuis ta trahison – faire oublier mon ascendance, ton nom, instaurer un peu de confiance en ma parole – avait soudainement disparu. Je n'avais alors plus qu'une seule chose à faire. Je me suis lancé à la poursuite de celui qui avait causé ma chute et qui m'avait entraîné dans ce que je croyais être la même déchéance que la tienne.

Son départ des montagnes après son altercation avec les Sages d'Ekren lui revint en mémoire. Sa douleur, le sentiment d'injustice qui l'avait étreint. Tout cela lui paraissait si loin maintenant.

— J'ai demandé leur aide aux Sorcières de Bornte. Elles m'ont trompé à leur tour. Je voulais me venger, elles m'ont lancé, pour réparer leurs propres erreurs, sur les traces de celui que tu avais servi jadis. Le Roi Gris.

Mraacen releva la tête, surpris.

— Il avait survécu à la guerre, continua Cressen, enfermé pendant des années. Alors que je poursuivais inlassablement celui qui avait attaqué le Temple des Vents, le Roi Gris réussit à s'enfuir, à retrouver l'Orbe de Cernos, ainsi que les clefs nécessaires pour l'activer. Celles-là mêmes que tu lui avais permis de récupérer, longtemps auparavant. Quant à moi, sans m'en rendre compte, c'est la trace du sorcier que je remontais, bien qu'obsédé par celle du griffonnier. J'ai tué le capitaine et me suis vengé. Mais le destin que m'avaient prédit les Sorcières de Bornte n'était pas seulement celui-là.

Il demeura un instant perdu dans ses pensées. Pourquoi avait-il continué, une fois qu'ils étaient sortis des prisons d'Irrehen ? Était-ce pour Poréas ? Par esprit

de vengeance, encore ? Ou pour essayer, vainement, de racheter les fautes de son père ? Sans doute un peu de tout cela.

— J'ai vu les pouvoirs de l'Orbe en action, murmura-t-il. J'ai vu la mort, terrifiante, qu'il répandait autour de lui. Je ne voulais pas être un héros. Mais je n'avais plus peur de mourir. Avec l'aide d'un prince d'Arten, le garçon et moi sommes alors partis à sa recherche. L'Arténien s'est sacrifié afin que nous puissions le dérober. Grâce à son geste, nous avons pu nous enfuir avec. Puis je l'ai jeté au fond de l'océan. Simplement. Comme me l'avaient demandé les Sorcières.

Cressen soupira, puis dit :

— Sans que je m'en rende compte, la boucle était bouclée. Mon destin accompli.

L'Ailé repensa à sa dernière rencontre avec les trois vieilles femmes de Bornte. À leurs mensonges et à leurs promesses. À leurs failles, finalement pas si éloignées des siennes. À celles qui marquaient désormais Poréas et qui resteraient à jamais gravées en lui.

— Elles m'avaient promis un destin comme le tien. Elles avaient raison.

Le vieil Ailé sursauta et vérifia la présence des ailes sur le dos de son fils. Ses yeux, âgés et abîmés, ne réalisèrent cependant pas dans la nuit qu'elles étaient faites d'os et de plumes de griffons. Ignorant sa réaction, Cressen poursuivit :

— Avant de venir ici, je suis retourné au Conseil. Je leur ai ramené la Clef de Bronze, la preuve que je n'avais pas menti. Ils ne se sont pas excusés. Je ne le leur ai pas demandé. Le vieil Aerssen est resté silencieux, mais Yssaan m'a proposé au nom des Sages de reprendre ma place au Temple des Vents. Je ne leur ai même pas répondu. Je leur ai tourné le dos, sans un mot, et je suis reparti. Pour toujours. Comme l'avaient prédit les Sorcières, je ne fais désormais plus partie du Peuple. Mais, moi, je me suis exclu de mon propre choix.

— Tu ne sais pas ce que c'est Cressen ! l'interrompit alors Mraacen, d'une voix éraillée. Il faut que tu retournes les voir ! Il faut que tu reviennes sur ta décision ! Regarde-moi, regarde ce que je suis devenu !

Cressen secoua la tête, résolu.

— Je n'ai plus besoin de ceux qui n'ont jamais cru en moi. Je n'ai plus besoin d'eux tout court. C'est ma force désormais, et leur faiblesse. Je n'ai plus besoin d'eux pour être celui que je suis.

Pour la première fois de sa vie, il se sentait libre. Usé, abîmé, mais libre. Libre de ses choix. Et libre de son avenir. D'une voix rauque, il ajouta alors :

— Les Sorcières m'avaient dit que, grâce à l'orbe, je lèverais ma malédiction. Que je ne vivrais plus avec la honte que tu m'as léguée. En un sens, elles avaient raison. Je n'ai rien gagné, mais je sais maintenant que je n'ai plus rien à prouver, ni aux Sages, ni à toi, ni à personne. Et plus rien à perdre. J'ai payé pour toi, père. Très cher. Trop cher.

Il déploya dans son dos ses deux longues ailes artificielles. Mraacen recula sous le choc pendant que son fils tournait la tête et posait à son tour un regard triste sur l'assemblage d'os et de plumes enchantés qu'il avait dans son dos.

— J'ai souffert, plus que tu ne peux l'imaginer, pour essayer de devenir quelqu'un de brave, de loyal. Pour quitter ce chemin que tu avais tracé pour moi. Et j'ai réussi. Je crois. D'une manière différente de celle que j'espérais. Mais tout ceci n'a plus d'importance.

Des larmes coulaient maintenant sur les joues du vieil Ailé. Il ne pouvait détacher son regard des ailes de son fils, incapable de prononcer le moindre mot.

— J'ai un cadeau pour toi, termina Cressen.

Il se tourna vers Poréas, et dit :

— Je veux que tu m'enlèves ces ailes. Et que tu les donnes à mon père. Avec ta magie.

Le garçon écarquilla les yeux.

— Mais… je ne suis pas certain de pouvoir t'en refaire, je…

— Je n'en veux pas d'autres. Je n'en ai plus besoin. Mon père est vieux. Je veux qu'il vole une dernière fois avant de mourir.

*
* *

Cressen et Poréas ne virent jamais la silhouette haut dans le ciel qui les suivit, tout le temps de leur voyage dans les Monts d'Ekren. À dos de cheval, ils traversèrent les montagnes, et continuèrent en paix leur voyage vers Lunan.

Deux jours après avoir laissé derrière eux le territoire des Ailés, Cressen arrêta sa monture à l'endroit où la route qu'ils avaient suivie formait un carrefour avec une autre, plus étroite, qui filait vers le sud. Au loin, les premières tours blanches de Lunan apparaissaient. Il se tourna vers le jeune Magénieur. Ses yeux brillaient.

Il se força à sourire, et dit :

— Tu voici rentré chez toi, Poréas. Nos routes se séparent ici.

Le garçon releva la tête vers son compagnon.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda-t-il, la gorge serrée.

— Je ne sais pas encore. Aller vers le sud, peut-être. Les combats font certainement déjà rage entre l'Empire et Arten. Eredhan va faire appel à ses alliés. Les Ailés, les Magénieurs, Erebe aussi certainement.

— Je pourrais essayer de te refaire des ailes. Ils t'accueilleraient en héros, tu sais.

— Sans doute. Mais je ne participerai pas à cette guerre. C'est fini pour moi. Maintenant, je veux juste… partir.

Le jeune Magénieur baissa la tête. Une larme s'écrasa sur l'échine de son cheval.

— Poréas ?

Le garçon s'essuya rapidement le visage, et releva la tête vers son ami.

— Avant de partir de Bornte, les Sorcières m'ont dit une dernière chose.

— Ah ?

— Elles m'ont dit que plus tard tu seras un grand Magénieur. Le plus grand d'entre tous. Tu as fait preuve d'un immense courage en m'accompagnant. Tu as vengé ta sœur. Ensemble, nous avons débarrassé le monde de l'Orbe de Cernos. Mais ta route à toi ne s'arrête pas ici. Tu feras un grand Maître de la Guilde. Fort, sage et courageux. Elles me l'ont dit. N'oublie jamais cela. Jamais.

Un large sourire avait remplacé les larmes sur le visage de Poréas.

— C'est vrai ? demanda-t-il, les yeux rêveurs.

— Évidemment. Allez, pars maintenant. L'Archonte t'attend très certainement.

Le garçon hésita un instant. Puis il tourna son cheval vers Lunan, et dit :

— Adieu, Cressen.

L'Ailé hocha la tête.

Longtemps, il regarda le garçon s'éloigner. Lorsqu'il ne fut plus qu'un petit point à l'horizon, il murmura pour lui-même, en souriant :

— Je t'ai menti, Poréas. Les Sorcières ne m'ont rien dit. Mais c'est mon cadeau d'adieu. Le cadeau le plus précieux que je pouvais te faire. La bénédiction de croire en ton avenir.

Remerciements

Un livre ne s'écrit pas complètement tout seul. Il faut des regards extérieurs. Des critiques. Des encouragements aussi. Et, enfin, la patience de ceux avec qui nous vivons. De tout cela, je veux remercier ceux qui m'ont aidé et soutenu pour ce roman.

Avant tout, un immense merci à Raoul Borges, qui a passé des mois et des mois à attendre les chapitres, les uns après les autres, à les lire, les commenter ; à critiquer, corriger, cogiter. Son travail m'a aidé plus que je ne saurais le dire. Qu'il en soit alors, ici encore, mille fois remercié.

Un grand merci également à Mireille Sinitambirivoutin Kiffer et à Laurent Sinitambirivoutin qui, à travers leur propre relecture, m'ont permis d'apporter une touche finale au roman. Leur confiance a été un vrai moteur.

Merci enfin à Vincent, pour sa patience et pour son soutien… sans failles.

DAVID BRY **FAILLES**

Dix ans que le Roi Gris a perdu la guerre, dix ans qu'un artefact capable de détruire des villes entières a été mis en sécurité, dix ans que la paix règne...
Mais les vents du changement vont bouleverser les vies de Cressen, homme-ailé en quête de rédemption, de Lahée, Magénieure talentueuse et d'Elessan, puissant capitaine griffonier.
Trois destins qui risquent de mener leur monde à sa perte, trois vies pour modifier un sombre avenir...

« Le Temple des Vents avait été bâti sur le col le plus élevé des Monts d'Ekren, tout en haut d'un sommet que les hommes ailés appelaient Crlen. Les rares visiteurs qui désiraient accéder au sanctuaire à pied devaient emprunter un chemin étroit et abrupt qui serpentait le long de la montagne jusqu'à un large plateau, à partir duquel la dernière partie de l'ascension – et la plus dangereuse – se faisait en escaladant directement les parois rocheuses où seules quelques cordes et d'exceptionnelles passerelles venaient en aide à ces voyageurs téméraires.»

David Bry, auteur de la Seconde Chute d'Ervalon, revient ici avec un roman d'héroïc-fantasy puissant. Suivez ces trois héros dans leurs quêtes, et découvrez que les faux-semblants peuvent parfois mener à la destruction.

Illustration : Michel Borderie

Asgard Editions